

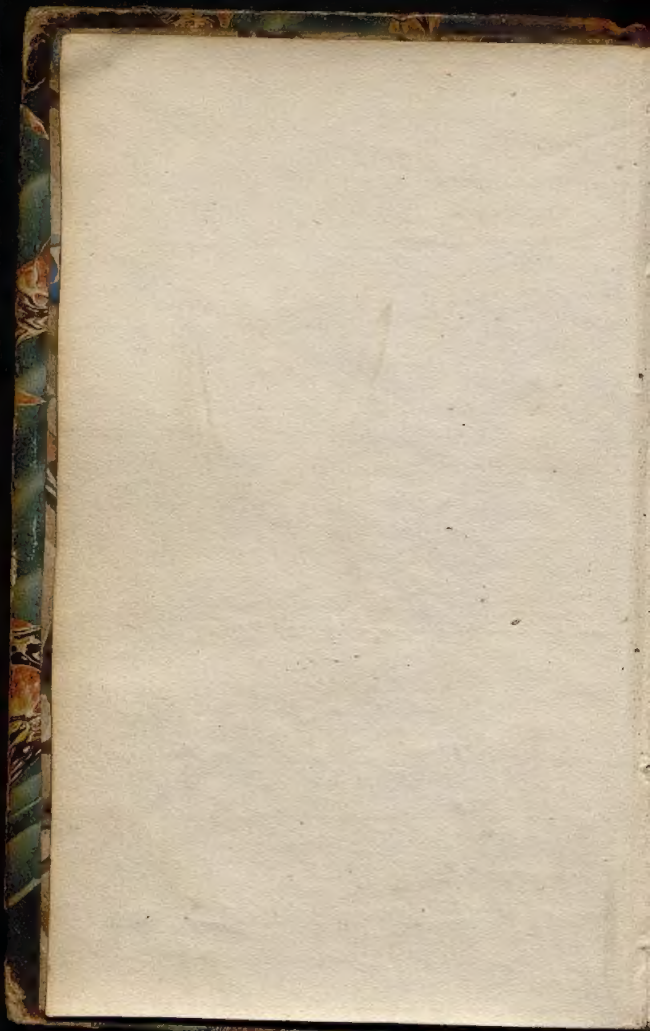




9 1 0 8 4 9 **I**

Mag. St. Dr.

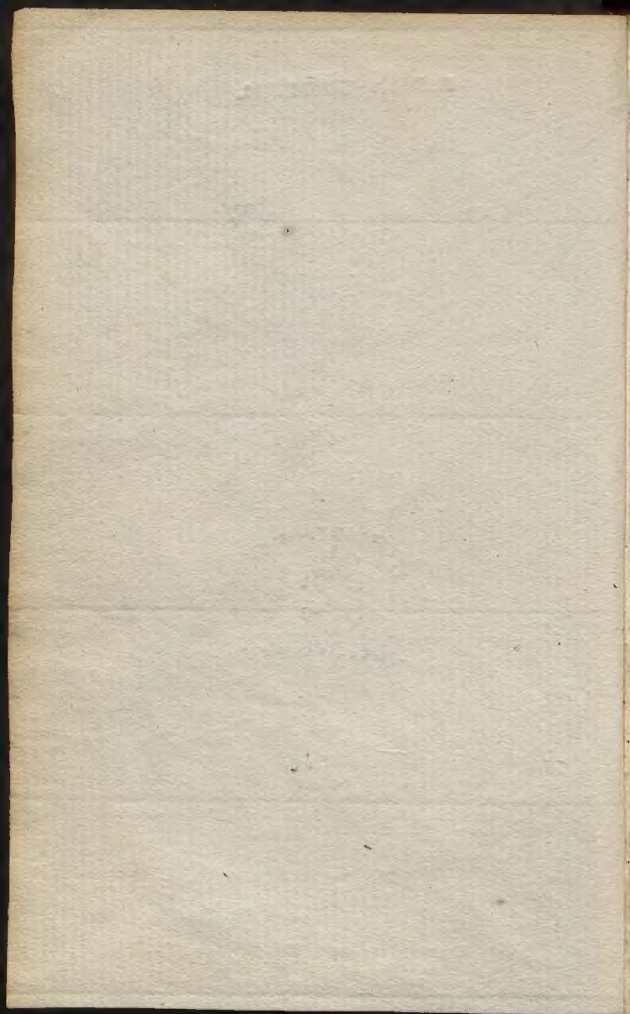


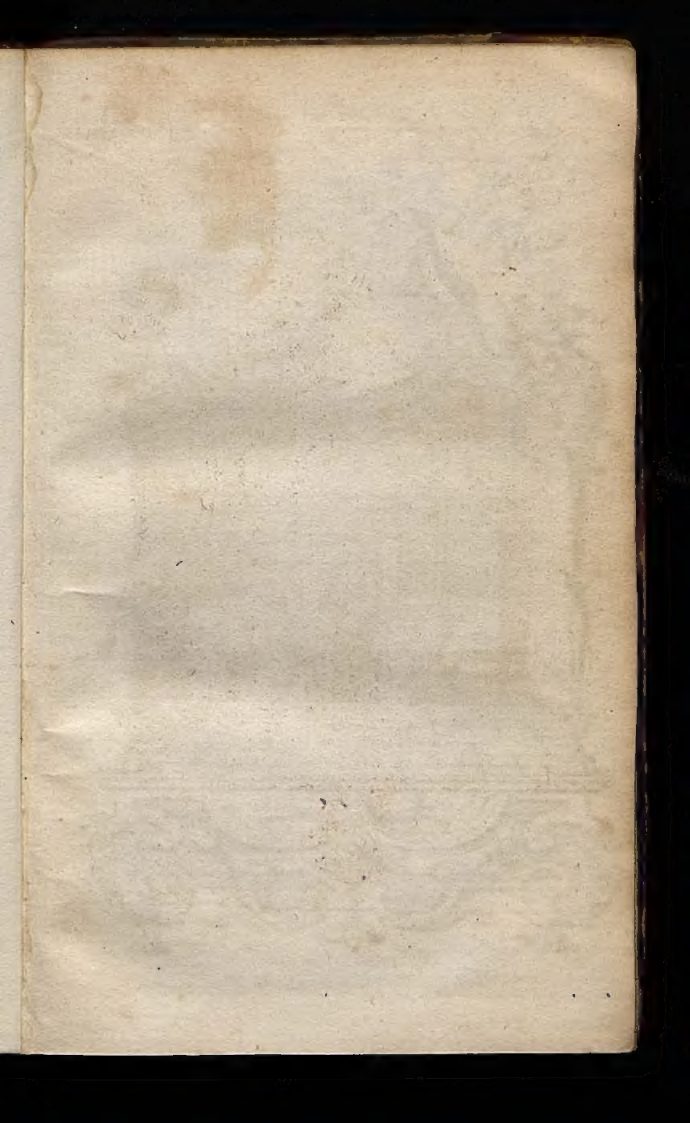


Fabian TERRAIL

Aimez - Moi
Sing e n
Tel

BIBLIOTHECA
VNI
CRACOVENSIS







J. Ponce delin. et fecit, 1740.

O E U V R E S
D E
M O L I E R E.
NOUVELLE EDITION.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

T O M E P R E M I E R.



T. Punt Sculp.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTE'E & MERKUS, 1750.

*Avec Privilège de Sa Majesté le Roi
de Pologne & Electeur de Saxe.*

OLIVARI

OLIVARI

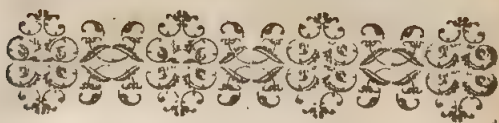
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

910849

I / 1

Bibl. Jagiell.

St. Dr. 2018 K 140(6(121)



PIECES CONTENUES

dans ce Premier Tome.

AVERTISSEMENT sur cette Edition.

AVERTISSEMENT de l'Édition
in 4. de Paris de 1734.

MEMOIRES sur la vie & les ouvrages de Moliere.

L'ÉTOURDI, ou LES CONTRE-TEMPS.

LE DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE, ou LE COCU IMAGINAIRE.

DOM GARCIE DE NAVARRE,
ou LE PRINCE JALOUX.

L'ÉCOLE DES MARIS.

LES FACHEUX.

Tome I.

L'ÉCO.

PIECES CONTENUES.
L'ECOLE DES FEMMES.
LA CRITIQUE DE L'ECOLE
DES FEMMES.



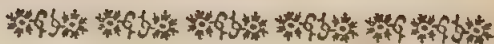


TABLE GENERALE.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT de cette Edition.

AVERTISSEMENT de l'Edition *in 4.* de Paris de 1734.

MEMOIRES sur la vie & les ouvrages de Moliere, par M. de *la Serre*.

L'ETOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMS, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

LE DEBIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658.

LES PRECIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte en prose, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, le 18 Novembre 1659.

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, Comédie Héroïque en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 4 Février 1661.

L'ECOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 24 Juin 1661.

LES FACHEUX, Comédie-Ballet en trois actes en vers, représentée à Vaux au mois d'Août 1661, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en

TABLE GENERALE.

cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 26 Décembre 1662.

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte en prose, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 1. Juin 1663.

TOME SECONDE.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, Comédie en un Acte en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

LA PRINCESSE D'ELIDE, Comédie. Ballet (le premier Acte & la première scène du second, en vers, le reste en prose,) représentée à Versailles le 8 Mai 1664, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

FETES DE VERSAILLES en 1664.

LE MARIAGE FORCE, Comédie Ballet en un Acte en prose, représentée au Louvre le 29. Janvier 1664, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, avec quelques changemens, le 15 Novembre de la même année.

LE MARIAGE FORCE, Ballet du Roi, **DOM JUAN, ou LE FESTIN DE PIERRE**, Comédie en cinq Actes en prose, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 15 Février 1665.

L'AMOUR MEDECIN, Comédie en trois Actes en prose, avec un Prologue, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 22 du même mois.

LE MISANTROPE, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 4 Juin 1666.

LE MEDECIN MALGRE LUI, Comédie en trois Actes en prose, représentée à Paris
sur

TABLE GENERALE.

sur le théâtre du Palais Royal, le 6 Août 1666.

MELICERTE, Pastorale Héroïque en vers, représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muses*.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE Comique représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le *Ballet des Muses*, à la suite de Mélicerte.

LE SICILIEN, ou L'AMOUR PEINTRE, Comédie-Ballet en un Acte en prose, représentée dans le *Ballet des Muses*, à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1667, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 10 juin de la même année.

TOME TROISIEME.

TARTUFFE, ou L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 5 Août 1667, & depuis, sans interruption, le 5 Février 1669.

AMPHITRION, Comédie en trois Actes en vers, avec un Prologue, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 13 juin 1668.

L'AVARE, Comédie en cinq Actes en prose, représentée sur le théâtre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

GEORGE DANDIN, ou LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes en prose, représentée avec des intermèdes à Versailles le 15 Juillet 1668, & à Paris, sans intermèdes, sur le théâtre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

FETE DE VERSAILLES en 1668.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet en trois Actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'Octobre 1669, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année.

TABLE GENERALE.

LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet en cinq Actes en prose, représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1670, sous le titre de *Divertissement Royal*.

TOME QUATRIEME.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comédie-Ballet en cinq Actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'Octobre 1670, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes en prose, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

PSICHE, Tragédie-Ballet en cinq Actes en vers, représentée à Paris au Palais des Tuileries pendant le Carnaval 1670, & sur le théâtre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

LES FEMMES SCAVANTES, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 11 Mars 1672.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet en plusieurs Actes en prose, représentée: à Saint Germain en Laye, au mois de Février 1672, & à Paris en un Acte, sans intermèdes, sur le théâtre du Palais Royal, le 8 juillet de la même année.

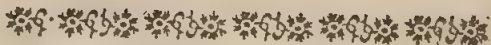
PASTORALE Comique.

LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet en trois Actes en prose, avec un Prologue, représentée à Paris sur le théâtre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

REMERCIEMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

Fin de la Table générale.



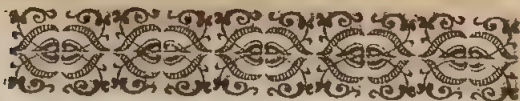
AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

Nous offrons au Public cette Edition des
OEUVRES DE MOLIERE avec d'au-
tant plus de confiance, que nous pouvons
nous flater qu'elle méritera son approbation :
ce qui est le principal but que nous nous
proposons. Etant dans la nécessité de les réim-
primer, nous avons cru ne pouvoir mieux
faire que de suivre avec une scrupuleuse
exactitude l'Edition qui fut faite à Paris
en 1734 en 6 vol. in 4. & qui a été si bien
reçue des connoisseurs. Elle plaît par sa
beauté & sa magnificence, mais elle char-
me encore plus par le soin qu'on a apporté à
nous donner les pièces de MOLIERE le
plus exactement qu'il étoit possible, & dans
le meilleur ordre, suivant le tems de leur
composition. Nous avons eu soin de nous y
conformer, sans avoir aucun égard aux Edi-
tions précédentes, où les Editeurs ont fait
des changemens considérables. Cela paroît
sur-tout dans l'Edition de 1730. dont on
vantoit l'exactitude. Mais ceux qui ont
travaillé ensuite, nous font voir qu'elle ne mé-
rite pas ces éloges, & qu'on y a souvent
altéré le Texte de MOLIERE. Pour le ré-
tablir sûrement, on a eu recours aux Edi-
tions faites pendant la vie de l'Auteur &
sous ses yeux, & c'est ce qu'on pouvoit faire
de

AVERTISSEMENT &c.


de mieux au défaut des Manuscrits. Comme nous donnons ici l'Avertissement de la belle Edition de Paris, il est inutile de nous étendre sur ses avantages & le degré de perfection qu'on a tâché de lui donner. Bornons-nous à assurer que nous avons porté tous nos soins, pour que la nôtre en fût une fidelle copie, ce que nous pouvions faire de mieux, pour l'utilité du Public. Nous avons eu en particulier cette attention pour l'ortographe & la correction que nous avons voulu rendre conformes à celles de Paris, sans permettre qu'on s'en écartât en quoi que ce fût.

Nous espérons qu'on sera content du papier & des caractères que nous avons employés; nous n'avons épargné aucune dépense pour bien faire, & donner à notre Edition toute la perfection dont elle étoit susceptible. Les figures de l'Edition de Paris ont été copites par les plus habiles Mattres du Pays, & ne leur sont point inférieures en beauté.



AVERTISSEMENT

*De l' Edition de Paris de 1734. en six
Volumes in quarto.*

EST une espèce d'hommage qu'on rend aux Hommes illustres dans la République des Lettres, que d'imprimer leurs Ouvrages avec magnificence. Entre les Auteurs que la France a produits dans le dernier siècle, il en est peu qui méritent cette distinction à plus juste titre que Molière. Aussi les Libraires de Paris n'ont-ils rien épargné pour embellir cette Edition de tous les ornemens dont elle a pu être susceptible. *

Indépendamment du choix des caractères & du papier, chaque Comédie est précédée d'une Estampe qui en représente l'action principale, ou du moins une de celles qui y ont le

** Les Sieurs Oppenar, Boucher, & Blondel ont donné les desseins, & les Sieurs Cori & Jouin les ont gravés.*

Tome I.

A

ij *AVERTISSEMENT.*

le plus de rapport. Les Prologues de la *Princesse d'Elide*, d'*Amphitrion*, & de *Psiché* en ont aussi une particulière. Chaque commencement d'Acte est orné d'une Vignette, & d'une Lettre grise. On a mis des culs de lampe à chaque fin d'Acte, quand la place l'a permis, ainsi qu'à la fin des Préfaces, & en d'autres endroits. Il seroit peut-être à désirer que chacune des Vignettes, Lettres grises, &c. eût pû avoir un rapport plus immédiat aux endroits où elles sont placées; mais cette exactitude est impraticable dans un recueil de Comédies. Quoiqu'elles soient toutes différentes les unes des autres par leurs situations, & par leur but particulier, elles ont pourtant entre elles un caractère d'uniformité par leur objet principal, qui est de corriger les hommes. Les Vices & les Ridicules sont, à la vérité, un fonds inépuisable de critique; mais c'est moins par leur nombre, que par les différentes faces sous lesquelles on peut les présenter. La jalousie de Sganarelle, *Cocu imaginaire*, ne produit pas les mêmes effets que celle de Sganarelle, *Tuteur d'Isabelle*, dans *l'Ecole des Maris*; cependant l'une &

AVERTISSEMENT. iij

& l'autre tombent dans le caractère général du Jaloux. Il a donc fallu se contenter de choisir des ornemens convenables au genre comique, ou du moins qui n'y fussent point étrangers.

Ce n'étoit pas assez pour la gloire de Moliere, qu'on songeât à orner l'Edition de ses Ouvrages, il falloit encore la rendre exacte. L'Edition de 1730, en huit volumes *in-12*, est annoncée dans l'Avertissement qui la précède, comme la plus parfaite de celles qui avoient paru jusqu'alors; on s'en est servi, mais avec les précautions nécessaires pour ne point laisser les fautes qui auroient pû s'y glisser.

Un seul exemple suffira pour prouver qu'elle n'est pas aussi exacte qu'on veut le persuader dans l'Avertissement. La Princesse d'Elide ouvre le second Acte de la Comédie qui porte ce titre; elle est dans une Forêt, & dit à ses deux Parentes qui sont avec elle,

Où, j'aime à demeurer dans ces aimables lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux;
Et de tous nos plaisirs la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la Nature.

iv. *AVERTISSEMENT.*

Il est aisé de sentir qu'il faut lire *Palais*, au-lieu de *plaisirs*. Une faute si grossière ne se trouve que dans l'Edition de 1730.

Il s'y en trouve beaucoup d'autres, qui lui sont communes avec l'Edition de 1682, sur laquelle elle a été faite.

Pour rendre celle-ci plus exacte, on a consulté les Comédies imprimées du vivant de l'Auteur. De pareilles Editions doivent, en quelque sorte, tenir lieu des Manuscrits qui manquent. Aussi les a-t-on comparées soigneusement avec celles de 1682, & de 1730; & cette attention a donné lieu de réformer plusieurs altérations qui s'étoient glissées dans le texte, & dont nous ne ferons qu'indiquer un petit nombre. *

Dans le troisième Acte de *l'Avaro*, par exemple, Harpagon demande ce qu'il faudra pour un souper qu'il veut donner à sa Maîtresse; voici ce qu'on fait répondre à Maître Jaques.

M. J. A.

* * L'Editeur, pour sa justification sur la différence qu'on pourra trouver, tant dans les vers que dans la prose de Moliere, entre cette Edition, & celles qui l'ont précédée, a remis à la Bibliothèque du Roi sept volumes in-12, contenant les vingt-trois Comédies qui ont été imprimées du vivant de l'Auteur.

AVERTISSEMENT. v

M. J A Q U E S.

Hé bien, il faudra quatre grands potages bien garnis, & cinq assiettes d'entrées. Potages, Bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, potage de canards aux navets. Entrées, fricassée de poulets, tourte de pigeonaux, ris de veau, boudin blanc, & morilles.

H A R P A G O N.

Que diable! Voilà pour traiter toute une ville.

M. J A Q U E S.

Rôt, dans un grandissime bassin en pyramide. Une grande longe de veau de Rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de volière, douze poulets de grain, six lapréaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de sautelles, trois douzaines d'ortolans. *

H A R P A G O N.

Ah! Traître, tu manges tout mon bien.

Peut-on croire qu'Harpagon entende tranquillement le détail de tout ce que Maître Jaques veut servir? Moliere fait parler & agir l'Avaro d'une manière plus conforme à son caractère. Harpagon interrompt Maître Jaques dès qu'il parle d'entrées, & au seul mot de rôt, il veut plutôt l'étrangler que l'écouter.

Des personnes d'esprit & de goût ont paru fâchées de ce retranchement, sur le prétexte que ce détail aura

* Tout ce qui est en caractère Italique, n'est ajouté, & n'est point dans la première Edition de 1669, à laquelle on s'est conformé.

vj *AVERTISSEMENT.*

aura pû être ajouté par Moliere depuis la premiere impression de son Ouvrage, pour donner plus de jeu à ses Acteurs, & pour rendre la Scène plus vive & plus comique. Cette conjecture, qui n'est nullement prouvée, ne nous a pas permis de nous écarter de l'obligation où est tout Editeur de rétablir le texte d'un Auteur, tel qu'il a été donné au Public par lui-même. Peut-être pourrions-nous ajouter qu'Harpagon, qui ne peut être qu'impatienté par le discours de Maître Jaques, doit naturellement imposer silence à son valet; &, si quelquefois les Auteurs ont fait céder la vraisemblance d'un caractère à la tentation de faire rire les Spectateurs par un jeu souvent outré, avouons que, dans les Pièces sérieuses, Moliere avoit, moins qu'un autre, besoin de ce secours.

Dans la quatrième Scène du cinquième Acte de *Tartuffe*, Damis doit dire,

Cette audace est étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.
au-lieu de ces vers qu'on y avoit
substitués mal-à-propos,

Cette audace est trop forte,
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je sorte.
Les

AVERTISSEMENT. vij

Les Comédiens avoient fait ce changement, parce que souvent ils étoient dans la nécessité de faire jouer deux personnages à un même Acteur, & qu'en faisant ainsi sortir Damis du Théâtre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'Exemt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'Acte. Cette raison de convenance pour les Comédiens, peut-elle autoriser à changer le texte d'un Auteur? L'Editeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des Acteurs dans l'avant-dernière Scène le même Damis qui est censé sorti du Théâtre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les Comédiens font dire par Dorine,

Comme du Ciel l'infame impudemment se joue !

On a aussi rétabli une bonne partie de la sixième Scène du premier Acte des *Fourberies de Scapin*, qui avoit été supprimée.

L'addition dans *l'Avare*, le changement dans *Tartuffe*, & l'omission dans *Scapin*, se trouvent dans l'Edition de 1682, & dans toutes celles qui ont été faites depuis. Si l'on défigure ainsi un Auteur qui n'étoit mort que depuis neuf ans, que devons-nous penser de la fidélité avec

vijj **AVERTISSEMENT.**

laquelle les Ouvrages des Grecs & des Latins nous ont été transmis ?

Il est vrai que nous n'avons pas eu la ressource des premières Editions, pour toutes les Pièces qui composent ce recueil. Moliere n'en a fait imprimer que vingt-trois; les autres, savoir, *Dom Garcie de Navarre*, *l'Impromptu de Versailles*, *le Festin de Pierre*, *Mélicerte*, *les Amans Magnifiques*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, & *le Malade Imaginaire*, ne parurent qu'en 1682. Denis Thierry en obtint le Privilège le 26 Août de cette année, sous le nom d'Oeuvres Posthumes. On trouve pourtant dans le Registre de la Chambre Syndicale des Libraires de Paris, la date de deux Privilèges accordés à Moliere, l'un du 31 Mai 1660 pour l'impression de *Dom Garcie*, & l'autre du 11 Mars 1665 pour celle du *Festin de Pierre*. Ni l'un ni l'autre de ces Privilèges n'ont eu lieu; du moins on n'a pu découvrir que ces Comédies eussent été imprimées avant 1682.

Il faut encore convenir que si les premières Editions ont servi à rétablir le vrai texte de l'Auteur, on ne s'est pas tellement assujetti à ces E-

di-

AVERTISSEMENT. ix

ditions, qu'on n'ait pris quelquefois la liberté de changer, d'augmenter, & de diminuer, sans croire mériter aucuns reproches, puisque ç'a été sans toucher au texte, & seulement dans les choses qui ne sont que relatives aux Comédies, comme on va le faire voir.

Les Pièces qui sont avec des Ballets, ou des Intermèdes, ont paru devoir être mises dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient *. On a ajouté aux noms des Acteurs de la Comédie, ceux des autres personnages, au-lieu de les laisser au commencement de chaque divertissement; &, par-là, tous les personnages de chaque Pièce sont rassemblés sous un même point de vûe. On a aussi distribué en Scènes tous les Prologues, & tous les Intermèdes, suivant les règles établies par rapport à tout Ouvrage Dramatique; & on a débrouillé, par ce moyen, ce qui ne pouvoit être que très confus sans ce nouvel arrangement. Enfin on a changé, & même retranché plusieurs explications diffuses & inu-

ti-

* Consultez sur-tout, à ce sujet, l'Avertissement qui précède la Princesse d'Elide.

X AVERTISSEMENT.

tiles, dont quelques-unes ne faisoient que rendre en prose ce qui étoit exprimé par les vers qui suivoient. Quelques-unes de ces Comédies étoient composées pour servir de liaison à des Spectacles, & à des Fêtes magnifiques que Louis XIV. encore jeune donnoit à sa Cour; on en imprimoit les Ballets & les Intermèdes séparément, avec les noms de ceux qui y étoient employés pour le chant & pour la danse. On y joignoit quelquefois un argument de la Comédie, Acte par Acte, ou Scène par Scène, pour donner une idée de l'Action, & pour montrer la liaison qu'il pouvoit y avoir entre cette Action, & les Intermèdes qui y étoient joints. Ces explications & ces argumens sont devenus totalement inutiles quand on a imprimé ces Pièces en leur entier; & les Editeurs y ont inséré mal-à-propos ce qui ne servoit qu'à suppléer au texte qui manquoit alors.

Il falloit encore porter son attention plus loin; & ceci regarde en général toutes les Comédies contenues dans ce recueil.

L'objet principal, dans l'impression des Pièces de Théâtre, doit être

AVERTISSEMENT. xj

tre de mettre sous les yeux du Lecteur tout ce qui se passe dans la représentation. Un regard, un geste d'un Acteur, rend quelquefois sensible, ce que l'Auteur n'a peut-être qu'imparfaitement exprimé dans son Dialogue. On a donc crû devoir distinguer jusqu'aux moindres mouvemens, & développer avec soin tout ce qui pouvoit contribuer à rendre plus parfaite l'imitation que la Comédie se propose: car comment reconnoître cette imitation, si toutes les actions ne sont pas fidèlement indiquées, puisqu'elle dépend du concours de toutes ces actions. On a suivi, dans cette vûë, les représentations des Pièces de Moliere qui se jouent actuellement sur notre Théâtre; on a encore consulté les Comédiens sur ce qui auroit pû échapper.

Si ce travail est inutile pour ceux qui fréquentent les Spectacles, il ne l'est pas pour les Etrangers, ni pour ceux qui se contentent de lire ces sortes d'Ouvrages; il pourra même être utile pour les siècles à venir. Il seroit à souhaiter que les Comédies de Plaute, & de Térence, nous eussent été transmises avec le même

xij *AVERTISSEMENT.*

soin : il y auroit sans doute moins d'obscurité en beaucoup d'endroits ; & nous y découvririons des beautés que nous ne connoissons pas *.

Par le même principe, on a marqué avec précaution & exactitude, l'instant où les Acteurs entrent sur le Théâtre, & celui où ils en sortent : le nombre des Scènes a été considérablement augmenté dans plusieurs Comédies ; disons mieux, on n'en a point augmenté le nombre, on n'a fait que distinguer celles qui y étoient.

Peut-être dira-t-on qu'il y a de la témérité à vouloir, en cela, mieux faire que Moliere lui-même n'a fait. On pourroit, par la même raison, désapprouver aussi les indications qui ont été ajoutées, puisque l'Auteur les avoit omises dans les Editions qui ont été faites, pour ainsi dire, sous ses yeux. Il ne seroit pas difficile de prouver, par ces Editions mêmes, que Moliere ne se donnoit pas le soin de les revoir ; mais ce détail mèneroit trop loin ; contentons-nous de dire que le tems que de-

man-

** Ces réflexions sont autorisées par celles de grand Corneille dans son troisième Discours sur la Tragédie.*

AVERTISSEMENT. xiiij.

mandoit la composition de ses Pièces, le soin de former, & de soutenir une Troupe dont il étoit l'Ame & le Chef, la nécessité où il étoit de jouer la Comédie, les fréquens voyages à Versailles, à Saint Germain, & en d'autres endroits où sa Troupe avoit l'honneur de contribuer aux divertissemens de la Cour, mille autres occupations inféparables de son état, ne pouvoient guère lui laisser le loisir de veiller à l'impression de ses Ouvrages. On a donc fait ce qu'il auroit fait probablement lui-même, s'il en eût donné une Edition revûe & corrigée. Il semble l'annoncer dans la Préface de *l'Ecole des Femmes*; il devoit y joindre des examens, à l'exemple du grand Corneille; une mort prématurée nous en a privés. Quelle source de regrets pour nous! Quelle Poétique, en effet, peut être plus instructive, que celle qui joint l'exemple aux préceptes; & qui, en établissant la règle qu'il faut suivre, en fait en même tems l'application! Il n'a point assez vécu pour notre instruction; il avoit assez vécu pour sa gloire.

Si l'on ne trouve pas dans cette
A. 7. Edi.

xiv *AVERTISSEMENT.*

Edition la Vie de Moliere * qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le tems, & la réponse à cette critique, on y a suppléé par des *Mémoires sur sa Vie & sur ses Ouvrages*. L'Auteur de ces Mémoires, sans rien omettre des faits les plus constans concernant la vie privée de Moliere, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu sûrs, peu importans, ou même étrangers au Sujet. Il ne s'est pas borné seulement à nous peindre le Comédien & le Chef de Troupe; il a crû que son Ouvrage seroit encore plus intéressant, si quelques courtes réflexions, tant historiques que critiques, mettoient les Lecteurs en état de connoître, dans chacune des Comédies de Moliere, le mérite particulier qui les distingue, & dans celui qui les a composées, le restaurateur de la Comédie Françoisé.

On a aussi supprimé la *Lettre écrite à une personne de qualité, sur le sujet du Misanthrope*, par le Sieur de Visé : le jugement sur l'*Ambitrion*, *Extrait du Dictionnaire Historique &*
Cri-

* Composée par Jean-Léonor le Gallois, Sieur de Grimarest, & imprimée in-12, à Paris, par Jaques le Febvre en 1705.

AVERTISSEMENT. xv

Critique de Mr. Bayle ; l'Ombre de Moliere, Comédie en un Acte en prose, par le Sieur Brécourt ; les Extraits de divers Auteurs, contenant plusieurs particularités de la Vie de Mr. de Moliere, & des jugemens sur quelques-unes de ses Pièces, non plus que le Recueil des Epigrammes, Epitaphes, ou autres Pièces en vers tant Latines que Françoises, faites par divers Auteurs sur Mr. de Moliere, & sur sa mort. Qui voudroit recueillir toutes les Critiques ou Apologies, tant en vers qu'en prose, & même en forme de Comédie, faites pour & contre lui, & y joindre tout ce qui a été dit à son sujet par différens Ecrivains, auroit de quoi remplir plus d'un volume in-4°. Mais ce sont les Oeuvres de Moliere qu'on donne au Public, & non des Oeuvres diverses concernant Moliere.*

Ce seroit ici le lieu de rendre compte des additions qui caractérisent cette Edition ; mais, pour ne point répéter les mêmes choses, on prie les Lecteurs de consulter les Avertissemens imprimés à la suite du

Ma-

* *C'est mal-à-propos qu'on a écrit de Moliere, puisque lui-même dans l'Impromptu de Versailles, appelle sa femme Mademoiselle Moliere.*

xvj : *AVERTISSEMENT.*

Mariage forcé , de Mélicerte , de George Dandin , & de la Comtesse d'Escarbagnas. Presque toutes ces additions font partie des Oeuvres de Moliere , & d'ailleurs elles sont d'un genre qu'il a en quelque sorte créé , puisqu'il a imaginé le premier de lier le chant & la danse à un sujet , & de ne faire qu'une seule chose du Ballet & de la Comédie. C'est , dit-il dans la Préface des Fâcheux, un mélange qui est nouveau pour nos Théâtres , dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'Antiquité ; & comme tout le monde l'a trouvé agréable , il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient être méditées avec plus de loisir. Il faut convenir que les Ballets insérés dans les Pièces de Moliere , se ressentent quelquefois de la précipitation avec laquelle il étoit obligé de les composer , pour obéir aux ordres du Roi ; mais on ne peut du moins lui disputer la gloire d'avoir enrichi le Théâtre François d'un genre de Comédie , qui depuis y a été souvent employé avec succès.

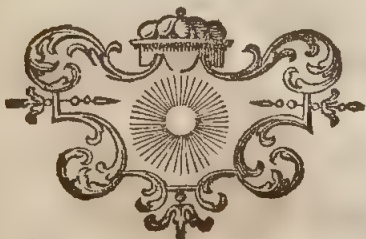
Quelques personnes souhaitoient qu'on suivit l'Ortographe qui étoit en usage du tems de Moliere ; com-

AVERTISSEMENT. xvij

me elle a varié, même de son vivant, on n'a pû s'y assujettir entièrement: on n'a point aussi adopté la nouvelle. A l'égard de l'uniformité dans la manière d'écrire les mêmes mots, on la crût indispensable.

Les Comédies sont à présent rangées suivant le tems qu'elles ont été représentées pour la première fois sur les Théâtres du petit Bourbon, & du Palais Royal, relativement à la Table générale qui est à la suite des *Mémoires*: il y en a plusieurs, à la fin desquelles on trouvera les noms des Comédiens qui y récitoient, & même des Personnes qui y ont chanté & dansé; mais on n'a mis que ceux dont on a pû être sûr. De simples traditions, en pareil cas, sont trop incertaines, & l'on ne doit pas s'y fier. La seule Comédie de *la Princesse d'Elide* avoit cet avantage dans les Editions précédentes; on a eu recours, pour les autres, aux Imprimés in-4°, qui se distribuoient à la Cour dans le tems des premières représentations. Comme Louis XIV lui-même, ne dédaignoit pas d'y danser, & que les Princes, les Princesses, & les Seigneurs de la Cour, à son exemple, s'en faisoient.

xviiij *AVERTISSEMENT.*
soient un amusement, on a crû que,
du moins par ce côté, ce détail
pourroit exciter la curiosité du Pu-
blic, & lui paroître intéressant.



MEMOIRES
SUR
LA VIE
ET LES OUVRAGES
DE MOLIERE.

THE
JOURNAL
OF
THE
AMERICAN
MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL.

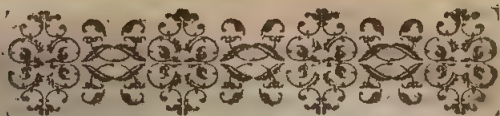
BIBLIOTHECA
UNIV. AELL.
CRACOVENSIS



M O L I E R E

*Né à Paris en 1620. Mort à Paris
le Vendredi 17 Fevrier 1673.*

J. Bont delin. et fecit 1740.




MEMOIRES

DE J. B. POQUELIN

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE MOLIERE.

 JEAN-BAPTISTE POQUE-
LIN, si célèbre sous le nom
de MOLIERE, naquit à Pa-
ris en 1620. Il étoit fils &
petit-fils de Valets de cham-
bre-tapissiers du Roi; sa mere, fille aussi
de tapissiers (a), s'apelloit N... Boutet.
Il passa quatorze années dans la maison
(b) paternelle, où l'on ne songea qu'à lui
donner une éducation conforme à son é-
tat. Sa famille qui le destinoit à la char-
ge de son pere, en obtint pour lui la sur-
vivance; mais la complaisance qu'avoit
eue son grand-pere, de le mener souvent
à l'Hôtel de Bourgogne, ayant déjà com-
mencé à développer en lui le goût natu-
rel

(a) Ces deux familles étoient établies sous
les piliers des Halles.

(b) On prétend que la maison où naquit Mo-
liere, est la troisième en entrant par la rue
Saint Honoré.

rel qu'il avoit pour les Spectacles , il conçut un dessein fort opposé aux vûes de ses parens ; il demanda instamment , & on lui accorda avec peine , la permission d'aller faire ses études au Collège de Clermont.

Il remplit cette carrière dans l'espace de cinq ans , pendant lesquels il contracta une étroite liaison avec Chapelle , Bernier , & Cyrano. Chapelle , aux études de qui l'on avoit associé Bernier , avoit pour Précepteur le célèbre Gassendi , qui voulut bien admettre Pocquelin à ses leçons , comme dans la suite il y admit Cyrano.

Les Belles-Lettres avoient orné l'esprit du jeune Pocquelin ; les préceptes du Philosophe lui apprirent à raisonner. C'est dans ses leçons qu'il puisa ces principes de justesse qui lui ont servi de guides dans la plûpart de ses Ouvrages.

Le voyage de Louis XIII. à Narbonne en 1641 , interrompit des occupations d'autant plus agréables pour lui , qu'elles étoient de son choix. Son pere , devenu infirme , ne pouvant suivre la Cour , il y alla remplir les fonctions de sa charge , qu'il a depuis exercées jusqu'à sa mort ; mais , à son retour à Paris , cette passion pour le Théâtre , qui l'avoit porté à faire ses études , se réveilla plus vivement que jamais. S'il est vrai , comme on l'a dit , qu'il ait étudié en Droit , & qu'il ait été

reçû (c) Avocat, il céda bientôt à son étoile, qui le destinoit à être parmi nous le restaurateur de la Comédie.

Le goût pour les Spectacles étoit presque général en France, depuis que le Cardinal de Richelieu avoit accordé une protection distinguée aux Poètes Dramatiques. Plusieurs Sociétés particulières se faisoient un divertissement domestique de jouer la Comédie. Pocquelin entra dans une de ces Sociétés, qui fut connuë sous le nom de *l'illustre Théâtre* (d). Ce fut alors

(c) Voici ce qu'en dit Grimarest, *Vie de Moliere*, page 312. Paris in-12. 1705. *On s'étonnera peut-être que je n'aye point fait Mr. de Moliere Avocat; mais ce fait m'avoit absolument été contesté par des personnes que je devois supposer en savoir mieux la vérité que le Public..... Cependant sa famille m'a si fortement assuré du contraire, que je me crois obligé de dire que Moliere fit son Droit avec un de ses camarades d'études; que dans le tems qu'il se fit recevoir Avocat, ce camarade se fit Comédien; que l'un & l'autre eurent du succès, chacun dans sa profession; & qu'enfin, lorsqu'il prit fantaisie à Moliere de quitter le Barreau pour monter sur le Théâtre, son camarade, de Comédien, se fit Avocat.*

(d) Elle parut d'abord sur les fossés de Nesle, & ensuite au quartier Saint Paul. Ces nouveaux Comédiens, qui jusques-là avoient joué pour leur plaisir, flutés par quelque succès, voulurent tirer de l'argent de leurs représentations, & s'établirent dans le Jeu de paume de la croix blanche au fauxbourg Saint Germain; mais leur projet ne réussit pas. *Artaxerxe*, Tragédie de *Magnon*, imprimée pour la première fois le 20 Juillet 1645, fut représentée par *l'illustre Théâtre*.

alors qu'il changea de nom pour prendre celui de Moliere. Peut-être crut-il devoir cet égard à ses parens , qui ne pouvoient que désapprouver la profession qu'il embrassoit ; peut-être aussi ne fit-il que suivre l'exemple des premiers Acteurs (e) de l'Hôtel de Bourgogne, qui avoient au Théâtre des noms particuliers, tant pour les rôles sérieux, que pour les rôles de bas comique.

On le perd ici de vûë pendant quelques années ; cet intervalle fut le tems des Guerres Civiles qui agitèrent Paris & tout le Royaume, depuis 1648 jusqu'en 1652. Moliere l'employa vraisemblablement à composer ses premiers Ouvrages. La Béjart, Comédienne de campagne, attendoit ainsi que lui, pour exercer son talent, un tems plus favorable ; il lui rendit des soins, & bientôt, liés par les mêmes sentimens, leurs intérêts furent communs. Ils formèrent de concert une Troupe, & partirent pour Lyon en 1653.

On y représenta *l'Étourdi*, Pièce en cinq Actes, qui enleva presque tous les
Spec-

(e) Henr. le Grand s'appelloit *Belleville* comme Comédien, & *Turlupin* comme Farceur. Hugues Guéru étoit connu dans les Pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*, & dans la Farce sous celui de *Gautier Garguille*. C'est ainsi que Robert Guérin prit le nom de *la Fleur*, & de *Gras Guillaume*.

Spectateurs au Théâtre d'une autre troupe de Comédiens établis dans cette ville. Quelques-uns d'entre eux prirent parti avec Moliere & le suivirent en Languedoc, où il offrit ses services à Monsieur le Prince de Conti, qui tenoit à Béziers les Etats de la Province. Armand de Bourbon le reçut avec bonté, & fit donner des appointemens à sa troupe. Ce Prince avoit connu Moliere au Collège, & s'étoit amusé à Paris des représentations de *l'illustre Théâtre*, qu'il avoit plusieurs fois mandé chez lui. Non content de confier à Moliere la conduite des fêtes qu'il donnoit, on croit qu'il lui offrit (f) une place de Secrétaire auprès de sa personne: le sort de la Scène Françoisé en décida autrement.

L'Etourdi reparut à Béziers avec un nouveau succès, le *Dépit amoureux* & les *Précieuses ridicules* y entraînèrent tous les suffrages; on donna même des applaudissemens à quelques farces qui, par leur constitution irrégulière, méritoient à peine le nom de Comédie, telles que le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, & le *Maître d'école*, dont il ne nous reste que les titres. On a pensé jusqu'ici que dans ces sortes de pièces chaque Acteur de la troupe de Moliere, en suivant un plan général, tiroit le Dialogue de son propre fonds.

(f) Voyez Grimarest page 24....

fonds, (g) à la manière des Comédiens Italiens; mais, si on en juge par deux pièces du même genre, qui sont parvenues manuscrites jusqu'à nous, (h) elles étoient écrites & dialoguées en entier. L'Auteur les a probablement supprimées dans la suite, parce qu'il sentit qu'elles ne pourroient lui acquérir le degré de réputation auquel il aspirait.

Sur la fin de l'année 1657, Moliere avec sa troupe partit pour Grenoble; il y resta pendant le Carnaval de 1658. Il vint passer l'été à Rouen; &, dans les fréquens voyages qu'il fit à Paris, où il avoit dessein de se fixer, il eut accès auprès de Monsieur, qui le présenta au Roi & à la Reine mere. Dès le 24 Octobre de la même année, sa troupe représenta la Tragédie de Nicomède devant toute la cour, sur un Théâtre élevé dans la sale des gardes du vieux Louvre. A la fin de la pièce, Moliere ayant fait au Roi un remerciement, dans lequel il sçut adroitement louer les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne qui étoient présens, il demanda la per-

(g) Ibidem page 29.

(h) Ces deux pièces se trouvent dans le cabinet de quelques curieux. L'une est intitulée *le Médecin volant*, l'autre *la Jalousie de Barbouillé*. Il y a quelques phrases & quelques incidens qui ont trouvé leur place dans *le Médecin malgré lui*; & l'on voit dans *la Jalousie de Barbouillé* un caneyas, quoi qu'informe, du troisième Acte de *George Dandin*.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxvij

permission de donner un de ces divertissemens qu'il avoit joués dans les Provinces, il l'obtint; le *Docteur amoureux* fut représenté & applaudi. Le succès de cet essai rétablit l'usage des pièces en un Acte qui avoit cessé à l'Hôtel de Bourgogne, depuis la mort des premiers farceurs.

La cour avoit tellement goûté le jeu de ces nouveaux Acteurs, que le Roi leur permit de s'établir à Paris, sous le titre de troupe (i) de Monsieur, & de jouer alternativement avec les Comédiens Italiens sur le Théâtre (k) du petit Bourbon.

* *L'Etourdi* y fut représenté au commencement du mois de Décembre 1658. On ne connoissoit guères alors que des pié-

(i) Voyez *Muse historique de Loret*, lettre 48 du 6 Novembre 1659.

*Cette troupe de Comédiens
Que Monsieur avoué être siens.*

Il y a apparence qu'ils obtinrent ce titre dès 1658, avec la permission de s'établir à Paris.

(k) La sale du petit Bourbon ayant été démolie au mois d'Octobre 1660, pour construire la façade du Louvre qui est du côté de Saint Germain l'Auxerrois, le Roi accorda à Moliere & aux Comédiens Italiens la sale que le Cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans son Palais. Elle sert aujourd'hui au spectacle de l'Opéra; Lulli l'obtint en 1673, après la mort de Moliere.

* *L'ETOURDI, ou LES CONTRETEMPS*, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du petit Bourbon, le 3 Décembre 1658.

pièces chargées d'intrigue; l'art d'exposer sur la Scène comique des caractères & des mœurs, étoit réservé à Moliere. Quoiqu'il n'ait fait que l'ébaucher dans la Comédie de *l'Etourdi*, elle n'est point indigne de son Auteur. Elle est partie à l'antique, puisque c'est un valet qui met la Scène en mouvement, & partie dans le goût Espagnol, par la multiplicité des incidens qui naissent l'un après l'autre, sans que l'un naisse de l'autre nécessairement; on y trouve des Personnages froids, des Scènes peu liées entre elles, des expressions peu correctes; le caractère de Lélie n'est pas même trop vraisemblable, & le dénouement n'est pas heureux; le nombre des Actes n'est déterminé à cinq, que pour suivre l'usage, qui fixe à ce nombre les pièces qui ont le plus d'étenduë; mais ces défauts sont couverts par une variété & par une vivacité qui tiennent le Spectateur en haleine, & l'empêchent de trop réfléchir sur ce qui pourroit le blesser.

Les incidens du * *Dépit amoureux* sont arrangés avec plus d'art, quoique toujours dans le goût Espagnol. Trop de complication dans le nœud, & peu de vraisemblance dans le dénouement. Cependant on y reconnoît dans le jeu des Personnages,

* LE DEPIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du petit Bourbon, au mois de Décembre 1658,

ET DES OUVRAGES DE MOLIERE. XXIX

ges, une source de vrai comique; peres, amans, maîtresses, valets, tous ignorent mutuellement les vûes particulières qui les font agir, ils se jettent tour à tour dans un labyrinthe d'erreurs qu'ils ne peuvent démêler. La conversation de Valere avec Ascagne déguisée en homme, celle des deux vieillards qui se demandent réciproquement pardon, sans oser s'éclaircir du sujet de leur inquiétude, la situation de Lucile accusée en présence de son pere, & le stratagème d'Erasme pour tirer la vérité de son valet, sont des traits également ingénieux & plaisans. Mais l'éclaircissement du même Erasme & de Lucile, qui a donné à la pièce le titre de *Dépit amoureux*, leur brouillerie & leur réconciliation, sont le morceau de cet Ouvrage le plus justement admiré.

Quoique la Comédie des * *Précieuses ridicules* ne soit pas une des meilleures du côté de l'intrigue, quoiqu'elle ne soit pas une des plus nobles, elle doit tenir un rang considérable parmi les chef-d'œuvres de Molière. Il osa, dans cette pièce, abandonner la route connuë des intrigues compliquées, pour nous conduire dans une carrière de comique ignorée jusqu'à lui. Une Critique fine & délicate des mœurs

* LES PRECIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte en prose, représentée à Paris sur le Théâtre du petit Bourbon, le 18 Novembre 1659.

mœurs & des ridicules qui étoient particuliers à son siècle, lui parut être l'objet essentiel de la bonne Comédie.

La passion du bel esprit, ou plutôt l'abus qu'on en fait, espèce de maladie contagieuse, étoit alors à la mode; le stile empoulé & guindé des Romans, que les femmes admiroient par les mêmes côtés, qui depuis ont décrédité ces Ouvrages, avoit passé dans les conversations; enfin le vice d'affectation répandu dans le langage, & même dans les pensées, s'étendoit jusques dans la parure, & dans le commerce de la vie ordinaire. Ce fut dans ces conjonctures que parut la Comédie des *Précieuses ridicules*; jamais succès ne fut plus marqué (1). Il produisit une réforme générale; on rit, on se reconnut, on applaudit en se corrigeant. Ménage qui assistoit à la première représentation, dit à Chapelain, *nous approuvions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement & avec tant de bon sens; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'est autre chose que le sentiment réfléchi d'un savant détrompé; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par instinct, *Cou-*
rage,

(1) L'affluence des Spectateurs obligea les Comédiens à faire payer, dès la seconde représentation, le double du prix ordinaire. La pièce se soutint pendant quatre mois de suite.

rage, *Moliere*, voilà la bonne Comédie, est la pure expression de la nature, qui montre l'empire de la vérité sur l'esprit humain.

On remarqua dans **le Cocu imaginaire*, que l'Auteur depuis son établissement à Paris, avoit perfectionné son stile. Cet Ouvrage est plus correctement écrit que ses deux premières Comédies. Mais si l'on y retrouve Moliere en quelques endroits, ce n'est pas le Moliere des *Précieuses ridicules*. Le titre de la pièce, le caractère du premier Personnage, la nature de l'intrigue, & le genre de comique qui y régnent, semblent annoncer qu'elle est moins faite pour amuser des gens délicats, que pour faire rire la multitude; cependant on ne peut s'empêcher d'y découvrir en même tems un but très-moral; c'est de faire sentir combien il est dangereux de juger avec trop de précipitation, sur tout dans les circonstances où la passion peut grossir ou diminuer les objets. Cette vérité, soutenuë par un fonds de plaisanterie gaye, & d'une sorte d'intérêt né du sujet, attirera un grand nombre de Spectateurs (m) pendant quarante représentations,

* SGANARELLE, ou LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du petit Bourbon, le 28 Mars 1660.

(m) Voyez l'avis au Lecteur qui précède *la cocuë imaginaire*, ou les amours d'*Alcippe* & de *Céphise*, Comédie en trois Actes en vers, par Ir. Donau, Paris in-12, 1660.

tions, quoique ce fût en été, & que le mariage du Roi retint la cour hors de Paris. Quelques Auteurs voulurent critiquer, mais à peine furent-ils écoutés.

Ils se déchaînèrent avec plus de raison contre * *Dom Garcie de Navarre*. Le choix du sujet, tiré ou imité des Espagnols, dans lequel les incidens appartiennent plus à la Comédie qu'au genre héroïque, & dont le fonds même est vicieux, put contribuer au peu de succès de cet Ouvrage; Moliere qui jouoit le rôle de Dom Garcie, ne réussit pas mieux comme Acteur. Il n'appella point du jugement du public; il ne fit pas même imprimer sa pièce, quoiqu'il y eût des traits qu'il jugeât dignes d'être insérés depuis dans d'autres Comédies, & sur tout dans le *Misanthrope* (n).

† *L'Ecole des maris* effaça l'impression défavorable que *Dom Garcie* avoit laissée. Il est peu de pièces, sur tout en trois Actes, aussi simples, aussi claires, aussi fécondes que celle-ci. Chaque Scène produit un incident nouveau, & ces incidens déve-

* DOM GARCIE DE NAVARRE ou LE PRINCE JALOUX, Comédie héroïque en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 4 Février 1661.

(n) Voyez la Scène VIII. de l'Acte IV. de *Dom Garcie*; & la Scène III. de l'Acte IV. du *Misanthrope*.

† L'ECOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 24 Juin 1661.

développés avec art, amènent insensiblement un des plus beaux dénouemens qu'on ait vûs sur le Théâtre François. *Les Adelpbes* de Térence n'ont fourni que l'idée de *l'Ecole des maris* : dans *les Adelpbes*, deux vieillards d'humeurs opposées, un pere & un oncle, donnent une éducation très-différente, l'un à son fils, l'autre à son neveu ; dans *l'Ecole des maris*, ce sont deux tuteurs chargés d'élever chacun une fille qui leur a été confiée ; l'un sévere, l'autre indulgent : le Poëte François a enchéri sur le Poëte Latin, en donnant à ces deux Personnages, non seulement l'intérêt de peres, mais encore celui d'amans ; intérêt si fin, si vif, qu'il forme une pièce toute nouvelle, sur l'idée simple de l'ancienne.

Le Théâtre retentissoit encore des justes applaudissemens qu'on avoit donnés à *l'Ecole des maris*, lorsque *les Fâcheux* * furent représentés à Vaux chez Monsieur Fouquet, Surintendant des Finances, en présence du Roi & de la cour ; Paul Pellisson, moins célèbre par la délicatesse de son esprit, que par son attachement inviolable à la personne de Monsieur Fouquet, jusques dans ses malheurs, en a voit.

* **LES FACHEUX**, Comédie-Ballet en trois Actes en vers, représentée à Vaux au Mois d'Août 1661, & à Paris, sur le Théâtre du Palais Royal, le 4 Novembre de la même année.

voit composé le prologue à la louange du Roi; la Scène du chasseur dont le Roi (o) avoit donné l'idée à Moliere, fut depuis ajoûtée dans la représentation de saint Germain. Cette espèce de Comédie est presque sans nœud, les Scènes n'ont point entre elles de liaison nécessaire, on peut en changer l'ordre, en supprimer quelques-unes, en substituer d'autres, sans faire tort à l'Ouvrage: mais le point essentiel étoit de soutenir l'attention du Spectateur, par la variété des caractères, par la vérité des portraits, & par l'élégance continuë du stile. C'est l'assemblage de ces beautés exquises, c'est cette image, ou plutôt la réalité même des embarras & des importuns de la cour, qui firent le succès des *Fâcheux*. On vit pour la première fois *le chant & la danse unis à un sujet*, (p) *pour ne faire qu'une seule chose du Ballet & de la Comédie*. Quoique les intermèdes ne soient pas naturellement liés au sujet, ce mélange plut par sa nouveauté; on eut peut-être de l'indulgence pour un Ouvrage conçu, fait, appris, & représenté en quinze jours (q).

Le Théâtre de Moliere, si l'on en croit l'Auteur de sa Vie (r), essuya pendant l'année 1662, un de ces revers que le bon goût éprouve quelquefois de la part des

(o) Voyez Epître dédicatoire des *Fâcheux*.

(p) Voyez Préface des *Fâcheux*. (q) Ibidem.

(r) Voyez Grimarest, page 125.

des goûts de mode. Il l'attribuë au retour de Scaramouche en France; mais cet admirable Pantomime, parti de Paris (s) au moins de Juin 1662, n'y revint qu'au (t) mois de Novembre de la même année, & *l'Ecole des Femmes* * qui parut au mois de Décembre suivant, attira tout Paris au Théâtre de Moliere (u). Cette affluence de Spectateurs ne le garantit point des Critiques sans nombre qui se répandirent dans le public contre son Ouvrage, mais elle servit à l'en consoler. Soit malignité, soit cabale, on insista sur de légers défauts, on releva jusqu'aux moindres négligences; le défaut le plus essentiel ne fut pas remarqué: il est des images dangereuses, qu'on ne doit jamais exposer sur la Scène. Mais, si l'on ne considère que l'art qui régné dans cette pièce, on sera forcé de convenir que *l'Ecole des femmes* est une des plus excellentes productions de l'esprit humain. Les ressorts en sont

(s) Voyez muse historique de Loret, lettre 21 du 10 Juin 1662.

(t) ibid. lettre 45 du 18 Novembre 1662.

* L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 26 Décembre 1662.

(u) ibid. lettre 2. du 30 Janvier 1663, où il dit, en parlant de *l'Ecole des femmes*,

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde;

Mais où pourtant va tant de monde,

Que jamais sujet important,

Pour le voir, n'en attira tant,

sont cachés, & la machine en produit un mouvement plus brillant. La confidence réitérée que fait Horace au jaloux Arnolphe, toujours la duppe, malgré ses précautions,

„ *D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé,*

le caractère inimitable d'Agnès, le jeu des personnages subalternes, tous formés pour elle, le passage prompt & naturel de surprise en surprise, sont autant de coups de maître. Ce qui distingue encore plus particulièrement *l'Ecole des femmes*, & dont l'antiquité ni les Théâtres modernes n'ont donné aucun modèle, c'est que tout paroît récit & tout est en action; chaque récit, par sa proximité avec l'incident qui y a donné lieu, le retrace si vivement, que le Spectateur croit en être le témoin; & par un avantage singulier. que le récit a sur l'action dans cette pièce, en apprenant le fait, on jouit en même tems de l'effet qu'il produit, parce que la personne qui a intérêt d'être instruite, apprend tout de celle qui a le plus d'intérêt à le lui cacher. La ressemblance que l'on pourroit trouver entre *l'Ecole des maris* & *l'Ecole des femmes*, sur ce qu'Arnolphe & Sganarelle sont tous deux trompés par les mesures qu'ils prennent pour assurer leur tranquillité, ne peut tourner qu'à la gloire de Molière,

qui

qui a trouvé le secret de varier ce qui paroît uniforme. Les traits naïfs d'Agnès ingénue & spirituelle, qui ne pêche contre les bienséances, que parce qu'Arnolphe les lui a laissé ignorer, ne sont pas les mêmes que ceux d'Isabelle fine & déliée, qui n'ont d'autre principe que la contrainte où la tient son tuteur.

Moliere n'opposa pendant longtems que les représentations toujours suivies de sa pièce, aux Critiques que l'on en faisoit, & ne songea à les détruire, du moins en partie, qu'au mois de Juin 1663, qu'il donna au public sa Comédie intitulée * *la Critique de l'Ecole des femmes*. Le fonds en devoit être une dissertation, & n'admettoit par conséquent ni intrigue ni dénouement; mais Moliere ne s'écarte jamais de l'objet que doit avoir un Auteur comique, quelque genre qu'il mette sur la Scène. Il sçut, par le tableau de ce qui se passa dans les cercles de Paris, tandis que *l'Ecole des femmes* en faisoit l'entretien, tracer une image fidèle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractère des conversations ordinaires des personnes du monde. Par le choix des personnages ridicules qu'il introduit, il paroît n'avoir pas eu moins en

* LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte en prose, représentée sur le Théâtre du Palais Royal, le 1. Juin 1663.

en vûë de faire la fatyre de ses censeurs, que l'apologie de sa pièce; séduit peut-être par le panchant de la malignité humaine, qui croit ne pouvoir pas mieux se défendre qu'en attaquant. Boursault ne laissa pas de faire jouer à l'Hôtel de Bourgogne *la contre-critique*, ou *le portrait du peintre*; il suivit l'idée & le plan de *la critique*, mais il alla trop loin, en supposant une cléf connuë de *l'Ecole des femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature.

Moliere pénétré des bontés du Roi, dont il venoit d'éprouver de nouvelles marques (x), crut devoir en sa présence & aux yeux de toute la cour, détruire un soupçon dont les impressions lui pouvoient être défavantageuses; & fit paroître * *l'Impromptu de Versailles*. Boursault n'y est pas épargné, il y est nommé avec le dernier mépris; mais ce mépris ne tombe que sur l'esprit & sur les talens: il avoit attaqué Moliere par un endroit plus sensible.

Ce qui regarde, dans *l'Impromptu de Ver-*

(x) Il fut compris dans l'état des gens de lettres qui eurent part aux libéralités du Roi en 1663, par les soins de M. Colbert. On trouve à la fin du Tome VI de cette Edition le remerciement que Moliere fit au Roi à ce sujet.

* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.
Comédie en un Acte en prose, représentée
Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris sur
Théâtre du Palais Royal le 4 Novembre de
même année.

Versailles, les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, peut avoir été dicté par l'esprit de vengeance; mais, du moins, le bon goût l'a-t-il réglé, & l'utilité publique en pouvoit être l'objet, puisque dans l'imitation chargée du jeu de ces Acteurs, on découvroit le ton faux & outré de leur déclamation chantante.

Si les écrits de Moliere étoient tout-à-fait anciens pour nous, on se feroit un mérite de rencontrer dans cette pièce la datte de son mariage avec la fille de la Comédienne Béjart (y).

En 1664, le Roi donna aux Reines une fête aussi superbe que galante. Elle commença le 7 Mai, & dura plusieurs jours. Le détail en est imprimé à la suite de la * *Princesse d'Elide*, Comédie-ballet, qui en faisoit partie. Cette pièce réussit, & la cour ne traita point avec sévérité un Ouvrage fait à la hâte pour la divertir. Moliere n'avoit eu le tems d'écrire en
vers

(y) Impromptu de Versailles, Scène I.

M O L I E R E.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiselle M O L I E R E.

Grand merci, Monsieur mon mari, voilà ce que c'est; le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

* LA PRINCESSE D'ELIDE, Comédie-Ballet, (le premier Acte & la première Scène du second en vers, le reste en prose,) représentée à Versailles le 8 Mai 1664, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 9 Novembre de la même année.

vers que le premier Acte, & la première Scène du second. L'applaudissement du Prince, récompense aussi juste que flatteuse pour Moliere, les allusions vraies ou fausses qui pouvoient avoir quelque chose de mystérieux, les agrémens de la musique & de la danse; & plus encore l'espèce d'ivresse que produisent le mouvement & l'enchaînement des plaisirs, contribuèrent au succès de *la Princesse d'Elide*. Paris en jugea moins favorablement; il la vit séparée des ornemens qui l'avoient embellie à la cour; &, comme le Spectateur n'étoit ni au même point de vûe, ni dans la situation vive & agréable où s'étoient trouvés ceux pour qui elle étoit destinée, on ne tint compte à l'Auteur que de la finesse avec laquelle il développe quelques sentimens du cœur, & de l'art qu'il emploie pour peindre l'amour propre & la vanité des femmes.

* *Le Mariage forcé, ballet du Roi*, ainsi intitulé parce que le Roi y avoit dansé une entrée dans la représentation qui en fut faite au Louvre le 29 Janvier 1664, parut sous le même titre le 13 Mai, septième jour de la fête donnée aux Reines. On veut qu'une aventure réelle, qui avoit

* *LE MARIAGE FORCÉ*, Comédie-Ballet en un Acte en prose, représentée au Louvre le 29 Janvier 1664, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, avec quelques changemens, le 15. Novembre de la même année.

avoit un rapport éloigné à l'intrigue, ait alors donné à cette pièce un sel qu'elle n'a plus. Elle parut à Paris sous le titre de Comédie, avec des changemens. Le plus considérable est l'addition de la Scène de Doriméne & de Lycaste, dont Sganarelle est témoin; elle supplée au magicien chantant, qui détournoit Sganarelle de son mariage.

Ce ne fut point par son propre choix que Moliere traita le sujet de * *Dom Juan*, ou *le festin de Pierre*. Les Italiens qui l'avoient emprunté des (z) Espagnols, le firent connoître en France sur leur Théâtre, où il eut un extrême succès. Un scélérat odieux par ses noirceurs & par son hypocrisie, le prodige insensé d'une statue qui parle & qui se meut, le spectacle extravagant de l'enfer, ne révoltèrent point la multitude, toujours avide du merveilleux. Séduite par le jeu des Acteurs, frappée d'une nouvelle espèce de tragi-

* DOM JUAN, ou LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq Actes en prose, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 15 Février 1665.

(z) Tirso de Molina en est l'Auteur. Le titre Espagnol est *El convidado de piedra*, qui signifie, *le convié de pierre*, ou *la statue de pierre conviée à un repas*, ce qui a été mal rendu en François par l'expression de *festin de Pierre*. Dom Pedre, nom du Commandeur que la statue représente, peut avoir donné lieu à cette méprise.

tragi-comique , elle fit grace à un mélange monstrueux de religion & d'impiété, de morale & de bouffonneries. Ce sujet fit tant de bruit chez les Italiens, dit Rosimond, (a) que toutes les troupes en voulurent régaler le public.

En 1665, Villiers Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, le fit représenter en vers. Moliere le donna en prose en 1665. Ses camarades qui l'avoient engagé à ce travail, furent punis d'un si mauvais choix, par la médiocrité du succès; soit que le préjugé qui régnoit alors contre les Comédies en cinq Actes écrites en prose, fût plus fort que l'esprit de vertige qui avoit attiré le public en foule aux Italiens & à l'Hôtel de Bourgogne, soit que l'on y fût blessé de quelques traits hazardés que (b) l'Auteur supprima à la seconde représentation.

En 1669, Dorimond, Comédien de Mademoiselle, & en 1670, Rosimond, Comédien du Marais, traitèrent en vers le même

(a) Voyez l'avis au Lecteur du nouveau festin de Pierre, ou de l'Athée foudroyé, Comédie en cinq Actes en vers, par Rosimond, Paris in-12, 1670.

(b) Dom Juan dans une Scène avec un pauvre qui lui demandoit l'Aumône, ayant appris de lui qu'il passoit sa vie à prier Dieu, & qu'il n'avoit pas souvent de quoi manger, ajoutoit: Tu passes ta vie à prier Dieu, il te laisse mourir de faim, prens cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xliij

même sujet pour leur Théâtre. Enfin la troupe formée, en 1673, des débris de celle du Marais & de celle du Palais Royal, représenta à l'Hôtel de Guénégaud, en 1677, *le festin de Pierre* de Moliere, que Thomas Corneille avoit écrit en vers. Il attira sous cette forme un concours prodigieux, (c) & c'est le seul que l'on représente aujourd'hui.

* *L'Amour Médecin*, est encore un de ces Ouvrages précipités, que l'on ne doit point juger avec rigueur (d). Moliere lui-même ne conseille de lire cette Comédie qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu de Théâtre. La brouillerie entre la femme de Moliere, & celle d'un Médecin chez qui elle logeoit, quand elle seroit bien avérée, paroît un motif trop peu important pour avoir, comme on l'a dit (e), déterminé Moliere à mettre depuis les Médecins si souvent sur la Scène. Choqué du maintien grave, des dehors étudiés, & du vain étalage

(c) Voyez *Mercuré galant*, Janvier 1677, page 33.

* L'AMOUR MEDECIN, Comédie en trois Actes en prose, avec un prologue, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 22 du même Mois.

(d) Il fut proposé, fait, appris, & représenté en cinq jours. Voyez avis au Lecteur de *L'Amour médecin*.

(e) Voyez *Grimarest*, page 76.

étalage de mots scientifiques que les Médecins de son tems affectoient, pour en imposer au public, il a crû pouvoir tirer de leur ridicule un fonds de comique plus amusant, à la vérité, qu'instructif. Aussi les Médecins, & les Marquis, qu'il a peints plusieurs fois dans des attitudes diverses, ne sont-ils jamais la principale figure du tableau. Lorsqu'il avoit en vûë de corriger un ridicule plus essentiel, ou un vice contraire à la Société, il réservoit la première place pour un de ces caractères singuliers qui méritent par eux-mêmes de fixer toute l'attention.

Tel est celui du * *Misanthrope*, qui sera toujours regardé chez les Nations polies, comme l'Ouvragé le plus parfait de la Comédie Française. Si l'on en considère l'objet, c'est la Critique universelle du genre humain; si l'on examine l'ordonnance, tout se rapporte au misanthrope, on ne le perd jamais de vûë, il est le centre d'où part le rayon de lumière qui se répand sur les autres personnages, & qui les éclaire. L'indulgent Philinte qui, sans aimer ni censurer les hommes, souffre leurs défauts, uniquement par la nécessité de vivre avec eux, & par l'impossibilité de les rendre meilleurs, forme un contraste heureux avec le sévère Alceste, qui,

* LE MISANTROPE, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 4 Juin. 1666.

qui, ne voulant point se prêter à la foiblesse de ces mêmes hommes, les hait & les censure parce qu'ils sont vicieux. L'intrigue n'est pas vive, mais il ne falloit que réunir avec vraisemblance quelques personnages, qui, par leurs caractères opposés ou comparés à celui d'Alceste, pussent mettre en jeu, d'une façon plus ou moins étendue, la médifance, la coquetterie, la vanité, la jalousie, & presque tous les ridicules des hommes. Il semble que la misantropie soit incompatible avec l'amour; mais un misantrope amoureux d'une coquette, fournit à l'Auteur des ressources nouvelles pour développer plus parfaitement ce caractère. Ce sont là de ces traits où l'art seul ne peut rien, si l'on n'est inspiré par le génie, & guidé par le bon goût. Le mot du Duc de Montausier, *je voudrois ressembler au Misantrope de Moliere*, a pû donner lieu au reproche que l'on a fait à l'Auteur, d'avoir voulu présenter sous une face défavantageuse, un caractère dont tout homme vertueux pourroit se faire honneur; mais ce mot est plutôt l'expression vive du cas que l'on doit faire de la vertu, quand même elle seroit poussée trop loin, qu'une Critique solide de la pièce. Moliere, en exposant l'humeur bizarre d'Alceste, n'a point eu dessein de décréditer ce qui en étoit la source & le principe; c'est sur la rudesse de la vertu peu socia-

ble

ble & peu compatissante aux foiblesses humaines, qu'il fait tomber le ridicule du défaut dont il a voulu corriger son siècle.

Les nuances étoient trop fines pour frapper des Spectateurs accoutumés à des couleurs plus fortes. On n'étoit pas dans l'habitude de porter au Spectacle de la Comédie, ce degré d'attention nécessaire pour saisir les détails & les rapports délicats que l'on a depuis admirés dans cette pièce; le comique noble qui y régné ne fut point senti; enfin, malgré la pureté & l'élégance du stile, elle fut reçue froidement.

On rapporte un fait singulier qui peut y avoir contribué. A la première représentation, après la lecture du sonnet d'Oronte, le parterre applaudit; Alceste démontre dans la suite de la Scène, que les pensées & les vers de ce sonnet étoient

„ De ces colifichets dont le bon sens murmure.

Le public confus d'avoir pris le change, s'indisposa contre la pièce.

Moliere ne se rebuta point. Il crut devoir rappeler les Spectateurs par quelque Ouvrage moins bon, mais plus amusant, dans l'espérance que le public se laisseroit insensiblement éclairer sur le bon; & parviendroit, peut-être, à en connoître tout le prix. Il joignit au Misanthrope le Méde-

cin malgré lui *, & *Alceste* passa à la faveur de *Sganarelle*. Il supprima la dernière Pièce; quand il crut que le mérite de la première avoit été reconnu; sans cette adresse, *le Misanthrope* devenoit la victime de l'injustice ou de l'ignorance. Le succès qu'il eut alors, n'a fait aucun tort au *Médecin malgré lui*; on distingua les genres, & la petite pièce se voit encore avec plaisir.

Moliere fit paroître dans la même année *Mélicerte* †, Pastorale Héroïque en vers, dont il n'avoit composé que les deux premiers Actes; elle fut représentée en cet état à Saint Germain. La Scène du second Acte entre *Mirtil* & *Mélicerte*, est remarquable par la délicatesse des sentimens, & par la simplicité de l'expression; en général, tout ce que disent les deux Amans est du même ton. Guérin le fils (f) qui, en 1699, acheva cette Pièce, y joignit des intermèdes, & chan-

* LE MEDECIN MALGRE' LUI, Comédie en trois Actes en Prose, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 6 Août 1666.

† MELICERTE, Pastorale Héroïque en vers, représentée à Saint Germain en Laye au mois de Décembre 1666. dans le Ballet des Muses.

(f) Il étoit né du mariage de la Veuve de Moliere avec Eustache-François Détriché, Comédien, connu sous le nom de Guérin, & mort le 28 Janvier 1718, dans la 92 année de son âge.

changea la versification des deux premiers Actes, qu'il mit en vers libres & irréguliers; la comparaison n'est pas à son avantage. Il a aussi substitué un bouquet de fleurs au présent du Moineau que Mirtil donnoit à sa Maîtresse.

Le *Fragment d'une Pastorale Comique* * du même Auteur, qu'on a ajoûté dans cette édition, ne peut donner lieu à aucun détail; cette Pastorale étoit mêlée d'entrées de Ballet, de Scènes en musique, & de Scènes récitées. Le peu qui nous en reste, suffit pour nous faire admirer la fécondité & l'étendue du génie de Molière, qui sçavoit se plier en tant de manières, & se prêter à tous les genres.

Le *Sicilien*, ou *l'Amour peintre* †, suivit de près les représentations de ces deux Pastorales. C'est une Comédie d'intrigue, dont le dénouement a quelque ressemblance avec celui de *l'Ecole des Maris*, du moins par rapport au voile qui trompe Dom Pédre dans le *Sicilien*, comme

* FRAGMENT D'UNE PASTORALE Comique représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1666, dans le Ballet des Muses, à la suite de *Mélicerte*.

† LE SICILIEN, ou L'AMOUR PEINTRE, Comédie Ballet en un Acte en Prose, représentée dans le Ballet des Muses, à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1667. & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 10 Juin de la même année,

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. XLIX

me il trompe Sganarelle dans l'*Ecole des Maris*. La finesse du dialogue , & la peinture vive de l'amour dans un Amant Italien & dans un Amant François, font le principal mérite de cette Pièce, qui étoit ornée de musique & de danses.

Les trois premiers Actes de *Tartuffe* * avoient été représentés à la suite des *Fêtes de Versailles*, (g) le 12 May 1664, en présence du Roi & des Reines. Le Roi défendit (b) dès lors cette Comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût achevée & examinée par des gens capables d'en faire un juste discernement, & ajouta (i), qu'il ne trouvoit rien à dire à cette Comédie. Les faux dévots profitèrent de cette défense, pour soulever Paris & la Cour contre la Pièce & contre l'Auteur. Moliere ne fut pas seulement en butte aux Tartuffes, il avoit encore pour ennemis beaucoup d'Orgons; gens simples & faciles à séduire; les vrais dévots étoient même alarmés, quoique l'Ouvrage ne fût guères connu (k) ni des uns ni des

* TARTUFFE, ou L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 5 Aoust 1667, & depuis sans interruption le 5 Février 1669.

(g) Fêtes de Versailles en 1664. sixième journée. (b) ibidem.

(i) Premier placet sur *Tartuffe*.

(k) Les trois premiers Actes représentés à Versailles le 12 Mai 1664, le furent encore à Villers-côteréz chez Monsieur en présence du

L MEMOIRES SUR LA VIE

des autres. Un Curé de... (l) dans un Livre présenté au Roi, décida que l'Auteur étoit digne du feu, & le *damnoit* de sa propre autorité. Enfin Moliere eut à essuyer tout ce que la vengeance & le zèle peu éclairé ont de plus dangereux. Des Prélats, & (m) le Légat, après avoir entendu la lecture de cet Ouvrage, en jugèrent plus favorablement; & le Roi (n) permit verbalement à Moliere de faire représenter sa Pièce. Il y fit *plusieurs adoucissmens*, (o) que l'on avoit apparemment exigés. Il la *produisit sous le titre de l'Imposteur*, & déguisa le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde, en lui donnant un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit; & crut pouvoir hazarder *Tartuffe* en cet état, le (p) 5 Aoust 1667. L'ordre qui lui fut envoyé (q) le (r) lendemain, d'en suspendre la représentation, le rendit moins sensible aux applaudissmens qu'il avoit

Roi & des Reines le 24. Septembre suivant. La pièce entière fut jouée au Rainci chez M. le Prince le 29 Novembre de la même année, & au même lieu, le 9 Novembre 1665.

(l) Premier placet sur *Tartuffe*. (m) *ibid.*

(n) Second placet.

(o) *ibid.* Il changea entre autres ce vers,

O Ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne.

(p) Voyez Grimarest, page 176.

(q) Par Mr. le premier Président du Parlement de Paris. (r) Second placet.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. Lj

avoit reçûs. Il envoya sur le champ les Sieurs la Thorilliere & la Grange, au Camp devant Lille, où étoit le Roi, pour lui présenter le (s) Mémoire qui est imprimé à la tête des différentes Editions de *Tartuffe*. Ce ne fut néanmoins qu'en 1669, que le Roi donna une permission autentique de remettre cette Comédie sur le Théâtre. Elle reparut à Paris le (t) 5 Février de cette année. Dès qu'elle eut été connue, les vrais dévots furent désabusés, les Hypocrites confondus, & le Poëte justifié; on trouva dans le caractère & dans les discours du vertueux Cléante, des armes pour combattre les raisonnemens faux & spécieux de l'hypocrisie *.

Ce n'est pas seulement par la singularité & la hardiesse du sujet, ni par la sagesse avec laquelle il est traité, que cette Pièce mérite des éloges. La première Scène est aussi heureuse que neuve, aussi simple que vive; au-lieu de ces confidences que l'on y employe si ordinairement, une vieille grand'mere scandalisée de ce qu'elle a pû voir de peu séant chez
sa

(s) Il est sous le titre de *second placet*.

(t) Troisième placet.

* Les camarades de Moliere voulurent absolument qu'il eût double part, sa vie durant, toutes les fois qu'on joueroit *Tartuffe*; ce qui a toujours été depuis régulièrement exécuté. Voyez Grimarest, page 196.

sa belle-fille, fort en donnant à ceux qui composent cette maison, des leçons aigres qui les caractérisent tous; car on distingue le vray jusques dans le langage de la prévention. Dès ce moment, tout est en mouvement, & l'agitation théâtrale augmente par degrés jusqu'à la fin. La raillerie fine de Dorine, dans la Scène avec son maître, nous découvre Orgon tout entier, & nous prépare à reconnoître Tartuffe dans le portrait de l'Hypocrite, que Cléante oppose à celui du vray dévôt. Tartuffe annoncé pendant deux Actes, paroît au troisiéme. L'intrigue alors, plus animée, tire également sa vivacité & des nouveaux ressorts qu'on employe contre ce scélérat, & de l'adresse avec laquelle il sçait tourner à son avantage tout ce qu'on entreprend contre lui. L'entêtement d'Orgon, qui s'accroît à mesure qu'on cherche à le détruire, donne lieu à cette Scène si singulière & si admirable du quatriéme Acte, que la nécessité de démasquer un vice aussi abominable que l'hypocrisie, rendoit indispensable. L'éloge de Louis XIV, placé à la fin de la Pièce, dans la bouche de l'Exemt, ne peut justifier, aux yeux des Critiques, le vice du dénouement.

Si ce fut sans fondement qu'on accusa Moliere d'avoir attaqué la religion dans *Tartuffe*, on eût pû lui reprocher, à plus juste titre, d'avoir choqué la bienséance dans

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. Liiij

dans *Amphitrion* *. Mais, soit par respect pour l'Antiquité (u), soit par une suite de l'usage où l'on est d'adopter sans scrupule les rêveries les plus indécentes de la Mythologie, soit que l'on fût déjà familiarisé avec ce sujet, par *les Sosies* de Rotrou (x), on n'y fit pas même attention. On se contenta d'admirer également & l'art avec lequel Moliere avoit mis en œuvre ce qu'il avoit emprunté de Plaute, & la justesse de son goût dans les changemens, & dans les additions qu'il avoit crû devoir faire. Madame Dacier, qui étale toutes les beautés de la Pièce Latine, n'auroit pas réussi à faire panacher la balance en faveur de Plaute; le parallèle des deux Comédies n'auroit servi qu'à montrer la supériorité de l'Auteur moderne sur l'ancien. Thessala dans Plaute, Céphalie dans Rotrou, ne sont que de simples confidentes d'Alcmène; Moliere a fait de Cléanthis, qui tient leur place, un personnage plus intéressant par lui-même. La Scène de Sosie avec elle, n'est

* AMPHITRION, Comédie en trois Actes en vers, avec un prologue, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 13 Juin 1668.

(u) Euripide & Archippus avoient traité pour les Grecs ce sujet, que Plaute a fait connoître aux Romains.

(x) *Les Sosies*, Comédie en cinq Actes en vers, par Rotrou, achevée d'imprimer le 25 Juin 1638, Paris in-4.

n'est point une répétition vicieuse de celle d'Amphitryon avec Alcmène, quoique le maître & le valet aient également pour objet de s'éclaircir sur la fidélité de leurs femmes. Les deux Scènes ne produisent pas le même effet, par la différence que l'Auteur a mise entre la conduite de Jupiter avec Alcmène, & celle de Mercure avec Cléanthis. Plaute, qui finit sa Comédie par le sérieux d'un Dieu en machine, auroit scû gré à Moliere d'avoir interrompu, par le caprice de Sosie, les complimens importuns des amis d'Amphitryon, sur un sujet aussi délicat.

Mais, enfin, coupons aux discours,
Et que chacun, chez soi, doucement se retire;
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur est de ne rien dire.

A n'envifager cette réflexion, qui achève le dénouement, que du côté de la plaisanterie, l'on avouera qu'il étoit difficile de terminer plus finement sur le Théâtre François une intrigue aussi galante. *L'on rit*, dit Horace (y), *& le Poète est tiré d'affaire.*

Le succès des vers libres à rimes croisées, que Moliere a employés dans Amphitryon, a pû faire penser que ce genre de Poësie étoit le plus propre à la Comédie,

(y) *Solventur risu tabule, tu missus abilis.*
Satyra prima, lib. 2. v. 86.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. LV

die, parce qu'en s'éloignant du ton soutenu des vers Alexandrins, il approche davantage du stile aisé de la conversation; cependant l'ancien usage a prévalu sur le Théâtre. Soit habitude, soit difficulté de réussir autrement, on continua d'écrire en vers Alexandrins.

Moliere avoit été moins heureux, lorsqu'il avoit voulu introduire une autre nouveauté dans le stile de la Scène comique. C'étoit alors une singularité, un défaut même pour une Comédie en cinq Actes, que d'être écrite en prose. On étoit moins difficile sur les Pièces qui n'avoient qu'un ou trois Actes.

Le mérite de *l'Avare* * céda pour quelque tems à la prévention générale; l'Auteur qui avoit été obligé de le retirer (z) à la septième représentation, le fit reparoitre sur la Scène en 1668. On fut forcé de convenir qu'une prose élégante pouvoit peindre vivement les actions des hommes dans la vie civile; & que la contrainte de la versification, qui ajoûte quelquefois aux idées, par les tours heureux qu'elle donne occasion d'employer, pouvoit quelquefois aussi faire perdre une partie de cette chaleur & de cette vie, qui

* L'AVARE, Comédie en cinq Actes en prose, représentée sur le Théâtre du Palais Royal, le 9 Septembre 1668.

(z) On ne sçait pas précisément en quel tems *l'Avare* parut pour la première fois.

qui naît de la liberté du stile ordinaire. Il est, en effet, des tours uniques, dictés par la nature, que le moindre changement dans les mots altère & affoiblit.

Dès que le préjugé eut cessé, on rendit justice à l'Auteur. La proposition faite à l'Avare d'épouser sa fille sans dot, l'enlèvement de la cassette, le désespoir du vieillard volé, sa méprise à l'égard de l'Amant de sa fille qu'il croit être le voleur de son trésor, l'équivoque de la cassette, sont les traits principaux que Moliere a puisés dans Plaute. Mais Plaute ne peut corriger que les hommes qui ne profiteroient point des ressources que le hazard leur donne contre la pauvreté : Euclion, né pauvre, veut encore passer pour tel, quoiqu'il ait trouvé une marmite pleine d'or ; il n'est occupé que du soin de cacher ce trésor, dont son avarice l'empêche de faire usage. Le Poëte François embrasse un objet plus étendu & plus utile. Il représente l'Avare sous différentes faces ; Harpagon ne veut paroître ni avare ni riche, quoiqu'il soit l'un & l'autre. Le désir de conserver son bien, en dépensant le moins qu'il peut, est égal au désir insatiable d'en amasser davantage ; cette avidité le rend usurier, il le devient envers son fils même ; il est amant par avarice, & c'est par avarice qu'il cesse de l'être.

Quoique, dans tous les tems, l'expé-
rien-

rience ait montré que la disproportion des conditions & des fortunes, la différence d'humeur & d'éducation, sont des sources intarissables de discorde entre deux personnes que l'intérêt d'une part &, de l'autre la vanité, engagent à s'épouser, cet abus n'en est pas moins commun dans la société: Moliere entreprit de le corriger. Les naïvetés grossières des valets qui trompent George Dandin *, le caractère chargé d'un Gentilhomme de campagne & de sa femme, sont des moyens mis heureusement en œuvre pour rendre cette vérité sensible; mais on voudroit en vain excuser le caractère d'Angelique, qui sans combattre son panchant pour Clitandre, laisse trop paroître son aversion pour son mari, jusqu'à se prêter à tout ce qu'on lui suggère pour le tromper, ou du moins pour l'inquiéter. Ses démarches, qui ne peuvent être entièrement innocentes, quand on ne les accuseroit que de légèreté & d'imprudence, tournent toujours à son avantage, par les expédients qu'elle trouve pour se tirer d'embarras; de sorte que l'on est peut-être plus tenté d'imiter la conduite de la femme,

* GEORGE DANDIN, ou LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes en prose, représentée avec des intermèdes à Versailles le 15 Juillet 1668, & à Paris, sans intermèdes, sur le Théâtre du Palais Royal, le 9 Novembre de la même année.

toujours heureuse, quoique toujours coupable, que désabusé des mariages peu sortable, par l'exemple de l'infortune du mari. Aussi cette Pièce eut-elle des Censeurs, & peu de Critiques; elle parut devant le Roi avec des intermèdes, qui n'ont encore été imprimés dans aucune des Editions de Moliere, & que l'on trouvera dans celle-ci, avec la relation de la Fête où *George Dandin* fut représenté.

La Comédie de *Mr. de Pourceaugnac* *, embellie aussi de chants & de danses, est d'un comique plus propre à divertir qu'à instruire. Le ridicule outré d'un Provincial donne lieu à un intrigant de profession, qui est dans les intérêts d'Erasme, d'imaginer divers moyens pour détourner également, & Oronte de donner sa fille à Monsieur de Pourceaugnac, & Monsieur de Pourceaugnac de finir le mariage qui l'avoit attiré à Paris. Les pièges dans lesquels Sbrigani fait tomber l'Avocat de Limoges, paroîtront plus vraisemblables, si l'on se rappelle que cet adroit Napolitain; pour régler les mesures qu'il avoit à prendre, est allé, à la descente du coche, étudier le caractère

&

* MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet, en trois Actes en prose, représentée à Chambord, au Mois d'Octobre 1669, & à Paris, sur le Théâtre du Palais Royal, le 15 Novembre de la même année.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. LIX

& l'esprit de l'homme qu'il vouloit jouer. Les intermèdes se ressentent du ton peu noble de toute la Pièce.

Le Roi donna le sujet des *Amans magnifiques* *. Deux Princes rivaux s'y disputent, par des fêtes galantes, le cœur d'une Princesse. Suivant cette idée générale, Moliere réunit à la hâte dans différens intermèdes, tout ce que le Théâtre (a) lui pût fournir de divertissemens propres à flater le goût de la Cour. Le personnage de Sosstrate est un caractère d'Amant qu'il n'avoit pas encore exposé sur la Scène; Clitidas, plaisant de Cour, est plus fin que n'est Moron dans la *Princesse d'Elide*. Un Astrologue, dont l'artifice démasqué sert à détromper les grands d'une foiblesse qui fait peu d'honneur à leurs lumières, dédommage en partie de la singularité peu vraisemblable d'un dénouement machinal. L'Auteur, qui, par de solides réflexions, & par sa propre expérience, avoit appris à distinguer ce qui convenoit aux différens Théâtres pour lesquels il travailloit, ne crut pas devoir hasarder cette Comédie sur le Théâtre de Paris. Il ne la fit pas

* LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet, en cinq Actes en prose, représentée à Saint Germain en Laye, au Mois de Février 1670, sous le titre de *Divertissement Royal*.

(a) Voyez avant-propos.

pas même imprimer, quoiqu'elle ne soit pas sans beautés pour ceux qui savent se transporter aux lieux, aux tems, & aux circonstances dont ces sortes de divertissemens tirent leur plus grand prix.

La Cour fut moins favorable au *Bourgeois Gentilhomme* *. Elle confondit cette Pièce avec celles qui n'ont d'autre mérite que de faire rire. Louis XIV en jugea mieux, & rassûra l'Auteur allarmé du peu de succès de la première représentation. Paris fut frappé de la vérité du tableau qu'on lui-présentait; la foule imposa silence aux Critiques. On reconnut dans Monsieur Jourdain un ridicule commun à tous les hommes dans tous les états; c'est la vanité de vouloir paroître plus qu'ils ne sont. Ce ridicule n'eût pas été sensible dans un rang trop élevé, il n'eût pas eu de graces dans un rang trop bas: pour faire effet sur la Scène comique, il falloit que, dans le choix du personnage, il y eût assez de distance entre l'état dont il veut sortir, & celui auquel il aspire, pour que le seul contraste des manières propres à ces deux états, peignît sensiblement, dans un seul point & dans un même sujet, l'excès du ridicule général qu'on

vou-

* *LE BOURGEOIS GENTILHOMME*, Comédie-Ballet, en cinq Actes en prose, représentée à Chumbord, au Mois d'Octobre 1670, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. LXI

vouloit corriger. *Le Bourgeois Gentilhomme* remplit cet objet. On voit en même tems l'homme & le personnage, le masque & le visage, tellement mis en opposition d'ombres & de lumières, qu'on démêle toujours ce qu'il est, & ce qu'il veut paroître. Le sens droit de Madame Jourdain, la complaisance intéressée de Dorante, la gayeté ingénue de Nicole, le bon esprit de Lucile, la noble franchise de Cléonte, la subtilité féconde de Covielle, & la burlesque vanité des différens Maîtres d'arts & de sciences, jettent encore un nouveau jour sur le caractère de Monsieur Jourdain; il reçoit de tout ce qui l'environne, une nouvelle espèce de ridicule, qui rejaillit sur lui, &, de lui sur tous les états de la vie. La cérémonie Turque, à laquelle Cléonte ne devoit pas se prêter, a pû passer à la faveur de la beauté de la musique, & de la singularité du spectacle.

Si l'on faisoit grace au sac ridicule que l'on a si souvent critiqué après Despréaux, on trouveroit dans *les Fourberies de Scapin* *, des richesses antiques qui n'ont pas déplû aux modernes. Plaute n'auroit pas rejeté le jeu même du sac, ni la Scène de la galère, rectifiée d'après Cyrano, & se

* LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes en prose, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 24 Mai 1671.

se feroit reconnu dans la vivacité qui anime l'intrigue. Térence ne désavoueroit pas (b) l'ouverture simple & adroite de la Pièce; Octave y fait redire à son valet, ou plutôt répète lui-même une nouvelle dont il est affligé, pendant que le valet, comme un écho, la confirme par des monosyllabes. Térence se retrouveroit encore dans la Scène, où Argante raisonne tout haut, tandis que Scapin répond, sans être vu ni entendu d'Argante, pour instruire le Spectateur de la fourberie qu'il médite. Enfin, quoique les valets, qui, comme les esclaves dans Plaute & dans Térence, font l'ame de la Pièce, ne produisent pas un comique aussi élégant que celui dont Moliere a le premier donné l'exemple à son siècle, on ne peut s'empêcher d'applaudir à ce comique d'un ordre inférieur.

Dans *Psiché* *, Tragédie-Ballet en vers libres, Moliere crut devoir sacrifier la régularité de la conduite à des ornemens accessoires. Pressé par les ordres du Roi, qui ne lui donnèrent pas le tems d'écrire sa Pièce en entier, il eut recours au grand Corneille, qui voulut bien s'as-

sujeter.

(b) Voyez la première Scène de *l'Andrienne*.

* *PSICHE*, Tragédie-Ballet en cinq Actes en vers, représentée à Paris au Palais des Tuileries pendant le Carnaval 1670, & sur le Théâtre du Palais Royal, le 24 Juillet 1671.

sujettir au plan de Moliere (c) : les grands hommes ne sçauroient être jaloux. Quinault composa les paroles Françaises, qui furent mises en musique par Lulli. La magnificence Royale que l'on étala dans la représentation, & le concours des Auteurs illustres dont les talens s'étoient réunis pour exécuter plus promptement les ordres de Louis XIV, ajoutèrent un nouveau lustre à cette Pièce, qui sera toujours célèbre par un grand nombre de traits; &, sur-tout, par le tour neuf & délicat de la déclaration de l'Amour à Pfishé.

Moliere travailla plus à loisir la Comédie des *Femmes Sçavantes* *. Il a voulu y peindre le ridicule du faux bel-esprit & de l'érudition pédantesque. Un sujet pareil ne fournit rien en apparence qui puisse être intéressant sur le Théâtre; préjugé qui nuisit d'abord au succès de la Pièce, mais qui ne dura pas. On sentit bientôt avec quel art l'Auteur avoit sçu tirer cinq Actes entiers d'un sujet aride en lui-même, sans y rien mêler d'étranger; & on lui sçut gré d'avoir présenté sous une face comique, ce qui n'en paroïssoit pas susceptible.

Des

(c) Moliere n'a fait que le prologue, le premier Acte, & les deux premières Scènes du second & du troisième Acte.

* LES FEMMES SÇAVANTES, Comédie en cinq Actes en vers, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 11 Mars 1672,

Des notions aussi confuses que superficielles sur les sciences, des termes d'art jettés sans choix, une affectation mal placée de pureté grammaticale, composent, quoiqu'avec des nuances différentes, le fonds du caractère de Philaminte, d'Armande & de Bélise. La seule Henriette se sauve de la contagion, & en devient plus chère à son pere, qui voit le mal avec peine, sans avoir la force d'y remédier. L'entêtement de Philaminte, & la haute idée qu'elle a conçûe des talens & de l'esprit de Trissotin, font le nœud de la Pièce; un sonnet & un madrigal, que ce prétendu bel-esprit récite avec emphase, dans la Scène seconde du troisième Acte, la confirment dans la résolution qu'elle avoit déjà prise, de marier au plutôt Henriette avec l'homme du monde qu'elle estime le plus. Il seroit à souhaiter que Philaminte fût désabusée par un incident mieux combiné & plus raisonnable que n'est celui des deux lettres supposées qu'Ariste apporte au cinquième Acte; la générosité réciproque de Clitandre & d'Henriette fait en quelque sorte oublier ce défaut. On prétend que la querelle de Trissotin & de Vadius est copiée d'après ce qui se passa au Palais de Luxembourg, chez Mademoiselle, entre deux (d) Auteurs du tems.

La

(d) Voyez *Menagiana*, Tom. 3. p. 23. Paris, in-12, 1715.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. LXV

La Comtesse d'Escarbagnas * n'est qu'une peinture simple des ridicules qui étoient alors répandus dans la Province, d'où ils ont été bannis, à mesure que le goût & la politesse s'y sont introduits. Les rôles de la Comtesse, de Monsieur Tibaudier, & de Monsieur Harpin, sont le germe de trois caractères que les Auteurs comiques ont depuis si souvent traités & développés sur le Théâtre. Cette Comédie, suivie d'une *Pastorale comique* †, dont il ne nous est resté que les noms des personnages, parut dans une fête que le Roi donna à Madame, à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre 1671. Les deux Pièces, divisées en sept Actes, sans qu'on en connoisse la véritable distribution, y étoient accompagnées d'intermèdes tirés de plusieurs divertissemens qui avoient déjà été représentés devant le Roi.

Le Malade imaginaire ‡ fut la dernière pro-

* *LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS*, Comédie-Ballet, en plusieurs Actes en prose représentée à Saint Germain-en Laye, au mois de Février 1672, & à Paris, en un Acte, sans intermèdes, sur le Théâtre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.

† *PASTORALE Comique*.

‡ *LE MALADE IMAGINAIRE*, Comédie-Ballet, en trois Actes en prose, avec un Pro-

LXVI MEMOIRES SUR LA VIE

production de Moliere. On retrouva, dans le rôle de Béline, un caractère malheureusement trop ordinaire dans la vie civile; & l'on vit, avec plaisir, la sensible Angélique oublier les intérêts de sa passion, pour ne voir, dans son pere mort, que l'objet de sa douleur & de ses regrets. Les Médecins ne sont point épargnés dans cette Pièce; Moliere ne s'y borne pas à les plaister, il attaque le fond (e) de leur art, par le rôle de Béralde, comme, dans celui du Malade imaginaire; il joue la foiblesse la plus universelle de l'homme, l'amour inquiet de la vie, & les soins trop multipliés pour la conserver. Il joue même la Faculté en corps dans le troisième intermède, qui, quoique mieux lié au sujet que les deux premiers, n'en est pas plus vraisemblable.

Le jour qu'il devoit représenter *le Malade Imaginaire* pour la troisième fois, il se

Prologue, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 10 Février 1673.

(e) Tout le monde sçait la réponse que Moliere fit à Louis XIV, qui, le voyant un jour à son dîné avec un Médecin nommé Mauvillain, lui dit, *Vous avez un Médecin, que vous fait-il? Sire*, répondit Moliere, *vous raisonnons ensemble: il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris*. Mauvillain étoit ami de Moliere, & lui fournissoit les termes d'art dont il avoit besoin. Son fils, qui vit encore aujourd'hui, obtint, à la sollicitation de Moliere, un Canoniat de Vincennes. Voyez troisième placet sur *Tartuffe*.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. LXvij

se sentit plus incommodé qu'à l'ordinaire du mal de poitrine auquel il étoit sujet, & qui, depuis longtems, l'assujettissoit à un grand régime, & à un usage fréquent du lait. Ce mal avoit dégénéré en fluxion, ou plutôt en toux habituelle (f). Il exigea, ce jour-là, de ses camarades que l'on commençât la représentation à quatre heures précises. Sa femme & Baron le pressèrent de prendre du repos, & de ne point jouer. *Hé, que feront, leur répondit-il, tant de pauvres ouvriers ! Je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain.* Les efforts qu'il fit pour achever son rôle, augmentèrent son oppression; & l'on s'aperçut qu'en prononçant le mot *juro*, dans le divertissement du troisième Acte, il lui prit une convulsion, qu'il tâcha en vain de déguiser aux Spectateurs par un ris forcé. On le porta chez lui, dans sa maison, rue de Richelieu*, où sa toux augmenta considérablement, & fut suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua. Il mourut le vendredi 17 de Février 1673, âgé de cinquante-trois ans, entre les bras de deux

(f) Frofine y fait allusion dans *l'Avare*, Acte II, Scène VI, en disant à Harpagon, que Moliere représentoit, *Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, & vous avez grace à tousser.*

* Vis-à-vis la Fontaine, du côté qui donne sur le Jardin du Palais Royal.

deux de ces sœurs Religieuses, qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il avoit retirées chez lui.

Le Roi, touché de la perte d'un si grand homme, & voulant lui donner, même après sa mort, une nouvelle marque de sa protection, engagea l'Archevêque (g) de Paris, à ne lui pas refuser la sépulture dans un lieu saint. Ce Prélat, après des informations exactes sur la religion & sur la probité de Moliere, permit qu'il fût enterré à saint Joseph, qui est une aide de la paroisse de saint Eustache.

La foule qui s'étoit attroupée devant la porte du mort, le jour qu'on le porta en terre, détermina la veuve à faire jeter de l'argent; & cette populace, qui auroit peut-être insulté au corps de Moliere, l'accompagna avec respect. Le convoi se fit tranquillement le mardi 21 de Février, à la clarté de plus de cent flambeaux portés par ses amis.

Il n'a laissé qu'une fille; & sa veuve épousa dans la suite le Comédien Détriché, connu sous le nom de *Gutrin*.

La (b) femme de l'un des meilleurs Comiques que nous ayons eu, nous a donné

(g) Voyez Note 19, sur l'Epître 7 de Despreaux, Amst. in-folio, 1718, Tome premier, p. 218.

(b) Mademoiselle Poisson fille de *du Croisy*, Comédien de la Troupe de Moliere: elle a joué le rôle d'une des Graces dans *Psiché* en 1671.

né ce portrait de Moliere. Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gras, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit lui rendoient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer; & quand il lisoit ses Pièces aux Comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels.

A considérer le nombre des Ouvrages (i) que Moliere a composés dans l'espace d'environ vingt années, au milieu de tant d'occupations différentes qui faisoient partie de ses devoirs, on croira plutôt, avec Despreaux, (k) que la rime venoit le
cher-

(i) Outre les Ouvrages qu'on a rassemblés dans cette Edition, & plusieurs Pièces qu'il avoit composées pour la Province, il avoit laissé quelques fragmens de Comédies qu'il devoit achever, & même quelques-unes entières. La veuve de Moliere les avoit remises au Comédien la Grange: on ne sçait ce qu'elles sont devenues. [Voyez Grimarest page 310.] Il avoit aussi traduit presque tout Lucrece. Voyez le même page 311, & remarques sur la Satyre 2 de Despreaux, *in-folio*, Amsterdam, page 201, Tome premier, 1718.

(k) Voyez Ep. II de Despréaux.

chercher, qu'on n'ajoutera foi à ce qu'avance un Auteur (1), que Moliere travailloit difficilement: & l'on y admirera ce génie vaste, dont la fécondité cultivée & enrichie par une étude continuelle de la nature, a enfanté tant de chef-d'œuvres.

Semblable au Peintre habile, qui, toujours attentif à remarquer, dans les expressions extérieures des passions, les mouvemens & les attitudes qui les caractérisent, rapporte à son art toutes ses observations; Moliere, pour nous donner sur la Scène un Tableau fidèle de la vie civile, dont le Théâtre est l'image, étudioit avec soin le geste, le ton, le langage de tous les sentimens dont l'homme est susceptible dans toutes les conditions. C'est à cet esprit de réflexion, prêt à s'exercer sur tout ce qui se passoit sous ses yeux, c'est à l'attention extrême qu'il apportoit à examiner les hommes, & au discernement exquis avec lequel il sçavoit démêler les principes de leurs actions, que ce grand homme a dû la connoissance parfaite du cœur humain.

Si on lui a reproché de s'être répété quelquefois, comme dans la Scène (m) des deux Marquis du *Misanthrope*, imitée en partie de celle (n) de Valere & d'E-

raсте

(1) Voyez Vie de Moliere, par Grimarest, page 48.

(m) Acte III, Scène I.

(n) Acte I, Scène III.

raſte dans *le Dépit amoureux* ; ſi Clitandre, dans *l'Amour Médecin* (o), produit à peu près le même incident qu'Adraſte dans *le Sicilien*, (p) on peut du moins, dans la comparaifon de ces Scènes, remarquer le progrès du génie & des talens de Moliere. Ce progrès ne ſe fait jamais mieux ſentir, que par le parallèle des idées ſemblables, qu'un même Auteur a exprimées en différens tems. Mais il ne faut point confondre les deux Scènes de *l'Amour Médecin* & du *Sicilien*, que nous venons de citer, avec d'autres qui y ont quelque rapport. Clitandre & Adraſte, à la faveur de leur déguiſement, trouvent le moyen d'entretenir leurs maîtrefſes en particulier, quoique Sganarelle & Dom Pédre ſoient ſur la Scène : (q) dans *l'Etourdi*, (r) dans *l'Ecole des maris*, (s) dans *le Malade imaginaire*, des amans, qui ne peuvent ſ'expliquer autrement, déclarent tout haut leur paſſion à l'objet aimé, en préſence même des perſonnes à qui ils ont intérêt de cacher leurs ſentimens. Ces dernières Scènes, plus fines & plus piquantes que les premières, ſe reſſemblerent encore moins entre elles par le tour. Moliere arrive au même but, mais par diverſes routes, plus ingénieuſes

(o) Aête III, Scène V. (p) Scène XII.

(q) Aête I, Scène IV.

(r) Aête II, Scène XIV.

(s) Aête II, Scène VI.

ses & plus comiques l'une que l'autre. Quelle étendue & quelles ressources dans l'esprit ne faut-il pas avoir, pour varier avec art les mêmes fonds, & pour les reproduire sous d'autres points de vûë, avec des couleurs différentes & toujours agréables ?

La fécondité de Moliere est encore plus sensible dans les sujets qu'il a tirés des Auteurs anciens & modernes, ou dans les traits qu'il a empruntés d'eux. Toujours supérieur à ses modèles, & en cette partie, égal à lui-même, il donnoit une nouvelle vie à ce qu'il avoit copié. Les modèles disparoissoient, il devenoit original. C'est ainsi que Plaute & Térence avoient imité les Grecs. Mais les deux Poëtes Latins, plus uniformes dans le choix des caractères & dans la manière de les peindre, n'ont représenté qu'une partie des mœurs générales de Rome. Le Poëte François a non seulement exposé sur la Scène les vices & les ridicules communs à tous les âges & à tous les pays, il les a peints encore avec des traits tellement propres à sa Nation, que ses Comédies peuvent être regardées comme l'Histoire des mœurs, des modes, & du goût de son siècle; avantage qui distinguera toujours Moliere de tous les Auteurs Comiques.

Comme ses Ouvrages ne sont pas tous du même genre, il ne faut pas, pour en
ju-

juger sainement, partir des mêmes principes. Dans ses premières Comédies d'intrigue, il se conforma à l'usage qui étoit alors établi sur le Théâtre François, & crut devoir ménager le goût du public, accoutumé à voir réunis dans un même sujet, les incidens les moins vraysemblables; c'est plutôt un vice du tems, qu'un défaut de l'Auteur. Dans les Pièces qu'il préparoit à la hâte pour des fêtes ordonnées par Louis XIV, il a quelquefois sacrifié une partie de sa gloire à la magnificence, à la variété du spectacle, & aux ornemens que la musique & la danse y devoient ajouter. Uniquement rempli du désir d'exécuter promptement les ordres du Roi, il ne songeoit qu'à répondre, du moins par son zèle, à la confiance que lui témoignoit ce Prince, en le chargeant du soin de l'amuser. Il n'a pas même crû avilir son talent, en se prêtant au peu de délicatesse de la multitude, dans ces Pièces, dont les caractères chargés plaisent toujours au plus grand nombre, & où les gens de goût, sans en approuver le genre, remarquoient des traits que l'usage a consacrés, & a fait passer en proverbes. D'ailleurs, une critique trop sévère ne s'accordoit guères avec l'intérêt d'une troupe que la gloire seule ne conduisoit pas, & qui ne jugeoit du mérite d'une Comédie, que par

le nombre des représentations , & par l'affluence des Spectateurs. Ce sont apparemment ces espèces de farces, qu'il li-soit à sa servante , pour juger , par l'impression qu'elle en recevoit , de l'effet que la représentation produiroit sur le Théâtre. Il est peu vraisemblable qu'il l'ait consultée sur le *Misanthrope* ou sur les *Femmes sçavantes*.

Ces deux Pièces, dont le genre même étoit inconnu à l'Antiquité , sont celles que le public a reçues avec le moins d'empressement , & cependant celles dont il attendoit l'immortalité , & qui , ainsi que l'*Ecole des Femmes* & *Tartuffe* , la lui assurent. L'art caché sous des graces simples & naïves , n'y employe que des expressions claires & élégantes , des pensées justes & peu recherchées , une plaisanterie noble & ingénieuse pour peindre & pour développer les replis les plus secrets du cœur humain. C'est enfin par elles , que Moliere a rendu en France la Scène comique supérieure à celle des Grecs & des Romains.

La nature, qui lui avoit été si favorable du côté des talens de l'esprit , lui avoit refusé ces dons extérieurs , si nécessaires au Théâtre , sur tout pour les rôles tragiques. Une voix sourde , des inflexions dures , une volubilité de Langue qui précipitoit trop sa déclamation , le rendoient, de ce côté, fort inférieur aux Acteurs

teurs de l'Hôtel de Bourgogne. Il se fit justice, & se renferma dans un genre où ces défauts étoient plus supportables. Il eut même des difficultés à surmonter pour y réussir; & ne se corrigea de cette volubilité, si contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels, qui lui causerent un hoquet qu'il a conservé jusqu'à la mort, & dont il sçavoit tirer parti en certaines occasions. Pour varier ses inflexions, il mit le premier en usage certains tons inusités, qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non seulement il plaisoit dans les rôles de Mascarille, de Sganarelle, d'Hali, &c; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'est alors que, par la vérité des sentimens, par l'intelligence des expressions, & par toutes les finesse de l'art, il séduisoit les Spectateurs, au point qu'ils ne distinguoient plus le personnage représenté, d'avec le Comédien qui le représentoit; aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus longs & les plus difficiles. Il s'étoit encore réservé l'emploi d'Orateur (t) de sa troupe.

Le

(t) Chaque Troupe avoit, dans ce tems-là, un Acteur, qui seul faisoit l'annonce des Pièces, & qui haranguoit le Public dans l'occasion. Moliere, quelques années avant sa mort, avoit cédé cet emploi au Comédien *la Grange*.

Le soin avec lequel il avoit travaillé à corriger & à perfectionner son jeu, s'étendoit jusques sur ses camarades. *L'Impromptu de Versailles*, dont le sujet est la répétition d'une Comédie qui devoit se jouer devant le Roi, est l'image de ce que Moliere faisoit probablement dans les répétitions ordinaires des Pièces qu'il donnoit au Public. Rien de ce qui pouvoit rendre l'imitation plus vraye & plus sensible, n'échappoit à son attention. Il obligea sa femme, qui étoit extrêmement parée, à changer d'habit, parce que la parure ne convenoit pas au rôle d'Elmire convalescente, qu'elle devoit représenter dans *Tartuffe*. Mais il ne se bornoit pas seulement à former ses Acteurs; il entroit dans toutes leurs affaires, soit générales, soit particulières; il étoit leur maître & leur camarade, leur ami & leur (u) protecteur; aussi attentif à composer pour eux (x) des rôles qui fissent valoir leurs

ta.

(u) Non seulement, en 1665, il obtint pour sa troupe le titre de *troupe du Roi*, avec sept mille livres de pension; mais, sur les instances réitérées de ses camarades, il demanda, & obtint un ordre du Roi, pour qu'aucunes personnes de sa maison n'entraissent à la Comédie sans payer. Voyez Grimarest, page 131.

(x) Il avoit du *Croisy* en vûe, lorsqu'il composa le rôle de Tartuffe; comme, dans la suite, profitant de la taille & des graces de *Baron* encore jeune, il lui destina le rôle de l'Amour dans *Psyché*.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. LXXVII

talens , que soigneux d'attirer dans sa troupe des sujets qui pûssent la rendre plus célèbre. On sçait que le bruit des heureuses dispositions du jeune Baron, alors âgé d'environ onze ans, avoit déterminé Moliere à demander au Roi un ordre pour faire passer cet enfant, de la troupe de la Raisin (y), dans la sienne. Baron, élevé & instruit par Moliere, qui lui tint lieu de pere (z), est devenu le Roscius de son siècle. La Beauval quitta la Province pour venir briller sur le Théâtre du Palais Royal.

Moliere, qui s'égayoit, sur le Théâtre, aux dépens des foiblessees humaines, ne put se garantir de sa propre foiblesse. Séduit par un panchant qu'il n'eut ni la sagesse de prévenir, ni la force de vaincre,

(y) La Raisin , veuve d'un Organiste de Troyes, avoit formé une troupe de jeunes enfans, sous le nom de *troupe Dauphine*; elle pria Moliere, en 1664, de lui prêter son Théâtre pour trois représentations: Moliere, informé du succès qu'avoit eu le jeune Baron les deux premiers jours, résolut, quoique malade, de se faire porter au Palais Royal à la troisième représentation, & obtint le lendemain un ordre du Roi, pour faire entrer Baron dans sa troupe. Voyez Grimarest, page 95. & 101.

(z) Baron étoit fils d'un Comédien & d'une Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne. Son pere étoit mort au mois d'Octobre 1655; & sa mere, au mois de Septembre 1662. Voyez Musée Historique de Loret, Lettre 40, de l'année 1655, & Lettre 35, de l'année 1662.

cre, il envisagea la société d'une femme aimable, comme un délassément nécessaire à ses travaux; ce ne fut pour lui qu'une source de chagrins. Les personnes qui attirent les yeux du public, sont plus exposées que les autres à sa malignité & à ses plaisanteries. Le mariage qu'il contracta avec la fille de la Comédienne Béjart, lui fit d'abord éprouver ce que la calomnie (a) a de plus noir. Le peu de rapport entre l'humeur d'un Philosophe amoureux, & les caprices d'une femme légère & coquette, répandit, dans la suite, sur ses jours bien des nuages, dont on abusa pour jeter sur lui le ridicule qu'il avoit si souvent joué dans les autres. Il perdit enfin son repos, & la douceur de sa vie; mais sans perdre aucun des agrémens de son esprit.

Plus heureux dans le commerce de ses amis, il les rassembloit à Auteuil, dès que ses occupations lui permettoient de quitter Paris, ou ne l'appelloient pas à la Cour. Estimé des hommes les plus illustres de son siècle, il n'étoit pas moins chéri & caressé des grands. Le Maréchal

Duc

(a) On disoit que Moliere, qui avoit été amoureux de la Béjart, avoit épousé sa propre fille, mais elle étoit née en Languedoc avant qu'il eût fait connoissance avec la mere; d'ailleurs, Grimarest assure qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé Modène. Voyez page 21.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. LXXIX

Duc de Vivonne vivoit avec lui dans cette familiarité, qui égale le mérite à la naissance. Le grand Condé exigeoit de Moliere de fréquentes visites, & avouoit que sa conversation lui apprenoit toujours quelque chose de nouveau.

Des distinctions si flatteuses n'avoient gâté ni son esprit ni son cœur. Baron lui annonça un jour à Auteuil un homme, que l'extrême misère empêchoit de paroître; *il se nomme Mondorge (b)*, ajouta-t-il. *Je le connois*, dit Moliere, *il a été mon camarade en Languedoc, c'est un honnête homme; que jugez-vous qu'il faille lui donner? Quatre pistoles*, dit Baron, après avoir hésité quelque tems. *Hé bien*, reprit Moliere, *Je vais les lui donner pour moi, donnez-lui ces vingt autres que voilà*. Mondorge parut, Moliere l'embrassa, le consola, & joignit au présent qu'il lui faisoit, un magnifique habit de Théâtre, pour jouer dans les rôles tragiques. C'est par des exemples pareils, plus sensibles que de simples discours, qu'il s'appliquoit à former les mœurs de celui qu'il regardoit comme son fils.

On n'a point inséré dans ces Mémoires les traditions populaires, toujours incertaines & souvent fausses, ni les faits étrangers ou peu intéressans, que l'Auteur de la vie de Moliere a rassemblés. Celui
dont

(b) Son nom de famille étoit Mignot.

LXXX MEMOIRES SUR LA VIE &c.

dont Charpentier, fameux Compositeur de musique a été témoin, & qu'il a raconté à des personnes dignes de foi, est peu connu, & mérite d'être rapporté. Moliere revenoit d'Auteuil avec ce Musicien. Il donna l'aumône à un pauvre, qui, un instant après, fit arrêter le carrosse, & lui dit, *Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une pièce d'or. Où la vertu va-t-elle se nicher!* s'écria Moliere, après un moment de réflexion, *tien, mon ami, en voilà une autre.*

On ne peut mieux finir ces Mémoires, que par ces vers de Despréaux (c).

*Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits, à nos yeux, rebutés.
L'ignorance Et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son Chef-d'œuvre nouveau;
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scène plus exacte,
Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la
guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais si-tôt que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable Comédie, avec lui terrassée,
En vain, d'un coup si rude, espéra revenir,
Et, sur ses brodequins, ne put plus se tenir.*

(c) Epître VII, à Monsieur Racine.

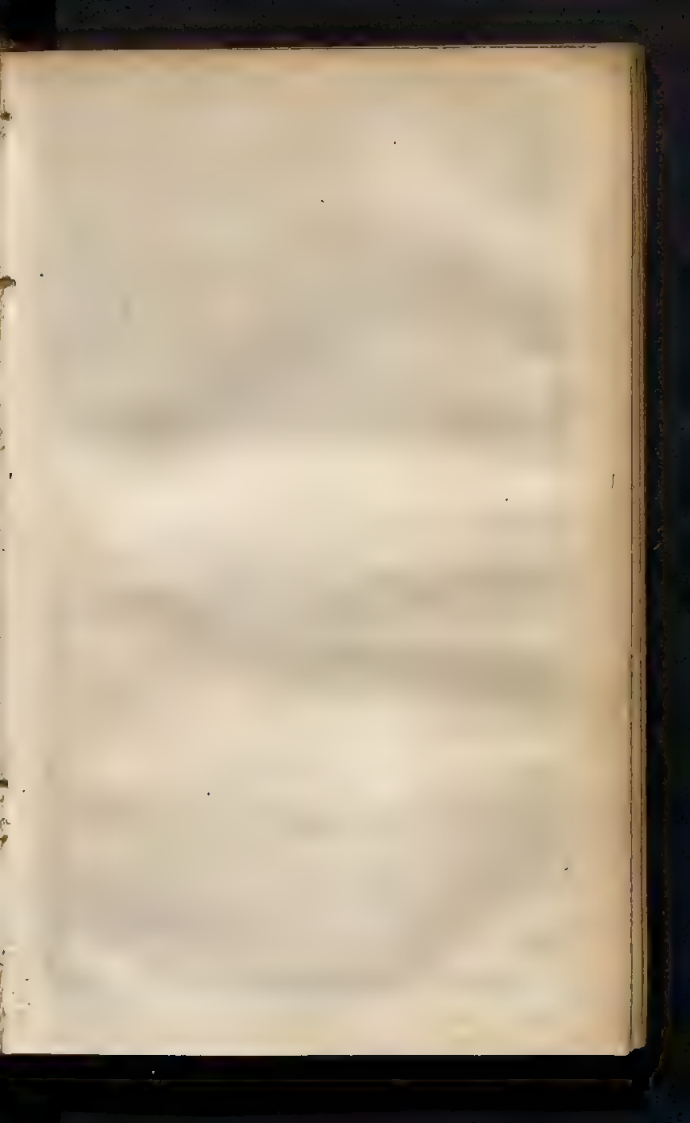
L'ETOURDI,
O U
LES CONTRE-TEMS,
C O M E D I E.

ACTEURS.

PANDOLFE, pere de Lélie.
 ANSELME, pere d'Hippolyte.
 TRUFALDIN, vieillard.
 CE'LIE, esclave de Trufaldin.
 HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
 LE'LIE, fils de Pandolfe.
 LE'ANDRE, fils de famille.
 ANDRE'S, crâ Egyptien.
 MASCARILLE, valet de Lélie.
 ERGASTE, ami de Mascarille.
 UN COURIER.
 DEUX TROUPES de masques.

La Scène est à Messine dans une place publique.

L'ETOUR-





L'ETOURDI.

L'ETOURDI, OU LES CONTRE-TEMS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIE.

HE bien, Léandre, hé bien, il faudra con-
tester,
Nous verrons de nous deux qui pourra
l'emporter;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune
miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle
Préparez vos efforts, & vous défendez bien,
Sûr que de mon côté, je n'épargnerai rien.

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! Mascarille

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Voici bien des affaires,
J'ai dans ma passion toutes choses contraires;

D 6

Léan-

L' E T O U R D I,

Léandre aime Célie, & par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

M A S C A R I L L E.

Léandre aime Célie !

L E L I E.

Il l'adore, te dis-je.

M A S C A R I L L E.

Tant pis.

L E L I E.

Hé ! oui, tant pis, c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois, j'aurois tort de me désespérer,
Puisque j'ai ton secours, je dois me rassurer.
Je sçai que ton esprit en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile,
Qu'on te peut appeller le Roi des serviteurs,
Et qu'en toute la terre.....

M A S C A R I L L E.

Hé ! trêve de douceurs.

Quand nous faisons besoin, nous autres misé-
rables,
Nous sommes les chéris & les incomparables ;
Et dans un autre tems, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouër de
coups.

L E L I E.

Ma foi, tu me fais tort avec cette investive ;
Mais enfin, discouons de l'aimable captive,
Dis si les plus cruels & plus durs sentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans :
Pour moi, dans ses discours, comme dans son
visage,
Je voi pour sa naissance un noble témoignage,
Et je croi que le Ciel dedans un rang si bas,
Cache son origine, & ne l'en tire pas.

M A S C A R I L L E.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est

C'est Monsieur votre pere, au moins à ce qu'il dit ;

Vous sçavez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
Quand vos déportemens lui blessent la visière ;
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage ;
Et s'il vient à sçavoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sçait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous réglera.

L E L I E.

Ah ! trêve, je vous prie, à votre rhétorique.

M A S C A R I L L E.

Mais vous, trêve plutôt à votre politique,
Elle n'est pas fort bonne, & vous devriez tâcher....

L E L I E.

Sçais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

[à part.] M A S C A R I L L E.

Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire, & vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure,
Et Mascarille est-il ennemi de nature ?
Vous sçavez le contraire, & qu'il est très-certain,
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon
de pere ;

Poussez votre bider, vous dis-je, & laissez faire.
Ma foi, j'en suis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et vertueux par force, espèrent par envie
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.

D 7

Vous

Vous sçavez mon talent, je m'offre à vous servir.

L E L I E.

Ah ! c'est par ces diseours que tu peux me ravir.
 Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
 N'a point été mal vû des yeux qui l'ont fait naître;
 Mais Léandre à l'instant vient de me déclarer
 Qu'à me ravir Célie il se va préparer:
 C'est pourquoi dépêchons, & cherche dans ta tête
 Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.

Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
 Pour frustrer mon rival de ses prétentions.

M A S C A R I L L E.

Laissez-moi quelque tems rêver à cette affaire.

[à part.]

Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire ?

L E L I E.

Hé bien, le stratagème ?

M A S C A R I L L E.

Ah ! comme vous courez !
 Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
 J'ai trouvé votre fait : il faut... Non, je m'abuse.
 Mais si vous alliez....

L E L I E.

Où ?

M A S C A R I L L E.

C'est une foible ruse.
 J'en songeois une....

L E L I E.

Et quelle ?

M A S C A R I L L E.

Elle n'iroit pas bien.
 Mais ne pourriez-vous pas....

L E L I E.

Quoi ?

MAS-

COMEDIE.

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anselme.

LELIE.

Et que lui puis-je dire?

MASCARILLE.

Il est vrai ; c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne sçai.

LELIE.

C'en est trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monseigneur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne & vous
brave.

De ces Egyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin qui la garde, est en quelque souci,
Et trouvant son argent qu'ils lui font trop at-
tendre,

Je sçai bien qu'il seroit très-ravi de la vendre :
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent est le Dieu que sur-tout il révere,
Mais le mal, c'est....

LELIE.

Quoi, c'est ?

MASCARILLE.

Que Monsieur votre pere
Est un autre vilain, qui ne vous laisse pas,
Com-

Comme vous voudriez, manier ses ducats;
 Qu'il n'est point de ressort, qui pour votre res-
 source,
 Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse:
 Mais tâchons de parler à Célie un moment,
 Pour sçavoir là-dessus quel est son sentiment;
 Sa fenêtre est ici.

LELIE.

Mais Trufaldin pour elle,
 Fait de jour & de nuit exacte sentinelle;
 Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
 O bonheur! la voilà qui sort tout-à-propos.

SCENE III.

CELIE, LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma vûë
 Les célestes attraits dont vous êtes pourvûë!
 Et, quelque mal cuisant que m'ayent causé vos
 yeux,
 Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux!

CELIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
 N'entend pas que mes yeux fassent mal à per-
 sonne;

Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
 Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LELIE.

Ah! leurs coups sont trop beaux pour me fai-
 re une injure,
 Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,
 Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut;
 Ce

Ce file maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
 Profitons mieux du tems, & sçachons vite d'elle
 Ce que...

TRUFALDIN *dans sa maison.*
 Célie !

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien ?

LELIE.

O rencontre cruelle !

Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler ?

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je sçaurai lui parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, LELIE *retiré*
dans un coin. MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

QUE faites-vous dehors ? & quel soin vous ta-
 lonne,

Vous à qui je défends de parler à personne.

CELIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon,
 Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun
 soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le Seigneur Trufaldin ?

CELIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre, & ma joye est
 extrême

De pouvoir saluer en toute humilité

Un homme dont le nom est par tout si vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble serviteur

MAS-

J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vûë ailleurs, où m'ayant fait con-
noître

Les grands talens qu'elle a pour sçavoir l'avenir,
Je voulois sur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi ? te mêlerois-tu d'un peu de diablerie ?

CELIE.

Non, tout ce que je sçai n'est que blanche ma-
gie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je fers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers ;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;
Mais un dragon veillant sur ce rare trésor,
N'a pû, quoi qu'il ait fait, le lui permettre
encor ;

Et, ce qui plus le gêne & le rend misérable ;
Il vient de découvrir un rival redoutable ;
Si bien que, pour sçavoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous
touche

CELIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour ?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur
souponne,

La science que j'ai m'en peut assez instruire.

Cette fille a du cœur, & dans l'adversité

Elle sçait conserver une noble fierté ;

Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître

Les secrets sentimens qu'en son cœur on fait
naître :

Mais

COMEDIE. II

Mais je les sçai comme elle, & d'un esprit plus
doux,

Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

CELIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain;
Il a lieu d'espérer, & le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, & voudra bien se
rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gou-
verneur

Difficile à gagner.

CELIE.

C'est-là tout le malheur.

MASCARILLE à part regardant Lélie.

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire.

CELIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LELIE les joignant.

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter,
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidelle,
Vous offrir mon service, & vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté;
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE à part.

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Ho! ho! qui des deux croire?

Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monseigneur, ce galant homme a le cerveau blessé;
Ne le sçavez-vous pas?

TRU-

Je sçai ce que je sçai.
J'ai crainte ici-dessous de quelque manigance.

[à Célie.]

Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouer vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Est bien fait. Je voudrois qu'encor sans
flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, & comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di ?

LELIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi ! cette action ne doit point me sur-
prendre.

Vous êtes si fertile en pareils contre-tems,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LELIE.

Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà bien
coupable !

Le mal est-il si grand, qu'il soit irréparable ?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les des-
seins ;

Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE seul.

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit

Seroit dans notre affaire un sûr & fort agent :
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

P Ar mon chef, c'est un siècle étrange que le
nôtre,
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le
bien,

Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on
emploie,

Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement.
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lorsque les douleurs commencent à nous
prendre.

Baste ! ce n'est pas peu que deux mille francs
dûs,

Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus ;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE à part les quatre premiers vers.

O Dieu ! la belle proie
A'tirer en volant ! Chut, il faut que je voye
Si je pourrois un peu de près le caresser.
Je sçai bien les discours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anselme....

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine ?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flâme.

L'ÉTOURDI,

ANSELMÉ.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,

Que c'est grande pitié.

-ANSELMÉ.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrete ne meure;
 Anselme mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
 Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
 Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELMÉ.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées?
 Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées!
 Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique
 vieux,

J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui vraiment, ce visage est encor fort mettable,
 S'il n'est pas des plus beaux, il est des-agréable.

ANSELMÉ.

Si bien donc....

MASCARILLE *veut prendre la bourse.*

Si bien donc qu'elle est forte de vous,
 Nè vous regarde plus....

ANSELMÉ.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;

Et vous veut...

ANSELMÉ.

Et me veut...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoiqu'il tienne,
 Pren-

Prendre la bourse.

A N S E L M E.

La ?

M A S C A R I L L E *prend la bourse & la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

A N S E L M E.

Ah ! je t'entends. Vien-ça, lorsque tu la verras ;
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

M A S C A R I L L E.

Laissez-moi faire.

A N S E L M E.

Adieu.

M A S C A R I L L E.

Que le Ciel vous conduise.

A N S E L M E *revenant.*

Ah ! vraiment je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle ;
Tien, tu te souviendras....

M A S C A R I L L E.

Ah ! non pas, s'il vous plaît,

A N S E L M E.

Laisse-moi....

M A S C A R I L L E.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

A N S E L M E.

Je le sçai ; mais pourtant....

M A S C A R I L L E.

Non, Anselme, vous dis-je.
Je suis homme d'honneur, cela me desoblige.

A N S E L M E.

Adieu donc, Mascarille.

M A S-

L'ÉTOURDI,
MASCARILLE à part.

O long discours !

ANSELME revenant.

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux ,
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague , ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent.
Sans vous mettre en souci , je ferai le présent ;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode ,
Qu'après vous payerez , si cela l'accommode.

ANSELME.

Soit ; donne-la pour moi ; mais sur-tout fai si
bien ,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

S C E N E VII.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE, ramassant la bourse.

A qui la bourse ?

ANSELME.

Ah Dieux ! elle m'étoit tombée ,
Et j'aurois après crû qu'on me l'eût dérobée.
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant ,
Qui m'épargne un grand trouble , & me rend
mon argent ;
Je vais m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

S C E N E VIII.

LELIE, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

C'Est être officieux, & très-fort, ou je meure.

L E L I E.

Ma foi, sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

M A S C A R I L L E.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare & d'un bonheur ex-
trême.

Nous avancerons fort, continuez de même.

L E L I E.

Qu'est-ce donc? qu'ai-je fait?

M A S C A R I L L E.

Le sot en bon françois,

Puisque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.

Il sçait bien l'impuissance où son pere le laisse,

Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement
nous presse;Cependant quand je tente un coup pour l'o-
bliger,Dont je cours moi tout seul la honte & le dan-
ger....

L E L I E.

Quoi? c'étoit...

M A S C A R I L L E.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous
prive.

L E L I E.

S'il est ainsi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

M A S C A R I L L E.

Il falloit, en effet, être bien raffiné.

Tome I.

E

LE-

LELIE.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
 Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
 Et ne nous chantez plus d'impertinens propos.
 Un autre après cela quitteroit tout peut-être;
 Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
 Dont tout présentement je veux voir les effets;
 A la charge que si....

LELIE.

Non, je te le promets,
 De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc; votre vûë excite ma colére.

LELIE.

Mais sur-tout hâte-toi, de peur qu'en ce des-
 sein....

MASCARILLE.

Allez, encore un coup, j'y vais mettre la main.

[*Lélie sort.*]

Menons bien ce projet; la fourbe sera fine,
 S'il faut qu'elle succède ainsi que j'imagine.
 Allons voir.... Bon, voici mon homme jus-
 tement.

S C E N E IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE.

Monsieur.

PAN.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître ?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être,
Sa mauvaise conduite insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi ? Monsieur, perdez cette croyance.
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir;
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte où je le voi rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle ?

MASCARILLE.

Oui querelle, & bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien ; car j'avois la pen-
sée

Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi ? voyez ce que c'est que du monde au-
jourd'hui,

Et comme l'innocence est toujours opprimée.

Si mon intégrité vous étoit confirmée,

Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,

Vous me voudriez encor payer pour précepteur :

Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage

Que ce que je lui dis, pour le faire être sage.

Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez
souvent,

Cessez de vous laisser conduire au premier vent;
 Réglez-vous; regardez l'honnête homme de père
 Que vous avez du Ciel; comme on le considère;
 Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
 Et comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? des chansons, dont il me vient confondre.

Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,

Il ne tienne de vous des semences d'honneur;
 Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.
 Si je pouvois parler avecque hardiesse,
 Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret, qui m'importeroit fort,
 S'il étoit découvert: mais à votre prudence
 Je puis le confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux sont trahis
 Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
 De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant

A son devoir, sans bruit, désirez-vous le rendre ?

Il faut.... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre ;

Ce seroit fait de moi, s'il sçavoit ce discours.

Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,

Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,

Et la faire passer en une autre contrée.

Anselme a grand accès auprès de Trufaldin,

Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin ;

Après, si vous voulez en mes mains la remettre,

Je connois des marchands, & puis bien vous promettre

D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,

Et, malgré votre fils, de la faire écarter ;

Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,

A cet amour naissant il faut donner le change ;

Et de plus, quand bien même il seroit résolu

Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,

Cet autre objet pouvant réveiller son caprice,

Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très-bien raisonner ; ce conseil me plaît fort.

Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort

Pour avoir promptement cette esclave funeste,

Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE *seul*.

Bon ; allons avertir mon maître de ceci.

Vive la fourberie & les fourbes aussi.

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Où, traître, c'est ainsi que tu me rends service ?

Je viens de tout entendre, & voir ton artifice ;

A moins que de cela, l'eussai-je soupçonné ?
 Tu payes d'imposture, & tu m'en as donné.
 Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre

Q'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre,
 Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
 Ton adresse & tes soins sçauroient me dégager;
 Que tu m'affranchirois du projet de mon pere;
 Et cependant ici tu fais tout le contraire;
 Mais tu t'abuseras; je sçais un sûr moyen
 Pour rompre cet achat où tu pousse si bien,
 Et je vais de ce pas....

M A S C A R I L L E.

Ah ! que vous êtes prompte !
 La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
 Et, sans considérer s'il a raison ou non,
 Votre esprit contre moi fait le petit démon.
 J'ai tort, & je devrois, sans finir mon ouvrage,
 Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

H I P P O L Y T E.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?
 Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

M A S C A R I L L E.

Non : mais il faut sçavoir que tout cet artifice
 Ne va directement qu'à vous rendre service;
 Que ce conseil adroit, qui semble être sans
 fard,

Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard;
 Que mon soin par leurs mains ne veut avoir
 Célie,

Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,
 Et faire, que l'effet de cette invention,
 Dans le dernier excès portant sa passion,
 Anselme rebuté de son prétendu gendre,
 Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

H I P P O L Y T E.

Quoi ! tout ce grand projet, qui m'a mise en
 courroux,
 Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MAS-

MASCARILLE.

Où, pour vous.
Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essayer vos caprices,
Et que, pour récompense, on s'en vient de hauteur

Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et dès ce même pas, rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE *l'arrêtant.*

Hé! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE:

Non, non, laissez-moi faire; il est en ma puissance

De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins déformais;

Oui, vous aurez mon maître, & je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé! mon pauvre garçon, que ta colère cesse.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.

[*Tirant sa bourse.*]

Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi?

MASCARILLE.

Non, je ne le sçaurois, quelque effort que je fasse:

Mais votre promptitude est de mauvaise grace.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,

Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures:

Mais que ces deux louïs guérissent tes blessures.

M A S C A R I L L E.

Hé! tout cela n'est rien; je suis tendre à ces coups;

Mais déjà je commence à perdre mon courroux:
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

H I P P O L Y T E.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis,
Produise à mon amour le succès que tu dis?

M A S C A R I L L E.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines,

Et, quand ce stratagème à nos vœux manqueroit,

Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

H I P P O L Y T E.

Croi qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

M A S C A R I L L E.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

H I P P O L Y T E.

Ton maître te fait signe, & veut parler à toi:
Je te quitte: mais songe à bien agir pour moi.

S C E N E X I.

L E L I E , M A S C A R I L L E.

L E L I E.

Q U e diable fais-tu là? Tu me promets merveille:

Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déjà tout mon bonheur eût été renversé.

C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma
joye,

D'un

D'un regret éternel je devenois la proie ;
 Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
 Anselme avoit l'esclave, & j'en étois frustré ;
 Il l'emmenoit chez lui : mais j'ai paré l'atteinte,
 J'ai détourné le coup, & tant fait, que par
 crainte,
 Le pauvre Trufaldin l'a retenuë.

M A S C A R I L L E.

Et trois :

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
 C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable !
 Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable ;
 Entre mes propres mains on la devoit livrer,
 Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer :
 Et puis pour votre amour je m'employois
 encore ?

J'aimerois mieux cent fois être grosse pécure,
 Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
 Et que Monsieur Sathan vous vint tordre le cou.

L E L I E.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
 Et faire sur les pots décharger sa furie.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A Vos désirs enfin il a fallu se rendre,
Malgré tous mes sermens, je n'ai pu
m'en défendre;

Et, pour vos intérêts que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarasser.

Je suis ainsi facile, & si de Mascarille

Madame la nature avoit fait une fille,

Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.

Toutefois, n'allez pas sur cette sûreté

Donner de vos revers au projet que je tente,

Me faire une bévûe: & rompre mon attente.

Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,

Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons;

Mais si dorénavant votre imprudence éclate,

Adieu vous dis, mes soins, pour l'espoir qui
vous flate.

LELIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien:
Tu verras seulement....

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.

J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.

Votre pere fait voir une paresse extrême

A rendre par sa mort tous vos désirs contens;

Je viens de le tuer (de parole, j'entends;)

Je fais courir le bruit que d'une apoplexie,

Le

Le bon-homme surpris, a quitté cette vie :
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce
trépas,

J'ai fait que vers la grange il a porté ses pas ;
On est venu lui dire, & par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hazard rencontre d'un trésor ;
Il a volé d'abord, & comme à la campagne
Tout son monde à présent, hors nous deux
l'accompagne,

Dans l'esprit d'un chacun je le tuë aujourd'hui,
Et produis un fantôme enséveli pour lui :
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage.
Jouez bien votre rô'e, & pour mon personnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

S C E N E II.

LELIE *seul.*

S On esprit, il est vrai, trouve une étrange
voye

Pour adresser mes vœux au comble de leur joye ;
Mais quand d'un bel objet on est bien amou-
reux,

Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flâme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste Ciel ! qu'ils sont prompts ! Je les vois en
parole.

Allons nous préparer à jouer notre rôle.

S C E N E III.

ANSELME, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

L A nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELMÉ.

Être mort de la sorte !

MASCARILLE.

Il a certes grand tort :
Je lui sçai mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELMÉ.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade !

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELMÉ.

Et Lélie ?

MASCARILLE.

Il se bat, & ne peut rien souffrir ;
Il s'est fait en maints lieux contusion & bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse :
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

ANSELMÉ.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir ;
Outre, qu'encore un coup j'aurois voulu le
voir,

Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine,
Et tel est crû défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, & l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut régaler son pere,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort ;
Il hérite beaucoup ; mais comme en ses affaires,
Il se trouve assez neuf, & ne voit encor guères,
Que son bien la plupart n'est point en ces
quartiers,

Où, que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance,

D'en.

D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier de-
voir....

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *seul*.

Jusques-ici du moins tout va le mieux du
monde.

Tâchons à ce progrès que le reste réponde,
Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main & de l'œil.

SCENE IV.

ANSELME, LELIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne sçaurois qu'avec douleur très-
forte,

Le voir empaqueté de cette étrange sorte.

Las! en si peu de tems! il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems par fois on fait bien du chemin.

LELIE *pleurant*.

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire garre, elle abbat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais desseins.

LELIE.

Ah!

E. 7.

AN-

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos prières,
N'en perdrait pas un coup de ses dents meur-
trières;

Tout le monde y passe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,

Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se mo-
dère.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste; sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un pere.

LELIE.

Ah! Ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur?
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sçai que vous verrez aux papiers du bon-
homme,

Que je suis débiteur d'une plus grande somme:
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois
rien,

Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, & le ferai paroître.

LELIE *s'en allant.*

Ah!

MAS-

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent Monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je croi qu'il seroit à propos
Qu'il me fit de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des événemens l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est comment vous contenter?

Donnez-lui le loisir de se désattrister;

Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,

J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.

Adieu, je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,

Et m'en vais tout mon saoul pleurer avecque lui.

Hi!

ANSELME *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses;

Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;

Et jamais ici-bas...

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

AH! bons Dieux, je frémi.
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi!

Com.

Comme depuis sa mort sa face est amaigrie !
 Las ! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie ;

J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

P A N D O L F E.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport ?

A N S E L M E.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
 Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine.
 C'est trop de courtoisie, & véritablement
 Je me serois passé de votre compliment.
 Si votre ame est en peine & cherche des prières,
 Las ! je vous en promets, & ne m'effrayez guères.
 Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
 Prier tant Dieu pour vous, que vous serez
 content.

Disparoissez donc, je vous prie,

Et que le Ciel par sa bonté,

Comble de joye & de santé

Votre défunte Se'gneurie.

P A N D O L F E *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

A N S E L M E.

Las ! pour un trépassé vous êtes bien gaillard !

P A N D O L F E.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
 Qui traite de défunt une personne en vie ?

A N S E L M E.

Hélas ! vous êtes mort, & je viens de vous voir.

P A N D O L F E.

Quoi ? j'aurois trépassé sans m'en appercevoir ?

A N S E L M E.

Si-tôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
 J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle.

P A N D O L F E.

Mais enfin dormez-vous ? êtes-vous éveillé ?
 Me connoissez-vous pas ?

AN-

ANSELME.

Vous êtes habillé
 D'un corps aérien qui contrefait le vôtre ;
 Mais qui dans un moment peut devenir tout
 autre.
 Je crains fort de vous voir comme un géant
 grandir,
 Et tout votre visage affreusement laidir.
 Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;
 J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
 Dont vous accompagnez votre crédulité,
 Anselme, me seroit un charmant badinage,
 Et j'en prolongerois le plaisir davantage :
 Mais avec cette mort un trésor supposé,
 Dont parmi les chemins on m'a desabusé,
 Fomentent dans mon ame un soupçon légitime.
 Mascarille est un fourbe, & fourbe fourbissime,
 Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords,
 Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué pièce, & fait supercherie ?
 Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
 Touchons un peu pour voir : en effet c'est bien lui.
 Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
 De grace, n'allez pas divulguer un tel conte ;
 On en feroit jouer quelque farce à ma honte :
 Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
 L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? ah ! voilà l'enclouûre,
 C'est là le nœud secret de toute l'aventure ;
 A votre dam. Pour moi, sans me mettre en
 souci,
 Je vais faire informer de cette affaire-ci
 Contre ce Mascarille ; & si l'on peut le prendre,
 Quoi qu'il puisse coûter, je veux le faire pendre.

A N S E L M E *seul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde & sens &
bien ?

Il me fiéd bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise ;
D'examiner si peu sur un premier rapport...
Mais je voi...

S C E N E VI.

L E L I E, A N S E L M E.

L E L I E.

Maintenant avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

A N S E L M E.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

L E L I E.

Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la gardera.

A N S E L M E.

Je reviens sur mes pas, vous dire avec franchise,
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
Que parmi ces louïs, quoiqu'ils paroissent beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur
place.

De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pu' lule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de
soupçon :

Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous
pendre !

L E L I E.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre !
Mais je n'en ai point vû de faux, comme je croi.
AN-

ANSELM E.

Je les connoîtrai bien , montrez , montrez-les-
moi ,
Est-ce tout ?

LELIE.

Oui.

ANSELM E.

Tant mieux. Enfin je vous racroche ,
Mon argent bien-aimé , rentrez dedans ma
poche :
Et vous , mon brave escroc , vous ne tenez
plus rien.
Vous tuez donc les gens qui se portent fort bien ?
Et qu'aurez-vous donc fait sur moi chetif
beau-pere ?
Ma foi , je m'engendrois d'une belle manière ,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort
discret :
Allez , allez mourir de honte & de regret.

LELIE *seul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle surprise extrême !
D'où peut-il avoir sçu si-tôt le stratagème ?

SCENE VII.

LELIE , MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi ? vous étiez sorti ? Je vous cherchois
par tout.

Hé bien ? en sommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Ça donnez-moi que j'aille acheter notre esclave ;
Votre rival après sera bien étonné.

LELIE.

Ah ! mon pauvre garçon , la chance a bien tourné.
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice ?

MASCARILLE.

Quoi ? que seroit-ce ?

LE

LÉLIE.

Antelme instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être ?

LÉLIE.

Il est trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon ?

LÉLIE.

Tout de bon ; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monsieur ? Quelque sot, la colère fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achette ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah ! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avois fait merveille, & qu'en ce feint
trépas.

J'éluoïs un chacun d'un deuil si vrai-semblable,
Que les plus clair-voyans l'auroient crû véritable ?

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LÉLIE.

Hé bien, je suis coupable, & je veux l'avouer ;
Mais, si jamais mon bien te fut considérable,
Répare ce malheur, & me sois secourable.

MASCARILLE.

Je vous baise les mains ; je n'ai pas le loisir.

LÉLIE.

Mascarille, mon fils.

MAS-

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fai-moi ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LELIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LELIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monsieur Lélie.

LELIE.

Quoi...?

MAS.

L' E T O U R D I ,
M A S C A R I L L E .

Tuëz-vous donc vite : ah ! que de longs devis ?
L E L I E .

Tu voudrois bien , ma foi , pour avoir mes
habits ,
Que je fisse le sot , & que je me tuasse .

M A S C A R I L L E .

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace ;
Et , quoique ces esprits jurent d'effectuer ,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer .

S C E N E V I I I .

TRUFALDIN, LEANDRE, LELIE,
MASCARILLE.

*Trufaldin parle bas à Léandre , dans le fond
du Théâtre.*

L E L I E .

Q U E vois-je ? mon rival & Trufaldin ensemble ?

Il achette Célie ; ah ! de frayeur je tremble .

M A S C A R I L L E .

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut ,
Et , s'il a de l'argent , qu'il pourra ce qu'il veut .
Pour moi , j'en suis ravi . Voilà la récompense
De vos brusques erreurs , de votre impatience .

L E L I E .

Que dois-je faire ? dis , veuilles me conseiller .

M A S C A R I L L E .

Je ne sçai .

L E L I E .

Laisse-moi , je vais le quereller .

M A S C A R I L L E .

Qu'en arrivera-t-il ?

LE-

L É L I E.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup ?

M A S C A R I L L E.

Allez, je vous fais grace :
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez-moi l'observer ; par des moyens plus
doux
Je vais, comme je croi, sçavoir ce qu'il pro-
jette.

[*Lélie sort.*]T R U F A L D I N à *Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.
[*Trufaldin sort.*]

M A S C A R I L L E à *part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, & que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

L E A N D R E *seul.*

Graces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'at-
teinte,
J'ai sçu me l'assurer, & je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

S C E N E IX.

L E A N D R E , M A S C A R I L L E.

M A S C A R I L L E dit ces deux vers dans la
maison, & entre.

A Hi, ahi, à l'aide, au meurtre, au secours,
on m'assomme !
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traître ! ô bour-
reau d'homme !

L E A N D R E.

D'où procède cela ? Qu'est-ce ? que te fait-on ?
MAS.

L'ETOURDI,
MASCARILLE.

On vient de me donner deux cent coups de bâton;

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LEANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle

Il me chasse & me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, si on je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.

Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,

Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouër le monde,

Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,

Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,

Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,

Et me faire un affront si sensible aux épaules:

Je te le dis encor, je sçaurai m'en venger:

Une esclave te plaît, tu voulois m'engager

A la mettre en tes mains, & je veux faire en forte

Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Ecoute, Mascarille, & quitte ce transport.

Tu m'as plû de tout tems, & je souhaitois fort

Qu'un garçon comme toi plein d'esprit & fidèle,

A mon service un jour pût attacher son zèle:

Enfin, si le parti te semble bon pour toi,

Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin
propice

M'offre

M'offre à me bien venger, en vous rendant service,

Et, que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens:

De Célie, en un mot, par mon adresse extrême....

LEANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même,
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de racheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi, Célie est à vous?

LEANDRE.

Tu la verrois paroître
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maître;
Mais quoi! mon pere l'est, comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison;
Là vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LEANDRE.

Oui? ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tien donc, & va pour moi prendre cette beauté;
Dès que par Trufaldin ma bague sera vûë,
Aussi-tôt en tes mains elle sera renduë,
Et dans cette maison tu me la conduiras
Quand.... Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

Tome I.

F

SCÈ-

S C E N E X.

HIPPOLYTE, LEANDRE, MASCARILLE.

H I P P O L Y T E.

J E dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

L E A N D R E.

Pour en pouvoir juger, & répondre soudain,
Il faudroit la sçavoir.

H I P P O L Y T E.

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au Temple; en marchant, je pourrai vous
l'apprendre.

L E A N D R E à Mascarille.

Va, va-t'en me servir sans davantage attendre

S C E N E X I.

M A S C A R I L L E *seul*.

O ui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux
garçon!

O! que dans un moment Lélie aura de joye!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voye,
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival.
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en Héros un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Mascarillus fourbum Imperator.

S C E N E X I I.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E

H O l a !

TRU

T R U F A L D I N.

Que voulez-vous ?

M A S C A R I L L E.

Cette bague connue
 Vous dira le sujet qui cause ma venue.

T R U F A L D I N.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
 Je vais querir l'esclave, arrêtez un peu là.

S C E N E X I I I.

T R U F A L D I N, U N C O U R I E R,
 M A S C A R I L L E.

U N C O U R I E R à Trufaldin.

S Eigneur, obligez-moi de m'enseigner un
 homme....

T R U F A L D I N.

Et qui ?

U N C O U R I E R.

Je croi que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

T R U F A L D I N.

Et que lui voulez-vous ? vous le voyez ici.

U N C O U R I E R.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

T R U F A L D I N lit.

*Le Ciel dont la bonté prend souci de ma vie,
 Vient de me faire ouïr par un bruit assez doux,
 Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
 Sous le nom de Célie est esclave chez vous.*

*Si vous sçâtes jamais ce que c'est qu'être pere,
 Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
 Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
 Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.*

*Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous causez le mien.*

De Madrid. **DOM PEDRO DE GUSMAN**
Marquis de MONTALCANE.

[*Il continuë.*]

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit dûë,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont
venduë,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espé-
rance.

[*au Courier.*]

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient
vains,
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains;
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on désire.

[*Le Courier sort.*]

[*à Mascarille.*]

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui sçaurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

M A S C A R I L L E.

Mais l'outrage

Que vous lui faites. . . .

T R U F A L D I N.

Va, sans causer davantage.

M A S C A R I L L E *seul.*

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la bave à mon espoir;
Et, bien à la malheure est-il venu d'Espagne
Ce Courier que la foudre & la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de tems plus triste événement.

SCE-

S C E N E XIV.

*LELIE riant, MASCARILLE.**M A S C A R I L L E.*

Q uel beau transport de joye à présent vous inspire?

L E L I E.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

M A S C A R I L L E.

Cà rions donc bien fort, nous en avons sujet.

L E L I E.

Ah! je ne ferai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.

Il est vrai, je suis prompt, & m'emporte par fois:
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne en effet, que personne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

M A S C A R I L L E.

Sçachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

L E L I E.

Tantôt l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vû Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remède à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagème,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

M A S C A R I L L E.

Mais qu'est-ce?

L E L I E.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience.

F a j'ai

J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant sçu, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie,
Est sa fille autrefois par des voleurs ravie;
Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, & doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

M A S C A R I L L E.

Fort bien.

L E L I E.

Ecoute donc; voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sçais-tu bien comment? en saison si
bien prise,
Que le porteur m'a dit, que sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

M A S C A R I L L E.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au
diable?

L E L I E.

Oui. D'un tout si subtil m'aurois-tu crû capable?
Louë au moins mon adresse, & la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

M A S C A R I L L E.

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence & ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis sçavoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en doc-
te prose,

Que vous ferez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours.

C'est-

C'est-à-dire un esprit chauffé tout à rebours,
 Une raison malade, & toujours en débauche,
 Un envers de bon sens, un jugement à gauche,
 Un brouillon, une bête, un buisque, un étourdi,
 Que sçai-je ? un cent fois plus encor que
 je ne di.

C'est faire en abrégé votre panégyrique.

L E L I E.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique.
 Ai-je fait quelque chose ? éclairci-moi ce point.

M A S C A R I L L E.

Non, vous n'avez rien fait ; mais ne me sui-
 vez point.

L E L I E.

Je te suivrai par-tout, pour sçavoir ce mystère.

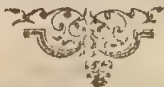
M A S C A R I L L E.

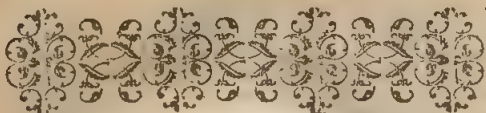
Oui ? Sus donc préparez vos jambes à bien faire ;
 Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

L E L I E *seul.*

Il m'échape. O malheur qui ne se peut forcer !
 Au discours qu'il m'a fait que sçaurois-je com-
 prendre,
 Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre ?

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

M A S C A R I L L E.

T AISEZ-VOUS ma bonté , cessez votre
 entretien,
 Vous êtes une sotte , & je n'en ferai rien.
 Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avouë.
 Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénouë,
 C'est trop de patience, & je dois en sortir,
 Après de si beaux coups qu'il a sçû divertir.
 Mais, aussi raisonnons un peu sans violence.
 Si je suis maintenant ma juste impatience,
 On dira que je cède à la difficulté;
 Que je me trouve à bout de ma subtilité.
 Et que deviendra lors cette publique estime,
 Qui te vante par-tout pour un fourbe sublime,
 Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
 A ne t'être jamais vû court d'inventions?
 L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
 A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
 Et, quoiqu'un maître ait fait pour te faire
 enrager,
 Achève pour ta gloire, & non pour l'obliger.
 Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
 Traversé sans repos par ce démon contraire,
 Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
 Et que c'est battre l'eau, de prétendre arrêter
 Ce torrent effrené, qui de tes artifices
 Renverse en un moment les plus beaux édifices.
 Hé bien, pour toute grace, encore un coup
 du moins,
 Au hazard du succès, sacrifions des soins;

Et

Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
 J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
 Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
 Si par là nous pouvions perdre notre rival,
 Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
 Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
 Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
 Dont je promettrai bien un succès glorieux,
 Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
 Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu tems, votre homme se dédit.

LEANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le récit;
 Mais c'est bien plus; j'ai sçu que tout ce beau mystère,
 D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand Seigneur pour pere,
 Qui doit partir d'Espagne, & venir en ces lieux,
 N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
 Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
 A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
 Est si bien imprimé de ce conte badin,
 Mord si bien à l'appas de cette foible ruse,
 Qu'il ne veut point souffrir que l'on le desabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
 Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

E s ; LEAN-

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable.
 Je viens de la trouver tout-à-fait adorable,
 Et je suis en suspens, si pour me l'acquérir,
 Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
 Par le don de ma foi rompre sa destinée,
 Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser ?

LEANDRE.

Je ne sçai : mais enfin
 Si quelque obscurité se trouve en son destin,
 Sa grace & sa vertu sont de douces amorces,
 Qui pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous ?

LEANDRE.

Quoi ? que murmures-tu ?
 Acheve, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monseigneur, votre visage en un moment s'altère,
 Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle,

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
 Je vous veux retirer de votre aveuglement.
 Cette fille

LEANDRE.

Poursui.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine,
 Dans le particulier elle oblige sans peine,
 Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche
 après tout ;
 A quiconque la sçait prendre par le bon bout ;
 Elle

Elle fait la sucrée, & veut passer pour prude;
 Mais je puis en parler avecque certitude.
 Vous sçavez que je suis quelque peu du métier
 A me devoir connoître en un pareil gibier.

LEANDRE,

Célie....

MASCARILLE.

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
 Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
 Et qui s'évanouît, comme l'on peut sçavoir,
 Aux rayons du Soleil qu'une bourse fait voir.

LEANDRE.

Las! que dis-tu? croirai-je un discours de la sorte?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'im-
 porte?

Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
 Prenez cette matoise, & lui donnez la main:
 Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,
 Et vous épouserez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE. *à part.*

Il a pris l'hameçon.

Courage, s'il se peut enfermer tout de bon,
 Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LEANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE.

Quoi? vous pourriez....

LEANDRE.

Va-t'en jusqu'à la poste, & voi
 Je ne sçai quel paquet qui doit venir pour moi.

[*Seul après avoir rêvé*].

Qui ne s'y fût trompé? Jamais l'air d'un visage,
 Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCÈNE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

DU chagrin qui vous tient, quel peut être
l'objet?

LEANDRE.

Moi?

LELIE.

Vous-même.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ai pas sujet.

LELIE.

Je voi bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LEANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LELIE.

Pour el'e vous aviez pourtant de grands desseins:
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'éto's assez sot pour chéir sès caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos fineses.

LELIE.

Quelles fineses donc?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous sçavons tout.

LELIE.

Quoi?

LEANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LELIE.

C'est de l'Hébreu pour moi, je n'y puis rien
comprendre.

LEAN-

LEANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre?
 Mais croyez-moi, cessez de craindre pour un bien,
 Où je serois fâché de vous disputer rien.
 J'aime fort la beauté qui n'est point profanée;
 Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LEANDRE.

Ah ! que vous êtes bon !
 Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon,
 Vous pourrez vous nommer homme à bon-
 nes fortunes,
 Il est vrai ; sa beauté n'est pas des plus communes ;
 Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LELIE.

Léandre, arrêtez là ce discours importun.
 Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour
 elle ;

Mais sur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
 Sçachez que je m'impute à trop de lâcheté,
 D'entendre mal parler de ma divinité ;
 Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
 A souffrir votre amour, qu'un discours qui
 l'offense.

LEANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LELIE.

Quiconque vous l'a dit, est un lâche, un pendard.
 On ne peut imposer de tache à cette fille,
 Je connois bien son cœur.

LEANDRE.

Mais enfin, Mascarille
 D'un semblable procès est juge compétent,
 C'est lui qui la condamne.

LELIE.

Oui?

F 7

LEANDRE

L' E T O U R D I,

L E A N D R E.

Lui-même.

L E L I E.

Il prétend

D'une fille d'honneur insolemment médire,
 Et que peut-être encor je n'en ferai que rire?
 Gage qu'il se dédit.

L E A N D R E.

Et moi, gage que non.

L E L I E.

Parbleu, je le ferois mourir sous le bâton,
 S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

L E A N D R E.

Moi, je lui couperois sur le champ les oreilles,
 S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

S C E N E IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

L E L I E.

AH! bon, bon, le voilà. Venez-ça, chien-
 maudit.

M A S C A R I L L E.

Quoi?

L E L I E.

Langue de serpent fertile en impostures,
 Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
 Et lui calomnier la plus rare vertu,
 Qui puisse faire éclat sous un fort abbattu?

M A S C A R I L L E has à Lélie.

Doucement, ce discours est de mon industrie.

L E L I E.

Non, non, point de clin d'œil, & point de
 raillerie,

Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit,
 Fût-

Fût-ce mon propre frere, il me la payeroit;
Et, sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une playe au plus tendre de l'ame.
Tous ces signes sont vains: quels discours as-
tu faits?

M A S C A R I L L E.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, où
je m'en vais.

L E L I E.

Tu n'échapperas pas.

M A S C A R I L L E.

Ahi.

L E L I E.

Parle donc, confesse.

M A S C A R I L L E *bas à Lélie.*

Laissez-moi, je vous dis que c'est un tour d'adresse.

L E L I E.

Dépêche, qu'as-tu dit? vuide entre nous ce point.

M A S C A R I L L E *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit: ne vous emportez point.

L E L I E *mettant l'épée à la main.*

Ah! je vous ferai bien parler d'une autre sorte.

L E A N D R E *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

M A S C A R I L L E *à part.*

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

L E L I E.

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

L E A N D R E.

C'est trop que de vouloir le battre en ma pré-
sence.

L E L I E.

Quoi! châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

L E A N D R E.

Comment vos gens?

MAS-

MASCARILLE *à part.*

Encore ? il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien ? c'est mon valet.

LEANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LELIE.

Le trait est admirable ! & comment donc le vôtre ?

LEANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LELIE.

Hem, que veux-tu conter ?

MASCARILLE *à part.*

Ah ! le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien quelque signe qu'on
donne.

LELIE.

Vous rêvez bien, Léandre, & me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet ?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis ?

LELIE.

Je ne sçai ce que c'est.

LEANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrage ?

LELIE.

Point du tout. Moi l'avoir chassé, roué de coups ?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui
de vous.

MASCARILLE *à part.*

Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEAN-

LEANDRE à *Mascarille*.

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne sçait ce qu'il dit, sa mémoire....

LEANDRE.

Non, non.

Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne :
Mais pour l'invention, va ; je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi, qu'il m'ait desabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et, que m'étant commis à ton zèle hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeller un avis au lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très-humble serviteur.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne.

Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne.

Faisons l'*Olibrius*, l'*occiseur d'innocens*,

LELIE.

Il t'avoit accusé de discours médifans
Contre....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en étoit presque allé ?
Non, il a l'esprit franc, & point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre la maîtresse,
Il me la fait manquer avec de faux rapports ;
Je veux de son rival allentir les transports,
Mon

Mon brave incontinent vient qui le desabuse ;
 J'ai beau lui faire signe, & montrer que c'est ruse,
 Point d'affaire; il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
 Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
 Grand & sublime effort d'une imaginative,
 Qui ne le cède point à personne qui vive !
 C'est une rare pièce, & digne, sur ma foi,
 Qu'on en fasse présent au cabinet d'un Roi.

LELIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes ;
 A moins d'être informé des choses que tu tentes,
 J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
 Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose;
 Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
 C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.

MASCARILLE.

Ah ! voilà tout le mal, c'est cela qui nous pert.
 Ma foi, mon cher Patron, je vous le dis encore,
 Vous ne ferez jamais qu'une pauvre pécore.

LELIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
 Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser,
 Et pourvu que tes soins en qui je me repose....

MASCARILLE.

Laissons-là ce discours, & parlons d'autre chose.
 Je ne m'appaise pas, non, si facilement,
 Je suis trop en colère. Il faut premièrement
 Me rendre un bon office, & nous verrons ensuite
 Si je dois de vos feux embrasser la conduite.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
 As-tu besoin, di-moi, de mon sang, de mon bras?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée!

Vous

Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus prompts à degainer,
Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toi ?

MASCARILLE.

C'est que de votre pere
Il faut absolument appaiser la colere.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui ; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous ;
La vision le choque ; & de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui font de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bon-homme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu dessus cette matière,
Il craint le pronostic, & contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart
d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès long-tems on a force decrets ;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours pourluiuie.
Allez donc le fléchir.

LELIE.

Oui, nous le fléchirons :

Mais aussi tu promets....

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu, nous verrons.

[*Lélie sort.*]

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Ces-

Cessons pour quelque tems le cours de nos
intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

JE te cherchois par tout pour te rendre un
service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

• *ERGASTE.*

Nous sommes amis autant qu'on le peut être,
Je sçai tous tes desseins, & l'amour de ton maître;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, & je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant sçû qu'en ce tems, assez souvent le soir,
Des femmes du quartier en masque l'alloient
voir.

MASCARILLE.

Oui? Suffit; il n'est pas au comble de sa joye,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie,
Et contre cet assaut je sçais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enfermé:
Il ne sçait pas les dons dont mon ame est pourvue.
Adieu, nous boirons pinte à la première vûe.

SCENE VII.

MASCARILLE *seul.*

IL faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
 Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
 Et par une surprise adroite, & non commune,
 Sans courir le danger, en tenter la fortune.
 Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
 Léandre assurément ne nous bravera pas,
 Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
 Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise;
 Puisque par son dessein déjà presque éventé,
 Le soupçon tombera toujours de son côté,
 Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
 De ce coup hâzardeux ne craindrons point de
 suites.

C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
 Et tirer les marrons de la patte du chat.
 Allons donc nous masquer avec quelques bons
 freres;

Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
 Je sçais où git le lièvre, & me puis sans travail,
 Fournir en un moment d'hommes & d'attrail.
 Croyez que je mets bien mon adresse en usage:
 Si j'ai reçu du Ciel des fourbes en partage,
 Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés,
 Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

SCENE VIII.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

IL prétend l'enlever avec sa mascarade?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
 M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter
 A Mascarille alors j'ai couru tout conter,

Qui

Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
J'ai crû que je devois de tout vous faire part.

L E L I E.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce service fidèle.

[*Ergaste sort.*]

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit, qu'en un fait qui me touche,
Je ne me fois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin! que n'ai-je avec moi pris mon porte respect;
Mais, vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, & mon épée est bonne.
Hola! quelqu'un, un mot.

S C E N E IX.

TRUFALDIN à sa fenêtre, LELIE.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce? qui me vient voir?

LELIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LELIE.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Diex!

LELIE.

Et sans doute bien-tôt ils viendront en ces lieux;
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien? qu'avois-je dit? les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCE-

SCENE X.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE & sa suite masqués.

TRUFALDIN.

O! Les plaisans robins, qui pensent me surprendre!

LELIE.

Masques, où courez-vous? le pourroit-on apprendre?

Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.

[à Mascarille déguisé en femme.]

Bon Dieu, qu'elle est jolie, & qu'elle a l'air mignon!

Et quoi! vous murmurez? mais sans vous faire outrage,

Peut-on lever le masque, & voir votre visage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchans; retirez-vous d'ici, Canaille; & vous, Seigneur, bon soir & grand merci.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE après avoir démasqué Mascarille.

Mascarille, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre;

LELIE.

Hélas! quelle surprise! & quel sort est le nôtre!

L'aurois-je deviné, n'étant point averti

Des secrettes raisons qui t'avoient travesti?

Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque

Été, sans y penser, te faire cette frasque!

Il me prendroit envie, en mon juste courroux,

De me battre moi-même, & me donner cent coups.

MAS.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LELIE.

Las ! si de ton secours ta colère me prive,
A quel saint me vouerai-je ?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer,

LELIE.

Ah ! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou
de fer,

Qu'encore un coup du moins mon impruden-
ce ait grace ;

S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse ;
Voi-moi.....

MASCARILLE.

Tarare ; allons, camarades allons :
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCENE XII.

LEANDRE & sa suite masqués.

TRUFALDIN à sa fenêtre.

LEANDRE.

Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

Quoi ! masques toute nuit assiègeront ma porte !
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir,

Tout cerveau qui le fait, est certes de loisir.

Il est un peu trop tard pour enlever Célie,

Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie,

La belle est dans le lit, & ne peut vous parler ;

J'en suis fâché pour vous : mais pour vous régaler

Du souci, qui pour elle ici vous inquiète,

Elle vous fait présent de cette castolette.

LEANDRE.

Fi, cela sent mauvais, & je suis tout gâté.

Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LELIE déguisé en Arménien , MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

VOUS voilà fagoté d'une plaisante sorte.
L E L I E.

Tu ranimes par là mon espérance morte.

M A S C A R I L L E.

Toujours de ma colére on me voit revenir;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

L E L I E.

Aussi croi, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau
de pain....

M A S C A R I L L E.

Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une
fottise,

Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être sçu.

L E L I E.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu?

M A S C A R I L L E.

D'un zèle simulé j'ai bridé le bon Sire,
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit;

Tome I.

G

Que

Que l'on couchoit en jouë , & de plus d'un
endroit,

Celle dont il a vû qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance ;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu :
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De là , moralisant , j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours ;
Que pour moi , las du monde & de sa vie infâme,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'éloigner du trouble , & pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paisible-
ment ;

Que s'il le trouvoit bon , je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie ,
Et que même à tel point il m'avoit sçû ravir ,
Que , sans lui demander gages pour le servir ,
Je mettrois en ses mains , que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere , & le fruit de mes
peines ,

Dont , avenant que Dieu de ce monde m'ôtât ,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât :
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
Et comme , pour résoudre avec votre maîtresse
Des biais qu'en doit prendre à terminer vos
vœux ,

Je voulois en secret vous aboucher tous deux ,
Lui-même a sçû m'ouvrir une voye assez belle ,
De pouvoir hautement vous loger avec elle.
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour ,
Dont cette nuit en songe il a vû le retour ,
A ce propos , voici l'histoire qu'il m'a dite ,
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

L E L I E.

C'est assez ; je sçais tout : tu me l'as dit deux fois.

M A S C A R I L L E.

Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance ,
Votre

Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LELIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort.
Voyez-vous ? vous avez la caboche un peu dure :
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appelloit alors Zanobio Ruberti ;
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville,
(De fait il n'est pas homme à troubler un état)
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
Une fille fort jeune, & sa femme laissées,
A quelque tems de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils écolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit ;
Mais pour se joindre tous, le rendez-vous
qu'il donne

Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne :
Si bien que, les jugeant morts après ce tems-là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a :
Sans que de cet Albert ni de ce fils Horace
Douze ans ayent découvert jamais la moindre
trace.

Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant, vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ai plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure, il est très-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc
corsaire,

Puis être à leur famille à point-nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a eus perdus.

Pour moi, j'ai vû déjà cent contes de la sorte,
Sans nous alambiquer, servons-nous-en ; qu'im-
porte ?

Vous leur aurez ouï leur disgrâce conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter ;
Mais que parti plutôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son pere.
Dont il a sçû le sort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étenduës.

LELIE.

Ces répétitions ne sont que superflûës.
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LELIE.

Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! devez-vous pas sçavoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pû voir ;
Et puis, outre cela, le tems & l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage ?

LELIE.

Il est vrai : mais di-moi, s'il connoît qu'il m'a vû,
Que faire ?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvû ?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que, votre image
N'avoit dans son esprit pâ faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vû que durant un moment ;
Et le poil & l'habit déguisent grandement.

LELIE.

Fort bien : mais à propos cet endroit de Turquie ?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal Turquie ou Barbarie.

LE-

L E L I E.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir ?

M A S C A R I L L E.

Tunis. Il me tiendra, je croi, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

L E L I E.

Va, va-t-en commencer, il ne me faut plus rien.

M A S C A R I L L E.

Au moins foyez prudent, & vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

L E L I E.

Laisse-moi gouverner : que ton ame est craintive !

M A S C A R I L L E.

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert....

L E L I E.

Ah ! c'est me faire honte,
Que de me tant prêcher ; suis-je un sot à ton
compte ?

M A S C A R I L L E.

Non pas du tout ; mais bien quelque chose
approchant.

S C E N E I I.

L E L I E *seul.*

Q U A N D il m'est inutile, il fait le chien couchant ;
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il
me donne,

Sa familiarité jusques-là s'abandonne.

Je vais être de pres éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impose un joug si précieux ;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de
flâme,

G 3

Pein-

Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame;
Je sçaurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

S C E N E III.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE:

TRUFALDIN.

Sois béni, juste Ciel, de mon fort adouci!

MASCARILLE.

C'est à vous de rêver, & de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont men-
songes.

TRUFALDIN à Lélie.

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, Sei-
gneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bon-
heur?

LELIE.

Ce sont soins superflus, & je vous en dispense.

TRUFALDIN à Mascarille.

J'ai, je ne sçai pas où, vû quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois;

Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vû ce fils où mon espoir se fonde?

LELIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du
monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, & parlé fort de moi?

LELIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.
LE.

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si lorsqu'il m'a pû voir il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur, même depuis ce tems,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image,
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon pere....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LELIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? mais cette ville
Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE à part.

O cerveau mal habile!

[à Trufaldin.]

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous par habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'est que dans tous les mots ils changent nis
en rin,

Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit pour l'entendre, avoir cette lumière.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son pere?

MASCARILLE.

[à part.] [à Trufaldin, après s'être esrimé.]

Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime, autrefois en ce jeu;
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte & mainte salle.

G. 4.

TRU-

TRUFALDIN à *Mascarille*.

Ce n'est pas maintenant ce que je veux sçavoir.

[à *Lélie*.]

Quel autre nom, dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joye
Est celle maintenant que le Ciel vous envoie!

LELIE.

C'est là votre vrai nom, & l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LELIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, & sous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE à *part*.

Nous sommes perdus, si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien sçavoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort qui m'a sçu travailler....

MASCARILLE.

Je ne sçai ce que c'est, je ne fais que bâiller;
Mais, Seigneur Trufaldin, songez-vous que
peut-être

Ce

Ce Monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LELIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE.

[à Trufaldin.]

Monsieur, en Arménie
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

[à Lélie, après que Trufaldin est entré dans
sa maison.]

Pauvre esprit! pas deux mots!

LELIE.

D'abord il m'a surpris;
Mais n'apprehende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse.

MASCARILLE.

Voici votre rival qui ne sçait pas la pièce.

[Ils entrent dans la maison de Trufaldin.]

SCENE IV.

ANSELME, LEANDRE.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, & souffrez un discours,
Qui cherche le repos & l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille;
Mais comme votre pere ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flater, & vous déguiser rien:

G 5

Bref,

Bref, comme je voudrois d'une ame franche
& pure

Que l'on fit à mon sang en pareille aventure.
Sçavez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour ?
A combien de discours, & de traits de risée
Votre entreprise d'hier est par tout exposée ?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces

lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse ;
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de
goueuse ?

J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi :
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on
la méprise.

Ah ! Léandre, sortez de cet abaissement.
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meil-
leures.

Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solemnité,
Et la plus belle femme a très-peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeunesse, & ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréa-
bles ;

Mais ces félicités ne sont guères durables,
Et, notre passion allentissant son cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais
jours :

De là viennent les soins, les soucis, les misères,
Les fils déshérités par le courroux des peres.

L E A N D R E.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
Je sçai combien je dois à cet honneur insigne
Que

Que vous me voulez faire, & dont je suis indigne ;

Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille, & quelle est sa vertu :
Aussi veux-je tâcher....

A N S E L M E.

On ouvre cette porte ;
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

S C E N E V.

L E L I E, M A S C A R I L L E.

M A S C A R I L L E.

Bien-tôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

L E L I E.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes ?
De quoi te peux-tu plaindre ? ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis ?

M A S C A R I L L E.

Couci-couci.
Témoin les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez par sermens authentiques
Adorer pour leurs Dieux la Lune & le Soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie ;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'ense, croît jus-
qu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

L E L I E.

Pourroit-on se forcer à plus de retenuë ?
Je ne l'ai presque point encore entretenuë.

M A S C A R I L L E.

Oui ; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas ;

Par vos gestes, durant un moment de repas,
 Vous avez aux soupçons donné plus de matière,
 Que d'autres ne feroient dans une année entière.

L E L I E.

Et comment donc ?

M A S C A R I L L E.

Comment ? chacun a pû le voir.
 A table où Trufaldin l'oblige de se seoir,
 Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur
 elle,

Rouge, tout interdit, jouant de la prune,
 Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit.
 Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle bâ-
 voit,

Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
 Sans le vouloir rinser, sans rien jeter à terre,
 Vous bûviez sur son reste, & montriez d'affecter
 Le côté qu'à sa bouche elle avoit sçu porter.
 Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
 Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
 Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
 Et les avaliez tous ainsi que des pois gris.
 Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
 Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
 Dont Trufaldin heurté de deux coups trop pres-
 sans,

A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
 Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle:
 Et puis après cela votre conduite est belle ?
 Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
 Malgré le froid, je suë encor de mes efforts.
 Attaché dessus vous comme un joueur de boule
 Après le mouvement de la sienne qui roule,
 Je pensois retenir toutes vos actions,
 En faisant de mon corps mille contorsions.

L E L I E.

Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des
 choses,
 Dont tu ne ressens pas les agréables causes !
 Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
 Faire

Faire force à l'amour qui m'impose des loix.
Déformais : ...

SCENE VI.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

T R U F A L D I N.

[à Lélie.]

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret ?

L E L I E.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

[Lélie entre dans la maison de Trufaldin.]

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

T R U F A L D I N.

Ecoute : sçais-tu bien ce que jè viens de faire ?

M A S C A R I L L E.

Non : mais, si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le sçavoir.

T R U F A L D I N.

D'un chêne grand & fort,
Dont près de deux cens ans ont déjà fait le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressement de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur le champ avec beaucoup d'ardeur

[Il montre son bras.]

Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais plus que
trente gaules

Propre, comme je pense, à roffer les épaules;
Car il est bien en main, vert, noueux & massif.

M A S C A R I L L E.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

T R U F A L D I N.

Pour toi premièrement, puis pour ce bon Apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer
d'une autre,

Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

M A S C A R I L L E.

Quoi? vous ne croyez pas....

T R U F A L D I N.

Ne cherche point d'excuse.

Lui-même heureusement a découvert sa ruse,
En disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain;
Il n'a pas aperçu Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout oui parole pour parole;
Et je ne doute point, quoi qu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

M A S C A R I L L E.

Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous
affronte,

Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

T R U F A L D I N.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser, mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe & du long & du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

M A S C A R I L L E.

Oui-da, très-volontiers, je l'épousterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

[à part.]

Ah! vous serez roffé, Monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout.

S C E N E V I I I.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN à *Lélie*, après avoir heurté
à sa porte.

UN mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'impositeur, vous osez au-
jourd'hui
Dupper un honnête homme, & vous jouer de lui?

M A S C A R I L L E.

Feindre avoir vû son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée?

TRUFALDIN bat *Lélie*.

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LELIE à *Mascarille* qui le bat aussi.

Ah coquin!

M A S C A R I L L E.

C'est ainsi

Que les fourbes

L E L I E.

Bourreau!

M A S C A R I L L E.

Sont ajustés ici.

Gardez-moi bien cela.

L E L I E.

Quoi donc? je serois homme...:

M A S C A R I L L E le battant toujours, & le chassant,
Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous affomme.

T R U F A L D I N.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.

[*Mascarille* suit *Trufaldin*, qui rentre dans sa
maison.]

L E L I E. revenant.

A moi par un valet cet affront éclatant!

L'au-

L'auroit-on pû prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de mal-traiter son maître?

MASCARILLE à la fenêtre de Trufaldin.

Peut-on vous demander comme va votre dos?

LELIE.

Quoi ! tu m'oses encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiscrette;
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LELIE.

Ah ! je me vengerai de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LELIE.

Moi ?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez apperçû Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pû surprendre un mot dit à Célie ?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendrait cette prompte sortie ?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sçai si souvent vous jouez au piquet ;
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O ! le plus malheureux de tous les misérables !
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi ?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
Par-là, j'empêche au moins que, de cet artifice
Je

Je ne sois soupçonné d'être Auteur ou complice.

L E L I E.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

M A S C A R I L L E.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement :
Et puis , je vous dirai , sous ce prétexte utile ,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la chose est faite , & , si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi ,
Soit ou directement , ou par quelqu'autre voye ,
Les coups sur votre rable assenés avec joye ,
Je vous promets , aidé par le poste où je suis ,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

L E L I E.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse ,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse ?

M A S C A R I L L E.

vous le promettez donc ?

L E L I E.

Oui , je te le promets.

M A S C A R I L L E.

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entre-
prenne.

L E L I E.

Soit.

M A S C A R I L L E.

Si vous y manquez , votre fièvre quaraine.

L E L I E.

Mais tien-moi donc parole , & songe à mon repos.

M A S C A R I L L E.

Allez quitter l'habit , & graisser votre dos.

L E L I E *seul.*

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace ,
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce !

M A S-

MASCARILLE *sortant de chez Trufaldin.*
 Quoi ! vous n'êtes pas loin ? sortez vite d'ici ;
 Mais, sur-tout, gardez-vous de prendre aucun
 souci :

Puisque je suis pour vous, que cela vous suffise :
 N'aidez point mon projet de la moindre entre-
 prise :

Demeurez en repos.

LELIE *en sortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE *seul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

S C E N E IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

M Ascarille, je viens te dire une nouvelle,
 Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
 A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
 Qui n'est pas noir pourtant, & sent assez son bien,
 Arrive accompagné d'une vieille fort have,
 Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
 Que vous vouliez ; pour elle il paroît fort zélé.

M A S C A R I L L E.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
 Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre ?
 Sortant d'un embarras, nous entrons dans un
 autre.

Envain nous apprenons que Léandre est au point
 De quitter la partie, & ne nous troubler point,
 Que son pere, arrivé contre toute espérance,
 Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
 Qu'il a tout fait changer par son autorité,
 Et va dès aujourd'hui conclure le traité :
 Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
 S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous
 reste.

Tout-

Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croi que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le tems qui sera nécessaire,
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol, par qui, l'on n'en
sçait rien,

Eux autres rarement passent pour gens de bien ;
Je veux adroitement sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner le drôle.
Je sçai des Officiers de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés ;
Dessus l'avidé espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourse est criminelle, & paye son délit.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

A H chien ! ah double chien ! mâtine de cervelle,
Ta persécution sera-t-elle éternelle !

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'exemt balafre
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit cofré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagème :
Je ne sçaurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement,
J'en répons sur sa mine, & je le cautionne :
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leurs
corps,

Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sçait pas que cet Egyptien
Est déjà là dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu ; certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCENE II.

MASCARILLE *seul*.

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prod'ge.
On diroit, & pour moi j'en suis persuadé,
Que

Que ce démon brouillon dont il est possédé
Se plaife à me braver, & me l'aille conduire
Par tout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, & malgré tous ces
coups,

Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion;

Mais ils viennent; songeons à l'exécution.
Cette maison meublée est en ma bien-séance,
Je puis en disposer avec grande licence;
Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé,
Nul que moi ne s'y tient, & j'en garde la clé!
O Dieu! qu'en peu de tems on a vû d'avantures!
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures!

S C E N E III.

C E L I E , A N D R E S .

A N D R E S .

V Ous le sçavez, Célie, il n'est rien que mon
cœur

N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avoit mis mon
courage,

Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi;
Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sçut ranger votre amant;
Sans que mille accidens ni votre indifférence
Ayent pû me détacher de ma persévérance.

Depuis, par un hazard, d'avec vous séparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'eusse auguré,
Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems ni peine:

Enfin,

Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
 Et plein d'impatience apprenant votre sort,
 Que pour certain argent qui leur importoit fort,
 Et qui de tous vos gens détournait le naufrage,
 Vous aviez en ces lieux été mise en otage,
 J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
 Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît :
 Cependant on vous voit une morne tristesse
 Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
 Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
 Venise, du butin fait parmi les combats,
 Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre ;
 Que si comme devant il vous faut encor suivre,
 J'y consens, & mon cœur n'ambitionnera
 Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous
 plaira.

C E L I E.

Votre zèle pour moi visiblement éclate,
 Pour en paroître triste il faudroit être ingrate,
 Et mon visage aussi, par son émotion,
 N'explique point mon cœur en cette occasion.
 Une douleur de tête y peint sa violence,
 Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
 Notre voyage, au moins pour trois ou quatre
 jours,
 Attendrait que ce mal eût pris un autre cours.

A N D R E S.

Autant que vous voudrez, faites qu'il se diffère.
 Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
 Cherchons une maison à vous mettre en repos.
 L'écrirai que voici s'offre tout à propos.

S C E N E IV.

C E L I E, A N D R E S, M A S C A R I L L E
déguisé en Suisse.

A N D R E S.

S Eigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître ?
 M A S-

M A S C A R I L L E.

Moi pour servir à fous.

A N D R E S.

Pourrions-nous y bien être?

M A S C A R I L L E.

Oui, moi pour d'étrancher chappon champre
carni.

Ma che non point locher te gent te mechant fi.

A N D R E S.

Je croi votre mai on franche de tout ombrage.

M A S C A R I L L E.

Fous nouveau tans sti fil, moi soir à la fissache.

A N D R E S.

Oui.

M A S C A R I L L E.

La Matame est-il mariache al Monsieur.

A N D R E S.

Quoi?

M A S C A R I L L E.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur.

A N D R E S.

Non.

M A S C A R I L L E.

Mon foï pien choli, senir pour marchantise,
 Ou pien pour temander à la palais chouffice,
 La procès il faut rien, il coûter tant d'archant;
 La procurer larron, l'Afocat pien méchant.

A N D R E S.

Ce n'est pas pour cela.

M A S C A R I L L E.

Fous tunc mener sti file
 Pour senir pourmener & récarter la file.

A N D R E S.

[à Célie.]

Il n'importe. Je suis à vous dans un moment;
 Je vais faire venir la vieille promptement;

Con.

Contremander aussi notre voiture prête.

M A S C A R I L L E.

Li ne porte pas pien.

A N D R E S.

Elle a mal à la tête.

M A S C A R I L L E.

Moï chafoir te pon fin, & te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit mailon.

[*Célie, Andrés & Mascarille entrent dans la maison.*]

S C E N E V.

L E L I E *seul.*

Q U E l que soit le transport d'une ame impa-
tiente,

Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, & voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.

S C E N E VI.

A N D R E S, L E L I E.

L E L I E à *Andrés qui sort de la maison.*

D E m a n d e z vous quelqu'un dedans cette de-
meure?

A N D R E S.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

L E L I E.

A mon pere pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

A N D R E S.

Je ne sçai; l'écriteau marque au moins qu'on
la loué;

Lisez.

LE-

L É L I E.

Certes, ceci me surprend, je l'avouë.
 Qui diantre l'auroit mis? & par quel intérêt....
 Ah! ma foi je devine à peu près ce que c'est;
 Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

A N D R E S.

Peut-on vous demander quelle est cette aventure?

L É L I E.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret;
 Mais pour vous il n'importe, & vous serez discret.
 Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
 Comme je conjecture, au moins ne sçauroit être
 Que quelque invention du valet que je di,
 Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
 Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyp-
 tienne,
 Dont j'ai l'ame piquée, & qu'il faut que j'ob-
 tienne;
 Je l'ai déjà manquée, & même plusieurs coups.

A N D R E S.

Vous l'appellez?

L É L I E.

Célie.

A N D R E S.

Hé! que ne disiez-vous?
 Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans
 doute

Epargné tous les soins que ce projet vous coûte.

L É L I E.

Quoi! vous la connoissez?

A N D R E S.

C'est moi, qui maintenant
 Viens de la racheter.

L É L I E.

O discours surprenant!

A N D R E S.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre
Terme I. H *An*

Au logis que voilà je venois de la mettre,
Et je suis très ravi dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LELIE.

Quoi ? j'obtiendrois de vous le bonheur que
j'espère ?
Vous pourriez

ANDRES *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LELIE.

Que pourrai-je vous dire ? & quel remerciement...

ANDRES.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nul-
lement.

SCENE VII.

LELIE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE. *à part.*

HE bien, ne voilà pas mon enragé de maître !
Il nous va faire encor quelque nouveau bis-
fêtre.

LELIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu !
Approche, Mascarille, & fois le bien venu.

MASCARILLE.

Moï souisse ein chant t'honneur, moï non point
Maquerille,

Chai point sentre jamais le fame ni le fille.

LELIE.

Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foi !

MASCARILLE.

Allez fous pourmener sans toi rire te moi.

LELIE.

Va, va, leve le masque, & reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié tiable mon foi chamais toi chai connoître.

LE.

L E L I E.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

M A S C A R I L L E.

Si toi point en aller, chai paille-ein cou te point.

L E L I E.

Ton jargon Allemand est superflu, te dis-je ;
 Car nous sommes d'accord, & sa bonté m'oblige.
 J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
 Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

M A S C A R I L L E.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
 Je me désuiffe donc, & redeviens moi-même.

A N D R E S.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu :
 Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

S C E N E V I I I.

L E L I E , M A S C A R I L L E.

L E L I E.

H E bien, que diras-tu ?

M A S C A R I L L E.

Que j'ai l'ame ravie
 De voir d'un beau succès notre peine suivie !

L E L I E.

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
 Et ne pouvois me croire en cet événement ?

M A S C A R I L L E.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
 Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

L E L I E.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
 Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
 Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

M A S C A R I L L E.

Soit ; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCÈNE IX.

CELIE, ANDRES, LELIE,
MASCARILLE.

ANDRES.

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LELIE.

Ah! quel bonheur au mien pourroit être égalé!

ANDRES.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable,
 Si je ne l'avouois, je serois condamnable;
 Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
 S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
 Jugez dans le transport où sa beauté me jette,
 Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette;
 Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas:
 Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos
 pas.

SCÈNE X.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE *après avoir chanté.*

JE chante, & toutefois je n'en ai guère envie.
 Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie;
 Hem; vous m'entendez bien.

LELIE.

C'est trop; je ne veux plus
 Te demander pour moi de secours superflus.
 Je suis un chien, un traître, un bourreau dé-
 testable,
 Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
 Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
 Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
 Après

Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

S C E N E X I.

M A S C A R I L L E *seul.*

V Oilà le vrai moyen d'achever son destin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licentier mes soins & mon appui,
Je veux, quoiqu'il en soit, le servir malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de
gloire;
Et les difficultés dont on est combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu.

S C E N E X I I.

C E L I E , M A S C A R I L L E.

C E L I E à Mascarille qui lui a parlé bas.

Q Uoique tu veuilles dire, & que l'on se pro-
pose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort prêts de s'accorder,
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre;
Et que très-fortement, par de différens nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour & la puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes penfers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts:
Ou', s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flâme,

Atu moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence,
Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espérer.

M A S C A R I L L E.

Ce sont, à dire vrai, de très-fâcheux obstacles,
Et je ne sçai point l'art de faire des miracles;
Mais je veux employer mes efforts plus puissans,
Remuer Terre & Ciel, m'y prendre de tous sens
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

S C E N E XIII.

H I P P O L I T E , C E L I E.

H I P P O L Y T E.

D Epuis votre séjour, les Dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux;
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidèles,
Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous sçavez les frapper,
Et mille libertés à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amans sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

C E L I E.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop
bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien :

Ils

Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;
Et sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des desirs à Léandre & Lélie.

CELIE.

Je croi qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consolerez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable,
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand;
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'y laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine & sans colere,
Ramené sous mes loix par le pouvoir d'un pere.

SCENE XIV.

CELIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle ! & succès surprenant !
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CELIE.

Qu'est-ce donc ?

MASCARILLE.

Ecoutez voici sans flaterie . . .

CELIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie & pure Comédie.

La vieille Egyptienne à l'heure même....

C E L I E.

Hé bien?

M A S C A R I L L E.

Passoit dedans la place, & ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
L'ayant de près au nez long-tems considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues
ou flèches,

Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arra-
cher

Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve,
bagace;

D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
Et laissent voir à nud deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.

Andrés & Trufaldin à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'avanture,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut sçavoir qui causoit cette hu-
meur;

Celle qui la première avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émue,
Ayant sur Trufaldin long-tems tenu la vâë,
C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes
yeux,

Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, Seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, & dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentoïs tant;
Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le sçavez, en mes mains votre fille
Dont j'élevois l'enfance, & qui, par mille traits,

Fai-

Faisoit voir dès quatre ans sa grace & ses attraits ;
Celle que vous voyez , cette infâme sorcière ,
Dedans notre maison se rendant familière ,
Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur ,
Votre femme , je croi , conçût tant de douleur ,
Que cela servit fort pour avancer sa vie ;
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux ,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux :
Mais il faut maintenant , puisque je l'ai connuë ,
Qu'elle fasse sçavoir ce qu'elle est devenuë.
Au nom de Zanobio Ruberti , que sa voix
Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois ,
Andrés ayant changé quelque tems de visage ,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage ;
Quoi donc ! le Ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement ,
Et que j'avois pû voir , sans pourtant reconnoître
La source de mon sang & l'auteur de mon être !
Oui , mon pere , je suis Horace votre fils ;
D'Albert , qui me gardoit , les jours étant finis ,
Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes ,
Je sortis de Bologne , & quittant mes études ,
Portai durant six ans mes pas en divers lieux ,
Selon que me poussoit un désir curieux :
Pourtant , après ce tems , une secrète envie
Me pressa de revoir les miens & ma patrie :
Mais dans Naples , hélas ! je ne vous trouvai plus ,
Et n'y sçus votre sort que par des bruits confus :
Si bien , qu'à votre quête ayant perdu mes peines ,
Venise pour un tems borna mes courses vaines ;
Et j'ai vécu depuis , sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartés que d'en sçavoir le nom.
Je vous laisse à juger si , pendant ces affaires ,
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.
Enfin , pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir ,
Par la confession de votre Egyptienne ,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour
sienne ;
Andrés est votre frere ; & comme de sa sœur

Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon
maître,

Dont le pere témoin de tout l'événement,
Donne à cet hymenée un plein consentement;
Et pour mettre une joye entiere en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantés.

C E L I E.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

M A S C A R I L L E.

Tous viennent sur mes pas , hors les deux
championnes,

Qui du combat encor remettent leurs personnes.
Léandre est de la troupe , & votre pere aussi.
Moi je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lors qu'à ses vœux on croit le plus
d'obstacle,

Le Ciel en sa faveur produit comme un miracle.

H I P P O L Y T E. [*Mascarille sort.*]

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus,
Mais les voici venir.

S C E N E X V.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE,
CELIE, HIPPOLYTE, LEANDRE,
ANDRES.

T R U F A L D I N.

A H, ma fille?

C E L I E.

Ah, mon pere!

T R U F A L D I N.

sais-tu déjà comment le Ciel nous est prospere?
CE-

C E L I E.

J'en viens d'entendre ici le succès merveilleux.

H I P P O L Y T E à *Léandre*.

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

L E A N D R E.

Un généreux pardon est ce que je désire;
Mais j'atteste les Cieux, qu'en ce retour soudain
Mon pere fait bien moins que mon propre
dessein.

A N D R E S à *Célie*.

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la sçut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

C E L I E.

Pour moi, je me blâmois, & croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très-
haute.

Je ne pouvois sçavoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux & si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flâme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon
ame.

T R U F A L D I N à *Célie*.

Mais en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les loix d'hyménée?

C E L I E.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

S C E N E D E R N I E R E.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE,
CELIE, HIPPOLYTE, LELIE, LEAN-
DRE, ANDRES, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E à *Lélie*.

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir;

H 6

Et

Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
 Vous armerez encor votre imaginative?
 Par un coup imprévu des destins les plus doux
 Vos vœux sont couronnés, & Célie est à vous.

LELIE.

Croirai-je que du Ciel la puissance absolue....

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE,

La chose est résolue.

ANDRES à Lélie.

Je m'acquite par-là de ce que je vous dois.

LELIE à Mascarille.

Il faut que je t'embrasse & mille & mille fois
 Dans cette joye.

MASCARILLE.

Ahi, ahi, doucement, je vous prie.
 Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
 Si vous la caressez avec tant de transport;
 De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN à Lélie.

Vous sçavez le bonheur que le Ciel me renvoye;
 Mais puisqu'un même jour nous met tous dans
 la joye,

Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
 Et que son pere aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque
 fille

Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
 A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
 J'ai des démangeoisons de mariage aussi.

ANSELMÉ.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; & que les C'eux prosperes
 Nous donnent des enfans dont nous soyons les
 peres.

F I N.

LE

LE DÉPIT
AMOUREUX,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

ALBERT, pere de Lucile & d'Ascagne.
 POLIDORE, pere de Valere.
 LUCILE, fille d'Albert.
 ÂSCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.
 ERASTE, amant de Lucile.
 VALERE, fils de Polidore.
 MARINETTE, suivante de Lucile.
 FROSINE, confidente d'Ascagne.
 ME'TAPHRASTE, pédant.
 GROS-RÈNE, valet d'Eraste.
 MASCARILLE, valet de Valere.
 LA RAPIERE, bréteur.

La Scène est à Paris.

BIBLIOTHECA
VNIV. REG. CRACOV. VIEN. S.
CRACOVENSIS



LE DÉPIT AMOUREUX.



LE DÉPIT

AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, GROS-RENE,

ERASTE.

VEUX-TU que je te die? une atteinte secrète
Ne laisse point mon ame en une bonne
affiette;

Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses
repartir,

Il craint d'être la duppe, à ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne
te trompe.

GROS-RENE.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais
tour,

Je dirai, n'en déplaise à Monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'hommeie,
Et se connoître mal en physionomie.

Les

104 LE DEPIT AMOUREUX,

Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes ni rusés.

Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens
guères,

Et suis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en
croi rien.

Je ne voi point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pû prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour,
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par con-
trainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri,
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'au-
tres flâmes.

Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joye ou bien d'indifférence,
M'empoisonne à tous coups leurs plus char-
mans appas,

Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.

Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
Et, sur ses déplaisirs & son impatience
Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
Toi-même, penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait?

Et, si tu n'en crois rien, di-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-RENE.

Peut-être que son cœur a changé de désirs,
Connoissant qu'il pouvoit d'inutiles soupirs.

ERAS-

E R A S T E.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat,
Qu'elle puisse rester en un paisible état.
De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence;
Et, si de cette vûe on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein:
Enfin, croi-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame;
Et l'on ne sçauroit voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

G R O S - R E N É.

Pour moi, je ne sçai point tant de philosophie;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aïlle affliger sans sujet ni demi.
Pourquoi subtiliser, & faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer?
Laissons venir la fête avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode chose;
Je n'en prends point, pour moi, sans bonne
& juste cause;
Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune,
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse autant pour moi:
Mais j'en suis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je
t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heu-
reux,
Si Mascarille ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise,
Jodelot par plaisir la caresse & la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
A son exemple aussi j'en rirai tout mon saoul,
Et

106 LE DEPIT AMOUREUX,

Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENE.

Mais je la vois qui passe.

SCENE II.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE.

GROS-RENE.

ST? Marinette.

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là?

GROS-RENE.

Ma foi,

Demande, nous étions tout-à-l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, Monsieur! depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou
je meure.

ERASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi....

ERASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas

Au Temple, au cours, chez vous, ni dans la
grande place.

GROS-RENE.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher?

MARI-

MARINETTE.

Quelqu'un en vérité,
Qui pout vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse en un mot.

ERASTE.

Ah! chere Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète?
Ne me déguise point un mystère fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des Dieux, di-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant
mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
Quel garant est-ce encor que votre amour de-
mande?
Que lui faut-il?

GROS-RENE.

A moins que Valere se pendre,
Bagatelle, son cœur ne s'assûtera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENE.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE.

De Valere? Ha! vraiment la pensée est bien
belle!

Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyois du sens, & jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment:
Mais, à ce que je voi, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENE.

Moi jaloux? Dieu m'en garde, & d'être assez
badin

Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.

Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'o.

108 LE DEBIT AMOUREUX,

L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te
plût :

Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût ?

M A R I N E T T E.

En effet, tu dis bien ; voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître ;
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival.

Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse ;
Et j'en sçai tel, qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.

Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'om-
brage,

C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela Seigneur Erasle, en passant vous soit dit.

E R A S T E.

Hé bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'ap-
prendre ?

M A R I N E T T E.

Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre.
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, & sortez hors de doute ;
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

E R A S T E lit.

Vous m'avez dit que votre amour

Etoit capable de tout faire ;

Il se couronnera lui-même dans ce jour,

S'il peut avoir l'aveu d'un pere.

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,

Je vous en donne la licence ;

Et si c'est en votre faveur,

Je vous réponds de mon obéissance.

Ah ! quel bonheur ! ô toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité ;

GROS.

G R O S - R E N É.

Je vous le disois bien: contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

E R A S T E *relit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur;

Je vous en donne la licence;

Et si c'est en votre faveur,

Je vous réponds de mon obéissance.

M A R I N E T T E.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bien tôt un tel écrit.

E R A S T E.

Ah! cache-lui, de grace; une peur passagère
Où mon ame a crâ voir quelque peu de lumière;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pû lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

M A R I N E T T E.

Ne parlons point de mort, ce n'en est point le
tems.

E R A S T E.

Au reste, je te dois beaucoup, & je prétends
Reconnoître dans peu de la bonne manière
Les soins d'une si noble & si belle courrière.

M A R I N E T T E.

A propos; sçavez-vous où je vous ai cherché,
Tantôt encore?

E R A S T E.

Hé bien?

M A R I N E T T E.

Tout proche du marché?

Où vous sçavez.

E R A S T E.

Où donc?

M A R I N E T T E.

Là... dans cette boutique

de

110 LE DEPIT AMOUREUX,

Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promit, de sa grace une bague.

ERASTE.

Ha ! j'entends,

GROS-RENE'.

La matoïse !

ERASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse :
Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENE'.

Ho, que non !

ERASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire ; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte
à la prendre

GROS-RENE'.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre.
Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable ?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je....

MARINETTE.

Alors comme alors,

Pour vous on employera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre :

Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ERAS-

ERASTE.

Adieu, nous en sçaurons le succès dans ce jour.

[*Erasle relit la lettre tout bas.*]

MARINETTE à Gros-René.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENE'.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir;

GROS-RENE'.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENE'.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENE'.

Adieu, chere comète, arc-en-ciel de mon ame.

[*Marinette sort.*]Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENE'.

Je plains le pauvre hère;
Sçachant ce qui se passe.

SCENE III.

VALERE, ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

HE bien, Seigneur Valere?
VA.

112 LE DÉPIT AMOUREUX,

V A L E R E.

Hé bien Seigneur Erasme ?

E R A S T E.

En quel état l'amour ?

V A L E R E.

En quel état vos feux ?

E R A S T E.

Plus forts de jour en jour.

V A L E R E.

Et mon amour plus fort.

E R A S T E.

Pour Lucile ?

V A L E R E.

Pour elle.

E R A S T E

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

V A L E R E.

Et votre fermeté

Doit être un rare exemple à la postérité.

E R A S T E.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens :

Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que
l'on m'aime.

V A L E R E.

Il est très-naturel, & j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je serois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

E R A S T E.

Lucile cependant....

V A L E R E.

Lucile dans son ame

Rend

Rend tout ce que je veux qu'elle rende à m
flâme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant

Que vous pourriez penser.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grace.

VALERE.

Moi, je sçai que j'y tiens une assez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abusez point; croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,

Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur... non votre ame en seroit altérée.

VALERE.

Si je vous osois moi découvrir en secret....
Mais je vous fâcherois, & veux être discret.

ERASTE.

Vray ment vous me poussez, &, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALERE *après avoir lu.*

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet espoir si certain....

114 LE DEPIT AMOUREUX,]

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, Seigneur Eraste.

GROS-RENE'.

Il est fou le bon sire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes, il me surprend, & j'ignore entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENE'.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Oui, je le voi paroître.
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCENE IV.

ERASTE, MASCARILLE, GROS-RENE'.

MASCARILLE *à part.*

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un Patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENE'

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE'.

Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Et ne demeure point, car tout de ce pas même
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extrême.
Doucement, Mascarille.

MAS-

MASCARILLE.

Ha ! Monsieur, serviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vite : hé quoi ? vous fais-je peur ?

MASCARILLE.

Je ne croi pas cela de votre courtoisie.

ERASTE.

Touche ; nous n'avons plus sujet de jalousie ;
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu !

ERASTE.

Gros-René sçait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENE.

Sans doute : & je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité :
Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneutie
Soit des-énamourée, ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ai sçu qu'en ses amours ton maître étoit trop
bien,

Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.

Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;
Et mille fois, sçachant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.
On offense un brave-homme alors que l'on l'a-
buse ;

Mais d'où diantre, après tout, avez-vous sçu
la ruse ?

116 LE DÉPIT AMOUREUX,

Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres
& moi,

Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète,
Qui rend de nos amans la flâme satisfaite.

ERASTE.

Hé! que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Er ne sçai pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
Que sous ce faux semblant qui trompe tout
le monde,

En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a ferré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah! Gros-René.

GROS-RENÉ.

Monsieur.

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
[à Mascarille.]

Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi? Lucile est la femme....

MAS-

MASCARILLE.

Non, Monsieur, je raillois.

ERASTE.

Ha ! vous raillez, infâme ?

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il est donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas :

Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Assûre

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ERASTE.

[*Tirant son épée.*]

Veux-tu dire ? Voici,

Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sorte harangue.

Hé, de grace, plutôt, si vous le trouvez bon,

Donnez-moi vite ment quelques coups de bâton,

Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai :

Mais peut-être, Monsieur, que je vous fâcherai.

I 2

ERAS-

118 LE DEPIT AMOUREUX,

ERASTE.

Parle: mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes & les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi si j'impose,
En tout ce que j'ai dit ici la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vrai?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit:
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud,
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès
chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraut!

MASCARILLE.

Et de grand cœur.

C'est ce que je demande.

[Mascarille sort.]

ERASTE.

Hé bien?

GROS-RENE.

Hé bien, Monsieur?

Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ERAS-

ERASTE.

Las ! il ne l'est que trop , le bourreau détestable.
 Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit ,
 Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit ,
 Marque bien leur concert , & que c'est une baye
 Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

SCENE V.

ERASTE , MARINETTE , GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt sur le soir ,
 Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oses-tu me parler , ame double & traîtresse ;
 Va , fors de ma présence , & dis à ta maîtresse
 Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix ,
 Et que voilà l'état , insâine ! que j'en fais.

[Il déchire la lettre & sort.]

MARINETTE.

Gros-René , di-moi donc , quelle mouche le
 pique ?

GROS-RENE'.

M'oses-tu bien encor parler , femelle inique ?
 Crocodile trompeur , de qui le cœur félon
 Est pire qu'un satrape , ou bien qu'un lestrigon ?
 Va , va rendre réponse à ta bonne maîtresse ,
 Et lui di bien & beau , que malgré sa souplesse ,
 Nous ne sommes plus sots ni mon maître ni
 moi ,

Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE seule.

Ma pauvre Marinette , es-tu bien éveillée ?
 De quel démon est donc leur ame travaillée ?
 Quoi ? faire un tel accueil à nos soins obligeans ?
 O ! que ceci chez nous va surprendre les gens !

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

ASCAGNE, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici ?

Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,

Où que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement : Ici de tous côtés on découvre aisément, Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon silence !

FROSINE.

Ouais ! ceci doit donc être un important secret.

ASCAGNE.

Trop, puisque je le fie à vous-même à regret, Et que, si je pouvois le cacher davantage, Vous ne le sauriez point.

FROSINE.

Ha ! c'est me faire outrage. Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu ?

Moi,

Moi, nourrie avec vous, & qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance,
Qui sçais....

ASCAGNE.

Oui, vous sçavez la secrette raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe & ma
maison;

Vous sçavez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Qui relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort,
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute, où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sçût rien du mystère
Qui masque ainsi mon sexe, & l'a rendu mon pere?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez,
Est une affaire aussi qui m'embarasse assez:
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre
close,

Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vint au jour,
Le Testament d'un oncle abondant en richesse,
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mere fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez
nourrie,

(Votre mere d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis,)
En faveur des présens le secret fut promis.
Albert ne l'a point sçu de nous, & pour sa femme
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,

Son trépas imprévu ne put rien découvrir;
 Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
 Avec celle de qui vous tenez la naissance.
 J'ai sçu, qu'en secret même, il lui faisoit du bien,
 Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
 D'autre part, il vous veut porter au mariage,
 Et comme il le prétend, c'est un mauvais lan-
 gage :

Je ne sçai s'il sçauroit la supposition
 Sans le déguisement; mais la digression
 Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre.
 Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

A S C A G N E.

Sçachez donc que l'amour ne sçait point s'abuser,
 Que mon sexe à ses yeux n'a pû se déguiser,
 Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
 Ont sçu trouver le cœur d'une fille peu forte:
 J'aime enfin.

F R O S I N E.

Vous aimez?

A S C A G N E.

Frosine, doucement.

N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement;
 Il n'est pas tems encore; &c, ce cœur qui soupire,
 A bien, pour vous surprendre, autre chose à
 vous dire.

F R O S I N E.

Et quoi?

A S C A G N E.

J'aime Valere.

F R O S I N E.

Ha! vous avez raison.

L'objet de votre amour! lui dont à la maison
 Votre imposture enleve un puissant héritage,
 Et, qui de votre sexe ayant le moindre ombrage,
 Verroit incontinent ce bien lui retourner!
 C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

A S C A G N E.

J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre ame:
 Je suis sa femme.

FRAN

FROSINE.

O Dieux ! sa femme !

ASCAGNE.

Oui, sa femme.

FROSINE.

Ha ! certes celui-là l'emporte, & vient à bout
De toute ma raison.

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore ?

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.

Ho ! poussez, je le quitte, & ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent con-
fondus.

A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'en-
tendre.

Valere, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté,
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flâme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon
ame ;

Je voulois que Lucile aimât son entretien,
Je blâmois ses rigueurs, & les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en dé-
fendre,

Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit
prendre.

C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit,
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit,
Et ses vœux rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon

ame.

124 LE DÉPIT AMOUREUX,

Ainsi mon cœur, Frofine, un peu trop foible,
hélas !

Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chere, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer ; mais sous le nom d'autrui,
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop
aimable

Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sçus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flatoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée ;
Mais que voyant mon pere en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens ;
Qu'ainsi de notre amour nous serions un mystère
Dont la nuit seulement seroit depositaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter,
Qu'il me verroit alors la même indifférence,
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence,
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien,
Enfin, sans m'arrêter à toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROFINE.

Ho, ho ! les grands talens que votre esprit possède !
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide !
Cependant vous avez été bien vite ici,
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être sçûe ?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut
l'arrêter,
Ses projets seulement vont à se contenter,
Et pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,

Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me déconvre à vous,
Afin que vos conseils... Mais voici cet éponx.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

SI vous êtes tous deux en quelque conférence,
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faîtes, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valere
Auroit, si j'étois fille, un peu trop scû me plaire,
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur,

VALERE.

Ces protestations ne coûtent pas grand' chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose:
Mais vous seriez bien pris si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que regnant dans
votre ame.

Je voudrois de bon cœur couronner votre âme.

VALERE.

Et si c'étoit quelqu'une, qu'on pût votre secours
Vous puissiez être utile au bonheur de mes jours?

126 LE DEPIT AMOUREUX,

A S C A G N E.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

V A L E R E.

Cette confession n'est pas trop obligeante.

A S C A G N E.

Hé, quoi ? vous voudriez, Valere, injustement,
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,

Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse ?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

V A L E R E.

Mais cela n'étant pas ?

A S C A G N E.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, & vous le devez prendre
Tout de même.

V A L E R E.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel fasse un grand miracle en
vous ;

Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

A S C A G N E.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser,
Quand il s'agit d'aimer, enfin je suis sincère.
Je ne m'engage point à vous servir, Valere,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous avez pour moi le même sentiment ;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et, que si j'étois fille, une flâme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

V A L E R E.

Je n'avois jamais vû ce scrupule jaloux ;
Mais tout nouveau qu'il est, ce mouvement
m'oblige,

Et

Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard ?

VALERE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais

Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bien-tôt à vous dire un important mystère.
Où l'effet de ces mots me fera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être ?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui ne sçauoit paroître,
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Ascagne, & croyez par avance
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor tems ; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre discours m'étonne.

Plût à Dieu que ma sœur...

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison

De m'expliquer, vous dis-je.

VA.

128 LE DE PIT AMOUREUX,

V A L E R E.

Et pourquoi ?

A S C A G N E.

Pour raison.
Vous sçaurez mon secret, quand je sçaurai le vôtre.

V A L E R E.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre :

A S C A G N E.

Ayez-le donc ; & lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

V A L E R E.

Adieu, j'en suis content.

A S C A G N E.

Et moi content, Valere.

[*Valere sort.*]

F R O S I N E.

Il croit trouver en vous l'affistance d'un frere.

S C E N E III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE,
MARINETTE.

LUCILE à Marinette les trois premiers vers.

C'En est fait ; c'est ainsi que je puis me venger,

Et, si cette action a de quoi l'affliger,

C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.

Mon frere, vous voyez une métamorphose.

Je veux chérir Valere après tant de fierté,

Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

A S C A G N E.

Que dites-vous, ma sœur ? comment ? courir
au change ?

Cette inégalité me semble trop étrange.

L U C I L E.

La vôtre m'e surprend avec plus de sujet.

De

De vos soins autrefois Valere étoit l'objet,
 Je vous ai vû pour lui m'accuser de caprice,
 D'aveugle cruauté, d'orgueil, & d'injustice;
 Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous
 déplaît,
 Et je vous voi parler contre son intérêt.

A S C A G N E.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre :
 Je sçai qu'il est rangé dessous les loix d'une autre,
 Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
 Si vous le rappeliez, & qu'il ne revint pas.

L U C I L E.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
 Et je sçai, pour son cœur, tout ce que j'en
 dois croire,
 Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
 Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment:
 Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
 Lui va faire sçavoir que son ardeur me touche.
 Quoi? mon frere, à ces mots vous restez interdit?

A S C A G N E.

Hâ, ma sœur! si sur vous je puis avoir crédit,
 Si vous êtes sensible aux prières d'un frere,
 Quittez un tel dessein, & n'ôtez point Valere
 Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est
 cher,
 Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
 La puvre infortunée aime avec violence,
 A moi seul de ses feux elle fait confidence,
 Et je vois dans son cœur de tendres mouvemens,
 A domter la fierté des plus durs sentimens.
 Oui! vous auriez pitié de l'état de son ame,
 Connoissant de quel coup vous menacez sa flâme,
 Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
 Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
 Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
 Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
 Et des feux mutuels....

L U C I L E.

Mon frere, c'est assez.
 Je

130 LE DÉPIT AMOUREUX,

Je ne sçai point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

A S C A G N E.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

S C E N E IV.

LUCILE, MARINETTE.

M A R I N E T T E.

LA résolution, Madame, est assez prompte.

L U C I L E.

Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte,
Il court à sa vengeance, & saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

M A R I N E T T E.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même,
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déité,
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sçai, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pû passer entre ces courts momens.

L U C I L E.

Rien ne s'est pû passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ? tu voudrois chercher hors de sa lâcheté,
La secrette raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

M A R I N E T T E.

En effet ; je comprends que vous avez raison,

E

Et que cette querelle est pure trahison.
 Nous en tenons, Madame; & puis prêtons l'oreille
 Aux bons chiens de pendards qui nous chan-
 tent merveille,
 Qui, pour nous accrocher, feignent tant de
 langueur;
 Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
 Rendons nous à leurs vœux, trop foibles que
 nous sommes:
 Foin de notre sottise, & peste soit des hommes.

L U C I L E.

Hé bien, bien qu'il s'en vante, & rie à nos dépens,
 Il n'aura pas sujet d'en triompher long-tems;
 Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
 Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

M A R I N E T T E.

Au moins en pareil cas, est-ce un bonheur
 bien doux,
 Quand on sçait qu'on n'a point d'avantage sur
 nous.
 Marinette eut bon nés, quoi qu'on en puisse dire,
 De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire,
 Quelqu'autre, sous l'espoir du *matrimonion*,
 Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
 Mais moi, *nescio vos*.

L U C I L E.

Que tu dis de folies,
 Et choisis mal ton tems pour de telles faillies?
 Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
 Et si jamais celui de ce perfide amant
 Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je
 pense,
 De vouloir à présent concevoir l'espérance,
 (Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
 Pour me donner celui de me pouvoir venger:)
 Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice
 Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,
 Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
 Je te défends sur-tout de me parler pour lui.
 Au contraire je veux que ton zele s'exprime

132 LE DEPIT AMOUREUX,

A me bien mettre aux yeux la grandeur de son
crime,
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

M A R I N E T T E.

Vrayement, n'ayez point peur, & laissez faire
à nous.

J'ai pour le moins autant de colere que vous
Et je serois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie. . . .
S'il vient. . . .

S C E N E V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

A L B E R T.

R Entrez, Lucile, & me faites venir
Le précepteur, je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Ascagne,
S'il sçait point quel ennui depuis peu l'accom-
pagne.

S C E N E VI.

A L B E R T *seul.*

E N quel gouffre de soins & de perplexité
Nous jette une action faite sans équité?
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-tems souffre bien le sup-
plice,
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & misere jettée;
Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je

Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
 S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
 J'apprehende au retour cette triste nouvelle,
 Las ! vous ne sçavez pas ? vous l'a-t-on annoncé ?
 Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé :
 Enfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
 Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
 Ah. . . .

S C E N E VII.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

*M*andatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu. . . .

METAPHRASTE.

Maître est dit à *magister*.

C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
 si je sçavois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
 Maître, donc. . . .

METAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi ;
 Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre
 ainsi.

Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
 Mon fils me rend chagrin, vous sçavez que je
 l'aime,

Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il est vrai ; *Filio non potest praeferri,
 Nisi filius.*

AL.

134 LE DEBIT AMOUREUX,

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble;
Je vous crois grand latin, & grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré:
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, & cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes
heures,

Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils. L'hymen semble lui faire peur;
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid, & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *sermon*,
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*....

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux & mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

METAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne sçais si dans l'ame
Il ne sentiroit point une secrette flamme;
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu,
Et je l'appergus hier, sans en être appercû,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

ME.

M E T A P H R A S T E.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire ?
Un endroit écarté ? *Latine, secessus ;*
Virgile l'a dit , *Est in secessu locus....*

A L B E R T.

Comment auroit-il pû l'avoir dit ce Virgile ,
Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquille ,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux ?

M A T A P H R A S T E.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites ,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

A L B E R T.

Et moi , je vous dis , moi , que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi , d'auteur , ni de témoin ,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

M E T A P H R A S T E.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo bonos ,*
Comme on dit , *scribendo , sequare peritos.*

A L B E R T.

Homme , ou démon , veux-tu m'entendre sans
conteste ?

M E T A P H R A S T E.

Quintilien en fait le précepte.

A L B E R T.

Soit du causeur ! La peste

M E T A P H R A S T E.

Et dit là dessus doctement
Un mot , que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

A L B E R T.

Je serai le diable qui t'emporte ,
Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'é-
trange forte
De faire sur ce muse une application ?

136 LE DÉPIT AMOUREUX,

METAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! sans doute.
Vous ferez satisfait, s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

METAPHRASTE.

Me voilà

Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je dépasse,

Si je dis plus tôt.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

METAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun autre.

AL-

ALBERT.

Je le crois.

METAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

Suffit.

METAPHRASTE.

Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

METAPHRASTE.

Parlez; courage; au moins je vous donne audience.
 Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence:
 Je ne déferre pas la bouche seulement.

ALBERT à part.

Le traître !

METAPHRASTE.

Mais de grace, achevez vite ment;
 Depuis long-tems j'écoute; il est bien raisonnable
 Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, boureau détestable....

METAPHRASTE.

Hé, bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais ?
 Partageons le parler du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien....

METAPHRASTE.

Quoi ? voulez-vous poursuivre ?
 Ce n'est pas encor fait ? *per Jovem* ! je suis yvre.

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

METAPHRASTE.

Encor ? Bon Dieu ! que de discours !
 Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALBERT à part.

J'enrage.

Tome I.

K

META-

133 LE DÉPIT AMOUREUX,

METAPHRASTE.

Derechef? ô l'étrange torture!
Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure!
Un sot qui ne dit mot, ne se distingue pas
D'un sçavant qui se tait.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas;

SCÈNE VIII.

METAPHRASTE *seul.*

D'Où vient fort à propos cette sentence expresse

D'un Philosophe: parle, afin qu'on te connoisse.
Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh! que les grands parleurs par moi sont détestés!
Mais quoi! si les sçavans ne sont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose,
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou fasse les loix, que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés,
Que le malade au sain présente le remède,
Que le lièvre craintif, ...

SCÈNE IX.

ALBERT, METAPHRASTE.

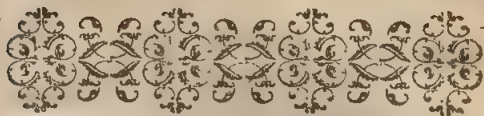
[*Albert sonne aux oreilles de Metaphrasle une cloche de mulet, qui le fait fuir.*]

METAPHRASTE *fuyant.*

Miséricorde, à l'aide.

Fin du second Acte.

AC-



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

LE Ciel par fois seconde un dessein téméraire,
Et l'on fort comme on peut d'une méchante affaire.

Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,

Le remède plus prompt où j'ai scû recourir
C'est de pousser ma pointe, & dire en diligence
A notre vieux Patron toute la manigance.
Son fils qui m'embarasse, est un évaporé:
L'autre diable, disant ce que j'ai déclaré,
Gâre une irruption sur notre fripperie:
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entr'eux se pourrout accorder.
C'est ce qu'on va tenter, & de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

[Il frappe à la porte d'Albert.]

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Qui frappe?

MASCARILLE.

Amis,

K 2

AL

140 LE DÉPIT AMOUREUX,

ALBERT.

Oh, oh, qui te peut amener,
Mascarille?

MASCARILLE.

Je viens, Monsieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah! vraiment, tu prends beaucoup de peine.
De tout mon cœur, bon jour. [*Il s'en va.*]

MASCARILLE.

La réplique est soudaine.
Quel homme brusque! [*Il heurte.*]

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouï,

Monsieur.....

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien, bon jour, te dis-je.

[*Il s'en va, Mascarille l'arrête.*]

MASCARILLE.

Oui; mais je viens encore
Vous saluer au nom du Seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé;
Va, que je lui souhaite une joye infinie.

[*Il s'en va.*]

MAS-

M A S C A R I L L E.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

[*Il heurte.*]

Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment.
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

A L B E R T.

Hé bien, quand il voudra, je suis à son service.

M A S C A R I L L E *l'arrêtant.*

Attendez, & souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit ici venir.

A L B E R T.

Hé quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

M A S C A R I L L E.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui sans doute importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

S C E N E I I I.

A L B E R T *seul.*

(*O*) Juste Ciel ! je tremble !

Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.

Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret sans doute est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité
Se peut cacher long-tems avec difficulté,
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon
estime,

Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me suis vû tenté plus de vingt fois

142 LE DEBIT AMOUREUX,

De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose.
Mais, hélas ! ç'en est fait, il n'est plus de saison,
Et ce bien par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

S C E N E IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE *les quatre premiers vers sans
voir Albert.*

S'Etre ainsi marié sans qu'on en ait scû rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne scûs qu'en attendre, & je crains fort du pere
Et la grande richesse, & la juste colere.
Mais je l'appერçois seul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient !

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débiter ?

ALBERT.

Quel sera mon langage ?

POLIDORE.

Son ame est toute émue.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je vois, Seigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous scavez déjà qui m'amène en ces lieux.

AL-

ALBERT.

Hélas ! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas crû ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte, & de confusion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT.

Il faut être Chrétien.

POLIDORE.

Il est très-assuré.

ALBERT.

Grace , au nom de Dieu, grace, ô Seigneur.
Polidore !

POLIDORE.

Hé ! c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

144 LE DEPIT AMOUREUX,

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Hélas ! pardon, vous-même.

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas ! Seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé ! oui, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez :
De tous ces intérêts je vous ferai le maître,
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embrassons-nous en frères.

PO-

P O L I D O R E.

J'y consens de grand cœur, & me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

A L B E R T.

J'en rends graces au Ciel.

P O L I D O R E.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant, & de biens, &
d'amis....

A L B E R T.

Hé! que parlez-vous-là de faute & de Lucile?

P O L I D O R E.

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement,
Même, si cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute,
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur
Sans l'incitation d'un méchant suborneur,
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, & que, selon mes
vœux,

Un esprit de douceur nous met d'accord, tous
deux,

Ne ramentevons rien, & réparons l'offense
Par la solemnité d'une heureuse alliance.

A L B E R T *à part.*

O Dieu! quelle méprise, & qu'est-ce qu'il
m'apprend!

Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sçai que répondre,
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

P O L I D O R E.

A quoi pensez-vous-là, Seigneur Albert?

A L B E R T.

Arien.

K s

Re-

146 LE DEBIT AMOUREUX,

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend qui veut que je vous laisse.

S C E N E V.

P O L I D O R E *seul.*

J E lis dedans son ame, & vois ce qui le presse.
J A quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
L'image de l'affront lui revient, & sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, & son deuil m'at-
tendrit.

Il faut qu'un peu de tems remette son esprit.
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce
trouble.

S C E N E VI.

P O L I D O R E, V A L E R E.

P O L I D O R E.

E Nfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous
momens,

Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

V A L E R E.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

P O L I D O R E.

Je suis un étrange homme, & d'un humeur ter-
rible

D'accuser un enfant si sage & si paisible.
Las! il vit comme un saint, & dedans la maison

DU

Du matin jusqu'au soir il est en oraison.
 Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
 Et fait du jour la nuit ; ô la grande imposture !
 Qu'il n'a considéré pere, ni parenté,
 En vingt occasions, horrible fausseté !
 Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
 A la fille d'Albert a joint sa destinée
 Sans craindre de la suite un désordre puissant,
 On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
 Ne sçait pas seulement ce que je lui veux dire.
 Ah ! chien, que j'ai reçu du Ciel pour mon
 martire,

Te croiras-tu toujours ? & ne pourrai-je pas
 Te voir être une fois sage avant mon trépas ?

V A L E R E *seul & rêvant.*

D'où peut venir ce coup ? mon ame embarrassée
 Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée ;
 Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
 Il faut user d'adresse, & me contraindre un peu
 Dans ce juste courroux.

S C E N E VII.

V A L E R E, M A S C A R I L L E.

V A L E R E.

M A S C A R I L L E, *mon pere*

Que je viens de trouver, sçait toute notre affaire.

M A S C A R I L L E.

Il la sçait ?

V A L E R E.

Oui.

M A S C A R I L L E.

D'où, diantre, a-t-il pû la sçavoir ?

V A L E R E.

Je ne sçais point sur qui ma conjecture asseoir ;
 Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie
 Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
 Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux,

148 LE DEPIT AMOUREUX.

Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois sçavoir qui peut être capable
D'avoir pû rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

M A S C A R I L L E.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

V A L E R E.

Bon, bon, tu voudrois bien ici m'en donner
d'une.

M A S C A R I L L E.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le Patron
lè sçait,

Et qui vous ai produit ce favorable effet.

V A L E R E.

Mais, là, sans te railler?

M A S C A R I L L E.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, & s'il n'est de la sorte.

V A L E R E *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste paiement.

M A S C A R I L L E.

Ah! Monsieur, qu'est-ceci? je défens la surprise.

V A L E R E.

C'est la fidélité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien crû que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à causer trop habile
D'un pere contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait; il faut sans discourir
Que tu meures.

M A S C A R I L L E.

Tout beau, mon ame, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler

Un

Un hymen que vous-même aviez peine à celer;
C'étoit un coup d'état, & vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçûe.
De quoi vous fâchez-vous, pourvû que vos
souhaits

Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?

V A L E R E.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

M A S C A R I L L E.

Toujours ferez-vous lors à tems pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens, &, content dans la
suite,

Vous me remercirez de ma rare conduite.

V A L E R E.

Nous verrons. Mais Lucile....

M A S C A R I L L E.

Alte ; son pere sort.

S C E N E V I I I.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT *les cinq premiers vers sans voir Valere.*

P L U S je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change:
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah! Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne?

M A S C A R I L L E.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus
doux,

Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

A L B E R T.

Comment gendre, coquin? tu portes bien la mine
K 7 De

150 LE DEPIT AMOUREUX,

De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

M A S C A R I L L E.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

A L B E R T.

Trouves-tu beau, di-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

M A S C A R I L L E.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

A L B E R T.

Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête & civile,
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

M A S C A R I L L E.

Quoi! Lucile n'est pas sous des liens secrets
A mon maître?

A L B E R T.

Non, traître, & n'y sera jamais.

M A S C A R I L L E.

Tout doux: & s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrète?

A L B E R T.

Et, s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes & les bras?

V A L E R E.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

A L B E R T.

Bon, voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet. O les menteurs hardis!

M A S C A R I L L E.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VA-

V A L E R E.

Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

A L B E R T *à part.*

Il s'entendent tous deux comme larrons en foire.

M A S C A R I L L E.

Mais venons à la preuve, & sans nous quereller,
Faites sortir Lucile & la laissez parler.

A L B E R T.

Et si le démenti par elle vous en reste?

M A S C A R I L L E.

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage, & l'ardeur qui la presse.

A L B E R T.

Il faut voir cette affaire. [*Il va frapper à sa porte.*]

M A S C A R I L L E *à Valere.*

Allez, tout ira bien.

A L B E R T.

Holà, Lucile, un mot.

V A L E R E *à Mascarille.*

Je crains, ...

M A S C A R I L L E.

Ne craignez rien.

S C E N E IX.

LUCILE, ALBERT, VALERE,
MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

S Eigneur Albert, au moins silence. Enfin,
Madame,

Toute chose conspire au bonheur de votre ame,
Et Monsieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux, & confirme vos vœux;
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,

Deux

152 LE DEBIT AMOUREUX,

Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE.

Bon, me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sçachons un peu, Monsieur, quelle belle faillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vû, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen?

VALERE.

On sçait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi! l'ardeur de mes feux vous a fait mon
époux?

VALERE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flâme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre
ame.

Je sçais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense;
Mais....

MASCARILLE.

Hé bien, oui, c'est moi; le grand mal que voilà.

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là?

Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème?
O le plaisant amant! dont la galante ardeur,
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,

Et

Et que mon pere, ému de l'éclat d'un sot conte,
 Payé avec mon hymen qui me couvre de honte.
 Quand tout contribueroit à votre passion,
 Mon pere, les destins, mon inclination,
 On me verroit combattre en ma juste colere
 Mon inclination, les destins & mon pere,
 Perdre même le jour avant que de m'unir
 A qui, par ce moyen, auroit dû m'obtenir.
 Allez; & si mon sexe avecque bienséance
 Se pouvoit emporter à quelque violence,
 Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

V A L E R E à *Mascarille*.

C'en est fait; son courroux ne peut être adouci.

M A S C A R I L L E.

Laissez moi lui parler. Hé! Madame, de grace,
 A quoi bon maintenant toute cette grimace?
 Quelle est votre pensée, & quel bourru transport,
 Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?
 Si Monsieur votre pere étoit homme farouche,
 Passe: mais il permet que la raison le touche;
 Et lui-même m'a dit qu'une confession,
 Vous va tout obtenir de son affection.
 Vous sentez, je croi bien, quelque petite honte
 A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte;
 Mais, s'il vous a fait perdre un peu de liberté,
 Par un bon mariage on voit tout rajusté;
 Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous
 consomme,

Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
 On sçait que la chair est fragile quelquefois,
 Et qu'une fille enfin n'est ni caillou ni bois.
 Vous n'avez pas été sans doute la premiere,
 Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

L U C I L E.

Quoi! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
 Et vous ne dites mot à ces indignités?

A L B E R T.

Que veux-tu que je die? une telle aventure
 Me met tout hors de moi.

MAS.

154 LE DEBIT AMOUREUX,

M A S C A R I L L E.

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

L U C I L E.

Et quoi donc confessé ?

M A S C A R I L L E.

Quoi ? ce qui s'est passé
Entre mon maître & vous ; la belle raillerie !

L U C I L E.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître & moi ?

M A S C A R I L L E.

Vous devez, que je croi,
En sçavoir un peu plus de nouvelles que moi,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour
croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

L U C I L E.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.

[*Elle lui donne un soufflet.*]

S C E N E X.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

J E crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

A L B E R T.

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son pere la louë.

M A S C A R I L L E.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très-constant.

A L B E R T.

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MAS-

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin ce gros Notaire habile ?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant le bourreau de la ville ?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur jadis si recherché ?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché ?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vû s'entredonner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole.

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

AL.

156 LE DEPIT AMOUREUX,

A L B E R T.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

M A S C A R I L L E.

Oh! l'obstiné vieillard!

A L B E R T.

Oh! le fourbe damnable!

Va, rends grace à mes ans qui me font incapable
De punir sur le champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

S C E N E XI.

V A L E R E, M A S C A R I L L E.

V A L E R E.

H E bien, ce beau succès que tu devois produire....

M A S C A R I L L E.

J'entends à demi mot ce que vous voulez dire :
Tout s'arme contre moi, pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâtons, & gibets apprêtés.
Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu Monsieur.

V A L E R E.

Non, non, ta fuite est superflue,
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vûe.

M A S C A R I L L E.

Je ne sçaurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

V A L E R E.

Sui-moi, traître, sui-moi; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matière à raillerie.

M A S C A R I L L E *seul*.

Malheureux Mascarille! à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui?

Fin du troisième Acte.

A C-



ACTE QUATRIEME.
SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVANTURE est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah! ma chere Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruïne :
Cette affaire venuë au point où la voilà,
N'est pas absolument pour en demeurer là,
Il faut qu'elle passe outre ; & Lucile, & Valere,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,

S'il arrive une fois que mon sort éclairei
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance ;
C'est fait de sa tendresse ; & quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse, une fille
Qu'il verra sans appui de bien & de famille ?

FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonner comme il faut ;
Mais ces réflexions devoient venir plutôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière ?
Il ne falloit pas être une grande sorcière
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour
lui,

Tout

158 LE DEBIT AMOUREUX,

Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui;

L'action le disoit; & dès que je l'ai sentie,
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

A S C A G N E.

Que dois-je faire enfin? mon trouble est sans
pareil:

Mettez-vous en ma place, & me donnez conseil.

F R O S I N E.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre
place,

A me donner conseil dessus cette disgrâce:

Car je suis maintenant vous, & vous êtes moi:

Conseillez-moi, Frofine, au point où je me voi.
Quel remède trouver? dites, je vous en prie.

A S C A G N E.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie;

C'est prendre peu de part à mes cuisans ennuis

Que de rire, & de voir les termes où j'en suis.

F R O S I N E.

Afcagne, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je serois mon possible.

Mais que puis-je après tout? je vois fort peu
de jour

A tourner cette affaire au gré de votre amour.

A S C A G N E.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

F R O S I N E.

Ah! pour cela, toujours il est assez bonne heure.

La mort est un remède à trouver quand on veut,

Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

A S C A G N E.

Non, non, Frofine, non, si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

F R O S I N E.

Sçavez-vous ma pensée? il faut que j'aille voir

La...

La.... mais Eraste vient, qui pourroit nous distraire.

Nous pourrions en marchant parler de cette affaire?

Allons, retirons-nous.

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE

*EN*core rebuté?

GROS-RENE'.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.

A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle

Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,

Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi,

Va, va, je fais état de lui comme de toi,

Di-lui qu'il se promene; & sur ce beau langage,

Pour suivre son chemin m'a tourné le visage;

Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,

Lâchant un, laisse-nous, beau valet de carreau,

M'a planté là comme elle; & mon sort & le vôtre

N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté

Le prompt retour d'un cœur justement emporté?

Quoi! le premier transport d'un amour qu'on abuse

Sous tant de vrai-semblance, est indigne d'excuse,

Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal

Devoit être insensible au bonheur d'un rival?

Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,

Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace?

De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard?

Je n'ai point attendu de sermens de sa part,

Et

160 LE DÉPIT AMOUREUX,

Et lorsque tout le monde encor ne sçait qu'en croire,

Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
Il cherche à s'excuser, & le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu ?
Loin d'assurer une ame, & lui fournir des armes,
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi, message, écrit, abord ?
Ah ! sans doute, un amour a peu de violence
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense,
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur,
Déconvie assez pour moi tout le fond de son cœur,

Et de quel prix doit être à présent à mon ame
Tout ce dont son caprice a pû flater ma flâme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai,
Et puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

G R O S - R E N É.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.

Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris, les veut bien recevoir.
Si nous avons l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute ;
Oh ! qu'elles nous sont bien fières par notre faute !

Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs, dont la plupart des hommes

Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

E R A S T E.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend ;

Et pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je

Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

GROS-RENE'.

Et moi, je ne veux plus m'embarasser de femme;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous? la femme est, comme on
dit, mon maître,

Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal,
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, & jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant: car goûtez bien, de grace,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts.
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire.
Dessus la sensitive, & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans sçavoir où;
Pour montrer qu'ici bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme une girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier
vent;

C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit
qu'au monde

On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison; car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens
d'étude,

Une comparaison qu'une similitude.

Par comparaison donc, mon maître, s'il vous
plaît,

162 LE DEPIT AMOUREUX,

Comme on voit qué la mer, quand l'orage
s'accroît,

Vient à se courroucer, le vent soufflé & ravage,
Les flots contre les flots font un reinu-ménage
Horrible, & le vaisseau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, & tantôt au grenier :
Ainsi quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourasque,
Qui veut compéttiter par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui par... de cer-
tains flots,

De... certaine façon, ainsi qu'un banc de fable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENE'.

Assez bien, Dieu merci;
Mais je les voi, Monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENE'.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCENE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE;
GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE l'appérois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme.
C'en est fait; je me veux guérir, & connois bien

Ce que de votre cœur a possédé le mien.
 Un courroux si constant pour l'ombre d'une
 offense
 M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
 Et je dois vous montrer que les traits du mépris
 Sont sensibles sur-tout aux généreux esprits.
 Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les
 vôtres,
 Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans
 tous les autres,
 Et le ravissement où j'étois de mes fers,
 Les auroit préférés à des sceptres offerts :
 Oui, mon amour pour vous sans doute étoit
 extrême,
 Je vivois tout en vous; & je l'avouerai même,
 Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
 Assez de peine encor à m'en voir dégagé :
 Possible que, malgré la cure qu'elle essaye,
 Mon ame saignera long-tems de cette playe,
 Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon
 bien,
 Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
 Mais enfin, il n'importe, & puisque votre haine
 Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous
 ramene,
 C'est la dernière ici des importunités
 Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

L U C I L E.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute
 entière,
 Monsieur, & m'épargner encor cette dernière.

E R A S T E.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits.
 Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
 Puisque vous le voulez, que je perde la vie
 Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

L U C I L E.

Tant mieux; c'est m'obliger.

E R A S T E.

Non, non, n'ayez pas peur
 Que je fausse parole; eussai-je un foible cœur

L 2

Jus

164 LE DEPIT AMOUREUX,

Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit ; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus ;

Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder, qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait, il présente à la vûë
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pour-
vûë,

Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENE'.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de
tout rendre,

Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre ;

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il est à vous encor ce brassélet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE lit.

*Vous m'aimez d'une amour extrême,
Erasle, de mon cœur voulez être éclairci,*

*Si je n'aime Erasle de même,
Au moins aimai-je fort qu'Erasle m'aime ainsi.*

LUCILE.

Vous

Vous m'assûriez par-là d'agréer mon service;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

[Il déchire la lettre.]

LUCILE lit.

*J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à que ! je souffrirai :
Mais je sçais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.*

ERASTE.

Voilà qui m'assûroit à jamais de vos feux;
Et la main, & la lettre, ont menti toutes deux.

[Elle déchire la lettre.]

GROS-RENE'.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous ? suffit, même fortune.

MARINETTE à Lucile.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENE' à Eraste.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE à Lucile.

Tenez-bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ERASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout.
Je sois exterminé, si je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE à Lucile.

Voilà qui va des mieux.

L 3

GROS-

166 LE DÉPIT AMOUREUX,

GROS-RENNÉ à Erasfe.

Vous triomphez.

MARINETTE à Lucile.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENNÉ à Erasfe.

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE à Lucile.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENNÉ à Erasfe.

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le sçais fort bien.

LUCILE.

Erasfe, Erasfe, un cœur fait comme est fait le
vôtre,

Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par tout, vous n'en au-
rez jamais

De si passionné pour vous, je vous promets.

Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;

J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.

Mes plus ardens respects n'ont pû vous obliger,

Vous avez voulu rompre ; il n'y faut plus songer :

Mais personne après moi, quoi qu'on vous fas-
se entendre,

N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement,

On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie,

Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie :

Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet

Se résoudre à les perdre ; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERAS-

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Erasle, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé! je crois que cela foiblement vous foucie:
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma
vie.

Si je.... mais laissons-là ces discours superflus:
Je ne dis point quels sont mes penſers là-deſſus.

ERASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raiſon que nous rompons enſemble.
Et que cela n'eſt plus de ſaiſon, ce me ſemble.

ERASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui vraiment; quoi n'en eſt-ce pas fait?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un eſprit ſatisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ERASTE.

Moi? je vous ai crû-là faire un plaiſir extrême.

L 4

LU.

168 LE DÉPIT AMOUREUX,

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison,
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande,

J'aurois peur d'accorder trop-tôt votre demande.

ERASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop-tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop-tôt le demander,
Consentez-y, Madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous
Ce pardon, obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

S C E N E IV.

MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

OH! la lâche personne!

GROS-RENE'.

Ah! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENE'.

J'en suis gonflé de rage.

Ne t'imagîne pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta duppe aussi.

GROS-RENE'.

Nien, vien frotter ton nés auprès de ma colére.

MA-

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre ; & tu n'as pas
affaire

A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau
Pour nous donner envie encore de sa peau !
Moi , j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?
Moi , je te chercherois ? ma foi l'ont'en fricasse.
Des filles comme nous.

GROS-RENE'.

Oui ? tu le prends par là ?

Tien , tien , sans y chercher tant de façon , voilà
Ton beau galant de neige , avec ta nompareille ,
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi , pour te montrer que tu m'es à mépris ,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENE'.

Tien encor ton couteau , la pièce est riche & rare ;
Il te coûta fix blancs , lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tien tes ciseaux , avec ta chaîne de léton.

GROS-RENE'.

J'oubliois d'avant hier ton morceau de fromage.
Tien , je voudrois pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENE'.

Et des tiennes , tu sçais ce que j'en sçaurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENE'.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier ,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend , entre gens d'honneur , une affaire conclue.
Ne fai point les doux yeux ; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point toi , j'ai l'esprit trop touché.

L s.

GROS.

170 LE DÉPIT AMOUREUX,

GROS-RENE'.

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire ;
Romps ; tu ris , bonne bête !

MARINETTE.

Oui , car tu me fais rire.

GROS-RENE'.

La peste soit ton ris ; voilà tout mon courroux.
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu ? romprons-nous ,
Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE.

Voi.

GROS-RENE'.

Voi toi.

MARINETTE.

Voi toi-même.

GROS-RENE'.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moi ? ce que tu voudras.

GROS-RENE'.

Ce que tu voudras , toi.

Di.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENE'.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENE'.

Ma foi nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche , je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi , je te fais grace.

GROS-RENE'.

Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René.

Fin du quatrième Acte.

ACTE



ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

M A S C A R I L L E.

DEs que l'obscurité regnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile;
Va vite de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne sourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots il m'a semblé d'en-
tendre

Va vite ment chercher un licou pour te pendre.
Venez-ça, mon Patron; car dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le tems de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux ici parler, & vous confondre:
Défendez-vous donc bien, & raisonnons sans
bruit.

Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile? Oui, Mascarille. Et que pensez-vous faire?
Une action d'amant qui se veut satisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
Mais tu sçais quel motif à ce dessein m'appelle,
Lucile est irritée. Hé bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille apaiser son esprit.
Mais l'amour est un sot qui ne sçait ce qu'il dit:
Nous garantira-t-il cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie?
Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal?
Oui, vraiment, je le pense; & sur tout, ce rival.
Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
Nous irons bien armés, & si quelqu'un nous
gronde,

L

Non

172 LE DEPIT AMOUREUX,

Nous nous chamaillerons. Oui ? voilà justement :
 Ce que votre valet ne prétend nullement :
 Moi chamailler ? bon Dieu ! suis-je un Roland,
 mon maître,
 Ou quelque Ferragus ? c'est fort mal me connoître.
 Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
 Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
 Dans le corps, pour vous mettre un humain
 dans la bière,
 Je suis scandalisé d'une étrange manière.
 Mais tu seras armé de pied-en-cap. Tant pis,
 J'en ferai moins léger à gagner le taillis,
 Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe,
 Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
 Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron.
 Soit : pourvu que toujours je branle le menton.
 A table comptez-moi, si vous voulez pour quatre ;
 Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de se
 battre :
 Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
 Pour moi je trouve l'air de celui-ci fort doux.
 Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
 Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

JE n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
 Le Soleil semble s'être oublié dans les Cieux,
 Et, jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière,
 Je vois rester encore une telle carrière,
 Que je crois que jamais il ne l'achèvera,
 Et que de sa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre,
 Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre....
 Vous voyez que Lucile entière en ses rebuts....

VALERE.

Ne me fai point ici de contes superflus.

Quand

Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
 Je sens de son courroux des gênes trop cruelles;
 Et je veux l'adoucir ou terminer mon sort.
 C'est un point résolu.

M A S C A R I L L E.

J'approuve ce transport:
 Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire
 En cachette.

V A L E R E.

Fort bien.

M A S C A R I L L E.

Et j'ai peur de vous nuire.

V A L E R E.

Et comment?

M A S C A R I L L E.

Une toux me tourmente à mourir,
 Dont le bruit importun vous fera découvrir:
 De moment en moment.... [*Il touffe*] vous
 voyez le supplice.

V A L E R E.

Ce mal te passera, prends du jus de réglisse.

M A S C A R I L L E.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer.
 Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser;
 Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
 Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

S C E N E III.

V A L E R E , L A R A P I E R E , M A S C A R I L L E.

L A R A P I E R E.

Monsieur, de bonne part je viens d'être in-
 formé,

L 7

Qu'E.

174 LE PETIT AMOUREUX.

Qu'Erasme est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes & bras à votre Mascarille.

M A S C A R I L L E.

Moi? je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes & bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce stile,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit?

V A L E R E.

Oh! qu'ils ne seront pas si méchans qu'ils le
disent!
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui pro-
duisent,
Erasme n'aura pas si bon marché de nous.

L A R A P I E R E.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous sçavez de tout tems que je suis un bon frere.

V A L E R E.

Je vous suis obligé, Monsieur de la Rapière.

L A R A P I E R E.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

M A S C A R I L L E.

Acceptez-les, Monsieur.

V A L E R E.

C'est trop de complaisance.

L A R A P I E R E.

Le petit Gille encore eût pu nous assister
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage! & l'homme de
service!

Vous avez sçu le tour que lui fit la Justice;
Il mourut en César, & lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

V A.

VALERE.

Monfieur de la Rapiere, un homme de la forte
Doit être regretté ; mais , quant à votre escorte,
Je vous rends grace.

L A R A P I E R E.

Soit ; mais foyez averti
Qu'il vous cherche , & vous peut faire un mau-
vais parti.

VALERE.

Et moi , pour vous montrer combien je l'ap-
préhende ,
Je lui veux , s'il me cherche , offrir ce qu'il de-
mande ;
Et par toute la ville aller présentement ,
Sans être accompagné que de lui seulement.

S C E N E I V.

VALERE , MASCARILLE.

M A S C A R I L L E.

Q Uoi ! Monfieur, vous voulez tenter Dieu ?
Quelle audace !
Bas ! vous voyez tous deux comme l'on nous-
menace.
Combien de tous côtés....

V A L E R E.

Que regardes-tu là ?

M A S C A R I L L E.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin , si maintenant ma prudence en est crüe ,
Ne nous obftinons point à rester dans la rue ;
Allons nous renfermer.

V A L E R E.

Nous renfermer ? faquin,
Tu m'oses proposer un acte de coquin ?
Sus ; sans plus de discours , résous-toi de me suivre.
MAS.

176 LE DEBIT AMOUREUX,

M A S C A R I L L E.

Hé! Monsieur, mon cher maître, il est si doux
de vivre!

On ne meurt qu'une fois; & c'est pour si long-
teins.....

V A L E R E.

Je m'en vais t'affommer de coups, si jet'entends.
Ascagne vient ici, laissons-le; il faut attendre
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
Cependant avec moi vien prendre à la maison
Pour nous frotter....

M A S C A R I L L E.

Je n'ai nulle démangeaison.
Que maudit soit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chateinites!

S C E N E V.

A S C A G N E, F R O S I N E.

A S C A G N E.

E St-il bien vrai, Frofine, & ne rêvai-je point?
De grâce, contez-moi bien tout de point
en point.

F R O S I N E.

Vous en sçavez assez le détail, laissez faire.
Ces sortes d'incidens ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sçachiez, qu'après ce Testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la dernière grosseffe
N'accoucha que de vous, & que lui, dessous main,
Ayant depuis long-tems concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignés la bouquetière
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelques dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux & l'amour maternelle
Firent.

Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
 Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
 Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
 Et la mort de ce fils mis dans votre famille,
 Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
 Voilà de votre sort un mystère éclairci
 Que votre feinte mere a caché jusqu'ici.
 Elle en dit des raisons, & peut en avoir d'autres
 Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
 Enfin cette visite où j'espérois si peu,
 Plus qu'on ne pouvoit croire, a servi votre feu.
 Cette Ignés vous relâche, & par votre autre
 affaire

L'éclat de son secret devenu nécessaire,
 Nous en avons nous deux votre pere informé,
 Un billet de sa femme a le tout confirmé;
 Et poussant plus avant encore notre pointe,
 Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
 Aux intérêts d'Albert, de Polidore après
 Nous avons ajusté si bien les intérêts,
 Si doucement à lui déployé ces mystères,
 Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
 Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
 Son esprit pas à pas à l'accommodement,
 Qu'autant que votre pere il montre de tendresse
 A confirmer les nœuds qui sont votre allégresse.

A S C A G N E.

Ah! Frosine, la joye où vous m'acheminez.....
 Hé! que ne dois-je point à vos soins fortunés!

F R O S I N E.

Au reste, le bon-homme est en humeur de rire,
 Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

S C E N E VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

P O L I D O R E.

A Pprochez-vous, ma fille, un tel nom m'est
 permis,
 Et j'ai sçu le secret que cachoient ces habits.

Vous

178 LE DEPIT AMOUREUX,

Vous avez fait un trait, qui, dans sa hardiesse
Fait briller tant d'esprit & tant de gentillesse,
Que je vous en excuse, & tiens mon fils heureux
Quand il sçaura l'objet de ses soins amoureux.
Vous valez tout un monde; & c'est moi qui
l'assûre.

Mais le voici; prenons plaisir de l'aventure.
Allez faire venir tous vos gens promptement.

A S C A G N E.

Vous obéir sera mon premier compliment,

S C E N E VII.

POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

M A S C A R I L L E à Valere.

Les disgrâces souvent font du Ciel révélées.
J'ai songé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs cassés; Monsieur, un tel songe m'abbat.

V A L E R E.

Chien de poltron!

P O L I D O R E.

Valere, il s'apprête un combat

Où toute ta valeur te sera nécessaire.

Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

M A S C A R I L L E.

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger?
Pour moi je le veux bien; mais au moins, s'il
arrive

Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

P O L I D O R E.

Non, non, en cet endroit,

Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

M A S C A R I L L E.

Pere dénaturé!

V A L E R E.

Ce sentiment, mon pere,

Est d'un homme de cœur, & je vous en révère.
J'ai.

J'ai dû vous offenser, & je suis criminel
 D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel;
 Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
 La nature toujours se montre la plus forte,
 Et votre honneur fait bien, quand il ne veut
 pas voir

Que le transport d'Erasme ait de quoi m'émouvoir.

P O L I D O R E.

On me faisoit tantôt redouter sa menace;
 Mais les choses depuis ont bien change de face;
 Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
 Tu vas être attaqué.

M A S C A R I L L E.

Point de moyen d'accord?

V A L E R E.

Moi, le fuir? Dieu m'en garde. Et qui donc
 pourroit-ce être?

P O L I D O R E.

Afcagne.

V A L E R E.

Afcagne?

P O L I D O R E.

Oui, tu le vas voir paroître.

V A L E R E.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi?

P O L I D O R E.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi;
 Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous
 appelle,

Qu'un combat seul à seul vuide votre querelle.

M A S C A R I L L E.

C'est un brave homme, il sçait que les cœurs
 généreux

Ne mettent point les gens en compromis pour
 eux.

P O L I D O R E.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable;
 Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
 Si bien qu'Albert & moi sommes tombés d'ac-
 cord

r Que

180 LE DEPIT AMOUREUX,

Que tu satisferois Ascagne sur ce tort :
Mais aux yeux d'un chacun, & sans nulles re-
mises,
Dans les formalités en pareil cas requises.

V A L E R E.

Et Lucile, mon pere, a d'un cœur endurci. . .

P O L I D O R E.

Lucile épouse Eraste, & te condamne aussi :
Et, pour convaincre mieux tes discours d'in-
justice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accom-
plisse.

V A L E R E.

Ah ! c'est une impudence à me mettre en fureur :
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur ?

S C E N E V I I I .

*ALBERT, POLIDORE, LUCILE,
ERASTE, VALERE, MASCARILLE.*

A L B E R T.

H E bien ? les combattans ? On amene le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

V A L E R E.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut
forcer,

Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose ;
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour se
venge.

[à Lucile.]

Non pas que cet amour prétende encor à vous ;
Tout son feu se résout en ardeur de courroux ;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux,

A

A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en sçaura venger.
Voici venir Ascagne, il aura l'avantage
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE,
LUCILE, ERASTE, VALERE,
FROSINE, MARINETTE,
GROS-RENE', MASCARILLE.

VALERE.

[L ne le fera pas;
Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras;
Je le plains de défendre une sœur criminelle;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, & vous, mon brave, aussi.

ERASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire;
Je ne veux plus en prendre, & je le laisse faire.

VALERE.

C'est bien fait; la prudence est toujours de saison.
Mais...

ERASTE.

Il sçaura pour tous vous mettre à la raison.

VALERE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas, tu ne sçais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire sçavoir.

VA.

182 LE DEPIT AMOUREUX,

V A L E R E.

Sus donc que maintenant il me le fasse voir.

M A R I N E T T E.

Aux yeux de tous ?

G R O S - R E N É.

Cela ne seroit pas honnête.

V A L E R E.

Se moque-t-on de moi ? Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

A S C A G N E.

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait,
Et dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le Ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoit pour victoire facile,
De finir le destin du frere de Lucile.

Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Alcagne va par vous recevoir le trépas :
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme en présence de tous
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

V A L E R E.

Non, quand toute la terre après sa perfidie,
Et les traits effrontés....

A S C A G N E.

Ah ! souffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous est engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé ;
Sa flâme est toujours pure, & sa constance ex-
trême ;
Et j'en prends à témoin votre pere lui-même.

P O L I D O R E.

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton ame est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée ;
Un intérêt de bien, dès les plus jeunes ans,

Fit

Fit ce déguisement qui trompe tant de gens,
 Et depuis peu l'amour en a sçû faire un autre,
 Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
 Ne va point regarder à tout le monde aux yeux,
 Je te fais maintenant un discours sérieux.
 Qui c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile
 La nuit reçut ta foi sous le nom de Lucile,
 Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
 A semé parmi vous un si grand embarras.
 Mais, puisqu'Afcagne ici fait place à Dorothée,
 Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
 Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

A L B E R T.

Et c'est-là justement ce combat singulier
 Qui devoit envers nous réparer votre offense,
 Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

P O L I D O R E.

Un tel événement rend tes esprits confus;
 Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

V A L E R E.

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre;
 Et si cette aventure a lieu de me surprendre,
 La surprise me flatte, & je me sens saisir
 De merveille à la fois, d'amour & de plaisir;
 Se peut-il que ces yeux....

A L B E R T.

Cet habit, cher Valere,
 Souffre mal les discours que vous lui pourriez
 faire.

Allons lui faire en prendre un autre, & cependant
 Vous sçauvez le détail de tout cet incident.

V A L E R E.

Vous, Lucile, pardon, si mon ame abusée....

L U C I L E.

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

A L B E R T.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous;
 Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

E R A S T E.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
 Qu'il reste encor ici des sujets de carnage.

Voilà

184 LE DE PIT AMOUREUX ,

Voilà bien à tous deux ! notre amour couronné ;
Mais de son Mascarille , & de mon Gros-René ,
Par qui doit Marinette être ici possédée ,
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée .

M A S C A R I L L E .

Nenni , nenni , mon sang dans mon corps sié d
trop bien .

Qu'il l'épouse en repos , cela ne me fait rien .
De l'humeur que je sçais la chere Marinette ,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette .

M A R I N E T T E .

Et tu crois que de toi je ferois mon galant ?
Un mari , passe encor , tel qu'il est on le prend ,
On n'y va pas chercher tant de cérémonie :
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie .

G R O S - R E N É .

Ecoute , quand l'hymen aura joint nos deux peaux ,
Je prétends qu'on soit fourde à tous les da-
moiseaux .

M A S C A R I L L E .

Tu crois te marier pour toi tout seul , compere ?

G R O S - R E N É .

Bien entendu , je veux une femme sévere ,
Ou je ferai beau bruit .

M A S C A R I L L E .

Hé ! mon Dieu , tu feras

Comme les autres font , & tu t'adouciras .
Ces gens , avant l'hymen , si fâcheux & critiques ,
Dégènerent souvent en maris pacifiques .

M A R I N E T T E .

Va , va , petit mari , ne crains rien de ma foi ;
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi ;
Et je te dirai tout .

M A S C A R I L L E .

Oh ! la fine pratique !

Un mari confident !

M A R I N E T T E .

Taisez-vous , as de pique .

A L B E R T .

Pour la troisième fois , allons-nous-en chez nous ,
Pour suivre en liberté des entretiens si doux .

F I N .

LES

LES
PRÉCIEUSES
RIDICULES,
COMÉDIE.

Tome I.

M

THE
JUDICIAL
SYSTEM



P R E F A C E.

C'EST une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'Auteur modeste, & mépriser par honneur ma Comédie. J'oserois mal-à-propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise; comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir. & quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes Précieuses ridicules avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées, dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, & je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer-là. J'avois résolu. dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; & je ne voulois pas qu'elles fussent du Théâtre de Bourbon, dans la Galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, &

je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des Libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier, ô tems! ô mœurs! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; Et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, Et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras, qu'un livre à mettre au jour, Et qu'un Auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pu mieux songer à moi, Et j'aurois pris toutes les précautions que Messieurs les Auteurs, à présent mes confreres, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand Seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour Protecteur de mon Ouvrage, Et dont j'aurois tenté la libéralité par une Epître Dédicatoire bien fleurie; j'aurois tâché de faire une belle Et docte Préface, Et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la Tragédie Et la Comédie; l'Etimologie de toutes deux, leur origine, leur définition, Et le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auroient pas refusé, ou des vers François ou des vers Latins. J'en ai même qui m'auroient loué en Grec, Et l'on n'ignore pas qu'une louange en Grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître, Et je ne puis même obtenir

nir la liberté de dire deux mots, pour justifier mes intentions sur le sujet de cette Comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satire honnête & permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matière de la Comédie, & que par la même raison, que les véritables sçavans, & les vrais braves ne se sent point encore avisés de s'offenser du Docteur de la Comédie, & du Capitain, non plus que les Juges, les Princes & les Rois, de voir Trivelin, ou quelque autre sur le Théâtre, faire ridiculement le Juge, le Prince, ou le Roi: aussi les véritables Précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le tems de respirer, & Monsieur de Luines veut m'aller faire relire de ce pas: à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.



A C T E U R S.

LA GRANGE.

DU CROISI.

GORGIBUS, bon bourgeois.

MADELON, fille de Gorgibus, précieuse
ridicule.

CATHOS, nièce de Gorgibus, précieuse ridicule.

MAROTTE, servante des précieuses ridicules.

ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE,
valet de la Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, valet de
du Croisi.

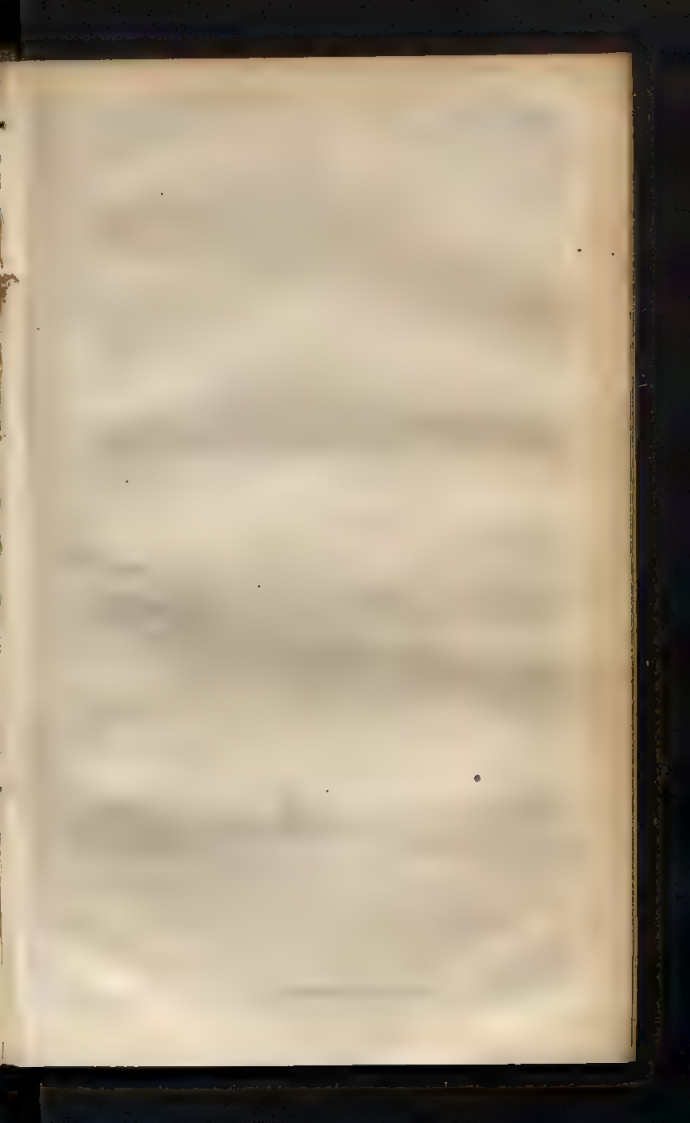
LUCILE, voisine de Gorgibus.

CELIMENE, voisine de Gorgibus.

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

VIOLONS.

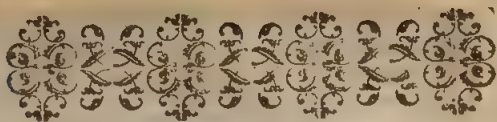
La Scene est à Paris, dans la maison de Gorgibus.





LES PRECIEUSES RIDICULES.

J. Ponce del. et fecit. 1738.



LES
PRECIEUSES
RIDICULES,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DUCROISI.
DUCROISI.

SEIGNEUR la Grange.
LA GRANGE.
Quoi ?

DUCROISI.
Regardez-moi un peu sans rire.
LA GRANGE.
Hé bien ?

DUCROISI.
Que dites-vous de notre visite ? en êtes-vous
fort satisfait ?

LA GRANGE.
A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?
DUCROISI.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.
LA GRANGE.

Pour moi je vous avoué que j'en suis tout scan-
M 4- da-

192 LES PRECIEUSES RIDICULES,

dalisé. A-t-on jamais vû, dites-moi, deux peccques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vû tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure est-il? Ont-elles répondu que, oui, & non, à tout ce que nous avons pû leur dire? & ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

D U C R O I S I.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

L A G R A N G E.

Sans doute je l'y prends, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les Provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse & de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu, & si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

D U C R O I S I.

Et comment encore?

L A G R A N G E.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel-esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel-esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie, & de vers,

&c.

& dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISI.

Hé bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? il faut.... mais sortons d'ici auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISI, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HE bien, vous avez vû ma nièce & ma fille? les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose, que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles serviteurs.

DU CROISI.

Vos très-humbles serviteurs.

GORGIBUS *seul*.

Ouais; il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici? d'où pourroit venir leur mécontentement? il faut sçavoir un peu ce que c'est. Hola.

SCENE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

Que désirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

M. s. MA-

194 LES PRECIEUSES RIDICULES,

M A R O T T E.

Dans leur cabinet.

G O R G I B U S.

Que font-elles ?

M A R O T T E.

De la pommade pour les lèvres.

G O R G I B U S. [seul.]

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

S C E N E IV.

M A D E L O N, C A T H O S, G O R G I B U S.

G O R G I B U S.

I L est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ? vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je vous voulois donner pour maris ?

M A D E L O N.

Et quelle estime, mon pere, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

C A T H O S.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

G O R G I B U S.

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MA,

MADELON.

La belle galanterie que la leur ! quoi , débiter d'abord par le mariage !

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent , par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé , dont vous avez sujet de vous louer toutes deux , aussi-bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? & ce lien sacré où ils aspirent , n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON.

Ah ! mon pere , ce que vous dites-là , est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte , & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air , ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée , & que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par-là.

MADELON.

Mon Dieu , que si tout le monde vous ressembloit , un roman seroit bientôt fini ! La belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane , & qu'Aronce de plein pied fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADELON.

Mon pere , voilà ma cousine qui vous dira aussi-bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant , pour être agréable , sçache débiter les beaux sentimens , pousser le doux , le tendre & le passionné , & que sa recherche soit dans les formes. Premièrement , il doit voir au Temple , ou à la promenade , ou dans quelque cérémonie publique , la personne dont il

devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & sortir de-là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems sa passion à l'objet aimé, & cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; & cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un tems bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous appaiser, & de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures ; les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des peres, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvemens, & ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, & ce sont des règles dont en bonne galanterie on ne sçauroit se dispenser ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, & prendre justement le roman par la queue ! Encore un coup, mon pere, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; & j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

G O R G I B U S :

Quel diable de jargon entends-je ici ? voici bien du haut stile.

C A T H O S :

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout-à-fait incongrus en galanterie ? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vû la carte de Tendre, & que billets doux,
petits

petits soins, billets galans & jolis vers, sont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, & qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, & un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels amans sont-ce-là! Quelle frugalité d'ajustement, & quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chausses ne soient assez larges.

G O R G I B U S.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, & vous Madelon....

M A D E L O N.

Hé! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appelez autrement.

G O R G I B U S.

Comment, ces noms étranges? ne sont-ce pas vos noms de batême?

M A D E L O N.

Mon Dieu? que vous êtes vulgaire! pour moi un de mes étonnemens, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau stile, de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouërez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

C A T H O S.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; & le nom de Polixène que ma cousine a choisi, & celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

M 7 GOR-

198 LES PRECIEUSES RIDICULES,

G O R G I B U S.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines; & pour ces Messieurs dont il est question, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, & la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

C A T H O S.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout-à-fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nud?

M A D E L O N.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, & n'en pressez point tant la conclusion.

[à part.] G O R G I B U S. [haut.]

Il n'en faut point douter; elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu; & pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses; j'en fais un bon serment.

S C E N E V.

C A T H O S, M A D E L O N.

C A T H O S.

M O N Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matière! que son intelli-

intelligence est épaisse , & qu'il fait sombre dans son ame !

M A D E L O N.

Que veux-tu, ma chere ? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille , & je crois que quelque avanture un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

C A T H O S.

Je le croirois bien, oui : il y a toutes les apparences du monde ; & pour moi, quand je me regarde aussi . . .

S C E N E VI.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

M A R O T T E.

V Oilà un laquais qui demande si vous êtes au logis , & dit que son maître vous veut venir voir.

M A D E L O N.

Apprenez, sotte , à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

M A R O T T E.

Dame, je n'entends point le Latin , & je n'ai pas appris, comme vous, la philosophie dans le Cyre.

M A D E L O N.

L'impertinente ! le moyen de souffrir cela ! & qui est-il le maître de ce laquais ?

M A R O T T E.

Il me l'a nommé le Marquis de Mascarille.

M A D E L O N.

Ah ma chere ! un Marquis ! un Marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel-esprit, qui a osé parler de nous.

CA.

200 LES PRECIEUSES RIDICULES,

CATHOS.

*Amour*ément, ma chère.

MADOLON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, & soutenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sçai point quelle bête c'est-là, il faut parler Chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, & gardez-vous bien d'en salir la glace, par la communication de votre image.

[*Elles sortent.*]

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà, Porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous foyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse, & que j'allasse imprimer mes fouliers en bouë? allez, ôtez votre chaise d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MAS-

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, & votre qualité nous donne-t-elle à disner?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de sa chaise.*
Ca, payez-nous vite.

MASCARILLE.

Quoi?

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vite donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin, qui ne sçait ce qu'il dit: Tien, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne suis pas content, vous avez donné un soufflet à mon camarade, &....

[*levant son bâton.*]

MASCARILLE.

Doucement, tien, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre au petit coucher.

SCE-

S C E N E V I I I .

M A R O T T E , M A S C A R I L L E .

M A R O T T E .

M Onsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout-à-l'heure.

M A S C A R I L L E .

Qu'elles ne se pressent point, je suis ici posté commodément pour attendre.

M A R O T T E .

Les voici.

S C E N E I X .

M A D E L O N , C A T H O S , M A S C A R I L L E ,
A L M A N Z O R .

M A S C A R I L L E *après avoir salué.*

M E s d a m e s , vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours par tout après lui.

M A D E L O N .

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

C A T H O S .

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayiez amené.

M A S C A R I L L E .

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; & vous allez faire pic, repic, & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MA-

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, & nous n'avons garde, ma cousine & moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudroit faire donner des sièges.

MADELON.

Holà, Almanzor?

ALMANZOR.

MADame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi?

CATHOS. [*Almanzor sort.*]

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, & de traiter une ame de Turc à Maure. Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière? Ah! par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, & votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'hommie.

CA-

204 LES PRECIEUSES RIDICULES,

CATHOS.

Mais de grace, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE *après s'être peigné, & avoir ajusté ses canons.*

Hé bien, Mesdames, que dites-vous de Paris?

MADOLON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel-esprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

MADOLON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la bouë & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel-esprit est des vôtres?

MADOLON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connus; mais nous sommes en passe de l'être, & nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du recueil des pièces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MAS-

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite, & je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux-esprits.

MADELON.

Hé! mon Dieu, nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié: car enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; & vous sçavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la seule fréquentation, pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi ce que je considère particulièrement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut sçavoir de nécessité, & qui sont de l'essence du bel-esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sçait à point nommé, un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel Auteur a fait un tel dessein; celui-là est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, & si l'on ignore ces choses, je ne donneroïs pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit & ne sçache pas jusqu'au moindre petit quatrain
qui

206 LES PRECIEUSES RIDICULES,

qui se fait chaque jour ; & pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vint à me demander si j'aurois vû quelque chose de nouveau, que je n'aurois pas vû.

M A S C A R I L L E.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une Académie de beaux-esprits, & je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux, & vous verriez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris, deux cent chansons, autant de sonnets, quatre cens epigrammes, & plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes & les portraits.

M A D E L O N.

Je vous avouë que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si gaillard que cela.

M A S C A R I L L E.

Les portraits sont difficiles, & demandent un esprit profond. Vous en verrez de ma manière, qui ne vous déplairont pas.

C A T H O S.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

M A S C A R I L L E.

Cela exerce l'esprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

M A D E L O N.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

M A S C A R I L L E.

C'est mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'Histoire Romaine.

M A D E L O N.

Ah ! certes, cela sera du dernier beau ; j'en retiens

retiens un exemplaire au moins , si vous les faites imprimer.

M A S C A R I L L E.

Je vous en promets à chacune un , & des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux Libraires qui me persécutent.

M A D E L O N.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

M A S C A R I L L E.

Sans doute ; mais à propos , il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une Duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.

C A T H O S.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

M A S C A R I L L E.

Ecoutez donc.

M A D E L O N.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

M A S C A R I L L E.

*Ob , ob ! je n'y prenois pas garde ,
Tandis que , sans songer à mal , je vous regarde ,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur ,
Au voleur , au voleur , au voleur , au voleur .*

C A T H O S.

Ah , mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

M A S C A R I L L E.

Tout ce que je fais a l'air cavalier , cela ne sent point le pédant.

M A D E L O N.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

M A S C A R I L L E.

Avez-vous remarqué ce commencement , *ob , ob !*
Voilà

208 LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

voilà qui est extraordinaire, *oh, oh!* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh, oh!* La surprise, *oh, oh!*

M A D E L O N.

Oui, je trouve ce, *oh, oh!* admirable.

M A C A R I L L E.

Il semble que cela ne soit rien.

C A T H O S.

Ah, mon Dieu, que dites-vous? ce sont-là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

M A D E L O N.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh, oh!* qu'un poëme épique.

M A S C A R I L L E.

Tudieu, vous avez le goût bon.

M A D E L O N.

Hé! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

M A S C A R I L L E.

Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde, je n'y prenois pas garde, je ne m'apercevois pas de cela: façon de parler naturelle, je n'y prenois pas garde. Tandis que sans songer à mal. Tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, Je vous regarde; c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple. Votre œil en tapinois. . . .* Que vous semble de ce mot, *tapinois?* n'est-il pas bien choisi?

C A T H O S.

Tout-à-fait bien,

M A S C A R I L L E.

Tapinois, en cachette, il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois.*

M A D E L O N.

Il ne se peut rien de mieux.

MAS-

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur. Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moi? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout, sans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Assûrément, ma chère.

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût: *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la faison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière. [*Il chante.*]

Oh, oh! je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné; est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée

Tome I.

N

dans

210 LES PRECIEUSES RIDICULES,

dans le chant? *au voleur, au voleur.* Et puis comme si l'on croit bien fort, *au, au, au, au, au voleur.* Et tout d'un coup comme une personne essouffée, *au voleur.*

M A D E L O N.

C'est-là sçavoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air & des paroles.

C A T H O S.

Je n'ai encore rien vû de cette forte-là.

M A S C A R I L L E.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

M A D E L O N.

La nature vous a traité en vraye mere passionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

M A S C A R I L L E.

A quoi donc passez-vous le tems, Mesdames?

C A T H O S.

A rien du tout.

M A D E L O N.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissement.

M A S C A R I L L E.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, si vous voulez; aussi-bien on en doit jouer une nouvelle, que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

M A D E L O N.

Cela n'est pas de refus.

M A S C A R I L L E.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là: car je me suis engagé de faire valoir la pièce, & l'Auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition,
les

les Auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation; & je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact; & quand j'ai promis à quelque Poète, je crie toujours, voilà qui est beau, devant que les chandelles soient allumées.

M A D E L O N.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les Provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

C A T H O S.

C'est assez; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut, sur tout ce qu'on dira.

M A S C A R I L L E.

Je ne sçai si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque Comédie.

M A D E L O N.

Hé! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

M A S C A R I L L E.

Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

C A T H O S.

Hé, à quels Comédiens la donnerez-vous?

M A S C A R I L L E.

Belle demande! aux Comédiens de l'hôtel de Bourgogne; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle; ils ne sçavent pas faire rimer les vers, & s'arrêter au bel endroit; & le moyen de connoître où est le beau vers, si le Comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brouhaha?

212 LES PRECIEUSES RIDICULES,

CATHOS.

En effet , il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage , & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oye ? la trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi ?

MADOLON.

Furieusement bien. C'est perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons ?

MADOLON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins , qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADOLON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vû porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gands la réflexion de votre odorat.

MADOLON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ? [*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*]

MA-

M A D E L O N.

Elle est tout-à-fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

M A S C A R I L L E.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez-vous?

C A T H O S.

Effroyablement belles.

M A S C A R I L L E.

Sçavez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

M A D E L O N.

Je vous assure que nous simpatisons vous & moi. J'ai une délicatesse finieuse pour tout ce que je porte, & jusqu'à mes chaufsettes je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

M A S C A R I L L E *s'écriant brusquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement; Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'est pas honnête.

C A T H O S.

Qu'est-ce donc! Qu'avez-vous?

M A S C A R I L L E.

Quoi! toutes deux contre mon cœur, en même tems? m'attaquer à droit & à gauche? Ah! c'est contre le droit des gens, la partie n'est pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

C A T H O S.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

M A D E L O N.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

C A T H O S.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

N 3

MAS-

214 LES PRECIEUSES RIDICULES,

M A S C A R I L L E.

Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

S C E N E X.

*CATHOS, MADELON, MASCARILLE,
MAROTTE.*

M A R O T T E.

MAdame, on demande à vous voir.

M A D E L O N.

Qui ?

M A R O T T E.

Le Vicomte de Jodelet.

M A S C A R I L L E.

Le Vicomte de Jodelet ?

M A R O T T E.

Oui, Monsieur.

C A T H O S.

Le connoissez-vous ?

M A S C A R I L L E.

C'est mon meilleur ami.

M A D E L O N.

Faites entrer vite.

M A S C A R I L L E.

Il y a quelque tems que nous ne nous sommes vus, & je suis ravi de cette aventure.

C A T H O S.

Le voici.

S C E N E XI.

*CATHOS, MADELON, JODELET,
MASCARILLE, MAROTTE,
ALMANZOR.*

M A S C A R I L L E.

AH, Vicomte !

JO.

JODELET [*s'embrassant l'un l'autre.*]

Ah, Marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joye de te voir ici!

MASCARILLE.

Baïse-moi donc encore un peu, je te prie.

MADOLON à Cathos.

Ma toute bonne, nous commençons d'être connus, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits Seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADOLON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien-heureuse.

MADOLON à Almanzor.

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la forte, il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la Cour, & des fatigues de la guerre.

N 4.

MAS-

216 LES PRECIEUSES RIDICULES,

M A S C A R I L L E.

Sçavez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillans hommes du siècle ? c'est un brave à trois poils.

J O D E L E T.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous sçavons ce que vous sçavez faire aussi.

M A S C A R I L L E.

Il est vrai que nous nous sommes vûs tous deux dans l'occasion.

J O D E L E T.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos & Madelon.*
Qui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi, hi, hi.

J O D E L E T.

Notre connoissance s'est faite à l'Armée, & la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un Régiment de Cavalerie sur les Galères de Malthe.

M A S C A R I L L E.

Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse, & je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

J O D E L E T.

La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

M A S C A R I L L E.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

C A T H O S.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

M A D E L O N.

Je les aime aussi, mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

M A S -

M A S C A R I L L E.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras ?

J O D E L E T.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? c'étoit bien une lune toute entière.

M A S C A R I L L E.

Je pense que tu as raison.

J O D E L E T.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi: j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous sentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS après avoir touché l'endroit.

Il est vrai que la cicatrice est grande.

M A S C A R I L L E.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci: là justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?

M A D E L O N.

Oui, je sens quelque chose.

M A S C A R I L L E.

C'est un coup de mousquet que je reçûs la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET découvrant sa poitrine.

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

MASCARILLE mettant la main sur le bouton de son haut de chausse.

Je vais vous montrer une furieuse playe.

M A D E L O N.

Il n'est pas nécessaire, nous le croyons sans y regarder.

M A S C A R I L L E.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

N S. CA-

218 LES PRECIEUSES RIDICULES,

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carrosse?

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous ménerions promener ces Dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADOLON.

Nous ne sçaurions fortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADOLON.

Pour cela nous y consentons: mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Hola, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verduze, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soient tous les laquais. Je ne pense pas qu'il y ait Gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADOLON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur le Marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces Messieurs & ces Dames d'ici-près, pour peupler la solitude de notre bal.

[*Almanzor sort.*] MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moi? je dis que nos libertés auront peine à
fortir

fortir d'ici les braves nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

M A D E L O N.

Que tout ce qu'il dit est naturel! il tourne les choses le plus agréablement du monde.

C A T H O S.

Il est vray qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

M A S C A R I L L E.

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. [*Il médite.*]

C A T H O S.

Hé! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

J O D E L E T.

J'aurois envie d'en faire autant: mais je me trouve un peu incommodé de la veine Poétique, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

M A S C A R I L L E.

Que diable est-ce-là? je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

J O D E L E T.

Il a de l'esprit comme un démon.

M A D E L O N.

Et du galant, & du bien tourné.

M A S C A R I L L E.

Vicomte, di-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vû la Comtesse?

J O D E L E T.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

220 LES PRECIEUSES RIDICULES,

M A S C A R I L L E.

Sçais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui.

M A D E L O N.

Voici nos amies qui viennent.

S C E N E X I I.

LUCILE, CELIMÈNE, CATHOS, MADE-
LON, MASCARILLE, JODELET,
MAROTTE, ALMANZOR,
VIOLONS.

M A D E L O N.

M On Dieu, mes chères, nous vous deman-
dons pardon. Ces Messieurs ont eu fan-
taisie de nous donner les ames des pieds, &
nous vous avons envoyé querir pour remplir
les vuides de notre assemblée.

L U C I L E.

Vous nous avez obligées sans doute.

M A S C A R I L L E.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de
ces jours nous vous en donnerons un dans les
formes. Les violons sont-ils venus?

A L M A N Z O R.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

C A T H O S.

Allons donc, mes chères, prenez place.

M A S C A R I L L E *dansant lui seul comme par
prélude.*

Là, là, là, là, là, là, là, là.

M A D E L O N.

Il a la taille tout-à-fait élégante,

CA.

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danser.*

Ma franchise va danser la courante aussi-bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans ! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte, ne sçauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village !

JODELET *dansant ensuite.*

Holà, ne pressez pas si fort la cadence, je ne fais que sortir de maladie.

SCENE XIII.

DU CROISI, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *un bâton à la main.*

AH, ah, coquins, que faites-vous ici ? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *se sentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISI.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

N 7

SCÈ.

S C E N E X I V.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE,
MASCARILLE, JODELET,
MAROTTE, VIOLONS.

M A D E L O N.

Q U e veut donc dire ceci ?

J O D E L E T.

C'est une gageure.

C A T H O S.

Quoi ! vous laisser battre de la sorte ?

M A S C A R I L L E.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien : car je suis violent, & je me ferois emporté.

M A D E L O N.

Endurer un affront comme celui-là, en notre présence ?

M A S C A R I L L E.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtems, & entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

S C E N E X V.

DU CROISI, LA GRANGE, MADELON,
CATHOS, LUCILE, CELIMENE,
MASCARILLE, JODELET,
MAROTTE, VIOLONS.

L A G R A N G E.

M A foi, marands, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

[Trois ou quatre spadassins entrent.]

MA-

MADELON.

Quelle est donc cette audace , de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CROISI.

Comment , Mesdames , nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens , & vous donner le bal ?

MADELON.

Vos laquais ?

LA GRANGE.

Oui , nos laquais ; & cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher , comme vous faites.

MADELON.

O Ciel , quelle insolence !

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vûe ; & si vous les voulez aimer , ce sera , ma foi , pour leurs beaux yeux. Vite qu'on les dépouille sur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le Marquisat & la Vicomté à bas.

DU CROISI.

Ah , ah , coquins , vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles , je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter , & de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune . quelle est ton inconstance !

DU

224 LES PRECIEUSES RIDICULES,

D U C R O I S I :

Vite qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

L A G R A N G E.

Qu'on emporte toutes ces hardes , dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela , & nous vous protestons, Monsieur & moi, que nous n'en ferons aucunement jaloux.

S C E N E X V I.

M A D E L O N , C A T H O S , J O D E L E T ,
M A S C A R I L L E , V I O L O N S.

C A T H O S.

A H ! quelle confusion !

M A D E L O N.

Je crève de dépit.

U N D E S V I O L O N S à *Mascarille.*

Qu'est ce donc que ceci ? Qui nous payera nous autres ?

M A S C A R I L L E.

Demandez à Monsieur le Vicomte.

U N D E S V I O L O N S à *Jodelet.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

J O D E L E T.

Demandez à Monsieur le Marquis.

SCE-

SCENE XVII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS,
JODELET, MASCARILLE,
VIOLONS.

GORGIBUS.

AH! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs à ce que je vois, & je viens, d'apprendre de belles affaires vraiment, de ces Messieurs & de ces Dames qui fortent.

MADELON.

Ah! mon pere, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infames. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah! je jure que nous en ferons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un Marquis? Voilà ce que c'est que du monde, la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérifloient. Allons, Camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCENE DERNIERE.

GORGIEUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

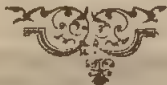
UNDES VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoye dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sçai qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de fable & de risée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. [*seul.*] Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottises billevesées, pernicious amusemens des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets & sonnettes, puissiez-vous être à tous les Diables.

F I N.



SGANARELLE,
OU
LE COCU
IMAGINAIRE,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

GORGIBUS, bourgeois.

CELIE, fille de Gorgibus.

LELIE, amant de Célie.

GROS-RENE', valet de Lélie.

SGANARELLE, bourgeois, & cocu imaginaire.

LA FEMME de Sganarelle.

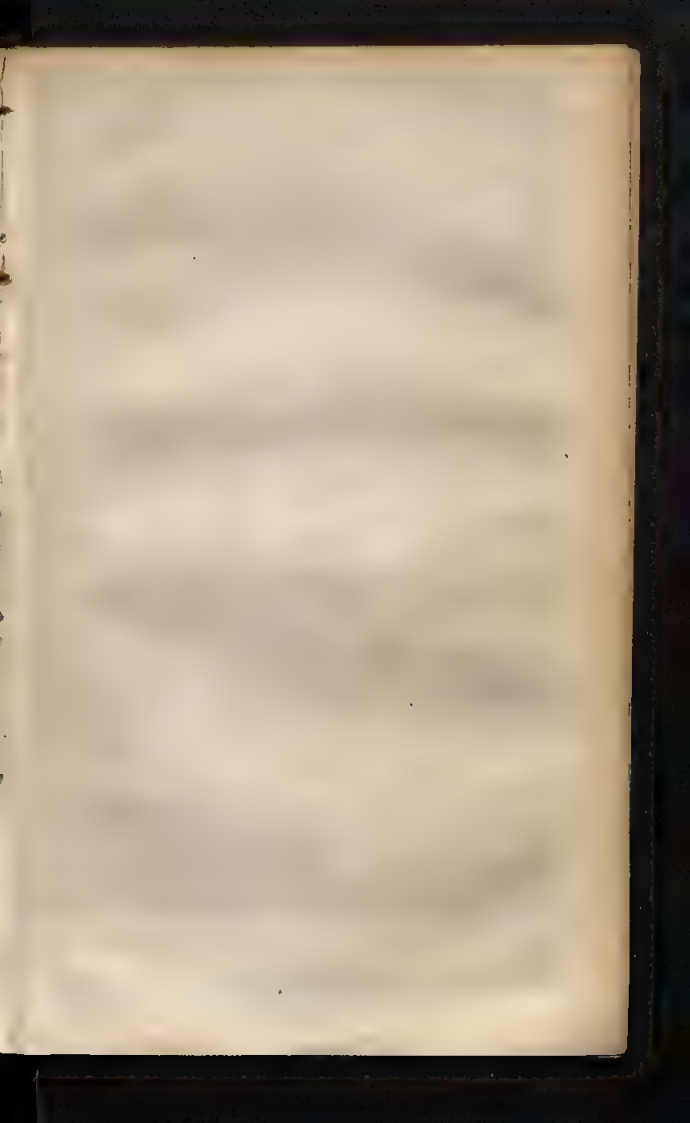
VILLEBREQUIN, pere de Valére.

LA SUIVANTE de Célie.

UN PARENT de la femme de Sganarelle.

La Scène est dans une place publique.

SGANA-





LE COCU IMAGINAIRE.

J. Ponce delin et fecit. 1738



SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

CELIE *[sortant toute éplorée.]*

A H! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

G O R G I B U S.

Que marmotez-vous-là, petite impertinente?

Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu?

Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu.

Et, par sottes raisons, votre jeune cervelle

Voudroit régler ici la raison paternelle?

Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?

A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,

O sotte, peut juger ce qui vous est utile?

Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile;

Vous pourriez éprouver sans beaucoup de long-
gueur,

Si mon bras sçait encor montrer quelque vigueur.

Votre

Votre plus court fera, Madame la mutine,
D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.

J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
Et dois auparavant consulter, s'il vous plaît :
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas ?
Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
Je vous suis caution qu'il est très-honnête homme.

C E L I E.

Hélas !

G O R G I B U S.

Hé bien hélas ! que veut dire ceci ?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
Hé ! que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas de belle sorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos romans ;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clélie.
Jetez-moi dans le feu tous ces méchans écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces fornettes,
Les quatrains de Pibrac, & les doctes tablettes
Du conseiller Matthieu, l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
La guide des pécheurs est encore un bon livre ;
C'est-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre ;

Et si vous n'aviez lû que ces moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés :

C E L I E.

Quoi ! vous prétendez donc, mon pere, que
j'oublie

La constante amitié que je dois à Lélie ?
J'aurois tort, si sans vous je dispoisois de moi ;
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

G O R.

G O R G I B U S.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.
Lélie est fort bien fait ; mais apprends qu'il
n'est rien

Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme
pour plaire,

Et que sans lui le reste est une triste affaire.

Valere, je crois bien, n'est pas de toi chéri ;

Mais, s'il ne l'est amant, il le fera mari.

Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,

Et l'amour est souvent un fruit du mariage.

Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,

Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner ?

Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences.

Que je n'entende plus vos sortes doléances,

Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,

Manquez un peu, manquez à le bien recevoir ;

Si je ne vous lui vois faire fort bon visage,

Je vous.... Je ne veux pas en dire davantage.

S C E N E II.

CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

LA SUIVANTE.

Q Uoi ! refuser, Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de
tout leur cœur ?

A des offres d'hymen répondre par des larmes,

Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes ?

Hélas ! que ne veut-on aussi me marier !

Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier ;

Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,

Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.

Le précepteur qui fait répéter la leçon

A votre jeune frère, a fort bonne raison

Lorsque, nous discourant des choses de la terre,

Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,

Qui

232 LE COCU IMAGINAIRE,

Qui croît beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,

Et ne profite point s'il en est séparé.

Il n'est rien de plus vrai, ma très-chère maîtresse,

Et je l'éprouve en moi, chetive pécheresse.

Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;

Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,

L'embonpoint merveilleux, l'œil gay, l'âme contente,

Et maintenant je suis ma commère dolente.

Pendant cet heureux tems, passé comme un éclair,

Je me couchois sans feu dans le fort de l'hyver;

Sécher même les draps, me sembloit ridicule;

Et je tremble à présent dedans la canicule.

Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,

Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,

Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë

D'un, Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternuë.

CELIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, & prendre ce mal-fait?

LA SUIVANTE.

Votre Lélie aussi n'est ma foi qu'une bête,

Puisque si hors de tems son voyage l'arrête;

Et la grande longueur de son éloignement

Me le fait soupçonner de quelque changement.

CELIE lui montrant le portrait de Lélie.

Ah! ne m'accable point par ce triste présage.

Vois attentivement les traits de ce visage,

Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs;

Je veux croire après tout qu'ils ne sont pas menteurs,

Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vrai que ces traits marquent un digne
amant,

Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CE.

C E L I E.

Et cependant il faut... Ah! soutien-moi.

[*Laisant tomber le portrait de Lélie.*]

L A S U I V A N T E.

Madame,
D'où vous pourroit venir.... Ah! bons Dieux,
elle pâme.

Hé, vite, holà quelqu'un.

S C E N E . III.

C E L I E, S G A N A R E L L E, L A S U I -
V A N T E de Célie.

S G A N A R E L L E.

Qu'est-ce donc? me voilà,

L A S U I V A N T E.

Ma maîtresse se meurt.

S G A N A R E L L E.

Quoi! n'est-ce que cela?

Je croyois tout perdu de crier de la sorte;

Mais approchons pourtant. Madame, etes-vous
morte?

Ouais? elle ne dit mot.

L A S U I V A N T E.

Je vais faire venir

Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la soutenir.

S C E N E . IV.

C E L I E, S G A N A R E L L E, L A F E M -
M E de Sganarelle,

S G A N A R E L L E en passant la main sur le
sein de Célie.

E L l e est froide par tout, & je ne sçais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir si sa bouche
respire.

234 LE COCU IMAGINAIRE,

Ma foi, je ne sçais pas; mais j'y trouve encor moi
Quelque signe de vie.

LA FEMME de *Sganarelle regardant par la
fenêtre.*

Ah! qu'est-ce que je voi?
Mon mari, dans ses bras.... Mais je m'en vais
descendre,

Il me trahit sans doute, & je veux le surprendre.

S G A N A R E L L E.

Il faut se dépêcher de l'aller secourir,

Certes elle auroit tort de se laisser mourir.

Aller en l'autre monde est très-grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.

[*Il la porte chez elle.*]

S C E N E V.

LA FEMME de *Sganarelle seule.*

IL s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon désir curieux:
Mais de sa trahison je ne suis plus en doute,
Et le peu que j'ai vû me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur;
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun;
Ce qui leur est permis leur devient importun,
Dans les commencemens ce sont toutes mer-
veilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompa-
reilles;

Mais les traîtres bien-tôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise.
Cela seroit commode, & j'en sçais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.

[E=

[*En ramassant le portrait que Célie avoit laissé tomber.*]

Mais quel est ce bijou que le sort me présente ?
L'émail en est fort beau, la gravûre charmante,
Ouvrons.

S C E N E VI.

SGANARELLE, LA FEMME de Sganarelle.

SGANARELLE *se croyant seul.*

ON la croyoit morte, & ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

LA FEMME de Sganarelle *se croyant seule.*

O Ciel ! c'est mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture !

SGANARELLE *à part, & regardant sur l'épaule de sa femme.*

Que considère-t-elle avec attention ?

Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien
de bon.

D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame émuë.

LA FEMME de Sganarelle *sans appercevoir son mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vuë ;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
Oh, que cela sent bon !

SGANARELLE *à part.*

Quoi, peste, le baiser ?

Ah ! j'en tiens.

LA FEMME de Sganarelle *poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir
servie,

Et que, s'il en contoît avec attention,

236 LE COCU IMAGINAIRE,

Le panchant seroit grand à la tentation.

Ah! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rustre....

SGANARELLE *lui arrachant le portrait.*

Ah! mâtine,

Nous vous y surprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.

Bon, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien

Madame?

Et, de par Belzébut qui vous puisse emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter?

Peut-on trouver en moi quelque chose à redire?

Cette taille, ce port, que tout le monde admire,

Ce visage, si propre à donner de l'amour,

Pour qui mille beautés soupirent nuit & jour;

Bref, en tout & par tout, ma personne charmante

N'est donc pas un morceau dont vous soyez
contente?

Et pour rassasier votre appétit gourmand,

Il faut joindre au mari le ragoût d'un galand?

LA FEMME *de Sganarelle.*

J'entends à demi mot où va la raillerie,

Tu crois par ce moyen....

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie:

La chose est avérée, & je tiens dans mes mains

Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Mon courroux n'a déjà que trop de violence,

Sans le charger encor d'une nouvelle offense.

Ecoute, ne croi pas retenir mon bijou,

Et songe un peu....

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.

Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original!

LA FEMME *de Sganarelle.*

Pourquoi?

SGA.

S G A N A R E L L E.

Pour rien, ma mie.
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vbus doit remercier.

[*Regardant le portrait de Lélie.*]

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flamme secrète,
Le drôle avec lequel....

L A F E M M E *de Sganarelle.*

Avec lequel? Pourfui.

S G A N A R E L L E.

Avec lequel, te dis-je... & j'en crève d'ennui.

L A F E M M E *de Sganarelle.*

Que me veut donc conter par là ce maître y-
vrogne?

S G A N A R E L L E.

Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne.
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller Seigneur Cornélius:
J'en suis pour mon honneur; mais à toi qui
me l'ôtes,

Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

L A F E M M E *de Sganarelle.*

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

S G A N A R E L L E.

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours?

L A F E M M E *de Sganarelle.*

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien
feindre.

S G A N A R E L L E.

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre.
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
Hélas! voilà vraiment un beau venez-y voir.

L A F E M M E *de Sganarelle.*

Donc après m'avoir fait la plus sensible offense.

238 LE COCU IMAGINAIRE,

Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amuse-
ment,

Pour prévenir l'effet de mon ressentiment ?
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle,
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

S G A N A R E L L E.

Hé, la bonne effrontée ! A voir ce fier main-
tien,

Ne la croiroit-on pas une femme de bien ?

L A F E M M E de Sganarelle.

Va, poursui ton chemin, cajole tes maîtresses,
Adresse-leur tes vœux, & fai-leur des caresses :
Mais rends-moi mon portrait, fans te jouer de
moi.

[Elle lui arrache le portrait & s'enfuit.]

S G A N A R E L L E.

Oui, tu crois m'échaper, je l'aurai malgré toi.

Fin du premier Acte.





ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

LELIE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

E NFIN nous y voici : mais Monsieur, si
je l'ôte,
Je voudrois vous prier de me dire une
chose.

LELIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENE'.

Avez-vous le diable dans le corps,
Pour ne pas succomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous sommes à piquer des chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant secoués
Que je m'en sens pour moi tous les membres
roués ;

Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire ;
Cependant, arrivé, vous sortez bien & beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LELIE.

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme,
De l'hymen de Célie en allarme mon ame ;
Tu sçais que je l'adore, & je veux être instruit,
Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-RENE'.

Oui ; mais un bon repas vous seroit nécessaire
O. 4. Pour

240 LE COCU IMAGINAIRE,

Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire;
Et votre cœur, sans doute, en deviendrait plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du fort.

J'en juge par moi-même; & la moindre disgrâce,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse;
Mais quand j'ai bien mangé, mon ame est fer-

me à tout,

Et les plus grands revers n'en viendroient pas
à bout.

Croyez-moi, bourrez-vous, & sans réserve
aucune,

Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LELIE.

Je ne saurois manger.

GROS-RENE' *bas à part.*

[*haut.*] Si-fait bien moi, je meure.
Votre diné pourtant seroit prêt tout-à-l'heure.

LELIE.

Tai-toi; je te l'ordonne.

GROS-RENE'.

Ah, quel ordre inhumain!

LELIE.

J'ai de l'inquiétude, & non pas de la faim.

GROS-RENE'.

Et moi j'ai de la faim, & de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LELIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENE'.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCENE II.

LELIE *seul.*

Non, non, à trop de peur mon ame s'a-
bandonne;

Le

Le pere m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

S C E N E III.

S G A N A R E L L E , L É L I E .

SGANARELLE *sans voir Lélie, & tenant
dans ses mains le portrait.*

Nous l'avons, & je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendar qui cause ma ver-
gogne;

Il ne m'est point connu.

L É L I E *à part.*

Dieux! qu'apperois-je ici?
Et si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi?

S G A N A R E L L E *sans voir Lélie.*

Ah! pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée?
Faut....

[*Apperveant Lélie qui le regarde, il se tourne
d'un autre côté.*]

L É L I E *à part.*

Ce gage ne peut, sans allarmer ma foi,
Etre sorti des mains qui le tenoient de moi.

S G A N A R E L L E *à part.*

Faut-il que désormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chansons, &, qu'en toute
rencontre,

On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front?

L É L I E *à part.*

Me trompai-je?

S G A N A R E L L E *à part.*

Ah! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?
O. s. Et,

242 LE COCU IMAGINAIRE,

Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouzet, un maudit étour-
neau....

LELIE à part, & regardant encore le portrait
que tient Sganarelle.

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-
même.

SGANARELLE lui tourne le dos.

Cet homme est curieux.

LELIE à part.

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE à part.

A qui donc en a-t-il?

LELIE à part.

Je le veux accoster.

[haut.] [Sganarelle veut s'éloigner.]

Puis-je.... Hé! de grace un mot.

SGANARELLE à part, s'éloignant encore.
Que me veut-il conter?

LELIE.

Puis-je obtenir de vous, de sçavoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE à part.

D'où lui vient ce désir? Mais je m'avise ici....

[Il examine Lélie & le portrait qu'il tient.]

Ah! ma foi me voilà de son trouble éclairci;
Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme,
C'est mon homme, ou plutôt, c'est celui de
ma femme.

LELIE.

Retirez-moi de peine, & dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous sçavons, Dieu merci, le souci qui vous tient;
Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance,
Il étoit en des mains de votre connoissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous.
Que

COMEDIE.

243

Que les douces ardeurs de la Dame & de vous.
Je ne sçai pas si j'ai, dans la galanterie,
L'honneur d'être connu de votre Seigneurie,
Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,
Et songez que les noeuds du sacré mariage....

LELIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce
gage....

SGANARELLE.

Est ma femme, & je suis son mari.

LELIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui son mari, vous dis-je, & mari très-marri;
Vous en sçavez la cause, & je m'en vais l'ap-
prendre
Sur l'heure à ses parens.

SCENE IV.

LELIE *seul.*

AH! que viens-je d'entendre?

On me l'avoit bien dit, & que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour
époux.

Ah! quand mille sermens de ta bouche infidèle
Ne m'auroient pas promis une flâme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas & si honteux
Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate; & quelque bien.... Mais ce sensible
outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout à coup un choc si violent,
Que mon cœur devient foible, & mon corps
chancelant.

S C E N E V.

*LELIE, LA FEMME de Sganarelle.**LA FEMME de Sganarelle se croyant seule.**[apercevant Lélie.]***M**algré moi mon perfide... Hélas ! quel mal
vous presse ?

Je vous vois prêt, Monsieur, à tomber en foiblesse.

L E L I E.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

*LA FEMME de Sganarelle.*Je crains ici pour vous l'évanouissement ;
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

L E L I E.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

S C E N E VI.

*SGANARELLE, UN PARENT de la
femme de Sganarelle.*

L E P A R E N T.

D'Un mari sur ce point j'approuve le fouci :
Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi ;Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle,
Ne conclut point, Parent, qu'elle soit criminelle ;
C'est un point délicat, & de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

S G A N A R E L L E.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

L E P A R E N T.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.

Qui

Qui ſçait comme en ſes mains ce portrait eſt venu,
Et ſi l'homme après tout lui peut être connu ?
Informez-vous-en donc ; & , ſi c'eſt ce qu'on
penſe ,
Nous ſerons les premiers à punir ſon offenſe.

S C E N E V I I.

S G A N A R E L L E ſeul.

O N ne peut pas mieux dire ; en effet , il eſt bon
D'aller tout doucement. Peut-être ſans raiſon
Me ſuis-je en tête mis ces viſions cornuës ,
Er les ſueurs au front m'en ſont trop-tôt venuës.
Par ce portrait enfin dont je ſuis allarmé
Mon deshonneur n'eſt pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos ſoins....

S C E N E V I I I.

S G A N A R E L L E , L A F E M M E de Sganarelle ſur la porte de ſa maiſon , recon-
duiſant Lélie , L É L I E.

S G A N A R E L L E à part , les voyant.

A H ! que vois-je ? Je meure,
Il n'eſt plus queſtion de portrait à cette heure ,
Voici ma foi la choſe en propre original.

L A F E M M E de Sganarelle.

C'eſt par trop vous hâter , Monſieur , & votre mal ,
Si vous ſortez ſi-tôt , pourra bien vous reprendre.

L É L I E.

Non , non , je vous rends grace , autant qu'on
puiſſe rendre ,

Du ſecours obligeant que vous m'avez prêté.

S G A N A R E L L E à part.

La maſque encore après lui fait civilité.

[La femme de Sganarelle rentre dans ſa maiſon.]

S C E N E IX.

S G A N A R E L L E , L É L I E.

S G A N A R E L L E à part.

I L m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

L É L I E à part.

Ah ! mon ame s'émeut, & cet objet m'inspire....

Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon
sort.

Envions seulement le bonheur de sa flâme.

[*En s'approchant de Sganarelle.*]

O trop heureux d'avoir une si belle femme !

S C E N E X.

S G A N A R E L L E , C E L I E à sa fenêtre
voyant Lélie qui s'en va.

S G A N A R E L L E seul.

C E n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.[*Regardant le côté par où Lélie est sorti.*]

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

C E L I E à part en entrant.

Quoi ! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux !
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux ?

S G A N A R E L L E sans voir Célie.

O trop heureux d'avoir une si belle femme !
Malheureux bien plutôt, de l'avoir cette infame
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans respect ni demi nous a cocufié.
Mais je le laisse aller après un tel indice,

Et

Et demeure les bras croisés comme un jocrisse ?
Ah ! je devois du moins lui jeter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau ;
Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire, au larron d'honneur, crier le voisinage.

[Pendant le discours de Sganarelle Célie s'ap-
proche peu à peu, & attend pour lui parler
que son transport soit fini.]

CELIE à Sganarelle.

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

S G A N A R E L L E.

Hélas ! ce n'est pas moi qui le connois, Madame,
C'est ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainsi votre ame ?

S G A N A R E L L E.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de
saison,

Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CELIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non
communes ?

S G A N A R E L L E.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modèle,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CELIE.

Comment ?

S G A N A R E L L E.

Ce Damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence ;
Et j'ai sçu par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme & de lui.

CE.

248 LE COCU IMAGINAIRE,
C E L I E.

Celui qui maintenant....

S G A N A R E L L E.

Oui, oui, me deshonoré,
Il adore ma femme, & ma femme l'adore.

C E L I E.

Ah! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un pressentiment de ce qui devoit être.

S G A N A R E L L E.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité;
Et plusieurs, qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait
que rire.

C E L I E.

Est-il rien de plus noir que ta lâche action,
Et peut-on lui trouver une punition?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie
Après t'être souillé de cette perfidie?
O Ciel! est-il possible?

S G A N A R E L L E.

Il est trop vrai pour moi.

C E L I E.

Ah! traître, scélérat, ame double & sans foi,

S G A N A R E L L E.

La bonne ame!

C E L I E.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

S G A N A R E L L E.

Que voilà bien parler!

C E L I E.

Avoir ainsi traité
Et la même innocence, & la même bonté!
SGA-

SGANARELLE *soupire haut.*
 Hai!

CELIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
 A mériter l'affront où ton mépris l'expose?

SGANARELLE.

Il est vrai.

CELIE.

Qui bien loin.... Mais c'est trop, & ce cœur
 Ne sçauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez point tant, ma très-chère Ma-
 dame,
 Mon mal vous touche trop, & vous me percez
 l'ame.

CELIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
 Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer:
 Mon cœur, pour se venger, sçait ce qu'il te
 faut faire,
 Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

SCENE XI.

SGANARELLE *seul.*

Que le Ciel la préserve à jamais de danger!
 Voyez quelle bonté de vouloir me venger!
 En effet son courroux, qu'excite ma disgrâce,
 M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse,
 Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
 De semblables affronts, à moins qu'être un
 vrai sot.

Courons donc le chercher ce pendard qui m'af-
 fronte;

Montrons notre courage à venger notre honte.
 Vous apprendrez, marouffe, à rire à nos dépens,
 Et sans aucun respect faire cocus les gens.

[Il revient après avoir fait quelques pas.]

Dou-

250 LE COCU IMAGINAIRE,

Doucement, s'il vous plaît, cet homme a bien
la mine

D'avoir le sang bouillant, & l'ame un peu mutine;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon
front.

Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.

Je ne suis point battant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.

Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance:

Ma foi laissons le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.

Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer pour
ma peine

M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,

Dites-moi, mon honneur, en ferez-vous plus gras?

La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal sain pour ceux qui craignent la

colique :

Et, quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,

Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.

Quel mal cela fait-il ? la jambe en devient-elle

Plus tortuë après tout, & la tulle moins belle ?

Peste soit qui premier trouva l'invention

De s'affliger l'esprit de cette vision,

Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage

Aux choses que peut faire une femme volage.

Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime per-

sonnel,

Que fait là notre honneur pour être criminel ?

Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme;

Si nos femmes sans nous ont un commerce in-

fame,

Il faut que tout le mal tombe sur notre dos,

Elles font la sottise, & nous sommes les sots :

C'est un vilain abus, & les gens de police

Nous devroient bien régler une telle injustice.

N'avons-nous pas assez des autres accidens

Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?

Les

Les querelles, procès, faim, soif & maladie
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de furore, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
Moquons-nous de cela, méprisons les allarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs & les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort ;
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai
point tort ?

En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas ;
Mais je le serois fort de courir au trépas.

[*Mettant la main sur sa poitrine.*]

Je me sens-là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile :
Oui, le courroux me prend, c'est trop être
poltron,

Je veux résolument me venger du larron ;
Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'en-
flamme,

Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE
TE de Célie.

CELIE.

OUY je veux bien subir une si juste loi,
 Mon pere, disposez de mes vœux &
 de moi;

Faites quand vous voudrez signer cet hyménée,
 A suivre mon devoir je suis déterminée,
 Je prétens gourmander mes propres sentimens,
 Et me soumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah ! voilà qui me plaît de parler de la sorte.
 Parbleu, si grande joye à l'heure me transporte
 Que mes jambes sur l'heure en caprioleroient,
 Si nous n'étions point vûs de gens qui s'en
 riroient.

Approche-toi de moi, vien-ça que je t'embrasse.
 Une telle action n'a pas mauvaise grace ;
 Un pere, quand il veut, peut sa fille baiser
 Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
 Va, le contentement de te voir si bien née,
 Me fera rajeunir de dix fois une année.

S C E N E II.

CELIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA SUIVANTE.

C E changement m'étonne.

CE-

C E L I E.

Et lorsque tu ſçauras
Par quel motif j'agis, tu m'en eſtimeras.

L A S U I V A N T E.

Cela pourroit bien être.

C E L I E.

Apprend donc que Lélie
A pû bleſſer mon cœur par une perfidie,
Qu'il étoit en ces lieux ſans....

L A S U I V A N T E.

Mais il vient à nous.

S C E N E I I I.

LELIE, CELIE, LA SUIVANTE de Célie.

L E L I E.

A vant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette
place.....

C E L I E.

Quoi ! me parler encore ? avez-vous cette audace ?

L E L I E.

Il eſt vray qu'elle eſt grande, & votre choix eſt tel,
Qu'à vous rien reprocher je ſerois criminel.
Vivez, vivez contente, & bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

C E L I E.

Oui, traître, j'y veux vivre ; & mon plus grand
déſir,

Ce ſeroit que ton cœur en eût du déplaiſir.

L E L I E.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime ?

C E L I E.

Quoi tu fais le ſurpris & demandes ton crime ?

SCE-

S C E N E IV.

CELIE, LELIE, SGANARELLE
armé de pied en cap, LA SUIVANTE de Célie.

SGANARELLE.

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui sans miséricorde a fouillé notre honneur

CELIE à Lélie, *lui montrant Sganarelle.*

Tourne, tourne les yeux, sans me faire répondre.

LELIE.

Ah! je vois....

CELIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LELIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE à part.

Ma colère à présent est en état d'agir,
Deffus ses grands chevaux est monté mon cou-
rage;

Et si je le rencontre, on verra du carnage.

Où, j'ai juré sa mort, rien ne peut m'empêcher :
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.

[*Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.*]
Au beau milieu du cœur, il faut que je lui
donne....

LELIE *se retournant.*

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LELIE.

Pourquoi ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement.

Que

Que j'ai pris pour la pluye. [*à part.*] Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer! prenons-en le courage.

LELIE *se retournant encore.*

Hai?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

[*à part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.*]

Ah! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vray cœur de poule.

CELIE *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez
Cet objet, dont tes yeux nous paroissent blessés.

LELIE.

Oui, je connois par-là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur!

CELIE.

Ah! cesse devant moi,
Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux:
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux
En le tuant, tandis qu'il tourne le derrière.

LELIE *faisant deux ou trois pas sans dessein,
fait retourner Sganarelle qui s'approchoit
pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colére,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut
rien reprendre.

LE

256 LE COCU IMAGINAIRE,

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix,
J'ai raison de m'en plaindre, & si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte ? & quel chagrin
brutal....

SGANARELLE.

Suffit. Vous sçavez bien où le bât me fait mal ;
Mais votre conscience & le soin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme
est ma femme,

Et, vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LELIE.

Un semblable soupçon est bas & ridicule.
Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Je sçais qu'elle est à vous, & bien loin de brû-
ler....

CELIE.

Ah ! qu'ici tu sçais bien, traître, dissimuler.

LELIE.

Quoi ? me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
De qui son ame ait lieu de se croire offensée ?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?

CELIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE à Célie.

Vous me défendez mieux que je ne sçaurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCE-

SCENE V.

CELIE, LELIE, SGANARELLE,
LA FEMME de Sganarelle, LA SUI-
VANTE de Célie.

LA FEMME de Sganarelle.

JE ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un esprit trop jaloux;
Mais je ne suis point duppe, & vois ce qui se passe
Il est de certains feux de fort mauvaise grace,
Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi,
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CELIE.

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE à sa femme.

L'on ne demande pas, carogne, ta venue,
Tu la viens quereller lorsqu'elle me détend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galand.

CELIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.

[Se tournant vers Lélie.]

Tu vois si c'est mensonge, & j'en suis fort ravie.

LELIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

Ma foi je ne sçai pas

Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis assez longtems je tâche à le comprendre,
Et si, plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

[Elle se met entre Lélie & sa maîtresse.]

Répondez-moi par ordre, & me laissez parler.

[à Lélie.]

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le
vôtre?

Tome I.

P

LE-

L E L I E.

Que l'infidèle a pû me quitter pour un autre;
 Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,
 J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
 Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée,
 Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

L A S U I V A N T E.

Mariée ! à qui donc ?

L E L I E *montrant Sganarelle.*

A lui.

L A S U I V A N T E.

Comment à lui ?

L E L I E.

Oui dà.

L A S U I V A N T E.

Qui vous l'a dit ?

L E L I E.

C'est lui-même aujourd'hui.

L A S U I V A N T E *à Sganarelle.*

Est-il vrai ?

S G A N A R E L L E.

Moi ? J'ai dit que c'étoit à ma femme
 Que j'étois marié.

L E L I E.

Dans un grand trouble d'ame,
 Tantôt de mon portrait je vous ai vû saisi.

S G A N A R E L L E.

Il est vrai, le voilà !

L E L I E *à Sganarelle.*

Vous m'avez dit aussi

Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,
 Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

S G A N A R E L L E [*montrant sa femme.*]

Sans doute ; & je l'avois de ses mains arraché,
 Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

L

LA FEMME de Sganarelle.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand après ton injuste courroux
[Montrant Lélie.]

J'ai fait dans sa foiblesse entrer monsieur chez
nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CELIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'avanture,
Et je l'ai laissé cheoir en cette pamoison
[à Sganarelle.]

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison,
LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE à part.

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent
comptant?
Mon front l'a, sur mon ame, eu bien chaude
pourtant.

LA FEMME de Sganarelle.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE à sa femme.

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien.
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien,
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

LA FEMME de Sganarelle.

Soit; mais gare le bois, si j'apprends quelque
chose.

CELIE à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.

Ah Dieux! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai
fait?

Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma
vengeance

260 LE COCU IMAGINAIRE,

Le malheureux secours de mon obéissance.
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter ;
J'ai promis à mon pere, & ce qui me désole....
Mais je le vois venir.

LELIE.

Il me tiendra parole.

S C E N E VI.

GORGIEUS, CÉLIE, LELIE, SGA-
NARELLE, LA FEMME de Sga-
narelle, LA SUIVANTE de Célie.

LELIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & mon ardente
amour

Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donne l'espoir de l'hymen de Célie,
Très-humble serviteur à votre Seigneurie.

LELIE.

Quoi ! Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon
espoir ?

GORGIBUS.

Oui, Monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir,
Ma fille en suit les loix.

CÉLIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon pere, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandemens ?

To

Tu te démens bien-tôt de tes bons sentimens;
Pour Valere tantôt. . . . Mais j'apperçois son pere,
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCENE DERNIERE.

VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CE-
LIE, LELIE, SGANARELLE,
LA FEMME de Sganarelle, LA
SUIVANTE de Célie.

G O R G I B U S.

Q U i vous amène ici, Seigneur Villebrequin?

V I L L E B R E Q U I N.

Un secret important que j'ai sçu ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en époux;
Et comme des parens le bien & la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de casser l'alliance,
Je vous viens. . . .

G O R G I B U S.

Brisons-là. Si, sans votre congé,
Valere votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès long-tems par moi-même est promise à
Lélie,

Et que, riche en vertus, son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

V I L L E B R E Q U I N.

Un tel choix me plaît fort.

L E L I E.

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

262 LE COCU IMAGINAIRE.

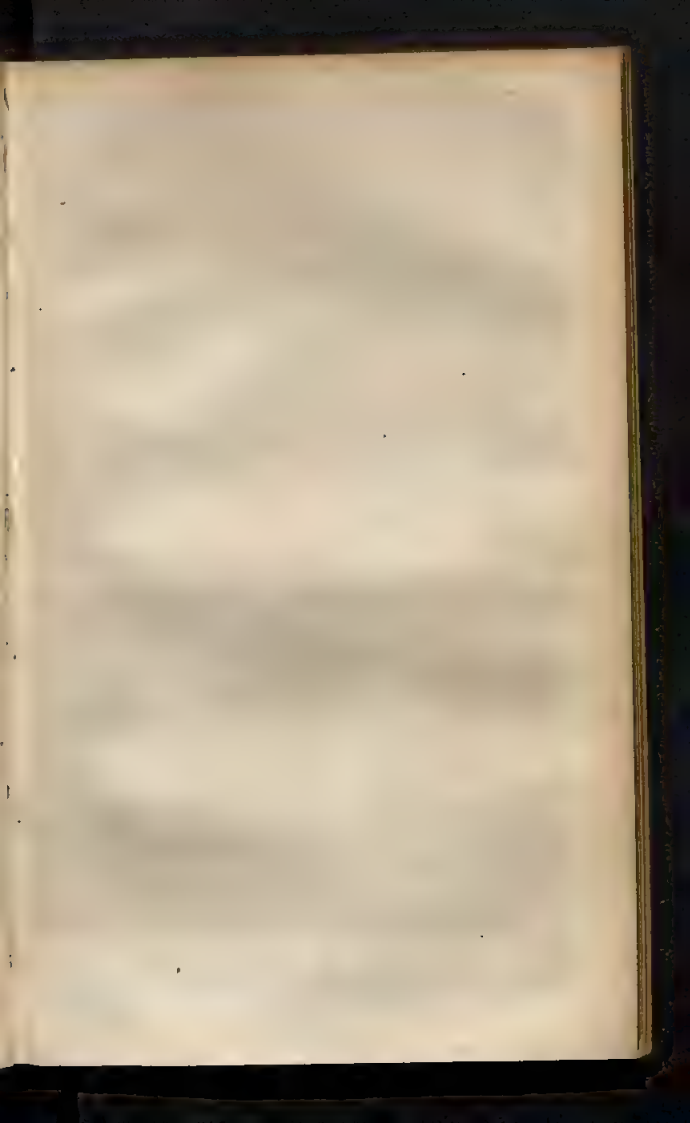
G O R G I B U S.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

S G A N A R E L L E *seul.*

A-t-on mieux crû jamais être cocu que moi !
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien,
Et, quand vous verriez tout, ne croyez ja-
mais rien.







DOM GARCIE DE NAVARRE.

DOM GARCIE

DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

COMÉDIE HÉROIQUE.

A C T E U R S.

DOM GARCIE, Prince de Navarre, amant
de Done Elvire.

DONE ELVIRE, Princesse de Léon.

DOM ALPHONSE, Prince de Léon, crû
Prince de Castille, sous le nom de Dom
Sylve.

DONE IGNE'S, Comtesse, amante de Dom
Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de
l'Etat de Léon.

E'LISE, confidente de Done Elvire.

DOM ALVAR, confident de Dom Garcie,
amant d'Elise.

DOM LOPE, autre confident de Dom Gar-
cie, amant d'Elise.

DOM PE'DRE, écuyer d'Ignés.

UN PAGE de Done Elvire.

*La Scène est dans Astorgue ville d'Espagne, dans
le Royaume de Léon.*

DOM



DOM GARCIE
DE NAVARRE,
OU
LE PRINCE JALOUX,
COMEDIE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'est point un choix, qui
pour ces deux amans
Sçut régler de mon cœur les secrets
sentimens;

Et le Prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Dom Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux;
Même éclat de vertus, joint à même naissance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence;
Et je serois encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite seul prenoit droit sur un cœur.
Mais ces chaînes du Ciel, qui tombent sur nos
ames,

Déciderent en moi le destin de leurs flâmes:

266 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Et toute mon estime égale entre les deux,
Laisa vers Dom Garcie entraîner tous mes vœux.

E L I S E.

Cet amour que pour lui votre astre vous inspire,
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puisque nos yeux, Madame, ont pû long-tems
douter

Qui de ces deux amans vous vouliez mieux traiter.

D. E L V I R E.

De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite
A de fâcheux combats, Elise, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame panchoit ;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice :
Et Dom Sylve, après tout, dans ses soins a-
moureux

Me sembloit mériter un destin plus heureux.
Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille,
Du feu Roi de Léon semble devoir la fille ;
Et la longue amitié, qui d'un étroit lien
Joignit les intérêts de son pere & du mien.
Ainsi plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrâce :
Ma pitié, complaisante à ses brûlans soupirs,
D'un dehors favorable amusoit ses desirs ;
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisois d'ou-
trage.

E L I S E.

Mais son premier amour que vous avez appris
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits ;
Et, puisqu'avant ces soins où pour vous il s'en-
gage

Done Ignés de son cœur avoit reçu l'hommage,
Et que, par des liens aussi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette Comtesse & vous,
Son secret révélé vous est une matière
A donner à vos vœux liberté toute entière ;
Et vous pouvez, sans crainte, à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. EL-

D. E L V I R E.

Il est vray que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que Dom Sylve étoit un infidèle,
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé
Contre elles à présent se voit autorisé;
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et, sans scrupule, ailleurs donner tous ses sus-
frages.

Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur?
Si d'un Prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble préparer, dans mon juste courroux,
Un éclat à briser tout commerce entre nous.

E L I S E.

Mais si de votre bouche il n'a point scû sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire?
Et ce qui d'un rival a pû flater les feux,
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux?

D. E L V I R E.

Non, non, de cette sombre & lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie,
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flater du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrètes.
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, & sur cette matière
Le moindre jour doit être une grande lumière,
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoué, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un & l'autre mérite:
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pancher l'habitude!
Dans les unes toujours on paioit se forcer;
Mais les autres, hélas! se font sans y penser,
Semblables à ces eaux si pures & si belles

268 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Qui coulent sans effort des sources naturelles.
 Ma pitié pour Don Sylve avoit beau l'émouvoir,
 J'en trahissois les soins, sans m'en appercevoir;
 Et mes regards au Prince, en un pareil martyre,
 En disoient toujours plus que je n'en voulois dire.

E L I S E.

Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,
 Puisque vous le voulez, n'ont point de fonde-
 ment,

Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte,
 Et d'autres chérioroient ce qui fait votre plainte.
 De jaloux mouvemens doivent être odieux
 S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux;
 Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer
 d'allarmes

Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous
 des charmes;

C'est par-là que son feu se peut mieux exprimer,
 Et, plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.
 Ainsi puisqu'en votre ame un Prince magnani-
 me...

D. E L V I R E.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime.
 Par-tout la jalousie est un monstre odieux;
 Rien n'en peut adoucir les traits injurieux;
 Et plus l'amour est cher qui lui donne naissance,
 Plus on doit ressentir les coups de cette offense.
 Voir un Prince emporté qui perd à tous momens
 Le respect que l'amour inspire aux vrais amans;
 Qui, dans les soins jaloux où son ame se noye,
 Querelle également mon chagrin & ma joye;
 Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
 Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer:
 Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée,
 Et sans déguisement je te dis ma pensée.
 Le Prince Dom Garcie est cher à mes desirs,
 Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs,
 Au milieu de Léon on a vu son courage
 Me donner de sa sîme un noble témoignage,
 Braver en ma faveur les périls les plus grands,
 M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,

Et,

COMÉDIE HEROIQUE. 269

Et, dans ces murs forcés, mettre ma destinée
 A couvert des horreurs d'un indigne hyménée;
 Et je ne cèle point que j'aurois de l'ennui,
 Que la gloire en fût due à quelqu'autre qu'à lui;
 Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
 A se voir redevable, Elise, à ce qu'il aime,
 Et sa flâme timide ose mieux éclater,
 Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquiter.
 Oui, j'aime qu'un secours, qui hazarde sa tête,
 Semble à sa passion donner droit de conquêtes.
 J'aime que mon péril m'ait jettée en ses mains,
 Et, si les bruits communs ne sont pas des bruits

vains,
 Si la bonté du Ciel nous ramène mon frere,
 Les vœux les plus ardens que mon cœur puisse
 faire,

C'est que son bras encor sur un perfide sang
 Puisse aider à ce frere à reprendre son rang;
 Et par d'heureux succès d'une haute vaillance
 Mériter tous les soins de sa reconnoissance:
 Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
 S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
 Et ne les range aux loix que je lui veux prescrire,
 C'est inutilement qu'il prétend Donc Elvire:
 L'hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des
 nœuds

Qui deviendroient sans doute un enfer pour
 tous deux.

E L I S E.

Bien que l'on pût avoir des sentimens tout autres,
 C'est au Prince, Madame, à se régler aux vôtres,
 Et dans votre billet ils sont si bien marqués,
 Que quand il les verra de la sorte expliqués....

D. E L V I R E.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre,
 C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux
 commettre.

La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
 Des témoins trop constants de notre attachement:
 Ainsi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

270 DOM GARCIE DE NAVARRE,

ELISE.

Toutes vos volontés sont des loix qu'on doit
suivre.

J'admire cependant que le Ciel ait jetté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que, ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vû par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi, je trouverois mon sort tout-à-fait

doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;
Je scaurois m'applaudir de son inquiétude;
Et ce qui pour mon ame est souvent un peu rude,
C'est de voir Dom Alvar ne prendre aucun sou-
ci....

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche; le voici.

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE.

Votre retour surprend; qu'avez-vous à m'apprendre?

Dom Alphonse vient-il, a-t-on lieu de l'attendre?

D. ALVAR.

Oui, Madame, & ce frere en Castille élevé,
De rentrer dans ses droits voit le tems arrivé.
Jusqu'ici Dom Louis, qui vit à sa prudence
Par le feu Roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'Etat
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat;
Et bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
A l'appas dangereux de sa fausse équité:
Mais les peuples émus par cette violence
Que vous à voulu faire une injuste puissance,
Ce généreux vieillard a crû qu'il étoit tems.

D'é-

COMEDIE HEROIQUE. 271

D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans :
Il a tenté Léon , & ses fidèles trames
Des grands, comme du peuple , ont pratiqué
les ames.

Tandis que la Castille armoit dix mille bras
Pour redonner ce Prince aux vœux de ses Etats,
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Léon, & Dom Sylve en personne
Commande le secours que son pere vous donne.

D. E L V I R E.

Un secours si puissant doit flater notre espoir ;
Mais je crains que mon frere y puisse trop devoir.

D. A L V A R.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempête
Que votre usurpateur voit gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la Comtesse Ignés il va donner la main.

D. E L V I R E.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand crédit où se voit sa famille ;
Je ne reçois rien d'elle, & j'en suis en souci ;
Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

E L I S E.

De trop puissans motifs d'honneur & de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse,
Pour....

D. A L V A R.

Le Prince entre ici.

S C E N E III.

D. GARCIE , D. ELVIRE , D. AL-
VAR, ELISE.

D. G A R C I E.

J E viens m'intéresser,
Mada-

272 DOM GARCIE DE NAVARRE,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.

Ce frere qui menace un tyran plein de crimes
Flate de mon amour les transports légitimes :
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le Ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds cheoir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une atteinte si chère,
C'est que, pour être Roi, le Ciel vous rend ce
frere ;

Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Qui, tout mon cœur voudroit montrer aux
yeux de tous

Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous ;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance,
Leur chaleur indiscrete a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du Ciel envers vous réparer l'injustice,
Et votre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puisqu'enfin les Cieux, de tout ce juste
hommage,

A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu
d'espoir

Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils osent briguer par d'illustres services
D'un frere & d'un Etat les suffrages propices,

D. E L V I R E.

Je sçais que vous pouvez, Prince, en vengeance
nos droits,

Faire par votre amour parler cent beaux exploits :
Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espère

Que

COMEDIE HEROIQUE. 273

Que l'aveu d'un Etat, & la faveur d'un frere
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

D. G A R C I E.

Oui, Madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je sçais bien que pour vous mon cœur en vain
souponne,

Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret
pour eux.

D. E L V I R E.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien en-
tendre,

Et par trop de chaleur, Prince, on se peut mé-
prendre;

Mais, puisqu'il faut parler, désirez-vous sçavoir
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quel-
que espoir?

D. G A R C I E.

Ce me sera, Madame, une faveur extrême.

D. E L V I R E.

Quand vous sçaurez m'aimer comme il faut que
l'on aime.

D. G A R C I E.

Et que peut-on, hélas! observer sous les Cieux
Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos yeux?

D. E L V I R E.

Quand votre passion ne fera rien paroître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

D. G A R C I E.

C'est-là son plus grand soin.

D. E L V I R E.

Quand tous ses mouvemens
Ne prendront point de moi de trop bas sentimens.

D. G A R C I E.

Ils vous révérent trop.

D. E L V I R E.

Quand d'un injuste ombrage
Votre

Votre raison sçaura me réparer l'outrage,
 Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux
 Qui de son noir venin empoisonne vos feux,
 Cette jalouse humeur dont l'importun caprice
 Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais
 office,
 S'oppose à leur attente, & contre eux à tous coups
 Arme les mouvemens de mon juste courroux.

D. G A R C I E.

Ah! Madame, il est vray, quelque effort que
 je fasse,

Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
 Et qu'un rival absent de vos divins appas
 Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
 Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance
 Que votre ame en ces lieux souffre de son absence,
 Et que, malgré mes soins, vos soupirs amoureux
 Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
 Mais si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
 Il vous est bien facile, hélas! de m'y soustraire;
 Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
 Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend
 de moi.

Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots
 pleins de flamme,

Contre la jalousie armer toute mon ame;
 Et, des pleines clartés d'un glorieux espoir,
 Dissiper les horreurs que ce monstre y fait cheoir.
 Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
 Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
 Me donne l'assurance, au sort de tant d'assauts,
 Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. E L V I R E.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande.
 Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on
 l'entende,

Et n'aime pas ces feux, dont l'importunité
 Demande qu'on s'explique avec plus de clarté.
 Le premier mouvement qui découvre notre ame
 Doit d'un amant discret satisfaire la flamme;
 Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux,

Qu'il

Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre Dom Sylve & vous mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point ja-
loux,

Auroit dit quelque chose à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un assez doux langage,
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'est pas encor content;
Il demande un aveu qui soit plus éclatant;
Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même
En des termes exprès dire que je vous aime:
Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

D. G A R C I E.

Hé bien, Madame, hé bien, je suis trop téméraire.
De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté.
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux;
Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

D. E L V I R E.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. G A R C I E.

Ah! Madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable;
Et que l'heur d'obéir à sa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puisse-je voir sur moi fondre votre courroux;
Si jamais mon amour descend à la faiblesse
De manquer au devoir d'une telle promesse;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport
Fait....

SCE-

S C E N E IV.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE, UN PAGE *présentant un billet à D. Elvire*

D. ELVIRE.

J'En étois en peine, & tu m'obliges fort.
Que le courier attende.

S C E N E V.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE *bas, à part.*

A Ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète ?
Prodigieux effet de son tempérament !

[*haut.*]

Qui vous arrête, Prince, au milieu du serment ?

D. GARCIE.

J'ai crû que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout-à-coup le visage égaré.
Ce changement soudain a lieu de me surprendre,
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre ?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout-à-coup vient d'attaquer mon
cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de ri-
gueur ;

Et

COMEDIE HEROIQUE. 277

Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire ?

D. G A R C I E.

Par fois.

D. E L V I R E.

Ah Prince foible ! Hé bien, par cet écrit,
Guérissez-le ce mal, il n'est que dans l'esprit.

D. G A R C I E.

Par cet écrit, Madame ? ah ! ma main le refuse.
Je vois votre pensée, & de quoi l'on m'accuse,
Si....

D. E L V I R E.

Lisez-le, vous dis-je, & satisfaites-vous.

D. G A R C I E.

Pour me traiter après de foible, de jaloux ?
Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'om-
brage ;

Et bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

D. E L V I R E.

Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence ;
Et c'est assez enfin que vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

D. G A R C I E.

Ma volonté toujours vous doit être soumise
Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,
Je consens volontiers à prendre cet emploi.

D. E L V I R E.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. G A R C I E.

C'est pour vous obéir au moins, & je puis dire....

D. E L V I R E.

C'est ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. G A R C I E.

Ilest de Done Ignés, à ce que je connoi.

D. EL.

278 DOM GARCIE DE NAVARRE,

D. E L V I R E.

Oui. Je m'en réjouis & pour vous & pour moi.

D. G A R C I E *lit.*

*Malgré l'effort d'un long mépris
Le tyran toujours m'aime, & depuis votre absence,
Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
Il semble avoir tourné toute sa violence,
Dont il poursuivoit l'alliance
De vous & de son fils.*

*Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
Approuvent tous cet indigne lien;
Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.
Puissez-vous jouir, belle Elvire,
D'un destin plus doux que le mien.*

D. I G N E ' S.

Dans la haute vertu son ame est affermic.

D. E L V I R E.

*Je vais faire réponse à cette illustre amie.
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumière;
Et la chose a passé d'une douce manière;
Mais, à n'en point mentir, il seroit des momens
Où je pourrois entrer en d'autres sentimens.*

D. G A R C I E.

Hé quoi? vous croyez donc...

D. E L V I R E.

*Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu. De mes avis conservez la mémoire,
Et, s'il est vray pour moi que votre amour soit
grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.*

D. G A R C I E.

*Croyez que désormais c'est toute mon envie,
Et, qu'avant qu'y manquer, je veux perdre la vie.*

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

TOUT ce que fait le Prince, à parler
franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand
étonnement;

Car que d'un noble amour une ame bien faisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes fréquens ses vœux soient traversés,
Il est fort naturel, & je l'approuve assez:
Mais ce qui me surprend, Dom Lope, c'est
d'entendre

Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit
prendre,

Que votre ame les forme, & qu'il n'est en ces lieux
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos
yeux.

Encore un coup, Dom Lope, une ame bien éprise,
Des soupçons qu'elle prend, ne me rend point
surprise;

Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un ja-
loux,

C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose,
Chacun règle la sienne au but qu'il se propose;
Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du Prince à bien faire ma cour.

ELI:

280 DOM GARCIE DE NAVARRE,

E L I S E.

Mais sçavez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'en-
tretienne?

D. L O P E.

Et quand, charmante Elise, a-t-on vû, s'il
vous plaît,

Qu'on cherche auprès des grands que son pro-
pre intérêt?

Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur
conduite;

Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit,
Pourvû que sa fortune en tire quelque fruit?

Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur
grace,

Par la plus courte voye on y cherche une place;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur;

C'est de flater toujours le foible de leur cœur;

D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,

Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire:

C'est-là le vray secret d'être bien auprès d'eux.

Les utiles conseils font passer pour fâcheux,

Et vous laissent toujours hors de la confidence,

Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.

Enfin, on voit partout que l'art des courtisans

Ne tend qu'à profiter des foibleſſes des grands,

A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame

Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

E L I S E.

Ces maximes un tems leur peuvent succéder;

Mais il est des revers qu'on doit appréhender;

Et dans l'esprit des grands qu'on tâche de sur-
prendre,

Un rayon de lumière à la fin peut descendre,

Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement

Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.

Cependant je dirai que votre ame s'explique

Un peu bien librement sur votre politique;

Et ses nobles motifs, au Prince rapportés,

Serviroient assez mal vos assiduités.

D. LO-

COMEDIE HEROIQUE. 231

D. L O P E.

Outre que je pourrois desavouer sans blâme
Ces livres véritez sur quoi s'ouvre mon ame ;
Je sçais fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.

Qu'ai-je dit après tout, que sans moi l'on ne sçache ?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache ?
On peut craindre une chute avec quelque raison,
Quand on met en usage ou ruse, ou trahison.
Mais qu'ai-je à redouter, moi, qui par-tout n'a-
vance

Que les soins approuvés d'un peu de complai-
sance ;

Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons ?
Son ame semble en vivre, & je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude,
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien ;
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle ;
C'est lorsque plus il m'aime, & je vois sa raison
D'une audience avide avaler ce poison,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bonheur & de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux,
Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
Il reçût des effets de quelque préférence ;
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

E L I S E.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

S C E N E II.

D. A L V A R, E L I S E.

D. A L V A R.

E Nfin nous apprenons que le Roi de Navarre
Pour les desirs du Prince aujourd'hui se dé-
clare ;

Tom. I.

Q

Et

282 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour prétend.
Je suis surpris pour moi qu'avec tant de vitesse
On ait fait avancer... Mais...

S C E N E III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Que fait la Princesse?

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur; je le présume ainsi;
Mais elle va sçavoir que vous êtes ici.

D. GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

S C E N E IV.

D. GARCIE seul.

Près de souffrir sa vûë,

D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame
émuë,

Et la crainte mêlée à mon ressentiment

Jette par tout mon corps un soudain tremble-
ment.

Prince, prends garde au moins qu'un aveugle
caprice

Ne te conduise ici dans quelque précipice,

Et que de ton esprit les désordres puissans

Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens:

Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide,

Voi si de tes soupçons l'apparence est solide,

Ne démens pas leur voix; mais aussi garde bien

Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien,

Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop

permettre,

Et relis posément cette moitié de lettre.

Ah! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,

Ne voudroit pas donner pour son autre moitié!

Mais

COMEDIE HEROIQUE. 283

Mais après tout , que dis-je ? Il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoique votre rival...

Vous devez toutefois vous...

Et vous avez en vous à...

L'obstacle le plus grand...

Je chéris tendrement ce...

Pour me tirer des mains' de...

Son amour , ses devoirs....

Mais il m'est odieux avec...

Otez donc à vos feux ce...

Méritez les regards que l'on...

Et lorsqu'on vous oblige...

Ne vous abstenez point à...

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci,
Son cœur comme sa main se fait connoître ici;
Et les sens imparfaits de cet écrit funeste,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas besoin du reste.
Toutefois, dans l'abord agissons doucement,
Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment;
Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons son esprit par son propre artifice.
La voici. Ma raison, renferme mes transports,
Et rends-toi pour un tems maîtresse du dehors.

S C E N E V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre?

D. GARCIE *bas, à part.*

Ah! qu'elle cache bien....

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le Roi votre pere approuve vos projets,
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets;
Et mon ame en a pris une allégresse extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, & mon cœur s'en réjouit de même;
Mais...

Q 2

D. EL

D. ELVIRE.

Le tyran sans doute aura peine à parer
 Les foudres que par-tout il entend murmurer ;
 Et j'ose me flater que le même courage
 Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,
 Et, dans les murs d'Astorgue arraché de ses mains,
 Me faire un sûr azyle à braver ses desseins,
 Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
 Sous ses nobles efforts faire cheoir cette tête.

D. GARCIE.

Le succès en pourra parler dans quelques jours.
 Mais, de grace, passons à quelqu'autre discours.
 Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
 A qui vous avez pris, Madame, soin d'écrire,
 Depuis que le destin nous a conduits ici ?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande ? & d'où vient ce souci ?

D. GARCIE.

D'un désir curieux de pure fantaisie.

D. ELVIRE.

La curiosité naît de la jalousie.

D. GARCIE.

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez :
 Vos ordres de ce mal me défendent assez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
 J'ai deux fois à Léon écrit à la Comtesse,
 Et deux fois au Marquis Dom Louis à Burgos.
 Avec cette réponse êtes-vous en repos ?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelqu'autre personne,
 Madame ?

D. ELVIRE.

Non, sans doute, & ce discours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace songez bien, avant que d'assurer.
 En manquant de mémoire on peut se parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche sur ce point ne peut être parjure.

D. GAR-

COMEDIE HEROIQUE. 285

D. G A R C I E.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

D. E L V I R E.

Princee?

D. G A R C I E.

Madame?

D. E L V I R E.

O Ciel! quel est ce mouvement?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

D. G A R C I E.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vûe
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui
me tuë;

Et que j'ai crû trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

D. E L V I R E.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous
plaindre?

D. G A R C I E.

Ah! que ce cœur est double, & sçait bien l'art
de feindre!

Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.

Jettez ici les yeux, & connoissez vos traits.

Sans avoir vû le reste, il m'est assez facile

De découvrir pour qui vous employez ce stile.

D. E L V I R E.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

D. G A R C I E.

Vous ne rougissez pas en voyant cef écrit?

D. E L V I R E.

L'innocence à rougir n'est point accôûtumée.

D. G A R C I E.

Il est vray qu'en ces lieux on la voit opprimée.

Ce billet démenti pour n'avoir point de feing...

D. E L V I R E.

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main?

D. G A R C I E.

Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture;

286 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Mais ce sera sans doute, & j'en serois garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent;
Ou du moins, ce qu'il a de tendresse évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé,
Et, j'ajoute de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide. . .

D. ELVIRE.

Arrêtez, Prince indigne,
De ce lâche transport l'égarément insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point
de loi,

Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défense prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Mon innocence ici paroîtra toute entière;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce sont propos obscurs qu'on ne sçauroit com-
prendre.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Elise, hola.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

MAdame.

D. ELVIRE à D. Garcie.

Observez bien au moins
Si j'ose à vous tromper employer quelques soins;
Si par un seul coup d'œil, ou geste qui l'instruise,
Je

COMEDIE HEROIQUE. 287

Je cherche de ce coup à parer la surprise.

[à Elise.]

Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé?

E L I S E.

Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable.
Je ne sçais comme il est demeuré sur ma table;
Mais on vient de m'apprendre en ce même
moment

Que Dom Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
A fureté par-tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en saisir promptement, avant qu'il eût rien lu;
Et, se jettant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moitiés dans leurs mains est restée,
Et Dom Lope aussi-tôt prenant un prompt essor,
A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

D. E L V I R E.

Avez-vous ici l'autre?

E L I S E.

Oui, la voilà, Madame.

[à D. Garcie.] D. E L V I R E.

Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié rassemblez celle-ci,
Lisez, & hautement; je veux l'entendre aussi.

D. G A R C I E.

Au Prince Dom Garcie. Ah!

D. E L V I R E.

Achevez de lire;

Votre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. G A R C I E lit.

*Quoique votre rival, Prince, allarme votre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obstacle le plus grand que trouve votre flâme.
Je chéris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs,
Son amour, ses devoirs ont pour moi des douceurs;
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.*

288 DOM GARCIE DE NAVARRE,

*Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux ;
Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.*

D. ELVIRE.

Hé bien, que dites-vous ?

D. GARCIE.

Ah ! Madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits ;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel sup-
plice.

D. ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
C'est pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

D. ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, excusez un amant misérable
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si
puissant.

Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car enfin, peut-il être un ame bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point allarmé ?
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre ?
Vous même dites-moi, si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jetté tout autre amant ;
Si d'une preuve, hélas ! qui me sembloit si claire,
Je pouvois démentir...

D. ELVIRE.

Où, vous le pouviez faire,
Et

Et dans mes sentimens assez bien déclarés
 Vos doutes rencontroient des garans assûrés ;
 Vous n'aviez rien à craindre , & d'autres sur ce
 gage
 Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. G A R C I E.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
 Plus notre ame a de peine à pouvoir s'assûrer.
 Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
 Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
 Pour moi , qui crois si peu mériter vos bontés,
 J'ai douté du bonheur de mes témérités ;
 J'ai crû que dans ces lieux rangés sous ma puis-
 sance

Votre ame se forçoit à quelque complaisance ;
 Que déguisant pour moi votre sévérité...

D. E L V I R E.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté ?
 Moi , prendre le parti d'une honteuse feinte ,
 Agir par les motifs d'une servile crainte ,
 Trahit mes sentimens , & , pour être en vos mains,
 D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains ?
 La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire ?
 Vous pouvez le penser , & vous me l'osez dire ?
 Apprenez que ce cœur ne sçait point s'abaisser,
 Qu'il n'est rien sous les Cieux qui puisse l'y forcer,
 Et , s'il vous a fait voir par une erreur insigne
 Des marques de bonté dont vous n'étiez pas
 digne ,

Qu'il sçaura bien montrer, malgré votre pouvoir,
 La haine que pour vous il se résout d'avoir ;
 Braver votre furie , & vous faire connoître
 Qu'il n'a point été lâche , & ne veut jamais l'être.

D. G A R C I E.

Hé bien, je suis coupable, & ne m'en défends pas ;
 Mais je demande grace à vos divins appas ;
 Je la demande au nom de la plus vive flâme
 Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler
 une ame.

Que si votre courroux ne peut être apaisé,
 Si mon crime est trop grand pour se voir excusé ;

Qs

Si

295 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis souffrir.
Non, ne présumez pas qu'ayant sçu vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec votre colére.
Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuifans remords fait succomber mon
cœur,

Et de mille vautours les blessures cruelles
Nont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable;
Ce cœur, ce traître cœur dont les perplexités
Ont si fort outragé vos extrêmes bontés:
Trop heureux en mourant, si ce coup légitime
Efface en votre esprit l'image de mon crime,
Et ne laisse aucuns traits de votre aversion.
Au foible souvenir de mon affection:
C'est l'unique faveur que demande ma flâme.

D. E L V I R E.

Ah! Prince trop cruel.

D. G A R C I E.

Dites, parlez, Madame.

D. E L V I R E.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

D. G A R C I E.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.

D. E L V I R E.

L'amour n'excuse point de tels emportemens.

D. G A R C I E.

Tout ce qu'il a d'ardeur passé en ses mouvemens,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine. . .

D. E L V I R E.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma
haine.

D. GAR-

COMEDIE HEROIQUE. 291

D. GARCIE.

Vous me haïssez donc ?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins ;
Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offense
Ne puisse jusques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ;
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne sçauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
N'accordent un pardon à mes témérités.
Résolvez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

D. ELVIRE.

Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr ?

D. GARCIE.

Ah ! c'en est trop ; souffrez, adorable Princesse....

D. ELVIRE.

Laissez, je me veux ma ! d'une telle foiblesse.

D. GARCIE *seul*.

Enfin je suis....

S C E N E VII.

D. GARCIE, D. LOPE.

D. LOPE.

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

D. GARCIE.

Ne me vien point parler de secret, ni d'alarme
Dans les doux mouvemens du transport qui
me charme.

Q 6

Après

292 DOM GARCIE DE NAVARRE ,

Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter
Il n'est point de soupçons que je doive écouter ;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille :
Ne m'en fai plus.

D. L O P E.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît.
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai crû que le secret que je viens de surprendre
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vint ap-
prendre ;

Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai , Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
Et que surtout le peuple y fait pour son vray Roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. G A R C I E.

La Castille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous essayions d'en partager la gloire ;
Et nos troupes aussi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire ?
Voyons un peu.

D. L O P E.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. G A R C I E.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. L O P E.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait sçavoir ;
Et, puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je sçaurai désormais trouver l'art de me taire.

D. G A R C I E.

Enfin, je veux sçavoir la chose absolument.

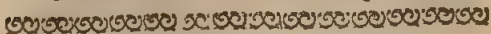
D. L O P E.

Je ne réplique point à ce commandement ;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle
Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, &c, sans rien
embrasser,

Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

Fin du second Acte.

A C



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

ELISE, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une
Princesse ?
Que dis-tu de me voir tomber si promte-
ment

De toute la chaleur de mon ressentiment ?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

ELISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons
chérir,

Une injure sans doute est bien dure à souffrir :
Mais que s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus bouillant
courroux,

D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir apaisé ;
Et je sçais quel pouvoir, malgré votre menaces,
A de pareils forfaits donnera toujours grace.

D. ELVIRE.

Ah ! sçache, quelque ardeur qui m'impose des loix,
Que mon front a rougi pour la dernière fois ;
Et que, si désormais on pousse ma colère,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère ;
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment :
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire,
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire ;
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,

294 DOM GARCIE DE NAVARRE,

S'obstine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.

Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prend point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoiqu'à mes destins la fortune prépare,
Croi que je ne puis être au Prince de Navarre,
Que, de ces noirs accès qui troublent sa raison,
Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechûte.

E L I S E.

Mais quel affront nous fait le transport d'un ja-
loux ?

D. E L V I R E.

En est-il un qui soit plus digne de courroux ?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout tems rigou-
reux,

Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands com-
bats ?

E L I S E.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offense ;
Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé,
Soit trop persuadé, Madame, d'être aimé :
Si....

D. E L V I R E.

N'en disputons plus. Chacun a sa pensée.
C'est un scrupule enfin dont mon ame est blessée ;
Et contre mes desirs, je sens je ne sçais quoi
Me prédire un éclat entre le Prince & moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il
brille...

Mais, ô Ciel ! en ces lieux, Dom Sylve de Castille !

SCE

S C E N E II.

D. ELVIRE, D. ALPHONSE crâ D. Sylve,
E L I S E.

D. E L V I R E.

A H ! Seigneur , par quel sort vous vois-je
maintenant ?

D. A L P H O N S E.

Je sçais que mon abord, Madame, est surprenant,
Et, qu'être sans éclat entré dans cette ville
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pû me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un événement que vous n'attendiez pas.
Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques ob-
stacles,

L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres mira-
cles;

Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pû nier au tourment qui le tuë
Quelques momens secrets d'une si chère vûë.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux
Cieux

De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle aventure,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture
C'est de voir, qu'à mon bras les rigueurs de
mon sort

Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
Offrir les doux périls d'un si fameux service.
Oui, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des sentimens sans doute aussi beaux que les siens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. E L V I R E.

Je sçais, Seigneur, je sçais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre
vainqueur;

Et je ne doute point que ce généreux zèle

DOIT

Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
 N'eût contre les efforts d'un indigne projet
 Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
 Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
 Mon sort à la Castille est assez redevable ;
 On sçait ce qu'en ami plein d'ardeur & de foi,
 Le Comte votre pere a fait pour le feu Roi ;
 Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
 Il donne en ses Etats un azyle à mon frere.
 Quatre lustres entiers il y cache son sort
 Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
 Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
 Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
 N'êtes-vous pas content, & ces soins généreux
 Ne m'attachent-ils point par d'assez puissans
 noeuds ?

Quoi ! votre ame, Seigneur, seroit-elle obstinée
 A vouloir asservir toute ma destinée ?
 Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
 L'ombre d'un seul bienfait, qu'il ne vienne de
 vous ?

Ah ! souffrez, dans les maux où mon destin
 m'expose,

Qu'au soin d'un autre aussi je doive quelque chose ;
 Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
 Acquérir de la gloire, où le vôtre n'est pas.

D. ALPHONSE.

Oui, Madame, mon cœur doit cesser de s'en
 plaindre.

Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,
 Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
 Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
 Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre ;
 Mais, hélas ! de mes maux, ce n'est pas là le pire,
 Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
 C'est de me voir par vous ce rival préféré.
 Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins
 de gloire

Sur les miens dans votre ame emportent la vic-
 toire ;

Et cette occasion de servir vos appas,

COMEDIE HEROIQUE. 297

Cet avantage offert de signaler son bras,
 Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
 N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
 Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux
 Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
 Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée.
 Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
 Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
 Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi;
 Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
 L'heur des plus beaux succès aux soins de la
 Navarre.

Ah! Madame, faut-il me voir précipité
 De l'espoir glorieux dont je m'étois flaté;
 Et ne puis-je sçavoir quels crimes on m'impute,
 Pour avoir mérité cette effroyable châte?

D: E L V I R E.

Ne me demandez rien, avant que regarder
 Ce qu'à mes sentimens vous devez demander;
 Et, sur cette froideur qui semble vous confondre,
 Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis ré-
 pondre:

Car enfin tous vos soins ne sçauroient ignorer
 Quels secrets de votre ame on m'a sçu déclarer,
 Et je la crois, cette ame, & trop noble & trop
 haute,

Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
 Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
 De me voir couronner une infidélité;
 Si vous pouvez m'offrir, sans beaucoup d'in-
 justice,

Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice;
 Vous plaindre avec raison, & blâmer mes refus
 Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos ver-
 tus.

Oui, Seigneur, c'est un crime, & les premiè-
 res flâmes

Ont des droits si sacrés sur les illustres ames,
 Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,
 Plutôt que de pancher vers un second'amour.
 J'ai pour vous cette ardeur, que peut prendre
 l'estime

Pour

298 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;
 Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
 Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
 Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
 Vous conserve le cœur de l'aimable Comtesse,
 Ce que pour un ingrat, (car vous l'êtes, Sei-
 gneur,)

Elle a d'un choix constant refusé le bonheur,
 Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
 Elle a fait de l'éclat que donne un diadème ;
 Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
 Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

D. ALPHONSE.

Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez point son
 mérite,

Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte ;
 Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
 J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
 Oui, ce cœur l'ose plaindre, & ne suit pas sans
 peine

L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne,
 Aucun espoir pour vous n'a flaté mes desirs,
 Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs ;
 Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon ame
 Quelques tristes regards vers sa première flamme :
 Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
 Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
 J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout
 dire,

Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
 Sortir de votre chaîne, & rejeter mon cœur
 Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
 Mais, après mes efforts, ma constance abbatue
 Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue ;
 Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
 Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
 Je ne sçaurois souffrir l'épouvantable idée
 De vous voir par un autre à mes yeux possédée ;
 Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
 Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
 Je sçais que je trahis une Princesse aimable ;

Mais,

COMEDIE HEROIQUE. 299

Mais, Madame, après tout, mon cœur est-il coupable ?

Et le fort ascendant que prend votre beauté, Laisa-t-il aux esprits aucune liberté ?

Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle, Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle, D'un pareil déplaisir on se peut consoler ; Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égalér, J'ai celui de quitter une aimable personne, Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. E L V I R E.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir, Et toujours notre cœur est en notre pouvoir ; Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse :

Mais enfin sur nos sens la raison est maîtresse. . . .

S C E N E III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALPHONSE
crâ Dom Sylve.

D. G A R C I E.

M[adame, mon abord, comme je connois bien, Affez mal-à-propos trouble votre entretien, Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die, Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. E L V I R E.

Cette vûë, en effet, surprend au dernier point, Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

D. G A R C I E

Oui, Madame, je crois que de cette visite, Comme vous l'assûrez, vous n'étiez point instruite.

[à Dom Sylve.]

Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur

De

300 DOM GARCIE DE NAVARRE,

De nous donner avis de ce rare bonheur ;
Et nous mettre en état, sans nous vouloir sur-
prendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit-
vous rendre.

D. ALPONSE.

Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort ;
Et des grands conquérans les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérans, dont on vante les
soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins :
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée ;
Et, s'appuyant toujours sur de hauts sentimens,
Ne s'abaisse jamais à des déguisemens.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
En passant dans ces lieux par de sourdes prati-
ques ?
Et ne craignez-vous point qu'on puisse aux
yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous ?

D. ALPHONSE.

Je ne sçais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite ;
Mais je sçais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité ;
Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise,
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires ;
Et, d'un sang un peu chaud reprimant les
bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous par-
lons.

(D. EL-

COMEDIE HEROIQUE. 301

D. E L V I R E à *Dom Garcie*.

Prince , vous avez tort , & sa visite est telle
Que vous....

D. G A R C I E.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, & votre esprit devoit feindre un peu
mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venuë en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pû vous surprendre.

D. E L V I R E.

Quoique vous soupçonniez, il m'importe si peu
Que j'aurois du regret d'en faire un desaveu.

D. G A R C I E.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que sans hésiter tout votre cœur s'explique;
C'est au déguisement donner trop de crédit.
Ne desavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute con-
trainte;
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,
Que pour vous sa présence a des charmes si
doux....

D. E L V I R E.

Et, si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à
prétendre,
Et, pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à
prendre?

Sçachez que trop d'orgueil a pû vous décevoir
Si votre cœur sur moi s'est crû quelque pouvoir;
Et que mes sentimens sont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lorsqu'on me les de-
mande.

Je ne vous dirai point si le Comte est aimé;
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé;
Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
Méritent mieux que vous les vœux d'une Prin-
cesse,

Que

302 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Que je garde aux ardeurs , aux soins qu'il me
fait voir

Tout le ressentiment qu'une ame puisse avoir ;
Et que , si des destins la fatale puissance
M'ôte la liberté d'être sa récompense ,
Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux ,
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux ;
Et , sans vous amuser d'une attente frivole ,
C'est à quoi je m'engage , & je tiendrai parole.
Voilà mon cœur ouvert , puisque vous le voulez ,
Et mes vrais sentimens à vos yeux étalés.
Etes-vous satisfait ? & mon ame attaquée
S'est-elle , à votre avis , assez bien expliquée ?
Voyez , pour vous ôter tout lieu de soupçonner ,
S'il reste quelque jour encore à vous donner.

[à Dom Sylve.]

Cependant si vos soins s'attachent à me plaire ,
Songez que votre bras , Comte , m'est nécessaire ;
Et , d'un capricieux quels que soient les transports ,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute sa furie ,
Et pour vous y porter , c'est moi qui vous en prie.

S C E N E IV.

D. GARCIE, D. ALPHONSE *crâ* D. Sylve.

D. GARCIE.

Tout vous rit , & votre ame en cette occasion
Jouit superbement de ma confusion.

Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire ,
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire ;
Mais c'est à votre joye un surcroît sans égal ,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival ;
Et mes prétentions hautement étouffées ,
A vos vœux triomphans sont d'illustres trophées.
Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant ;
Mais sçachez qu'on n'est pas encore où l'on
prétend.

COMEDIE HEROIQUE. 302

La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
Un désespoir va loin quand il est échapé,
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flater votre flâme,
A jamais n'être à moi vient d'engager son ame,
Je sçaurai bien trouver dans mon juste courroux
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

D. A L P H O N S E.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas sera
vaine,

Et chacun de ses feux pourra par sa valeur
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit & le mien;
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. G A R C I E.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre
esprit

A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
Quelque juste fureur qui me presse & vous flate,
Je sçais, Comte, je sçais quand il faut qu'elle éclate;
Ces lieux vous sont ouverts, oui, sortez en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

D. A L P H O N S E.

Quand nous en ferons-là, le sort en notre bras
De tous nos intérêts vuidera les débats.

Fin du troisième Acte.

ACTE



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

RETOURNEZ, Dom Alvar, & perdez
l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette playe en mon cœur ne sçauroit se
guérir,

Et les soins qu'en on prend ne font rien que
l'aigrir.

A quelques faux respects croit-il que je défère?
Non, non, il a poussé trop avant ma colère;
Et son vain repentir qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense;
Et, si dans sa douleur vous le considérez,
Il toucheroit votre ame, & vous l'excuseriez.
On sçait bien que le Prince est dans un âge à
suivre

Les premiers mouvemens où son ame se livre,
Et qu'en un sang bouillant, toutes les passions
Ne laissent guères place à des réflexions.
Dom Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
A de l'abord du Comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le Prince a crû l'avis, & son amour séduit
Sur une fausse allarme, fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son ame est revenuë,
Votre innocence enfin lui vient d'être connuë,
Et Dom Lope qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. EL-

COMEDIE HEROIQUE. 305

D. ELVIRE.

Ah ! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence,

Il n'en a pas encore une entière assurance ;
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

D. ALVAR.

Madame, il sçait trop bien

D. ELVIRE.

Mais, Dom Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse,
Il réveille un chagrin qui vient, à contre tems,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.

Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse,

Et le bruit du trépas de l'illustre Comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle,
Mais mon retour, au Prince, en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCENE II.

D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

J'Attendois qu'il sortît, Madame, pour vous dire
Ce qu'il faut maintenant que votre ame respire.
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de Done Ignés peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des siens demander audience.

D. ELVIRE.

Elise, il faut le voir, qu'il vienne promptement.

ELISE.

Mais il veut n'être vû que de vous seulement :

306 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Et par cet envoyé, Madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

D. ELVIRE.

Hé bien, nous serons seuls, & je vais l'ordonner
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte !
O destins ! est-ce joye, ou douleur qu'on m'ap-
porte ?

SCENE III.

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

Où...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voici.

ELISE.

En quel lieu votre maître....

D. PEDRE.

Il est proche d'ici.

Le ferai-je venir ?

ELISE.

Dites-lui qu'il s'avance,

Affuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.

[seule.]

Je ne sçais quel secret en doit être auguré.
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

SCENE IV.

D. IGNE'S déguisée en homme, ELISE.

ELISE.

Seigneur, pour vous attendre

On a fait... Mais que voi-je ? Ah ! Madame,
mes yeux...

D. IGNE'S.

Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
Et

Et laissez respirer ma triste destinée,
 Sous une feinte mort que je me suis donnée.
 C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
 Car je puis sous ce nom comprendre mes parens;
 J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
 Pour qui j'aurois souffert une mort véritable;
 Et, sous cet équipage, & le bruit de ma mort,
 Il faut cacher à tous le secret de mon sort
 Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite,
 Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma suite.

ELISE.

Ma surprise en public eût trahi vos desirs,
 Mais allez là dedans étouffer des soupirs;
 Et, des charmans transports d'une pleine allé-
 gresse,
 Saisir à votre aspect le cœur de la Princesse;
 Vous la trouverez seule, elle-même a pris soin
 Que votre abord fût libre & n'eût aucun témoin.

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

ELISE.

V Ois-je pas Dom Alvar?

D. ALVAR.

Le Prince me renvoye

Vous prier que pour lui votre crédit s'employe.
 De ses jours, belle Elise, on doit n'espérer rien
 S'il n'obtient par vos soins un moment d'en-
 tretien;
 Son ame a des transports.... Mais le voici
 lui-même.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

AH! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
 Elise, & prends pitié d'un cœur infortuné,
 Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

R 2

ELI-

308 DOM GARCIE DE NAVARRE,

E L I S E.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la Princesse,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous
presse;

Mais nous avons du Ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversément:
Et puisqu'elle vous blâme, & que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serois complaisant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accom-
mode;

Et cent devoirs font moins que ces ajustemens,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sen-
timens.

L'art de ces deux rapports fortement les as-
semble,

Et nous n'aimons rien tant, que ce qui nous
ressemble.

D. G A R C I E.

Je le sçais; mais hélas! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins;
Et malgré tous mes soins viennent toujours
me tendre

Un piège, dont mon cœur ne sçauroit se dé-
fendre.

Ce n'est pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendresse,
Dont le cruel objet me reviendra sans cesse:
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit séduit
Quand j'ai crû qu'en ces lieux elle l'eût introduit,
D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte,
A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
Que ce soit de son cœur pure infidélité;
Et, venant m'excuser d'un trait de promtitude,
Dérober tout prétexte à son ingratitude.

E L I S E.

Laissez un peu de tems à son ressentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, si promptement.

D. GAR-

COMEDIE HEROÏQUE. 309.

D. GARCIE.

Ah ! si tu me chéris, obtiens que je la voye ;
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye ;
Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier
dédain....

E L I S E.

De grace, différez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

E L I S E *à part.*

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.

[*à Dom Garcie.*]

Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Di-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
Celui dont les avis ont causé mon offense,
Que Dom Lope jamais...

S C E N E VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE *regardant par la porte qu'Elise
a laissée entr'ouverte.*

(*U*e vois-je ! ô justes Cieux !

Faut-il que je m'assûre au rapport de mes yeux ?
Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop
fidèles.

Voilà le comble affreux de mes peines mortelles ;
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler.
Et quand par des soupçons je me sentoïis troubler,
C'étoit, c'étoit le Ciel, dont la sourde menace
Présageoit à mon cœur cette horrible disgrâce.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vu, Seigneur, qui vous puisse
émouvoir ?

D. GARCIE.

J'ai vu ce que mon ame a peine à concevoir,

R 3

Et

310 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure ;
C'en est fait.... le destin... je ne sçaurois parler.

D. A L V A R.

Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.

D. G A R C I E.

J'ai vû... Vengeance, ô Ciel !

D. A L V A R.

Quelle atteinte soudaine...

D. G A R C I E.

J'en mourrai, Dom Alvar, la chose est bien certaine.

D. A L V A R.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. G A R C I E.

Ah ! tout est ruiné,
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné ;
Un homme, sans mourir te le puis-je bien dire ?
Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire !

D. A L V A R.

Ah ! Seigneur, la Princesse est vertueuse au point...

D. G A R C I E.

Ah ! sur ce que j'ai vû ne me conteste point,
Dom Alvar ; c'en est trop que soutenir sa gloire
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

D. A L V A R.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant ;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puisse...

D. G A R C I E.

Dom Alvar, laissez-moi je vous prie ;
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

D. A L V A R *à part.*

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche,

D. G A R C I E.

Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche !

Mais

COMEDIE HEROIQUE. 311

Mais il faut voir qui c'est, & de ma main punir...
La voici; ma fureur, te peux-tu retenir?

S C E N E · VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

HE bien, que voulez-vous? & quel espoir de
grace,

Après vos procédés, peut flater votre audace?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable,
Que le sort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah! vraiment j'attendois l'excuse d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre, & vous n'atten-
diez pas

Que j'eusse découvert le traître dans vos bras,
Qu'un funeste hazard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte, & ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu?

O Ciel! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes.
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.

Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme;
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes
yeux;

Et, malgré tous vos soins, & votre adresse, à
seindre,

Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre;

R 4

Mais

312 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Mais ne présumez pas que , sans être vengé,
Je souffrir le dépit de me voir outragé.
Je sçai que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par tout naître sans dépendance ,

Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur :

Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte ,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et , son arrêt livrant mon espoir à la mort ,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.

Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'est une trahison , c'est une perfidie ,
Qui ne sçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Non , non , n'espérez rien après un tel outrage ,
Je ne suis plus à moi , je suis tout à la rage ,
Trahî de tous côtés , mis dans un triste état ,
Il faut que mon amour se venge avec éclat ,
Qu'ici j'imrole tout à ma fureur extrême ,
Et que mon désespoir achève par moi-même.

D. ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté ,
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours , que l'artifice inspire

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire ,
Vous pouvez l'ajouter , je suis prête à l'ouïr ;
Sinon , faites au moins que je puisse jouïr
De deux ou trois momens de paisible audience.

D. GARCIE.

Hé bien , j'écoute. O Ciel ! quelle est ma patience !

D. ELVIRE.

Je force ma colére , & veux , sans nulle aigreur ,
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est que vous voyez bien

D. ELVIRE.

COMEDIE HEROIQUE. 313

D. ELVIRE.

Ah ! j'ai prêté l'oreille

Autant qu'il vous a plu, rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, & jamais sous les Cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien, dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant, qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter ;
Qui, dans tout son amour que sa bouche m'ex-
prime,

Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime,
Rien, au fond de ce cœur qu'ont pu blesser
mes yeux,

Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois...

[*Dom Garcie montre de l'impatience pour parler.*]

Ah ! sur-tout ne m'interrompez point.

Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur, qui dit qu'il m'aime, & qui doit
faire croire

Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échaper aux soins que prend sa flâme
Aucune occasion de soupçonner mon ame ;
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort
même,

Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, & cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect ;
A toute extrémité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure, & que menace ;
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devoit me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.

R. s.

Et

314 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir,
J'aurois tort de vouloir démentir votre vûe,
Et votre ame sans doute a dû paroître émuë.

D. G A R C I E.

Et n'est-ce pas....

D. E L V I R E.

Encore un peu d'attention,
Et vous allez sçavoir ma résolution.

Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse;
Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra délibérer
Va vous y faire cheoir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pû surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous
voi;

Si de vos sentimens la prompte déférence,
Veut sur ma seule foi croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon cœur
vous dit,

Cette soumission, cette marque d'estime
Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
Je retracte, à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous,
Et, si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour, & mes vœux, & ma main;
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur, & ma
naissance;

Et que de votre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,

Et

Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage;
Je suis prête à le faire, & vous serez content:
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux, pour jamais, renoncer de vous-
même;

Et j'atteste du Ciel la puissance suprême
Que, quoique le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire;
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. G A R C I E.

Juste Ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice, & de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie!
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarasser un cœur?
Ah! que vous sçavez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on est surprise, & qu'on manque
d'excuse,

D'une offre de pardon on emprunte la ruse:
Votre sainte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment;
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embar-
rasse,

Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et votre ame, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais;
Mais vous serez trompée en me croyant sur-
prendre.

Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous
défendre,

Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,

316 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Peut de ce que j'ai vû justifier l'horreur.

D. E L V I R E.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. G A R C I E.

Soit, je souscris à tout, & mes vœux aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

D. E L V I R E.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. G A R C I E.

Non, non, tous ces discours sont de vaines
défaites,

Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelqu'autre dans peu se pourra repentir;
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

D. E L V I R E.

Ah! c'est trop en souffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,
Et puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.
Elise. [*à Dom Garcie.*] A cet éclat vous vou-
lez me forcer,

Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

S C E N E I X.

D. E L V I R E, D. G A R C I E, E L I S E,
D. A L V A R.

D. E L V I R E à *Elise*.

Faites un peu sortir la personne chérie....

Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. G A R C I E.

Et je puis....

D. E L V I R E.

Attendez, vous serez satisfait.

E L I S E à *part en sortant*.

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.

D. E L V I R E.

Prenez garde qu'au moins cette noble colère,

Dans

COMEDIE HEROIQUE. 317

Dans la même fierté, jusqu'au bout persévère;
Et sur tout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

S C E N E X.

*D. ELVIRE, D. GARCIE, D. IGNES
déguisée en homme, ELISE, D. ALVAR.*

D. ELVIRE à D. Garcie, en lui montrant D. Ignés
VOici, graces au Ciel, ce qui les a fait naître
Ces soupçons obligeans que l'on me fait pa-
roître;

Voyez bien ce visage, &, si de Done Ignés
Vos yeux au même instant n'y connoissent les
traits.

D. G A R C I E.

O Ciel!

D. E L V I R E.

Si la fureur, dont votre ame est émue,
Vous trouble jusques-là l'usage de la vûë,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée:
Et, sous un tel habit, elle cachoit son sort
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
[à Done Ignés.]

Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
A trahir vos secrets, & tromper votre attente;
Je me vois exposée à sa témérité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il
peut prendre,

Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassemens, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

[à D. Garcie.]

Jouissez à cette heure en tyran absolu

318 DOM GARCIE DE NAVARRE,

De l'éclaircissement que vous avez voulu ;
 Mais sçachez que j'aurai sans cesse la mémoire
 De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire :
 Et, si je puis jamais oublier mes sermens,
 Tombent sur moi du Ciel les plus grands châ-
 timens ;

Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre
 Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre.
 Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
 Qu'infectent les regards d'un monstre furieux,
 Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
 Evitons les effets de sa rage animée,
 Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
 Que pour nous voir bientôt affranchir de ses
 mains.

D. I G N E S à D. *Garcie.*

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
 A la même vertu vient de faire une offense.

S C E N E X I.

D. *GARCIE*, D. *ALVAR*.

D. *GARCIE*.

Q Uelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
 Enveloppent mes sens d'une profonde hor-
 reur,

Et ne laissent plus voir à mon ame abbattuë
 Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue !
 Ah ! Dom Alvar, je vois que vous avez raison,
 Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison ;
 Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
 Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-
 même.

Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
 Qu'une ame consumée ait jamais mis au jour,
 Si, par ses mouvemens qui font toute ma peine,
 Cet amour à tout coups se rend digne de haine !
 Il faut, il faut venger par mon juste trépas
 L'outrage que j'ai fait à ses divins appas ;
 Aussi-bien quel conseil aujourd'hui puis-je suivre ?
 Ah ! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.

Si

COMEDIE HEROIQUE. 319

Si j'ai pû renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux

D. A L V A R.

Seigneur....

D. G A R C I E.

Non, Dom Alvar, ma mort est nécessaire,
Il n'est soins, ni raisons qui m'en puissent dis-
traire ;

Mais il faut que mon sort en se précipitant
Rende à cette Princesse un service éclatant,
Et je veux me chercher dans cette illustre envie
Les moyens glorieux de sortir de la vie ;
Faire par un grand coup qui signale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi.
Et qu'elle puisse dire en se voyant vengée,
C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée.
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop dûë au sein de Maurégat.
Que j'aïlle prévenir par une belle audace
Le coup, dont la Castille avec bruit le menace.
Et j'aurai la douceur, dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

D. A L V A R.

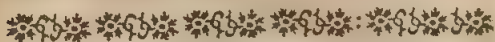
Un service, Seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense ;
Mais hazarder.....

D. G A R C I E.

Allons, par un juste devoir,
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

OUI, jamais il ne fut de si rude surprise.
Il venoit de former cette haute entre-
prise ;

A l'avidité d'immoler Maurégat,
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat,
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon, & prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même, en immolant le traître,
Et poussé dans ce jour Dom Alphonse à paroître,
Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princesse sa sœur :
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense,
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

E L I S E.

Oui, Done Elvire a sçu ces nouvelles semées,
Et du vieux Dom Louis les trouve consumées,
Qui vient de lui mander que Réon dans ce jour
De Dom Alphonse, & d'elle, attend l'heureux
retour ;

Et que c'est-là qu'on doit par un revers prospère,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frere.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que Dom Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

D. AL

COMEDIE HEROIQUE. 321

D. A L V A R.

Ce coup au cœur du Prince.....

E L I S E.

Est sans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu, qu'à ce succès qu'on vante,
La Princesse ait fait voir une ame fort contente
De ce frere qui vient, & de la lettre aussi:
Mais....

S C E N E II.

D. ELVIRE, D. IGNES déguisée en homme,
ELISE, D. ALVAR.

D. E L V I R E.

Faites, Dom Alvar, venir le Prince ici,
Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
Sur cet événement dont on surprend mon ame;
Et ne m'accusez point d'un trop prompt chan-
gement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrâce imprévûë a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre,
Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée,
A jamais n'être à lui me tenoit engagé;
Mais quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offense, & lui rend ma tendresse:
Oui, mon cœur trop vengé par de si rudes coups
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant misérable;
Et je crois que sa flâme a bien pû mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

D. IG.

D. I G N E S.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentimens qu'on voit qu'il vous
inspire,

Ce qu'il a fait pour vous. . . Il vient, & sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

S C E N E III.

*D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNES dé-
guisée en homme, ELISE.*

D. G A R C I E.

Madame, avec quel front faut-il que je m'a-
vance,

Quand je viens vous offrir l'odieuse présence. . .

D. E L V I R E.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment.
Votre sort dans mon ame a fait du changement,
Et par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colère est éteinte, & notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du Ciel éclater le courroux,
Bien que ces noirs soupçons aient offensé ma
gloire

Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux service,
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice;
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le sort contre vous n'armoit que mes sermens:
Mais enfin vous sçavez comme nos destinées
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des Cieux pour disposer de moi,
Dans mon frere qui vient, me va montrer
mon Roi.

Cédez comme moi, Prince, à cette violence,
Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
Et, si de votre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends.

Et

COMEDIE HEROIQUE. 323

Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous
donne :

Ce vous seroit sans doute un indigne transport
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort,
Et lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission prompte est grandeur de courage.
Ne résistez donc point à ses coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frere que j'attends,
Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur
moi prétendre,

Ce que mon triste cœur a résolu de rendre ;
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcés,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

D. G A R C I E.

C'est faire voir, Madame, une bonté trop rare
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare ;
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser
cheoir

Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je suis, je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire,
Et je sçais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, hélas ! dans ma vaste disgrâce,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace ?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux ;
Et, lorsque par un juste & fameux sacrifice
Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je suis digne d'un coup que l'on me fait attendre,
Et je le vois venir, sans oser contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'est de chercher alors mon remède en moi-
même,

Et faire que ma mort, propice à mes desirs,
Affranchisse mon cœur de tous les déplaisirs.

Oui,

324 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Oui, bien-tôt dans ces lieux Dom Alphonse
doit être,

Et déjà mon rival commence de paroître :

De Léon vers ces murs il semble avoir volé

Pour recevoir le prix du tyran immolé.

Ne craignez point du tout qu'aucune résistance

Passé valoir ici ce que j'ai de puissance,

Il n'est effort humain, que, pour vous conserver,

Si vous y consentiez, je ne pûsse braver;

Mais ce n'est pas à moi dont on hait la mémoire,

A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire,

Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains

Jetter le moindre obstacle à vos justes desseins.

Non, je ne contrains point vos sentimens, Ma-
dame.

Je vais en liberté laisser toute votre ame,

Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vain-
queur,

Et subir de mon sort la dernière rigueur.

S C E N E IV.

D. ELVIRE, D. IGNEs déguisée en
homme, ELISE.

D. ELVIRE.

MADame, au désespoir où son destin l'expose,
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause.
Vous me rendez justice, en croyant que mon
cœur

Fait de vos intérêts sa plus vive douleur :

Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,

Et que, si je me plains d'une disgrâce horrible,

C'est de voir que du Ciel le funeste courroux

Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre
vous,

Et rendu mes regards coupables d'une flâme

Qui traite indignement les bontés de votre ame.

D. IGNEs.

C'est un événement dont sans doute vos yeux
N'ont point pour moi, Madame, à quereller
les Cieux ;

COMEDIE HEROIQUE. 325

Si les foibles attraites qu'étale mon visage
M'exposeroient au destin de souffrir un volage,
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous,
Et mon front ne doit point rougir d'une incon-
stance

Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos désirs;
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tributs
Caused un si grand trouble à vos vœux com-
battus.

D. E L V I R E.

Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce secret plutôt sçû, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux;
Et mes justes froideurs, des désirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hon-
mage,
Eussent pû renvoyer....

D. I G N E S.

Madame, le voici.

D. E L V I R E.

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici;
Ne sortez point, Madame, & dans un tel
martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

D. I G N E S.

Madame, j'y consens, quoique je sçache bien
Qu'on fuirait en ma place un pareil entretien.

D. E L V I R E.

Son succès, si le Ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

S C E N E V.

D. ALPHONSE crâ D. Sylve, D. ELVIRE, D. IGNES déguisée en homme.

D. ELVIRE.

Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter
un moment.

Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles;
Et j'admire avec tous comme en si peu de tems
Il donne à nos destins ces succès éclatans.
Je sçais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sçauroit demander trop de reconnoissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frere au trône paternel.
Mais, quoique de son cœur vous offrent les
hommages,

Usez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, Seigneur, un joug impérieux,
Que votre amour, qui sçait quel intérêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frere, où l'on va m'exposer,
Commence d'être Roi pour me tyranniser.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;
Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on
aime?

C'est un triste avantage, & l'amant généreux
A ces conditions refuse d'être heureux,
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la nais-
sance,

Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé,
Pour

COMEDIE HEROIQUE. 327

Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur, au mérite d'un autre,
Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre :
Non, Seigneur, j'en réponds, & vous donne
ma foi

Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi ;
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite. . .

D. ALPHONSE.

J'ai de votre discours assez souffert la suite,
Madame, & par deux mots je vous l'eusse épargné,
Si votre fausse allarme eût sur vous moins gagné.
Je sçais qu'un bruit commun, qui par-tout se
fait croire,

De la mort du tyran me veut donner la gloire ;
Mais le seul peuple enfin, comme on nous
fait sçavoir,

Laisant par Dom Louis échauffer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom est chargé par la rumeur publi-
que ;

Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
C'est que, pour appuyer son illustre projet,
Dom Louis fit semer, par une feinte utile,
Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville ;
Et par cette nouvelle il a poussé les bras
Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
Par son zèle prudent il a sçu tout conduire,
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en in-
struire ;

Mais dans le même instant un secret m'est appris,
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
Vous attendez un frere, & Léon, son vrai maître ;
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroître :
Oui, je suis Dom Alphonse ; & mon sort conservé,
Et sous le nom du sang de Castille élevé,
Est un fameux effet de l'amitié sincère
Qui fut entre son Prince, & le Roi notre pere :
Dom Louis du secret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres soins maintenant occupent ma pensée :
Non, qu'à votre sujet elle soit traversée,

Quis

328 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Que ma flâme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frere importune l'amant.
Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure
Le changement qu'en eux a prescrit la nature ;
Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
De l'amour, dont pour vous mon cœur étoit
touché,

Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
Que les chères douceurs de sa première chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés,
Ce que de ses bontés a mérité l'excès :
Mais son sort incertain rend le mien misérable,
Et, si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle, & le trône m'attend ;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye ;
Et pouvoir réparer par ces justes tributs
L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
Ce que de son destin mon ame peut apprendre ;
Instruisez-m'en de grace, & par votre discours,
Hâtez mon désespoir, ou le bien de mes jours.

D. E L V I R E.

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautés ont droit de me con-
fondre.

Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si Done Ignés est morte ou respire le jour ;
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nou-
velles.

D. ALPHONSE reconnoissant D. Ignés.

Ah ! Madame, il m'est doux en ces perplexités
De voir ici briller vos célestes beautés.

Mais, vous, avec quels yeux verrez-vous un
volage

Dont le crime....

D. I G N É S.

Ah ! gardez de me faire un outrage,
Et

Et de vous hasarder à dire que vers moi
Un cœur, dont je fais cas, ait pû manquer de foi;
J'en refuse l'idée, & l'excuse me blesse;
Rien n'a pû m'offenser auprès de la Princesse,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé,
Par un si haut mérite est assez excusé.
Cette flâme vers moi ne vous rend point coupa-
ble;

Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,
Sçachez, si vous l'étiez, que ce seroit envain
Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,
Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance
Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

D. ELVIRE.

Mon frere, d'un tel nom souffrez-moi la douceur,
De quel ravissement comblez-vous une sœur!
Que j'aime votre choix, & bénis l'avanture
Qui vous fait couronner une amitié si pure!
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendre-
ment....

SCENE DERNIERE.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNEŠ dé-
guisée en homme, D. ALPHONSE crâ
D. Sylve, ELISE.

D. GARCIE.

DE grace, cachez-moi votre contentement,
Madame, & me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sçais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer,
Vous le voyez assez, & quelle obéissance
De vos commandemens m'arraché la puissance;
Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvû toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas
maître;

330 DOM GARCIE DE NAVARRE,

Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer
 De ce respect soumis où je veux demeurer.
 Oui, vos commandemens ont prescrit à mon ame
 De souffrir sans éclat le malheur de ma flâme,
 Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
 Et je prétends mourir en vous obéissant ;
 Mais encore une fois, la joye où je vous treuve
 M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
 Et l'ame la plus sage en ces occasions
 Répond malaisément de ses émotions.
 Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
 Donnez-moi par pitié deux momens de con-
 trainte,
 Et, quoique d'un rival vous inspirent les soins,
 N'en rendez pas mes yeux les malheureux té-
 moins :
 C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois,
 prétendre
 Lorsque dans ma disgrâce un amant peut des-
 cendre.
 Je ne l'exige pas, Madame, pour longtems,
 Et bien-tôt mon départ rendra vos vœux contens :
 Je vais, où de ses feux mon ame consumée
 N'apprendra votre hymen que par la renommée ;
 Ce n'est pas un spectacle où je doive courir,
 Madame ; sans le voir, j'en sçaurai bien mourir.

D. I G N E S.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
 De vos maux la Princesse a sçû paroître atteinte ;
 Et cette joye encor, de quoi vous murmurez,
 Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.
 Elle goûte un succès à vos desirs prospère,
 Et dans votre rival elle trouve son frere ;
 C'est Dom Alphonse enfin dont on a tant parlé,
 Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

D. A L P H O N S E.

Mon cœur, graces au Ciel, après un long martyre,
 Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce
 qu'il désire ;

COMEDIE HEROIQUE. 331

Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

D. G A R C I E.

Hélas ! cette bonté, Seigneur, doit me confondre,

A mes plus chers désirs elle daigne répondre ;
Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verroit fortuné ;
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur si souvent odieuse
Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse,
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison ;
Moi-même je me trouve indigne de pardon :
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,

La mort, la seule mort est toute mon attente.

D. E L V I R E.

Non, non, de ce transport le soumis mouvement,

Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment.

Par lui de mes sermens je me sens détachée,
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée ;

J'y vois par-tout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.

Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence

Aux défauts, où du Ciel fait panacher l'influence,
Et, pour tout dire enfin, jaloux, ou non jaloux,
Mon Roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

D. G A R C I E.

Ciel ! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroye,

Rends capable mon cœur de supporter sa joye.

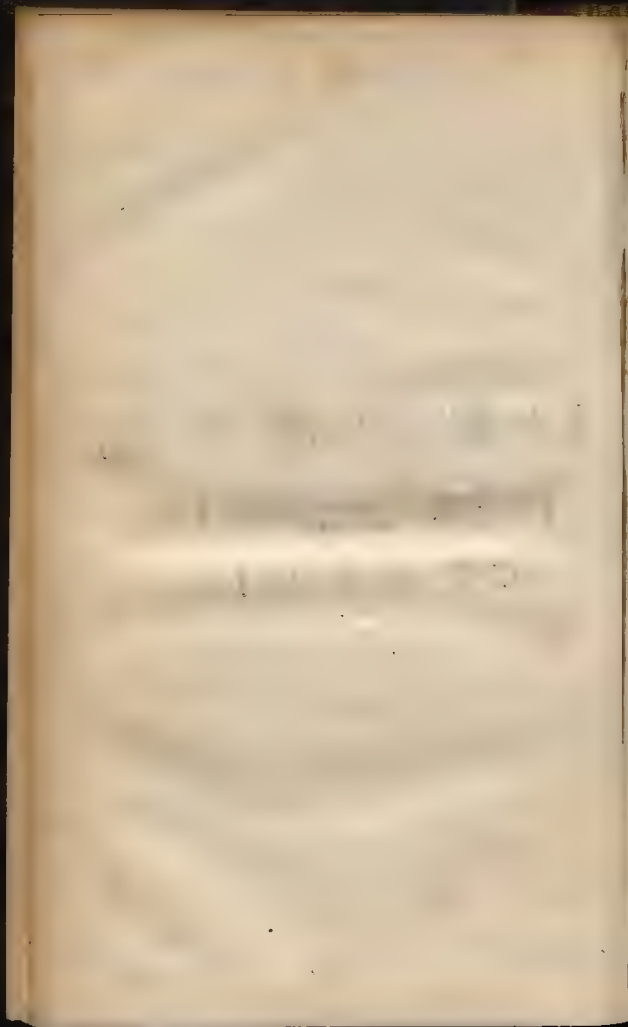
D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen , après nos vains débats,
Seigneur , joigne à jamais nos cœurs , & nos Etats ;
Mais ici le tems presse , & Léon nous appelle ;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle :
Et , par notre présence , & nos soins différens
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

F I N.



L' E C O L E
DES MARIS,
C O M É D I E.



A

MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS,
FRERE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand, & de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange; & quelques-uns pourront bien dire, pour exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles & de diamans sur une statue de terre, & faire entrer par des portiques magnifiques & des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, & que l'honneur que j'ai d'être à VOTRE ALTESSE ROYALE, m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; & les hommages ne sont jamais regardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, MONSEIGNEUR, dédier une bagatelle à VOTRE ALTESSE ROYALE, parce que je n'ai pu m'en dispenser; & si je me dispense ici de m'étendre sur les belles & glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'ELLE, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; & tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, & d'avoir

cette gloire de vous dire à vous-même, MONSEIGNEUR, avec toute la soumission possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidèle serviteur,
MOLIERE.

A C T E U R S.

SGANARELLE, frere d'Ariste.

ARISTE, frere de Sganarelle.

ISABELLE, sœur de Léonor.

LE'ONOR, sœur d'Isabelle.

VALERE, amant d'Isabelle.

LISETTE, suivante de Léonor.

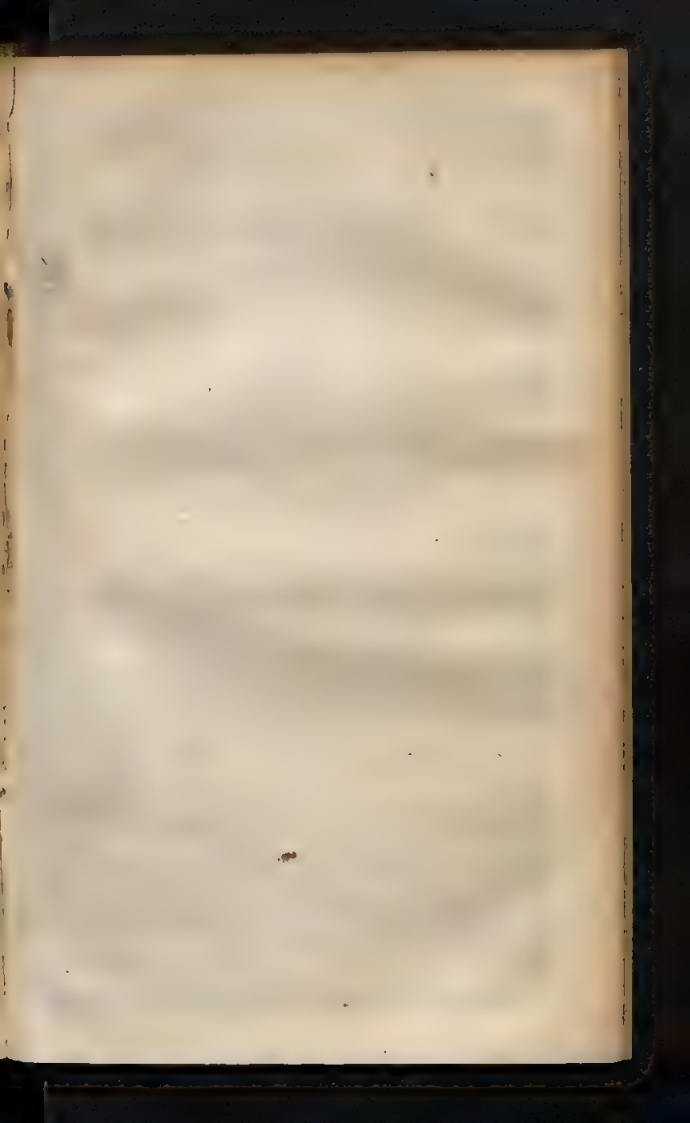
ERGASTE, valet de Valère.

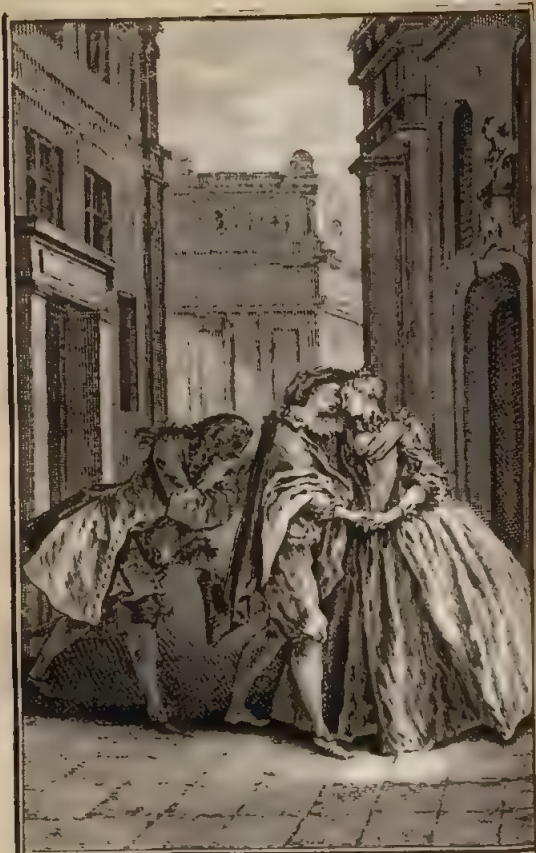
UN COMMISSAIRE.

UN NOTAIRE.

DEUX LAQUAIS,

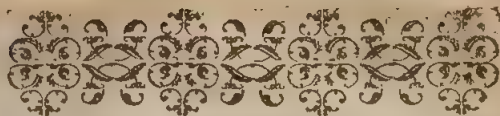
La Scène est à Paris dans une place publique.





L'ÉCOLE DES MARIS.

J. Ponce de la Rivière del. et fecit. 1738



L' E C O L E
DES M A R I S,
C O M E D I E.

A C T E P R E M I E R.
S C E N E P R E M I E R E.

S G A N A R E L L E , A R I S T E.
S G A N A R E L L E.

M O N frere, s'il vous plaît, ne discou-
rons point tant,
Et que chacun de nous vive comme
il l'entend;

Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

A R I S T E.
Mais chacun la condamne.

S G A N A R E L L E.
Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

A R I S T E.
Grand-merci, le compliment est doux.
S G A N A R E L L E.
Je voudrois bien sçavoir, puisqu'il faut tout
entendre,

338 L'ECOLE DES MARIS,

Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre ?

A R I S T E.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare.

S G A N A R E L L E.

Il est vray qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point par vos belles sornettes,
Monsieur mon frere aîné, (car Dieu-merci vous l'êtes

D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler :)
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure ?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands colets jusqu'au nombril pendans ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les fausses,
Et de ces cotillons appelés haut-de-chausses ?
De ces souliers mignons de rubans revêtus
Qui vous font ressembler à des pigeons patus ?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,

On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galans
Marcher écarquillés ainsi que des volans ?
Je vous plaisois sans doute équipé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

A R I S T E.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,

Et jamais il ne faut se faire regarder.

L'un & l'autre excès choque, & tout homme bien sage

Doit

Doit faire des habits ainsi que du langage,
 N'y rien trop affecter, &, sans empressement,
 Suivre ce que l'usage y fait de changement.
 Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
 De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode;
 Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,
 Seroient sâchés qu'un autre eût été plus loin
 qu'eux;

Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on
 se fonde,
 De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
 Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre
 des fous,

Que du sage parti se voir seul contre tous.

S G A N A R E L L E.

Cela sent son vieillard, qui, pour en faire ac-
 croire,

Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

A R I S T E.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez,
 A me venir toujours jeter mon âge au nés;
 Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voye
 Blâmer l'ajustement, aussi bien que la joye:
 Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
 La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
 Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
 Sans se tenir encor mal-propre & rechignée.

S G A N A R E L L E.

Quoiqu'il en soit, je suis attaché fortement
 A ne démordre point de mon habillement.
 Je veux une coëffure, en dépit de la mode,
 Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
 Un bon pourpoint bien long, & fermé comme
 il faut,

Qui, pour bien digérer, tienne l'estomach chaud;
 Un haut-de-chausses fait justement pour ma
 cuisse;

Des fouliers où mes pieds ne soient point au
 supplice,

Ainsi qu'en ont usé sagement nos ayeux:

Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

S 6

SCE

510 L'ÉCOLE DES MARIS,

S C E N E II.

LEONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE & SGANARELLE *parlant bas ensemble sur le devant du Théâtre sans être apperçus.*

LEONOR à Isabelle.

JE me charge de tout en cas que l'on vous gronde.

LISETTE à Isabelle.

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LEONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE à Léonor.

Bien vous prend que son frere ait toute une autre humeur,

Madame, & le destin vous fut bien favorable, En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'envoyerois au diable avec sa fraize, Et....

SGANARELLE *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise ?

LEONOR.

Nous ne savons encore, & je pressois ma sœur De venir du beau tems respirer la douceur : Mais....

SGANARELLE à Léonor.

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble, [montrant Lisette].

Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble :

[à Isabelle.]

Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARIS-

ARISTE.

Ah ! laissez-les, mon frere, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeunesse.

Veur....

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, & par fois la vieilleffe.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor?

SGANARELLE.

Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais,....

SGANARELLE.

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sçais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raisonne, & fait comme il
lui plaît.

Elles sont sans parens, & notre ami, leur pere,
 Nous commit leur conduite à son heure dernière;
 Et (nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
 Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,)
 Sur elles par contrat, nous sçut dès leur enfance,
 Et de pere, & d'époux donner pleine puissance
 D'élever celle-là vous prîtes le souci,
 Et moi je me chargeai du soin de celle-ci;
 Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre,
 Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre;

ARISTE.

Il me semble....

SGANARELLE.

Il me semble, & je le dis tout haut,
 Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut,
 Vous souffrez que la vôtre aille lesté & pimpante,

342 L'ÉCOLE DES MARIS,

Je le veux bien : qu'elle ait & laquais & suivante,
J'y consens : qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux flairée en liberté,
J'en suis fort satisfait : mais j'entends que la
mienne

Vive à ma fantaisie, & non pas à la sienne ;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement ;
Qu'enfermée au logis en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir,
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est foible, & j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter des cornes, si je puis ;
Et, comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je croi....

SGANARELLE.

Taisez-vous.

Je vous apprendrai bien, s'il faut sortir sans nous.

LEONOR.

Quoi donc, Monsieur ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, sans langage,
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LEONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gênez, puisqu'il faut parler net.
Vos visites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne vous en plus faire.

LEONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi ?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci ;
Mais je sçais ce qu'en moi seroit la défiance,
Et,

Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,

Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour

Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

L I S E T T E.

En effet, tous ces soins sont des choses infames.
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?

Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.

Notre honneur est, Monsieur, bien sujet à foiblesse
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.

Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions ?

Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,

Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ?

Toutes ces gardes-là sont visions de foux,

Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous ;

Qui nous gêne, se met en un péril extrême,

Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.

C'est nous inspirer presque un désir de pécher,

Que montrer tant de soins de nous en empêcher,

Et si par un mari je me voyois contrainte,

J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

S G A N A R E L L E à *Ariste*.

Voilà, beau précepteur, votre éducation :

Et vous souffrez cela sans nulle émotion ?

A R I S T E.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire.

Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;

On le retient fort mal par tant d'austerité,

Et les soins défians, les verroux & les grilles

Ne sont pas la vertu des femmes, ni des filles ;

C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,

Non la sévérité que nous leur faisons voir.

C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,

Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.

Envain

344 L'ECOLE DES MARIS,

Envain sur tous les pas nous prétendons regner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois moi, quelque soin qu'on se
donne,

Mon honneur guères sûr aux mains d'une per-
sonne

A qui, dans les désirs qui pourroient l'affaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

S G A N A R E L L E.

Chansons que tout cela.

A R I S T O T E.

Soit ; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes ;
Des moindres libertés je n'ai point fait des
crimes,

A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grace au Ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissemens, les bals, les comédies ;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout
tems

Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
Et l'Ecole du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge & nœuds,
Que voulez-vous ? je tâche à contenter ses vœux,
Et ce sont des plaisirs qu'on peut dans nos fa-
milles,

Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sçais bien que nos ans ne se rapportent guère,
Et je laisse à son choix liberté toute entière.
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendresse, & des soins complaisans-
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.

Je

Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs,

Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé, qu'il est douxereux ! c'est tout sucre & tout miel.

ARISTE.

Enfin c'est mon humeur, & j'en rends grâce au Ciel.

Je ne suivrois jamais ces maximes sévères
Qui font que les enfans comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité,
Et tous ses sentimens suivront mal votre envie
Quand il faudra changer sa manière de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer ?

SGANARELLE.

Pourquoi ?

ARISTE.

Où ?

SGANARELLE.

Je ne sçai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé ?

SGANARELLE.

Quoi ? si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos desirs lui seront complaisans,
Jusques à lui laisser & mouches & rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals, & les lieux d'assemblée ?

ARIS-

346 L'ECOLE DES MARIS,

ARISTE.

Qui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joueront, & donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes

D'un œil à témoigner de n'en être point fou?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

[à Isabelle.]

Rentrez pour n'ouïr point cette pratique infame.

SCENE III.

ARISTE, SGANARELLE, LEO-
NOR, LISETTE.

ARISTE.

JE veux m'abandonner à la foi de ma femme;
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu!

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître;
Mais je sçais que pour vous, si vous manquez
de l'être,

On ne vous en doit point imputer le défaut:

Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGA-

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh ! que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire !

LEONOR.

Du fort dont vous parlez je le garantis moi ;
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi ;
Il s'en peut assurer ; mais sachez que mon ame
Ne répondroit de rien , si j'étois votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous ;
Mais c'est pain béni , certe , à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez langue maudite , & des plus mal apprises.

ARISTE.

Vous vous êtes , mon frere , attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur , & soyez averti
Que renfermer la femme est un mauvais parti :
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

OH ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !

Quelle belle famille ! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Une fille maîtresse & coquette suprême,
Des valers impudens ; non , la sagesse même
N'en viendrait pas à bout , perdrait sens & raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a
prises ;

Et pour l'en empêcher , dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux & nos dindons.

SCENE V.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE *dans le fond du Théâtre.*ERGASTE, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le sévère tuteur de celle que j'adore.SGANARELLE *se croyant seul.*
N'est-ce pas quelque chose enfin de l'imprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE.

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance;
Et tâcher de lier avec lui connoissance.SGANARELLE *se croyant seul.*
Au lieu de voir regner cette sévérité
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absoluë,
Ne prend....

[Valere salue Sganarelle de loin.]

VALERE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais oeil peut-être est de ce côté-ci:
Passons du côté droit.SGANARELLE *se croyant seul.*

Il faut sortir d'ici.

Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des....VALERE *en s'approchant peu à peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE *entendant quelque bruit.*

[Se croyant seul.]

Hé? J'ai crû qu'on parloit. Aux champs, grâces
aux Cieux,

Les sottises du tems ne blessent point mes yeux.

ERGASTE *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE *entendant encore du bruit.*

[N'entendant plus rien.]

Plait-

Plait-il ? Les oreilles me cornent.

[*Se croyant seul.*]

Là, tous les passe-tems de nos filles se bornent. . .

[*Il apperçoit Valere qui le salue.*]

Est-ce à nous ?

ERGASTE à Valere.

Approchez.

SGANARELLE sans prendre garde à Valere :

Là nul godelureau

[*Valere le salue encore.*]

Ne vient. . . Que diable. . .

[*Il se retourne, & voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.*]

Encor ? Que de coups de chapeau !

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi ? l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir
Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assûrer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais, Monsieur, sçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, & qu'on tient pour fidèles ?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VA.

VALERE.

Il est vray ; mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curiosités.
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point au-
tre part :

Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le tems ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche, & succombe par fois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute : on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste, & le bon sens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou ?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, & l'accueil loup-garou.

VA.

V A L E R E.

Ah! j'enrage.

E R G A S T E.

Et de quoi?

V A L E R E.

De quoi? c'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage;
D'un dragon surveillant dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

E R G A S T E.

C'est ce qui fait pour vous, & sur ces consé-
quences,

Votre amour doit fonder de grandes espérances,
Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant:
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proye,
Qui disoient fort souvent que leur plus grande
joye

Etoit de rencontrer de ces maris fâcheux
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux;
De ces brutaux fieffés qui, sans raison ni suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari siérement se parans,
Leur rompent en visière aux yeux des soupirans.
On en sçait, disent-ils, prendre ses avantages,
Et l'aigreur de la Dame à ces sortes d'outrages
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin;
En un mot, ce vous est une attente assez belle
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

V A L E R E.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardem-
ment,

Je n'ai pour lui parler pû trouver un moment.

E R G A S T E.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guéres;
Et si j'avois été....

V A

352 L'ÉCOLE DES MARIS,

V A L E R E.

Mais qu'aurois-tu pû faire
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais ;
Et qu'il n'est là dedans servantes ni valets
Dont, par l'appas flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance ?

E R G A S T E.

Elle ne sçait donc pas encor que vous l'aimez ?

V A L E R E.

C'est un point dont mes vœux ne sont pas in-
formés.

Par tout où ce farouche a conduit cette belle
Elle m'a toujours vû comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé ; mais qui me peut ap-
prendre

Si leur langage enfin a pû se faire entendre ?

E R G A S T E.

Ce langage, il est vrai, peut être obscur par fois
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

V A L E R E.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et sçavoir si la belle a connu que je l'aime ?
Di-m'en quelque moyen.

E R G A S T E.

C'est ce qu'il faut trouver.

Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.





ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

VA, je sçais la maison, & connois la
personne
Aux marques seulement que ta bouche
me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! sois-moi propice, & seconde en ce jour
Le stratagème adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit, qu'il s'appelle Valere ?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, rentre & me laisse faire ;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi ;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use,
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCENE II.

SGANARELLE *seul.*

*[Il frappe à sa porte, croyant
que c'est celle de Valere.]*

NE perdons point de tems ; c'est ici. Qui va là ?
Bon, je rêve. Holà, dis-je, holà quelqu'un,
holà.

Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
S'il y venoit tantôt de si douce manière :
Mais je veux me hâter, & de son fol espoir. . .

Tome I.

T

SCE-

S C E N E III.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE à Ergaste qui est sorti brus-
quement.

PEste soit du gros bœuf, qui, pour me faire
cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une
perche.

VALERE.

Monfieur, j'ai du regret. . .

SGANARELLE.

Ah ! c'est vous que je cherche.

VALERE.

Moi, Monfieur ?

SGANARELLE.

Vous. Valere est-il pas votre nom ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je être assez heureux pour vous rendre ser-
vice ?

SGANARELLE.

Non ; mais je prétends, moi, vous rendre un
bon office ;

Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, Monfieur ?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner ?

VALERE.

J'en ai bien du fujet, & mon ame ravie
De l'honneur. . .

SGANARELLE.

Laiſſons-là cet honneur, je vous prie,
VA-

V A L E R E.

Voulez-vous pas entrer ?

S G A N A R E L L E.

Il n'en est pas besoin.

V A L E R E.

Monsieur, de grace.

S G A N A R E L L E.

Non, je n'irai pas plus loin.

V A L E R E.

Tant que vous serez-là, je ne puis vous entendre.

S G A N A R E L L E.

Moi, je n'en veux bouger.

V A L E R E.

Hé bien, il faut se rendre :

Vîte, puisque Monsieur à cela se résout,

Donnez un siège ici.

S G A N A R E L L E.

Je veux parler debout.

V A L E R E.

Vous souffrir de la sorte ?

S G A N A R E L L E.

Ah ! contrainte effroyable !

V A L E R E.

Cette incivilité seroit trop condamnable.

S G A N A R E L L E.

C'en est une, que rien ne sçauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

V A L E R E.

Je vous obéis donc.

S G A N A R E L L E.

Vous ne sçauriez mieux faire.

[Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.]

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.

Voulez-vous m'écouter ?

V A L E R E.

Sans doute, & de grand cœur.

S G A N A R E L L E.

Sçavez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur

T 2

D'a.

336 L'ECOLE DES MARIS,

D'une fille assez jeune, & passablement belle
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Isabelle?

V A L E R E.

Oui.

S G A N A R E L L E.

Si vous le sçavez, je ne vous l'apprends pas.
Mais sçavez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me
touche?

Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

V A L E R E.

Non.

S G A N A R E L L E.

Je vous l'apprends donc; & qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

V A L E R E.

Qui? Moi, Monsieur?

S G A N A R E L L E.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

V A L E R E.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte?

S G A N A R E L L E.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

V A L E R E.

Mais encore?

S G A N A R E L L E.

Elle-même.

V A L E R E.

Elle?

S G A N A R E L L E.

Elle; est-ce, assez dit?

Comme une fille honnête, & qui m'aime d'en-
fance,

Elle vient de m'en faire entière confidence;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos secrets desirs lui sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus

De

De vouloir davantage expliquer une flâme
Qui choque l'amitié que me garde son ame.

V A L E R E.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

S G A N A R E L L E.

Oui, vous venir donner cet avis franc & net;
Et qu'ayant vû l'ardeur dont votre ame est blessée,
Elle vous eût plutôt fait sçavoir sa pensée,
Si son cœur avoit eu, dans son émotion,
A qui pouvoir donner cette commission;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte ex-
trême

L'a réduite à vouloir se servir de moi-même
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,
Que vous avez assez joué de la prunelle,
Et que, si vous avez tant soit peu de cervella,
Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au
revoir.

Voilà ce que j'avois à vous faire sçavoir.

V A L E R E *bas*.

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure?

S G A N A R E L L E *bas à part*.

Le voilà bien surpris!

E R G A S T E *bas à Valere*.

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

S G A N A R E L L E *à part*.

Il en tient comme il faut.

V A L E R E *bas à Ergaste*.

Tu crois mystérieux....

E R G A S T E *bas*.

Oui.... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses
yeux.

S C E N E IV.

SGANARELLE *seul.*

Q U E sa confusion paroît sur son visage ?
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appellons Isabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, & son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

S C E N E V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'Ai peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention ;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
Hazarder un qui parle avec plus de lumière.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Un plein effet

A suivi tes discours, & ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade ;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord & muet & confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah ! que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire,

Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant pour prendre l'air la tête à ma fenêtre,
J'ai vû dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui

Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bon jour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse, & la friponnerie!

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte & lettre à ce maudit amant,
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne....
Car, d'oser à vous-même....

SGANARELLE.

Au-contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joye accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter,
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promptement reportée;
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

QUE sa confusion paroît sur son visage ?
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appellons Isabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, & son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCENE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'Ai peur que mon amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention ;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
Hazarder un qui parle avec plus de lumière.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Un plein effet

A suivi tes discours, & ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade ;
Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord & muet & confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah ! que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire,

Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant pour prendre l'air la tête à ma fenêtre,
J'ai vû dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui

Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bon jour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jettée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

S G A N A R E L L E.

Voyez un peu la ruse, & la friponnerie!

I S A B E L L E.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte & lettre à ce maudit amant,
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne....
Car, d'oser à vous-même....

S G A N A R E L L E.

Au contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joye accepte cet emploi;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

I S A B E L L E.

Tenez donc.

S G A N A R E L L E.

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

I S A B E L L E.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

S G A N A R E L L E.

Et pourquoi?

I S A B E L L E.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter,
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promptement reportée;
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

360 L'ÉCOLE DES MARIS,

SGANARELLE.

Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, & ta prudence aussi;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre désir.
La lettre est dans vos mains, & vous pouvez
l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non je n'ai garde; hélas! tes raisons sont trop
bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes;
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul*.

DANS quel ravissement est-ce que mon cœur
nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage!
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma
maison.

Prendre un regard d'amour pour une trahison,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien sçavoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frere en useroit ainsi.
Ma foi, les filles font ce que l'on les fait être.
Holà. *[Il frappe à la porte de Valere.]*

SCENE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.
ERGASTE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire. *encor*

Des

Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
 Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
 Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
 Il connoitra l'état que l'on fait de ses feux,
 Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCENE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, Monsieur, qu'avecque cette boîte,
 On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
 Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
 C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait
 rendre;

Lisez vite, & voyons si je me puis méprendre.

VALERE lit.

Cette lettre vous surprendra sans doute, & l'on peut trouver bien hardi pour moi, & le dessein de vous l'écrire, & la manière de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de mesures. La juste horreur d'un mariage dont je suis menacée dans six jours, me fait hazarder toutes choses; & dans la résolution de m'en affranchir par quelque voye que ce soit, j'ai cru que je devois plutôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentimens que j'ai pour vous, mais c'est elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait passer sur des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt, & j'attends seulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire savoir la résolution que j'ai prise: mais, sur-tout, songez que le tems presse, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi mot.

E R G A S T E.

Hé bien, Monsieur, le tour est-il d'original ?
 Pour une jeune fille, elle n'en sçait pas mal ;
 De ces ruses d'amour la croiroit-on capable ?

V A L E R E.

Ah ! je la trouve là tout-à-fait adorable ;
 Ce trait de son esprit, & de son amitié
 Accroît pour elle encor mon amour de moitié ;
 Et joint aux sentimens que sa beauté m'inspire....

E R G A S T E.

La duppe vient, songez à ce qu'il vous faut dire.

S C E N E IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

S G A N A R E L L E *se croyant seul.*

Otrois & quatre fois béni soit cet édit
 Par qui des vêtemens le luxe est interdit !
 Les peines des maris ne seront plus si grandes,
 Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
 Oh ! que je sçais au Roi bon gré de ces décrets !
 Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
 Je voudrois bien qu'on fit de la coquetterie,
 Comme de la guipure & de la broderie !
 J'ai voulu l'acheter l'édit expressément,
 Afin que d'Isabelle il soit lu hautement ;
 Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
 Le divertissement de notre après-soupée.

[*apercevant Valere.*]

Envoyerez-vous encor, Monsieur aux blonds
 cheveux,

Avec des boîtes d'or des billets amoureux ?
 Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette
 Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette ?
 Vous voyez de quel air on reçoit vos bijoux :
 Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moi-
 neaux ;

Elle est sage, elle m'aime, & votre amour l'ou-
 trage,

Prenez visée ailleurs, & troussiez-moi bagage.

VA4

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vray, c'est folie.

VALERE.

Aussi, n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pu prévoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous cède, Monsieur, & c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place;
Mais je vous prie au moins, & c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment,

Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,

Cet amour est sans tache, & n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon âme,

T. C.

Tous.

364 L'ECOLE DES MARIS,

Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour
femme,

Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement, & je vais de ce pas
Lui faire ce discours qui ne la choque pas;
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE à Valere.

La duppe est bonne.

SCENE X.

SGANARELLE *seul*.

[L me fait grand pitié
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma con-
quête.

[Sganarelle heurte à sa porte.]

SCENE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

[Amais amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé sans le décacheter:
Il perd toute espérance enfin & se retire;

Mais

Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
 Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais pensé
 A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
 Et que, ne dépendant que du choix de son ame,
 Tous ses desirs étoient de s'obtenir pour femme,
 Si les destins, en moi qui captive ton cœur,
 N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur ;
 Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
 Que jamais tes appas sortent de sa mémoire ;
 Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille subir,
 Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir ;
 Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
 C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite.
 Ce sont ses propres mots, & loin de le blâmer,
 Je le trouve honnête homme, & le plains de
 t'aimer.

I S A B E L L E *bas.*

Ses feux ne trompent point ma secrète croyance,
 Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

S G A N A R E L L E.

Que dis-tu ?

I S A B E L L E.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
 Un homme que je hais à l'égal de la mort ;
 Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
 Vous sentiriez l'affront que me font ses pour-
 suites.

S G A N A R E L L E.

Mais il ne sçavoit pas tes inclinations ;
 Et, par l'honnêteté de ses intentions,
 Son amour ne mérite...

I S A B E L L E.

Est-ce les avoir bonnes,
 Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?
 Est-ce être homme d'honneur de former des
 desseins

Pour m'épouser de force, en m'ôtant de vós
 m-îns ?

Comme si j'étois fille à supporter la vie
 Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

S G A N A R E L L E.

Comment ?

I S A B E L L E.

Oui, oui, j'ai sçû que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlèvement;
Et j'ignore pour moi les pratiques secrettes
Qui l'ont instruit si-tôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes
part:

Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

S G A N A R E L L E.

Voilà qui ne vaut rien.

I S A B E L L E.

Oh! que pardonnez-moi!

C'est un fort honnête-homme, & qui ne sent
pour moi....

S G A N A R E L L E.

Il a tort; & ceci passe la raillerie.

I S A B E L L E.

Allez, votre douceur entretient sa folie:
S'il vous eût vû tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports & mon ressentiment;
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée,
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai sçû,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je suis votre hymen quoi que le monde en
croie,

Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

S G A N A R E L L E.

Il est fou.

I S A B E L L E.

Devant vous il sçait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous
jouë.

Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avouë,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans
l'honneur,

Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,

Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le dis,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, & renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme;
Je m'en vais le trouver, & lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit envain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entre-
prendre,

J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin, que, sans plus perdre & soupirs & mo-
mens,

Il doit sçavoir pour vous quels sont mes senti-
mens;

Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela, d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à
l'heure.

SCÈ.

S C E N E XII.

S G A N A R E L L E *seul.*

Est-il une personne, & plus sage & meilleure?
 Ah! que je suis heureux, & que j'ai de plaisir
 De trouver une femme au gré de mon désir!
 Oui, voilà comme il faut que les femmes soient
 faites;

Et non, comme j'en sçais, de ces franches
 coquettes

Qui s'en laissent conter, & font dans tout Paris
 Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.

[*Il frappe à la porte de Valere.*]

Holà, notre galant aux belles entreprises.

S C E N E XIII.

V A L E R E , S G A N A R E L L E , E R G A S T E .

V A L E R E .

Monsieur, qui vous ramène en ce lieu?

S G A N A R E L L E .

Vos sottises!

V A L E R E .

Comment?

S G A N A R E L L E .

Vous sçavez bien de quoi je veux parler.

Jè vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.

Vous venez m'amuser de vos belles paroles,

Et conservez sous main des espérances folles.

Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter;

Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.

N'avez-vous point de honte, étant ce que vous
 êtes,

De faire en votre esprit les projets que vous faites?

De prétendre enlever une fille d'honneur,

Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

V A L E R E .

Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange nouvelle?

S G A N A R E L L E .

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle

Qui

Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,
 Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
 Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'of-
 fense,
 Qu'elle mourroit, plutôt qu'en souffrir l'insolence;
 Et que vous causeriez de terribles éclats,
 Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

V A L E R E.

S'il est vray qu'elle ait dit ce que je viens d'en-
 tendre,
 J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à pré-
 tendre;
 Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
 Et je dois révéler l'arrêt qu'elle a donné.

S G A N A R E L L E.

Si? Vous en doutez donc, & prenez pour des
 feintes
 Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
 Voulez-vous qu'elle-même elle explique son
 cœur?

J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
 Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
 Et si son jeune cœur entre nous deux balance.
 [*Il va frapper à sa porte*].

SCENE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE,
 ERGASTE.

I S A B E L L E.

Q Uoi ! vous me l'amenez ? Quel est votre
 dessein ?

Prenez-vous contre moi ses intérêts en main ?
 Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
 M'obliger à l'aimer, & souffrir ses visites ?

S G A N A R E L L E.

Non, ma nnie, & ton cœur pour cela m'est
 trop cher :

Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
 Croit que c'est moi qui parle, & te fais, par adresse,
 Pleine

Pleine pour lui de haine, & pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE à Valère.

Quoi! mon ame à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

V A L È R E.

Oui, tout ce que Monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit.
J'ai douté, je l'avouë, & cet arrêt suprême
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser.
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous sur-
prendre,

Ce sont mes sentimens qu'il vous a fait entendre,
Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.

Oui, je veux bien qu'on sçache, & j'en dois
être crüe,

Que le sort offre ici deux objets à ma vûë,
Qui, m'inspirant pour eux différens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens.

L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse.

A toute mon estime & toute ma tendresse;

Et l'autre, pour le prix de son affection,

A toute ma colère, & mon aversion.

La présence de l'un m'est agréable & chère,

J'en reçois dans mon ame une allégresse entière;

Et l'autre par sa vûë inspire dans mon cœur

De secrets mouvemens & de haine & d'horreur.

Me voir femme de l'un est toute mon envie;

Et plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.

Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,

Et trop long-tems languir dans ces rudes tour-
mens;

Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,

Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,

Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort

D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGA-

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le feras dans peu.

ISABELLE.

Je sçais qu'il est honteux
Aux filles, d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où sont mes destinées,
De telles libertés doivent m'être données,
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux.
A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grace, à me prouver sa flâme.

SGANARELLE.

Oui, tien, baise ma main.

ISABELLE.

Que sans plus de soupirs
Il concluë un hymen qui fait tous mes desirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

[Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, &
donne sa main à baiser à Valere.]

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtems, je t'en répond,
Va, chut.

[à Valere.]

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'est qu'après moi seul que son ame respire.

VA.

V A L E R E.

Hé bien, Madame, hé bien, c'est s'expliquer assez.
Je vois par ce discours de quoi vous me pressez,
Et je sçaurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

I S A B E L L E.

Vous ne me sçauriez faire un plus charmant plaisir.
Car enfin cette vûë est fâcheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse, & l'horreur est si forte...

S G A N A R E L L E.

Hé, hé?

I S A B E L L E.

Vous offensai-je en parlant de la sorte?

Fais-je...

S G A N A R E L L E.

Mon Dieu, nenni. je ne dis pas cela;
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

I S A B E L L E.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

V A L E R E.

Oui, vous ferez contente, & dans trois jours
vos yeux

Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

I S A B E L L E.

A la bonne heure. Adieu.

S G A N A R E L L E à Valère.

Je plains votre infortune:

Mais...

V A L E R E.

Non, vous n'entendrez de mon cœur
plainte aucune;

Madame assurément rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

S G A N A R E L L E.

Pauvre garçon! sa douleur est extrême;
Ve-

Venez, embrassez-moi, c'est une autre elle-même;
[*Il embrasse Valere.*]

SCENE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, & je veux qu'il ait sa récompense.
C'est trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouse, & n'y veux appeller...

ISABELLE.

Dès demain ?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer;
Mais je sçais bien la joye où ce discours te jette.
Et tu voudrois déjà que la chose fût faite.

ISABELLE.

Mais....

SGANARELLE.

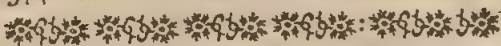
Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE *à part.*

O Ciel! inspirez-moi ce qui peut le parer.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

OUI, le trépas cent fois me semble
moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me
contraindre;

Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprès de mes cen-
seurs.

Le tems presse, il fait nuit, allons, sans crain-
te aucune,

A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont dans
sa maison.*

JE reviens, & l'on va pour demain de ma
part...

ISABELLE.

O Ciel!

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne? Où vas-tu donc si tard?
Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer lorsque je t'ai laissée;
Et tu m'avois prié même, que mon retour
T'y souffrit en repos jusqu'à demain jour.

ISABELLE.

Il est vrai; mais...

SGANARELLE.

Hé? Quoi?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,

Et je ne sçais comment vous en dire l'excuse.

SGA.

S G A N A R E L L E.

Quoi donc ! Que pourroit-ce être ?

I S A B E L L E.

Un secret surprenant.

C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant ;
 Et qui , pour un dessein dont je l'ai fort blâmée ,
 M'a demandé ma chambre où je l'ai renfermée.

S G A N A R E L L E.

Comment ?

I S A B E L L E.

L'eût-on pû croire ? Elle aime cet amant
 Que nous avons banni.

S G A N A R E L L E.

Valere ?

I S A B E L L E.

Eperduement.

C'est un transport si grand qu'il n'en est point
 de même ;

Et vous pouvez juger de sa puissance extrême ,
 Puisque , seule , à cette heure , elle est venue ici
 Me découvrir à moi son amoureux fouci ,
 Me dire absolument qu'elle perdra la vie
 Si son ame n'obtient l'effet de son envie ,
 Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs
 Dans un secret commerce entretenoient leurs
 cœurs ,

Et que même ils s'étoient , leur flâme étant
 nouvelle ,

Donné de s'épouser une foi mutuelle.

S G A N A R E L L E.

La vilaine !

I S A B E L L E.

Qu'ayant appris le désespoir

Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir ,
 Elle vient me prier de souffrir que sa flâme
 Puisse rompre un départ qui lui perceroit l'ame ,
 Entretenir ce soir cet amant sous mon nom
 Par la petite rue où ma chambre répond ,
 Lui peindre , d'une voix qui contrefait la mienne ,
 Quelques doux sentimens dont l'appas le re-
 tienne ,

876 L'ECOLE DES MARIS,

Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on sçait qu'il a d'attachement,

S G A N A R E L L E.

Et tu trouves cela...

I S A B E L L E.

Moi ? J'en suis courroucée.

Quoi ! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée ?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour ?
D'oublier votre sexe, & tromper l'espérance
D'un homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance ?

S G A N A R E L L E.

Il le mérite bien, & j'en suis fort ravi.

I S A B E L L E.

Enfin, de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes :
Mais elle m'a fait voir de si pressans desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterois son ame
Si je lui refusois ce qu'exige sa flâme,
Qu'à céder, malgré moi, mon cœur s'est vu
réduit ;

Et, pour justifier cette intrigue de nuit
Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour ;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

S G A N A R E L L E.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce
mystère.

J'y pourrois consentir à l'égard de mon frere ;
Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors ;
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non seulement doit être & pudique & bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infame, & de sa passion....

I S A B E L L E.

Ah ! vous lui donneriez trop de confusion, Et

Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenuë où j'ai scû me contraindre;
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

S G A N A R E L L E.

Hé bien, fais.

I S A B E L L E.

Mais sur tout cachez-vous, je vous prie,
Et, sans lui dire rien, daignez voir sa sortie.

S G A N A R E L L E.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes trans-
ports;

Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frere;
J'aurai joye à courir lui dire cette affaire.

I S A B E L L E.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon soir; car tout d'un tems je vais me renfermer.

S G A N A R E L L E.

Jusqu'à demain, ma mie.

[Seul.]

En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, & lui conter sa chance!
Il en tient le bon homme avec tout son phebus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons ecus.

I S A B E L L E *dans la maison.*

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible:
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est im-
possible,

Mon honneur qui m'est cher y court trop de
hazard;

Adieu. Retirez vous avant qu'il soit plus tard.

S G A N A R E L L E.

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte:
De peur qu'elle revint, fermons à clé la porte.

I S A B E L L E *en entrant.*

O Ciel! dans mes desseins ne m'abandonnez pas.

S G A N A R E L L E *à part.*

Où pourra-t-elle aller? Suivons un peu ses pas.

378 L'ECOLE DES MARIS,

ISABELLE *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE *à part.*

Au logis du galant ! Quelle est son entreprise ?

SCENE III.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE *sortant brusquement.*

Où, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là ?

ISABELLE *à Valere.*

Ne faites point de bruit,

Valere, on vous prévient, & je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'est pas elle.
De l'honneur que tu fuis, elle fuit trop les loix,
Et tu prends fausement, & son nom & sa voix.

ISABELLE *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un saint hymé-
née....

VALERE.

Où, c'est l'unique but où tend ma destinée ;
Et je vous donne ici ma foi, que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre sot qui s'abuse !

VALERE.

Entrez en assurance :

De votre argus duppé je brave la puissance,
Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

AH ! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infame à tes feux asservie ;
Que

Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis crû, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée:
La mémoire du pere, à bon droit respectée,
Joint au grand intérêt que je prends à la loeur,
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'hon-
neur.

Holà. [*Il frappe à la porte d'un Commissaire.*]

S C E N E V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN
NOTAIRE, UN LAQUAIS avec un flambeau.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Salut Monsieur le Commissaire,
Votre présence en robe est ici nécessaire:
Suivez moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là dedans, & d'y surprendre ensemble
Deux personnes, qu'il faut qu'un bon hymen
assemble;

C'est une fille à nous que, sous un don de foi,
Un Valere a séduite, & fait entrer chez soi;
Elle sort de famille & noble & vertueuse,
Mais....

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un Notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTAIRE.

Oui, Notaire Royal.

380 L'ECOLE DES MARIS,

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et sans bruit ayez l'œil que personne n'en sorte:
Vous serez pleinement contents de vos soins;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment? Vous croyez donc qu'un homme
de justice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frere promptement,
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.

[à part.]

Je vais le réjouir cet homme sans colére.

Holà. [Il frappe à la porte d'Ariste.]

SCENE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe? Ah, ah! Que voulez-vous,
mon frere?

SGANARELLE.

Venez beau directeur, suranné damoiseau,
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande? Elle est, comme je croi,
Au bal chez son amie.

SGA.

S G A N A R E L L E.

Hé, oui, oui, suivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

A R I S T E.

Que voulez-vous conter ?

S G A N A R E L L E.

Vous l'avez bien filée.

Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur,
On gigne les esprits par beaucoup de douceur,
Et les soins délians, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes, ni des filles :
Nous les portons au mal par tant d'austérité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vrayment elle en a pris tout son saoul, la rusée,
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

A R I S T E.

Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

S G A N A R E L L E.

Alléz, mon frere aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes pistoles,
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles :
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont
produit,

L'une fuit les galans, & l'autre les poursuit.

A R I S T E.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

S G A N A R E L L E.

L'énigme est que son bal est chez Monsieur
Valere,

Que de nuit je l'ai vûë y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

A R I S T E.

Qui ?

S G A N A R E L L E.

Léonor.

A R I S T E.

Cessons de railler, je vous prie.

S G A N A R E L L E.

Je raille : il est fort bon avec sa raillerie.

Pauvre esprit ! Je vous dis, & vous redis encor
V 3. Que

382 L'ECOLE DES MARIS,

Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvû...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vû :
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guère
Quand on n'a pas cela.

[Il met le doigt sur son front.]

ARISTE.

Quoi ! Voulez-vous, mon frere....

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement ;
Votre esprit tout-à-l'heure aura contentement ;
Vous verrez si j'impose, & si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une
année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pû consentir !
Moi, qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entière complaisance ;
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà Commissaire & Notaire ;
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur le champ l'honneur qu'elle a perdu :
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache ;
Si vous n'avez encor quelques raisonnemens
Pour vous mettre au-dessus de tous les berne-
mens.

ARISTE.

Moi ? Je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même.
Mais je ne sçaurois croire enfin...

SGA-

Que de discours ?

Allons, ce procès là continueroit toujours.

SCENE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

[L ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs, & si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent appaier;
Tous deux également tendent à s'épouser,
Et Valere déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, & ne veut point sortir
Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCENE VIII.

VALERE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE à la fenêtre de sa maison.

Non, Messieurs, & personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.

Vous sçavez qui je suis, & j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.

Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance,

Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plûtôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.

[bas à part.]

Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle:
Profitons de l'erreur.

ARISTE à Valere.

Mais, est-ce Léonor ?

V. 4.

SGA.

384 L'ECOLE DES MARIS,

SGANARELLE à *Ariste*.
Taisez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux sçavoir...

SGANARELLE.

Encor ?

Vous taisez-vous, vous dis-je ?

VALERE.

Enfin, quoiqu'il avienne,

Isabelle a ma foi, j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez reçûs à faire condamner.

ARISTE à *Sganarelle*.

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE.

Taisez-vous, & pour cause.

[à *Valere*.]

Vous sçauvez le secret. Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conçûe,
Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point vûe.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

[à *part*.]

Nous rirons bien tantôt. Là, signez donc, mon
frère,

L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi, tout ce mystère...

SGANARELLE.

Diantre, que de façons ! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

A R I S T E.

Il parle d'Isabelle, & vous de Léonor.

S G A N A R E L L E.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle?

A R I S T E.

Sans doute.

S G A N A R E L L E.

Signez donc; j'en fais de même aussi.

A R I S T E.

Soit. Je n'y comprends rien.

S G A N A R E L L E.

Vous ferez éclairci.

L E C O M M I S S A I R E.

Nous allons revenir.

S G A N A R E L L E à Ariste.

Or ça; je vais vous dire

La fin de cette intrigue.

[Ils se retirent dans le fond du Théâtre.]

S C E N E IX.

LEONOR, SGANARELLE, ARIS-
TE, LISETTE.

L E O N O R.

O L'étrange martyre!

Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux!
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

L I S E T T E.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre a-
gréable.

L E O N O R.

Et moi, je n'ai rien vû de plus insupportable,
Et je préférerois le plus simple entretien
A tous les contes bleux de ces diseurs de rien;
Ils croient que tout cède à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais go-
guenard,

Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle,
Que tous les beaux transports d'une jeune cer-
velle.

Mais n'apperçois-je pas...

S G A N A R E L L E à *Ariste*.

Oui, l'affaire est ainsi.

[*appercevant Léonor.*]

Ah! je la vois paroître, & la suivante aussi.

A R I S T E.

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous sçavez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si, plus de cent fois, je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté:
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insçu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche assurément,
Et c'est une action que n'a pas meritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

L E O N O R.

Je ne sçais pas sur quoi vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

A R I S T E.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon
frere...

S G A N A R E L L E.

Quoi! Vous ne sortez pas du logis de Valere?
Vous n'avez point conté vos amours aujour-
d'hui,

Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

L E O N O R.

Quivous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCÈ-

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, LEONOR, ARISTE,
SGANARELLE, UN COM-
MISSAIRE, UN NOTAIRE,
LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

MA sœur, je vous demande un généreux pardon,
si de mes libertés j'ai taché votre nom;
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème;
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traite tous deux diversement.

[à Sganarella.]

Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous
faire excuse,

Je vous fers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le Ciel, pour être joints, ne nous fit pas tous
deux,

Je me suis reconnuë indigne de vos feux,
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains
d'un autre

Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE à Sganarella.

Pour moi, je mets ma gloire & mon bien sou-
verain

A la pouvoir, Monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la chose.
D'une telle action vos procédés sont cause,
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sçachant duppé, l'on ne vous plain-
dra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui sçais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

V 6

LEO-

L E O N O R.

Je ne sçais si ce trait se doit faire estimer,
Mais je sçais bien qu'au moins je ne le puis
blâmer.

E R G A S T E.

Au fort d'être cocu son ascendant l'expose,
Et, ne l'être qu'en herbe, est pour lui douce
chose.

SGANARELLE *sortant de l'accablement dans
lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette ruse d'enfer confond mon jugement,
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela:
La meilleure est toujours en malice féconde,
C'est un sexe engendré pour damner tout le
monde;

Je renonce à jamais à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable, de bon cœur.

E R G A S T E.

Bon.

A R I S T E.

Allons tous chez moi. Venez, Seigneur Valere,
Nous tâcherons demain d'appaier sa colére.

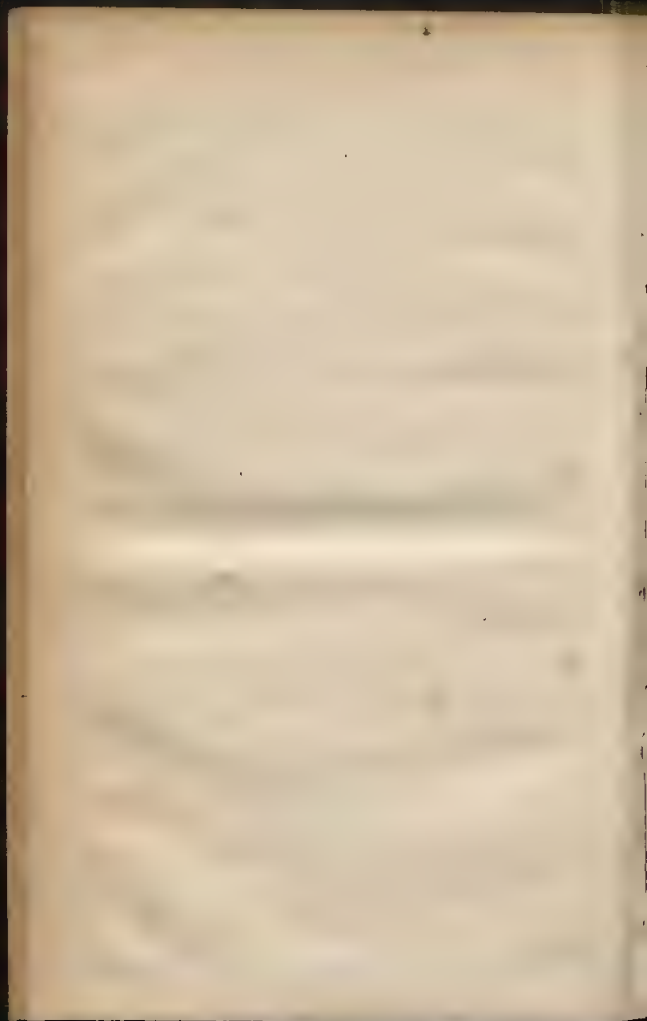
L I S E T T E *au parterre.*

Vous, si vous connoissez des maris loup-garoux,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

F I N.



LES
FÂCHEUX,
COMÉDIE-BALLET.



J'ajoute une scène à la Comédie, & c'est une espèce de fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un livre. VOTRE MAJESTE' en fait des nouvelles plus que personne de son Royaume, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ELLE se voit en butte à la furie des Eptres Dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres, & me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à VOTRE MAJESTE', que ce que j'en ai fait, n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre grâces du succès de cette Comédie. Je le dois, SIRE, ce succès qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation dont VOTRE MAJESTE' honora d'abord la pièce, & qui a entraîné si hautement celle de tout le monde; mais encore à l'ordre qu'ELLE me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées ELLE-même, & qui a été trouvé par tous, le plus beau morceau de l'Ouvrage. Il faut avouer, SIRE, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement que cet endroit où VOTRE MAJESTE' me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir, qui me valoit bien mieux qu'Apollon & toutes les Muses; & je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une Comédie entière, si j'étois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nés en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir VOTRE MAJESTE' dans les grands emplois: mais pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; & je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France, que de contribuer quelque chose au divertissement de son Roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zèle, ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, & qui sans doute affligeroit sensiblement,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéissant,
& très-fidèle serviteur
MOLIERE.

A V E R T I S S E M E N T.

J'Amis entreprise au Théâtre ne fut si précipitée que celle-ci ; & c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une Comédie ait été conçue, faite, apprise & représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'impromptu*, & en prétendre de la gloire : mais seulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire que je n'aye pas mis ici toutes les espèces de sâcheux qui se trouvent. Je sçais que le nombre en est grand, & à la cour, & dans la ville ; & que sans épisodes, j'eusse bien pû en composer une Comédie de cinq Actes bien fournis, & avoir encore de la matière de reste. Mais dans le peu de tems qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein, & de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages, & sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns ; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, & que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître ; & , pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pûs trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, & si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les règles. Le tems viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites : & je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand Auteur, que je puis citer Aristote & Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, & je tiens aussi difficile de combattre un Ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouissance la pièce fut composée ; & cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en par-

parler: mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paro'es des ornemens q' on a mêlés avec la Comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellens, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, & l'avis fut de les jeter dans les entre'actes de la Comédie, afin que ces intervalles donnassent tems aux mêmes baladins, de venir sous d'autres habits. De sorte, que pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manieres d'intermèdes, on s'avisa de les coulrre au sujet du mieux que l'on put, & de ne faire qu'une seule chose du Ballet & de la Comédie: mais comme le tems étoit fort précipité, & que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la Comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos Théâtres, & dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité: & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses, qui pourroient être mélitées avec plus de loisir.

D'abord que la toile fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire, moi, parut sur le Théâtre en habit de ville, & s'adressant au Roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre de ce qu'il se trouvoit là seul, & manquoit de tems & d'Acteurs, pour donner à sa Majesté le divertissement qu'elle sem'bloit attendre. En même tems, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vûë; & l'agréable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du Théâtre, & d'un air héroïque, prononça les vers que Monsieur Pélisson avoit faits, & qui servent de Prologue.

P R O L O G U E.

Le Théâtre représente un jardin orné de termes & de plusieurs jets d'eau.

UNE NAYADE sortant des eaux dans une coquille.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand
Roi du monde,

Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur, que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?

Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible.

Lui-même n'est-il pas un miracle visible?

Son règne si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers?

Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste,

Régier, & ses Etats, & les propres desirs;
Joindre aux nob'es travaux les plus nobles plaisirs;

En ses justes projets jamais ne se méprendre;
Agir incessamment, tout voir, & tout entendre;

Qui peut cela, peut tout : il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser

Ces termes marcheront, &, si LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.

Hôtesse de leurs troncs, moindres Divinités,
C'est LOUIS qui le veut, sortez, Nymphes,

sortez,

Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour que l'on tienne votre forme ordinaire,

Et paroissions ensemble aux yeux des Spectateurs,
Pour ce nouveau Théâtre, autant de vrais Acteurs.

Plus

Plusieurs Driades accompagnées de Faunes & de Satyres sortent des arbres & des termes.

Vous, soin de ses sujets, la plus charmante étude,
Héroïque souci, Royale inquiétude,
Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement:
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les loix, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, & semble con-
sentir

A l'unique dessein de le bien divertir.

Fâcheux, retirez-vous; ou s'il faut qu'il vous
voye,

Que ce soit seulement pour exciter sa joye.

*La Naxade emmène avec elle, pour la Comé-
die, une partie des gens qu'elle a fait paroître,
pendant que le reste se met à danser au son des
haut-bois qui se joignent aux violons.*



ACTEURS DE LA COMEDIE.

DAMIS, tuteur d'Orphise.

ORPHISE.

ERASTE, amoureux d'Orphise.

ALCIDOR.

LISANDRE.

ALCANDRE.

ALCIPE.

ORANTE.

CLIMENE.

DORANTE.

CARITIDES.

ORMIN.

FILINTE.

} facheux.

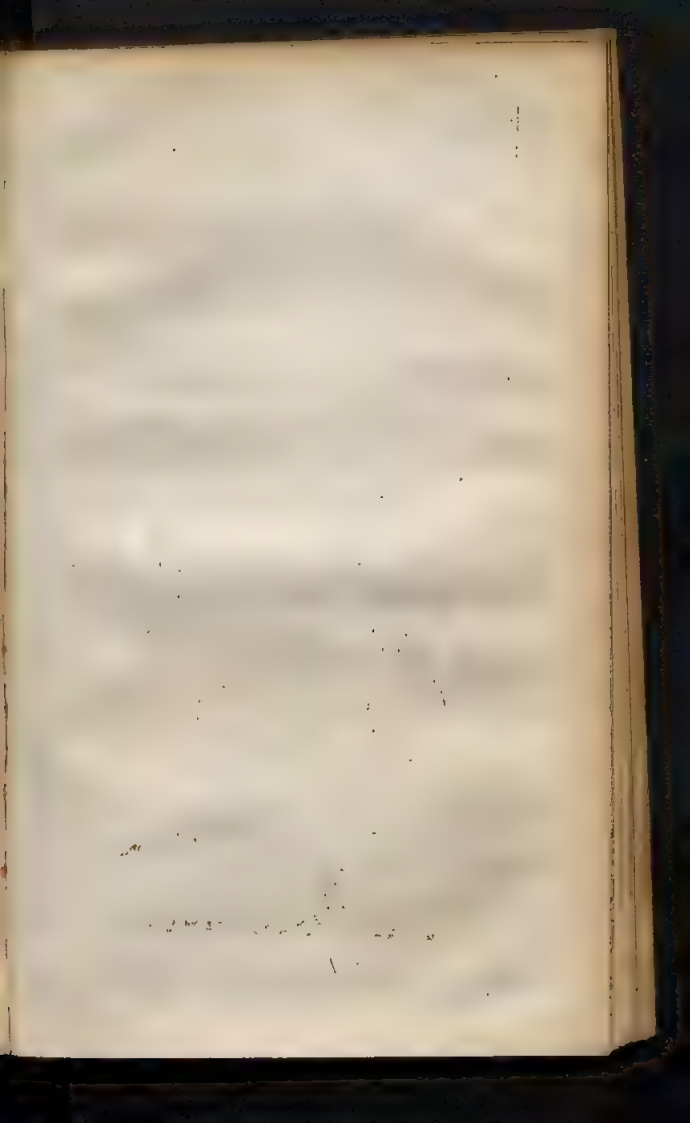
LA MONTAGNE, valet d'Erasfe.

L'EPINE, valet de Damis.

LA RIVIERE, & deux autres Valets d'Erasfe.

ACTEURS DU BALLET.

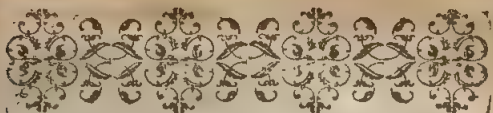
1er ACTE. { JOUEURS DE MAIL.
CURIEUX.2^e ACTE. { JOUEURS DE BOULE.
FRONDEURS.
SAVETIERS, ET SAVETIERES.
UN JARDINIER.3^e ACTE. { SUISSES.
QUATRE BERGERS.
UNE BERGERE.*La Scène est à Paris.*





LES FACHEUX.

J. Ponce delin. et fecit 1739.



L E S

F A C H E U X.

COMEDIE-BALLET.

A C T E P R E M I E R.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

S Ous quel astre, bon Dieu! faut-il que
je sois né
Pour être de fâcheux toujours assassiné!
Il semble que par tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce.
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui;
J'ai crû n'être jamais débarrassé de lui.
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à diné de voir la Comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtement.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avois ouï vanter,
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit si-
lence;
Lorsque, d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusque-
ment
En criant, holà-ho, un siège, promptement,

E₁

Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
 Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
 Hé, mon Dieu! nos françois, si souvent redressés,
 Ne prendront-ils jamais un air de gens lénés,
 Ai-je dit, & faut-il, sur nos défauts extrêmes,
 Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-
 mêmes,

Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
 Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous?
 Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
 Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
 Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveaux
 fracas,

Et traversent encor le théâtre à grands pas,
 Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
 Au milieu du devant il a planté sa chaise,
 Et, de l'on large dos morguant les spectateurs,
 Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
 Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
 Mais lui ferme & constant n'en a fait aucun
 compte,

Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
 Si, pour mon in'ortune, il ne m'eût avisé.
 Ah! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de
 moi place,

Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté
 Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
 Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître,
 De ces gens qui de rien veulent fort vous con-
 noître,

Dont il faut au salut les baisers essuyer,
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
 Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
 Chacun le maudissoit, & moi, pour l'arrêter,
 Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
 Tu n'as point vû ceci, Marquis? Ah! Dieu
 me damne,

Je le trouve assez drôle, & je n'y suis pas âne;
 Je sçais par quelles loix un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.

Là-

Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les récitait tout haut avant l'acteur.

J'avois beau m'en défendre, il a poussé la chance,
Et s'est devers la fin levé long tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien, surtout, d'ouïr le denouement.
Je rendois grace au Ciel, & crovois de justice
Qu'avec la Comédie eût fini mon supplice:

Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme a moi. s'est attaché,

M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la tête,

Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et fortis de ce lieu, me la donnant plus sèche.
Marquis, allons au Cours faire voir ma calèche,
Elle est bien entendue, & plus d'un Duc & Pair
En fait à mon usage faire une du même air.

Moi de lui rendre grace, & pour mieux m'en défendre,

De dire que j'avois certain repas à rendre.

Ah! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au Maréchal à qui j'avois promis.

De la chère, ai-je dit, la doze est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.

Non, m'a-t-il répondu, je tui s sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;

Je suis des grands repas fatigué, je te jure:

Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.

Tu te moques, Marquis, nous nous connois-

sons tous;

Et je trouve avec toi des passe-tems plus doux.

Je pestois contre moi, l'ame triste & confuse

Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,

Et ne sçavois à quoi je devois recourir,

Pour

400 LES FÂCHEUX;

Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
 Lorqu'un carosse fait de superbe manière,
 Et comblé de laquais, & devant & derrière,
 S'est avec un grand bruit devant nous arrêté;
 D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
 Mon importun & lui courant à l'embrassade
 Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
 Et tandis que tous deux étoient précipités
 Dans les convulsions de leurs civilités,
 Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
 Non sans avoir long-tems gémi d'un tel martyre,
 Et maudit le fâcheux, dont le zèle obstiné
 M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
 Tout ne va pas, Monsieur, au gré de notre envie,
 Le Ciel veut qu'ici bas chacun ait ses fâcheux,
 Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore
 C'est Darnis, le tuteur de celle que j'adore,
 Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
 Et malgré ses bontés lui défend de me voir.
 Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
 Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
 Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vrai; mais je tremble, & mon amour
 extrême
 D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
 Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
 Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
 En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé?

LA

LA MONTAGNE.

Quoi ! Vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ERASTE.

Ah ! c'est mal-aisément qu'en pareille matière,
Un cœur bien enflammé prend assurance entière.
Il craint de se flater, & dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite, est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ERASTE.

Ouf, tu m'étrangles, fat, laisse-le, comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.

Sottise sans pareille !

Tu m'as d'un coup de dent, presque emporté
l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos Canons...

ERASTE.

Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chiffonnés

ERASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace singulière,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de
poussière.

ERASTE.

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ERASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi.

402 LES FACHEUX,
LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE *après avoir attendu.*
C'est assez.

LA MONTAGNE.
Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.
En quel lieu vous êtes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hai!

ERASTE.

Le voilà par terre!

Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ERASTE.

Il ne me plaît pas.

Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, & ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du nécessaire.

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA
MONTAGNE.

[Orphise traverse le fond du Théâtre, Alcidor
lui donne la main.]

ERASTE.

MAis vois-je pas Orphise? Oui, c'est elle qui
vient.

Où

Où va-t-elle si vite ; & quel homme la tient ?

[Il la saluë comme elle passe, & elle en passant
détourne la tête.]

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Q uoi ! Me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître !
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monfieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.

Fai donc quelque réponse à mon cœur abbatir.
Que dois-je présumer ? Parle qu'en penses-tu ?
Di-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monfieur, je veux me taire,
Et ne defire point trancher du nécessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent ! Va-t-en fuivre leurs pas,
Voi ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Il faut fuivre de loin ?

ERASTE.

Oui.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Sans que l'on me voye !

Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'en-
voye :

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils font de toi fuivis.

LA MONTAGNE *revenant sur ses pas.*

Vous trouverai-je ici ?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
 Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux
 du monde.

SCENE IV.

ERASTE *seul.*

AH! que je sens de trouble, & qu'il m'eût
 été doux

Qu'on me l'eût fait manquer ce fatal rendez-vous.
 Je pensois y trouver toutes choses propices,
 Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des
 supplices.

SCENE V.

LISANDRE, ERASTE.

LISANDRE.

Sous ces arbres de loin mes yeux t'ont reconnu,
 Cher Marquis, & d'abord je suis à toi venu.
 Comme à de mes amis, il faut que je te chante
 Certain air que j'ai fait de petite courante,
 Qui de toute la Cour contente les experts,
 Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
 J'ai le bien, la naissance, & quelque emploi
 passable,

Et fais figure en France assez considérable;
 Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
 N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

[*il prélude.*]

La, la, hem, hem: écoute avec soin, je te prie.

[*Il chante sa courante.*]

N'est-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

[*Il rechant la fin quatre ou cinq fois de suite.*]
 Comment la trouves-tu?

ERAS-

ERASTE.

Fort belle assurément.

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément;

Et sur tout la figure a merveilleuse grace.

[*Il chante, parle & danse tout ensemble.*]

Tien, l'homme passe ainsi : puis la femme repasse :

Ensemble, puis on quitte, & la femme vient là.

Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?

Ce fleuret ? Ces coupés courant après la belle ?

Dos à dos : face à face, en se pressant sur elle ?

Que t'en semble, Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LISANDRE.

Les pas donc ?

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE.

Veux-tu par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

Hé bien donc, ce sera lorsque tu le voudras.

Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,

Nous les lisions ensemble, & verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LISANDRE.

Adieu. Baptiste le très-cher

N'a point vu ma courante, & je le vais chercher :

Nous avons pour les airs de grandes sympathies,

Et je veux le prier d'y faire des parties.

[*Il s'en va chantant toujours.*]

S C E N E VI.

E R A S T E *seul.*

Ciel! Faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,

De cent fots tous les jours nous oblige à souffrir!
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences!

S C E N E VII.

E R A S T E, LA M O N T A G N E.

L A M O N T A G N E.

Monsieur, Orphise est seule & vient de ce côté.

E R A S T E.

Ah! d'un trouble bien grand je me sens agité:
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

L A M O N T A G N E.

Monsieur, votre raison ne sçait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.

Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

E R A S T E.

Hélas! Je te l'avouë, & déjà cet aspect
A toute ma colére imprime le respect.

S C E N E VIII.

O R P H I S E, E R A S T E, L A M O N T A G N E.

O R P H I S E

Votre front à mes yeux montre peu d'allegresse,

Seroit-ce ma présence, Eraste qui vous blesse?
Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? Et sur quels dé-
plaisirs,

Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

E R A S T E.

Hélas! Pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce

Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vûe
Passer....

O R P H I S E *riant.*

C'est de cela que votre ame est émue?

E R A S T E.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur;
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible que pour vous vous sçavez qu'à mon
ame.

O R P H I S E.

Certes il en faut rire, & confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse
me plaire,

Est un homme fâcheux dont j'ai sçu me défaire,
Un de ces importuns, & fots officieux
Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en
des lieux,

Et viennent aussi-tôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.
Je m'en suis promptement dé faite de la sorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

E R A S T E.

A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi?

O R P H I S E.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, & ma sotte bonté....

E R A S T E.

Ah! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté,
Je veux croire en aveugle, étant sous votre
Empire,

Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant;

408 L E S F A C H E U X ,

J'aurai pour vous respect jusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre;
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas
J'en mourrai : mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

O R P H I S E.

Quand de tels sentimens régneront dans votre
ame,
Je sçaurai de ma part....

S C E N E I X.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE,
LA MONTAGNE.

A L C A N D R E.

[à Orphise.]
M Arquis, un mot. Madame,

De grace pardonnez si je suis indiscret,
En osant, devant vous, lui parler en secret.

[Orphise sort.]

S C E N E X.

ALCANDRE, ERASTE, LA MONTAGNE.

A L C A N D R E.

A Vec peine, Marquis, je te fais la prière;
Mais un homme vient-là de me rompre en
visière,

Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'aïlles appeller.
Tu sçais qu'en pareil cas ce seroit avec joye,
Que je te le rendrois en la même monnoye.

ERASTE après avoir été quelque tems sans
parler.

Je ne veux point ici faire le capitain,
Mais on m'a vû soldat avant que courtisan;
J'ai servi quatorze ans, & je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et

Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre Roi n'est pas un Monarque en peinture.
Il sçait faire obéir les plus grands de l'Etat,
Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en sens point, quand il faut lui
déplaître.

Je me fais de son ordre une suprême loi;
Pour lui desobéir, cherche un autre que moi.
Je te parle, Vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre matière.
Adieu.

S C E N E X I.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux?
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne sçais.

ERASTE.

Pour sçavoir où la belle est allée,
Va-t-en chercher par tout, j'attends dans cette
allée.

Fin du premier Acte.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

Des joueurs de mail, en criant, gâre, obligent
Erasle à se retirer.

SECONDE ENTRE'E.

Après que les joueurs de mail ont fini, Erasle
revient pour attendre Orphise. Des curieux tour-
nent autour de lui pour le connoître, & font qu'il
se retire encore pour un moment.



ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

L Es fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, & les trouve, & pour second
martyre,

Je ne sçauois trouver celle que je désire.
Le tonnerre & la pluye ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au Ciel, dans les dons que ses soins y pro-
diguent,

Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le Soleil baisse fort, & je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Bon jour.

ERASTE à part.

Hé quoi ! Toujours ina flâme divertie !

ALCIPE.

Console-moi, Marquis, d'une étrange partie,
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint
Bouvain

A qui je donneroie quinze points & la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable,
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un
pic,

Je donne, il en prend six, & demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de tréfle, admire mon malheur,
L'as, le Roi, le valet, le huit, & dix de cœur.

Et

COMEDIE-BALLET. 411

Et quitte, comme au point alloit la politique,
 Dame, & Roi de carreau, dix & Dame de pique.
 Sur mes cinq cœurs portés la Dame arrive encor,
 Qui me fait justement une quinte Major :
 Mais mon homme avec l'as, non sans surprise
 extrême,

Des bas carreaux, sur table, étale une sixième.
 J'en avois écarté la Dame avec le Roi,
 Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
 Et croyois bien du moins faire deux points
 uniques.

Avec les sept carreaux, il avoit quatre piques,
 Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras
 De ne sçavoir lequel garder de mes deux as.
 J'ai jetté l'as de cœur, avec raison, me semble;
 Mais il avoit quitté quatre trèfles ensemble,
 Et par un six de cœur je me suis vû cipot,
 Sans pouvoir, de dépit, préférer un seul mot.
 Morbleu ! fai-moi raison de ce coup effroyable;
 A moins que l'avoir vû, peut-il être croyable ?

ERASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands
 coups du sort.

ALCIPE.

Parbleu ! tu jugeras, toi-même, si j'ai tort,
 Et si c'est sans raison que ce coup me transporte;
 Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi
 je porte.

Tien, c'est ici mon port, comme je te l'ai dit,
 Et voici...

ERASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
 Et vois de la justice au transport qui t'agite;
 Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
 Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPE.

Qui ? Moi ? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur;
 Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de
 tonnerre.

Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.

[Il s'en va, & rentre en disant.]

Un six de cœur ! Deux points !

412 LES FACHEUX,

ERASTE *seul.*

En quel lieu sommes-nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que
des fous.

SCENE III.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

AH! Que tu fais languir ma juste impatience!

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute, & de l'objet qui fait votre destin.
J'ai par son ordre exprès quelque chose à vous
dire.

ERASTE.

Et quoi? Déjà mon cœur après ce mot soupire,
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de sçavoir ce que c'est?

ERASTE.

Oui, di vite.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE.

Puisque vous désirez de sçavoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon
zèle,

J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et si...

ERASTE.

Peste, soit, fat, de tes digressions!

LA

COMEDIE-BALLET. 419

LA MONTAGNE.

Ah ! Il faut modérer un peu ses passions ;
Et Sénèque. . .

ERASTE.

Sénèque est un sot dans ta bouche ;
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Di-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire.

ERASTE.

Quoi ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré, que dans peu vous l'y verrez venir.
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au-lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.

[*La Montagne sort.*]

J'ai dessein de lui faire

Quelques vers, sur un air où je la vois se plaire.

[*Il rêve.*]

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE

dans un coin du théâtre sans être aperçus.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

414 LES FACHEUX,

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMENE.

Je voudrois qu'on ouït les unes & les autres.

ORANTE *appercevant Erasle.*

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant :

Il pourra nous juger sur notre différend.

Marquis, de grace, un mot : souffrez qu'on vous appelle

Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat, qu'ont émû nos divers sentimens
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amans.

ERASTE.

C'est une question à vuidier difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites là d'inutiles chansons.

Votre esprit fait du bruit, & nous vous con-

noissons ;

Nous sçavons que chacun vous donne à juste titre...

ERASTE.

Hé, de grace...

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre,
Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE à Orante.

Vous retenez ici qui vous doit condamner :

Car enfin, s'il est vray ce que j'en ose croire,

Moniteur à mes raisons donnera la victoire.

ERASTE à part.

Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

ORANTE à Climene.

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.

[à Erasle.]

Enfin,

COMEDIE-BALLET. 415

Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Est de sçavoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée & la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMENE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie,
Bien mieux dans les respects, que dans la jalousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi, ne me parlez point pour être amans, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport
anime,

Des moindres actions cherche à nous faire un
crime,

En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi-tôt qu'il naît de leur présence.
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'en-
jouement,

Veulent que leurs rivaux en soient le fondement;
Enfin, qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne nous parlent jamais, que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,

Et

Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amans que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMENE,

Fi, ne me parlez point, pour être vray.s.amans,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emporte-
mens,

De ces tiédés galans, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infailibles,
N'ont point peur de nous perdre, & laissent
chaque jour,

Sur trop de confiance, endormir leur amour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.

Un amour si tranquille excite mon courroux,
C'est aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa fiâme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
Et, par de prompts transports, donne un signe
éclatant

De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.

On s'applaudit alors de son inquiétude,
Et, s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir soumis à nos genoux
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pû nous déplaire,
Sont un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'em-
portement,

Je sçais qui vous pourroit donner contentement,
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à
battre.

CLIMENE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sçais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'un humeur si souffrante
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras
de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui

COMEDIE-BALLET. 417

Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

[*Orphise paroît dans le fond du théâtre, & voit Eraste entre Orante & Climene.*]

ERASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire,
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrêt est plein d'esprit; mais...

ERASTE.

Suffit; j'en suis quitte.
Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE *appercevant Orphise, & allant au devant d'elle.*

Que vous tardez, Madame, & que j'éprouve bien...

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'être trop tard venuë;
[*montrant Orante & Climene qui viennent de sortir.*]
Et vous avez de quoi vous passer de ma vûë.

ERASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir?
Ah! de grace attendez...

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCENE VI.

ERASTE *seul.*

Ciel! Faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses & fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes
vœux!

Mais

418 LES FACHEUX,

Mais allons sur ses pas malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCENE VII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

AH! Marquis, que l'on voit de fâcheux tous
les jours

Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ERASTE.

Je cherche ici quelqu'un, & ne puis m'arrêter.

DORANTE.

Parbleu! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie,
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,

Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun nous disoit cerf-dix-
corps;

Mais moi, mon jugement, sans qu'aux mar-
ques j'arrête,

Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avions comme il faut séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard avec longue ra-
pière,

Montant superbement sa jument poulinière
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son pere.
Il s'est dit grand chasseur, & nous a priés tous,
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.

8. Dieu

COMEDIE-BALLET. 419

Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet, qui mal à propos sonne;
De ces gens qui, suivis de dix houréts galeux
Disent, ma meute, & font les chasseurs mer-
veilleux.

Sa demande reçûe, & ses vertus prisées,
Nous avons tous été frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait, tayaut; voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuye, & sonne fort.
Mon cerf débuche, & passe une assez longue
plaine,

Et mes chiens après lui; mais si bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul juste-
au-corps.

Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute, & moi, je prends en diligence
Mon cheval Alezan. Tu l'as vû?

E R A S T E.

Non, je pense.

D O R A N T E.

Comment? C'est un cheval aussi bon qu'il est
beau,

Et que, ces jours passés, j'achetai de Gaveau. *
Je te laisse à penser, si, sur cette matière,
Il voudroit me tromper, lui qui me considère;
Aussi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre, court-
jointé,

Et qui fait dans son port voir sa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds! le rein dou-
ble: à vray dire,

J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire,
Et sur lui, quoiqu'aux yeux il montrât beau
semblant,

Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en trem-
blant.

Une croupe, en largeur, à nulle autre pareille;
Et

* *Fameux marchand de chevaux.*

420 LES FACHEUX,

Et des gigots, Dieu sçait! Bref, c'est une merveille,
 Et j'en ai refusé cent pistoles, croi moi,
 Au retour d'un cheval amené pour le Roi.
 Je monte donc dessus, & ma joye étoit pleine.
 De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
 Je pousse, & je me trouve en un fort, à l'écart,
 A la queue de nos chiens moi seul avec Drecart.*
 Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
 J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à
 quatre ;

Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
 Je le relance seul, & tout alloit des mieux,
 Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre ;
 Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
 Et je les vois, Marquis, comme tu peux penser,
 Chasser tous avec crainte, & Finaut balancer ;
 Il se rabat soudain, dont j'eus l'ame ravie,
 Il empaume la voye, & moi, je sonne & crie,
 A Finaut, à Finaut ; j'en revois à plaisir
 Sur une taupinière, & resonance à loisir.
 Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour
 disgrâce,

Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard passe.
 Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
 Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
 Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pécore ;
 J'y pousse, & j'en revois dans le chemin encore ;
 Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
 Que je connus le change & sentis un grand deuil.
 J'ai beau lui faire voir toutes les différences
 Des pinces de mon cerf, & de ses connoissances,
 Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
 Que c'est le cerf de meute, & par ce différend
 Il donne tems aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
 Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
 Je pousse mon cheval, & par haut & par bas,
 Qui plioit des gaulis aussi gros que le bras :
 Je ramène les chiens à ma première voye,
 Qui vont, en me donnant une excessive joye,
 Requerir notre cerf, comme s'ils l'eussent vû.
 Ils le relancent ; mais, ce coup est-il prévu ?

* *Fameux piqueur.*

A

A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme ;
Notre cerf relancé va passer à notre homme
Qui, croyant faire un coup de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie, ah ! j'ai mis bas la bête.
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre un cerf ? Pour moi, venant dessus le
(lieu,

J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

E R A S T E.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence est rare :
C'est ainsi, des fâcheux, qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

D O R A N T E.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur cam-
pagnard.

E R A S T E.

[seul.]

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

Fin du second Acte.

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

L Es joueurs de boule arrêtent Eraste pour mesurer
un coup, sur lequel ils sont en dispute. Il se défait
d'eux avec peine, & leur laisse danser un pas, compo-
sé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

DEUXIEME ENTRE'E.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui
sont chassés ensuite.

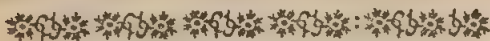
TROISIEME ENTRE'E.

Des savetiers & des savetieres, leurs peres, &
autres sont aussi chassés à leur tour.

QUATRIEME ENTRE'E.

Un jardinier danse seul, & se retire pour fai-
re place au troisième Acte.

ACTE



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

IL est vray, d'un côté mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci;
Mais d'un autre on m'accable, & les astres
sévéres

Ont contre mon amour redoublé leurs colères.
Oui, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de
mes vœux,

A son aimable nièce a défendu ma vûë,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvûë.
Orphise toutes fois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grace à mon feu;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime sur tout les secrettes faveurs,
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des dou-
ceurs,

Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grace suprême.
Je vais au rendez-vous, c'en est l'heure à peu près;
Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas?

ERASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos loix:

Mais au moins de si loin....

ERAS-

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois ?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode ?

SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

Monsieur, le tems répugne à l'honneur de
vous voir,

Le matin est plus propre à rendre un tel devoir :
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :
Au moins messieurs vos gens me l'assurent ainsi,
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est-ce un grand heur dont le destin
m'honore,
Car deux momens plus tard, je vous manquois
encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi ?

CARITIDES.

Je m'acquitte, Monsieur, de ce que je vous doi ;
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la générosité
Que chacun vante en vous...

ERASTE.

Oui, je suis fort vanté.

Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même,
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avec que poids débite
Ce

424 LES FACHEUX,

Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien
instruits

Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je suis un sçavant charmé de vos vertus,
Non pas de ces sçavans, dont le nom n'est qu'en us:
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine,
Ceux qu'on habille en grec, ont bien meilleure
mine,

Et pour en avoir un qui se termine en és,
Je me fais appeller, Monsieur Caritidés.

ERASTE.

Monsieur Caritidés, soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois
vous lire,

Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ERASTE.

Hé! Monsieur, vous pouvez le présenter vous-
même.

CARITIDES.

Il est vray que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont pré-
sentés

Qu'ils étouffent les bons, & l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est
sans monde.

ERASTE.

Hé bien, vous le pouvez, & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah! Monsieur, les huissiers sont de terribles gens,
Ils traitent les sçavans de saquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
Pour

Pour jamais de la cour me feroient retirer ,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine ,
Qu'auprès de notre Roi vous ferez mon Mécène.
Oui , votre crédit m'est un moyen assuré...

ERASTE.

Hé bien , donnez-moi donc , je le présenterai.

CARITIDES.

Le voici ; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDES.

C'est pour être instruit , Monsieur , je
vous conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE,

*Votre très-humble , très-obéissant , très-fidèle ,
& très-savant sujet & serviteur , Caritides ,
François de nation , Grec de profession , ayant con-
sidéré les grands & notables abus qui se commet-
tent aux inscriptions des enseignes des maisons , bou-
tiques , cabarets , jeux de boule , & autres lieux
de votre bonne Ville de Paris , en ce que certains
signorans , compositeurs desdites inscriptions , ren-
versent , par une barbare , pernicieuse & détestable
orthographe , toute sorte de sens & de raison , sans
aucun égard d'étimologie , analogie , énergie , ni
allégorie quelconque , au grand scandale de la Ré-
publique des Lettres , & de la Nation Françoisse ,
qui se décrie & se deshonne par lesdits abus , &
notamment envers les Allemands , curieux Lecteurs
& Spectateurs desdites Inscriptions.*

ERASTE.

Ce Placet est fort long , & pourroit bien fâcher...

CARITIDES.

Ah ! Monsieur , pas un mot ne s'en peut re-
trancher.

[Il continuë.]

Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer
pour le bien de son Etat , & la gloire de son Em-
pire,

pire, une Charge de Contrôleur, Intendant, Correcteur, Réviseur & Restaurateur Général des dites Inscriptions; & d'icelle honorer le Suppliant, tant en considération de son rare & éminent savoir, que des grands & signalés services qu'il a rendus à l'Etat, & à VOTRE MAJESTÉ, en faisant l'Anagramme de VOTRE DITE MAJESTÉ en François, Latin, Grec, Hébreu, Syriaque, Chaldéen, Arabe.....

ERASTE l'interrompant.

Fort bien: donnez-le vite, & faites la retraite: Il sera vu du Roi; c'est une affaire faite.

CARITIDES.

Hélas! Monsieur, c'est tout que montrer mon placet.

Si le Roi le peut voir, je suis sûr de mon fait; Car, comme sa justice en toute chose est grande, Il ne pourra jamais refuser ma demande.

Au reste, pour porter au Ciel votre renom, Donnez-moi par écrit votre nom, & surnom, J'en veux faire un Poème en forme d'acrostiche, Dans les deux bouts du vers, & dans chaque hémistiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monsieur Caritidés.

[Seul]

Ma foi de tels sçavans font des ânes bien-faits. J'aurois dans d'autres tems bien ri de sa sottise.

SCÈNE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,

J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien; mais dépêchons; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte

Vous

Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaire en main.
Au Mail, au Luxembouig, & dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec les rêveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces sçavantas qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, Montieur, faire votre fortune.

E R A S T E *bas à part.*

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,

Et nous viennent toujours promettre tant de bien.

[*haut.*]

Vous avez fait, Monsieur, cette benite p'erre
Qui peut seule enrichir tous les Rois de la terre?

O R M I N.

La plaisante pensée, hélas, où vous voilà!
Dieu me garde, Monsieur, d'être de ces sous-là!
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au Roi,
Et que tout cacheté je conserve sur moi.
Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
Dont les Surintendans ont les oreilles pleines:
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un, qui tous les ahs, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au Roi quatre cent de bon compte

Avec facilité, sans risque, ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon;
Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faisable.
Oui, pourvû que par vous je puisse être poussé....

E R A S T E.

Soit; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

O R M I N.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirais cet avis d'importance.

E R A S T E.

Non, non, je ne veux point sçavoir votre secret.

O R M I N.

Monſieur, pour le trahir, je vous crois trop diſcret,

Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.

Il faut voir ſi quelqu'un ne peut point nous entendre.

[*Après avoir regardé ſi perſonne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Eraſte.*]

Cet avis merveilleux dont je ſuis l'inventeur, Eſt que. ;

E R A S T E.

D'un peu plus loin, & pour cauſe, Monſieur.

O R M I N.

Vous voyez le grand gain, ſans qu'il faille le dire, Que de ſes ports de mer le Roi tous les ans tire.

Or l'avis, dont encor nul ne s'eſt aviſé,

Eſt qu'il faut de la France, & c'eſt un coup aisé,

En fameux ports de mer, mettre toutes les côtes,

Ce ſeroit pour monter à des ſommes très-hautes,

Et ſi...

E R A S T E.

L'avis eſt bon, & plaira fort au Roi.

Adieu. Nous nous verrons.

O R M I N.

Au moins, appuyez-moi

Pour en avoir ouvert les premières paroles.

E R A S T E.

Oui, oui.

O R M I N.

Si vous vouliez me prêter deux piſtoles

Que vous reprendriez ſur le droit de l'avis,

Monſieur. ;

E R A S T E.

[*Il donne deux louis à Ormin.*] [*ſeul.*]

Oui, volontiers Plût à Dieu qu'à ce prix

De tous les importuns je pûſſe me voir quitte!

Voyez quel contre-tems prend ici leur viſite.

Je penſe qu'à la fin je pourrai bien ſortir.

Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCE

S C E N E IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

MARQUIS, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ERASTE.

Quoi ?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moi ?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler ?

Je sçais de bonne part qu'on t'a fait appeller ;
Et, comme ton ami, quoiqu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé ; mais croi que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas ; mais tu fors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE à part.

Ah ! j'enrage.

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi ?

ERASTE.

Je te jure, MARQUIS, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,
si d'aucun démêlé...

FILINTE.

Tu penses qu'on te croye ?

ERASTE.

Hé, mon Dieu ! Je te dis, & ne déguise point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas duppe, & crédule à ce point.

430 LES FACHEUX,

ERASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie

En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas.

En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puisque tu veux que j'aie une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle;
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service :
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu. Vuidez sans moi tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.

[*seul.*]

Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCENE V.

DAMIS, L'EPINE, ERASTE, LA
RIVIERE & ses compagnons.

DAMIS à l'Epine.

Quoi ! malgré moi le traître espère l'obtenir ?
Ah ! mon juste courroux le sçaura prévenir.

ERASTE à part.

J'entrevois-là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ! Toujours quelque obstacle aux feux qu'el-
le autorise ?

DA-

D A M I S à l'Epine.

Oui, j'ai sçu que ma nièce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Erasme sans témoins.

L A R I V I E R E à ses compagnons.

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître?
Approchons doucement, sans nous faire con-
noître.

D A M I S à l'Epine.

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t-en faire venir ceux que je viens de dire
Pour les mettre en embûche aux lieux que je
désire,

Afin qu'au nom d'Erasme, on soit prêt à venger
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'ou-
trager,

A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'ap-
pelle,

Et noyer dans son sang sa flâme criminelle.

L A R I V I E R E attaquant Damis avec
ses compagnons.

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

E R A S T E.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'hon-
neur me presse

De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

[à Damis.]

Je suis à vous, Monsieur.

[Il met l'épée à la main contre la Riviere & ses
compagnons qu'il met en fuite.]

D A M I S.

O Ciel! Par quel secours,
D'un trépas assuré, vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

E R A S T E revenant.

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

432 L E S F A C H E U X ,
D A M I S .

Ciel ! Puis je à mon oreille ajouter quelque fois ?
Est-ce la main d'Erasle. . . .

E R A S T E .

Oui , oui , Monsieur , c'est moi .
Trop heureux , que ma main vous ait tiré de peine ,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine .

D A M I S .

Quoi ! Celui dont j'avois résolu le trépas ,
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras ?
Ah ! c'en est trop ; mon cœur est contraint de
se rendre ,

Et , quoi que votre amour ce soir ait pû pré-
tendre ,

Ce trait si surprenant de générosité ,
Doit étouffer en moi toute animosité .

Je rougis de ma faute , & blâme mon caprice .
Ma haine trop long-tems vous a fait injustice ;
Et , pour la condamner par un éclat fameux ,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux .

S C E N E V I .

O R P H I S E , D A M I S , E R A S T E .

O R P H I S E *sortant de chez elle avec un
flambeau.*

M O N S I E U R , quelle aventure a d'un trouble es-
froyable. . .

D A M I S .

Ma nièce , elle n'a rien que de très-agréable ,
Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en
vous ,

C'est elle qui vous donne Erasle pour époux .
Son bras a repoussé le trépas que j'évite ,
Et je veux envers lui , que votre main m'ac-
quite .

O R .

COMEDIE-BALLET. 433

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort, dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.

[*On frappe à la porte de Damis.*]

ERASTE.

Qui frappe-là si fort?

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ORPHISE, ERASTE,
L'EPINE.

L'EPINE.

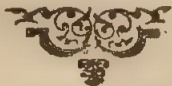
MONSIEUR, ce sont des masques,
Qui portent des crins crins, & des tambours de
basques.

[*Les masques entrent qui occupent toute la place.*]

ERASTE.

Quoi ! Toujours des fâcheux ? Holà, Suisses, ici,
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

F I N.



BALLET DU TROISIEME ACTE.

PREMIERE ENTRE'E.

DES Suisses avec des halebardes chassent sous les masques fâcheux, & se retirent ensuite pour laisser danser.

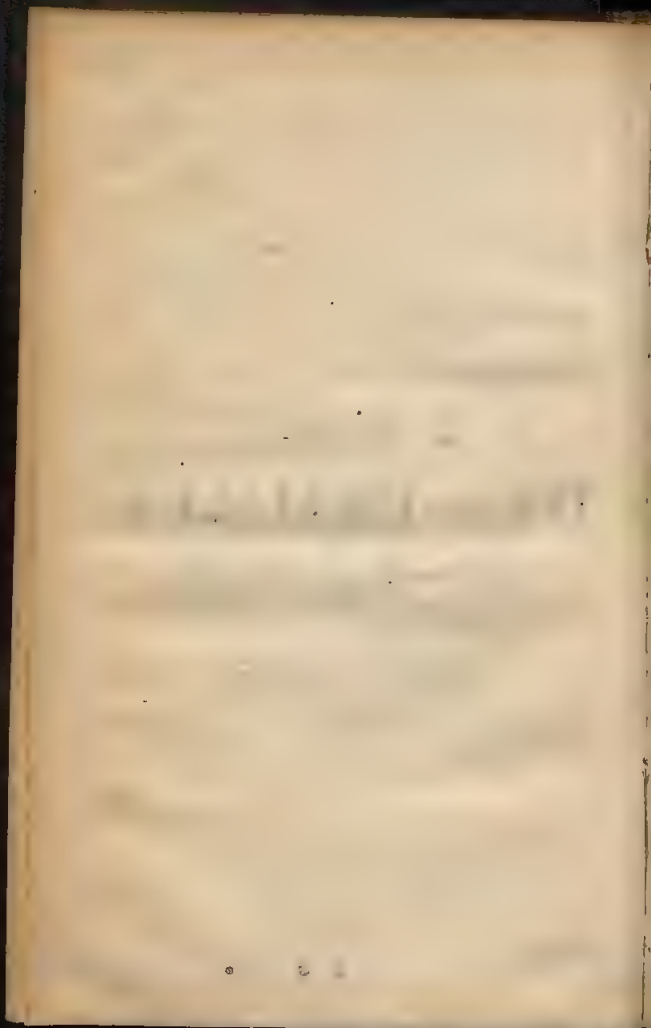
DERNIERE ENTRE'E.

Quatre bergers & une bergere ferment le divertissement.

F I N.



L' E C O L E
DES FEMMES,
C O M É D I E.



A

M A D A M E.

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre, & je me trouve si peu fait au stile d'Epitre Dédicatoire, que je ne sçais par où sortir de celle-ci. Un autre Auteur qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, sur ce Titre de L'ECOLE DES FEMMES, & l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moi, MADAME, je vous avouë mon foible. Je ne sçais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; & quelques belles lumières que mes confrères les Auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démêler avec la Comédie que je lui présente. On n'est pas en peine sans doute, comme il faut faire pour vous louer. La matière, MADAME, ne saute que trop aux yeux, & de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, & qualités sur qualités. Vous en avez MADAME, du côté du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, & de l'esprit, & du corps qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose

Y. J.

parler.

parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous. Je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez, cette bonté toute obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, & dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sçais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes, & ce sont choses, à mon avis, & d'une trop vaste étendue, & d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une Epître, & les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi, que de vous dédier simplement ma Comédie, & de vous assurer avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé Serviteur
MOLIERE.

PRE-

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comédie ; mais les rieurs ont été pour elle , & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. Je sçais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs , & rende raison de mon Ouvrage ; & sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation , pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres : mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet , est déjà dans une dissertation que j'ai faite en Dialogue , & dont je ne sçais encore ce que je ferai. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce. Je la dis , cette idée , dans une maison où je me trouvai un soir ; & d'abord une personne de qualité , dont l'esprit est assez connu dans le monde , & qui me fait l'honneur de m'aimer , trouva le projet assez à son gré , non seulement pour me solliciter d'y mettre la main , mais encore pour l'y mettre lui-même , & je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée ; d'une manière , à la vérité , beaucoup plus galante , & plus spirituelle que je ne puis faire ; mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi ; & j'eus peur , que si je produisois cet Ouvrage sur notre Théâtre , on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha par quelque considération , d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire , que je ne sçais ce qui en sera , & cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette Préface ce qu'on verra dans la Critique , en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit , je le dis encore , ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car pour moi je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma Comédie , & je souhaite que toutes celles que je pourrai faire , soient traitées par eux comme celle-ci , pourvu que le reste soit de même.

A C T E U R S.

ARNOLPHE, ou LA SOUCHE.

AGNE'S, fille d'Enrique.

HORACE, amant d'Agnés, fils d'Oronte.

CHRISALDE, ami d'Arnolphe.

ENRIQUE, beau-frere de Chrisalde, & pere d'Agnés.

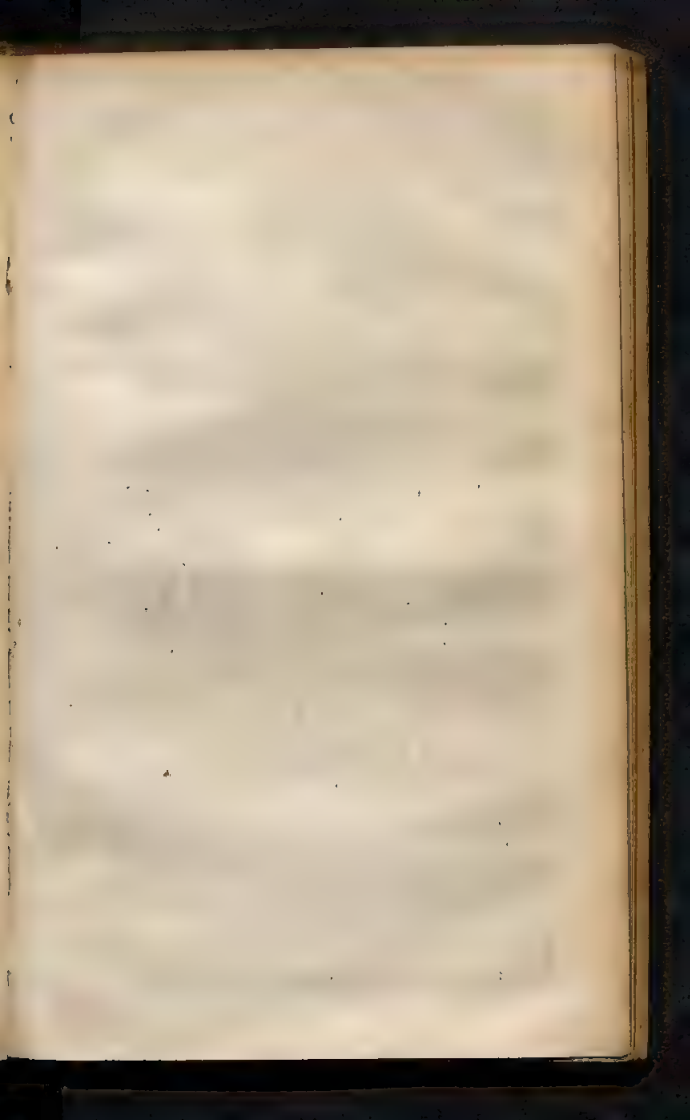
ORONTE, pere d'Horace, & ami d'Arnolphe.

UN NOTAIRE.

ALAIN, payfan, valet d'Arnolphe.

GEORGETTE, payfanne, servante d'Arnolphe.

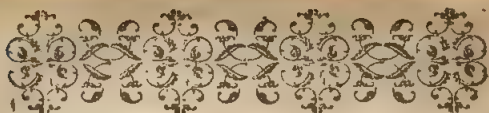
La Scène est à Paris, dans une place d'un fauxbourg.





L'ECOLE DES FEMMES.

J. Ponce delin. et fecit 1739



L' E C O L E
DES FEMMES,
C O M E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

C H R I S A L D E, A R N O L P H E.

C H R I S A L D E. ¹

VOUS venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

A R N O L P H E.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

C H R I S A L D E.

Nous sommes ici seuls, & l'on peut, ce me semble,

Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.

Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?

Votre dessein, pour vous me fait trembler de peur ;

Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,

Prendre femme, est à vous un coup bien téméraire.

A R N O L P H E.

Il est vray, notre ami. Peut-être que, chez vous,

Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;

Et votre front, je crois, veut que du mariage

Les cornes soient par-tout l'infailible appanage.

C H R I S A L D E.

Ce sont coups d'^h hazard, dont on n'est point garant,

Et

442 L'ECOLE DES FEMMÉS,

Et bien sûr, ce me semble, est le soin qu'on en prend.

Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie

Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin vous sçavez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par-tout où vous êtes,

De faire cent éclats des intrigues secrettes...

A R N O L P H E.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi,
Où l'on ait des maris si patiens qu'ici ?

Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?

L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard ;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas
mbins infame,

Voit faire tous les jours des présens à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de
guères ;

L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gands & son man-
teau.

L'une de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;
L'autre pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense,
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
Enfin ce sont par-tout des sujets de Satyre,
Et comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?
Puis-je pas de nos fors...

C H R I S A L D E.

Oui ; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'en-

J'entends parler le monde, & des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent :
Mais, quoi que l'on divulgué aux endroits où
je suis,

Jamais on ne m'a vû triompher de ces bruits ;
J'y suis assez modeste, & bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire :
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui
tout méne,

Il seroit arrivé quelque disgrâce humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main :
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'est dom-
mage.

Mais de vous, cher compere, il en est autrement ;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance,
De tout tems votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vû contr'eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point
berné ;

Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gâre qu'aux carrefours on ne vous timpanise.
Et...

A R H O L P H E.

Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmen-
tez point.

Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sçais les rous rusés, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter sçavent user les fem-
mes,

Et comme on est duppé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;
Et celle que s'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRI-

444 L'ECOLE DES FEMMES,

CHRISALDE.

Hé, que prétendez-vous? Qu'une sottise en un mot.

ARNOLPHE.

Epouser une sottise, est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage,
Et je sçais ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle & que ruelle?
Qui de prose & de vers seroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis, & beaux esprits,
Tandis que sous le nom du mari de Madame,
Je serois comme un saint que pas un ne reclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit
haut,

Et femme qui compose en sçait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne en clartés peu sublime,
Même ne sçache pas ce que c'est qu'une rime;
Et s'il faut qu'avec elle on jouë au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crème;
En un mot qu'elle soit d'une ignorance extrême,
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De sçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre & filer.

CHRISALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sottise,
Qu'une femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit & la beauté. . . .

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une
bête

Puisse jamais sçavoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,

Pen-

Pensez-vous le bien prendre, & que, sur votre
idée,

La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & sans penser le faire.

A R N O L P H E.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond;
Pressez-moi de me joindre à femme autre que
sotte,

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte,
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

C H R I S A L D E.

Je ne vous dis plus mot.

A R N O L P H E.

Chacun a sa méthode.

En femme, comme en tout, je veux suivre ma
mode.

Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien, ni naissance.
Un air doux & posé, parmi d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans:
Sa mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée,
Et la bonne paysanne apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on employe-
roit

Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vûe à tel point innocente,
Que j'ai beni le Ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; & comme ma demeure

A

446 L'ÉCOLE DES FEMMES,

A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz, pourquoi cette narration?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout, est qu'en ami fidèle,
Ce soir je vous invite à souper avec elle;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez dans cette conférence,
Juger de sa personne & de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut....

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, (pourroit-on se le persuader?)
Elle étoit fort en peine, & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon!

Me voulez-vous toujours appeller de ce nom?

CHRISALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser
A quarante-deux ans de vous débaptiser,
Et, d'un vieux tronc pourri de votre métairie,
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La

La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRISALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses peres,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères?
De la plûpart des gens c'est la demangeaison;
Et sans vous embrasser dans la comparaïson,
Je sçais un Paysan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quar-
tier de terre,

Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte,
Mais enfin de la Souche est le nom que je portes;
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la plûpart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre....

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous....

CHRISALDE:

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la
Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRISALDE *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE *seul.*

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange de voir, comme avec passion,
Un chacun est chaussé de son opinion!

[*Il frappe à sa porte.*]

Holà.

SCÈ

S C E N E II.

ARNOLPHE, ALAIN & GEORGETTE
TE dans la maison.

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE. *à part.*

Ouvrez. On aura, que je pense.

Grande joye à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette.

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là bas.

GEORGETTE.

Vas-y toi.

ALAIN.

Vas-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

Pour me laisser dehors ! Holà ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain.

ALAIN.

Quoi !

GEOR-

GEORGETTE.

C'est Monsieur.

Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau
ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah!

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant stratagème!

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye ici l'ame bien patiente!

ALAIN *en entrant.*

Au moins c'est moi, Monsieur.

Tome I.

Z

GEOR.

450 L'ECOLE DES FEMMES,

GEORGETTE *en'entrant.*

Je suis votre servante;

C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voilà,

Je te ..

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peste!

ALAIN,

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce bourdaut-là.

ALAIN.

C'est-elle aussi, Monsieur.

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, & laissons la fadaïse.

Hé bien, Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous. . .

[*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.*]

Monsieur, nous nous por. . .

[*Arnolphe l'ôte encore.*]

Dieu merci.

Nous nous. . .

ARNOLPHE *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, & le jettant par terre.*]

Qui vous apprend, impertinente bête,

A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnès.

S C E N E II.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOL-

COMEDIE.

451

ARNOLPHE.

Non ?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc ? ...

GEORGETTE.

Non, non, non, Oui, je meure.

Elle vous croyoit voir de retour à toute heure ;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prit pour vous.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main, c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnès, je suis de retour du voyage.
En êtes-vous bien aise ?

AGNES.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien
portée ?

AGNES.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les
chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là ?

AGNES.

Je me fais des cornettes.

Vos chemises de nuit, & vos coëffes sont faites.

Z 2

ARNOL-

452 L'ECOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Ah ! Voilà qui va bien. Allez, montez là-haut,
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt ;
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCENE V.

ARNOLPHE *seul*.

Héroïnes du tems, Mesdames les sçavantes,
Pousseuses de tendresse & de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billers doux, toute votre science,
De valoir cette honnête & pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur soit....

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je ? Est-ce ?... Oui.
Je me trompé. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-
même.

Hor....

HORACE.

Seigneur Ar. . .

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! Joye extrême !

Et depuis quand ici ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vrayment..

HO-

H O R A C E.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

A R N O L P H E.

J'étois à la campagne.

H O R A C E.

Oui, depuis dix journées.

A R N O L P H E.

Oh! Comme les enfans croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

H O R A C E.

Vous voyez.

A R N O L P H E.

Mais, de grace, Oronte votre pere,
Mon bon & cher ami que j'estime & révere,
Que fait-il à présent? Est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il sçait que je prends part;
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans
ensemble

Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

H O R A C E.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que
nous;

Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais depuis par une autre il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Sçavez-vous qui peut être un de vos citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amé-
rique?

A R N O L P H E.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

H O R A C E.

Enrique.

A R N O L P H E.

Non.

H O R A C E.

Mon pere m'en parle, & qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu:

454 L'ECOLE DES FEMMES,

Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont
mettre,

Pour un fait important que ne dit pas sa lettre.

[*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.*]

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joye à le voir,
Et pour le réguler je ferai mon pouvoir.

[*Après avoir lu la lettre.*]

Il faut pour les amis des lettres moins civiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce fâche.

Hé bien, comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtimens,
Et j'en crois merveilleux les divertissemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune & la
blonde,

Et les maris aussi les plus benins du monde;
C'est un plaisir de Prince, &, des rours que je voi,
Je me donne souvent la Comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune?

Les

Les gens faits comme vous sont plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

H O R A C E.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

A R N O L P H E *à part.*

Bon. Voici de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

H O R A C E.

Mais de grace qu'au moins ces choses soient se-
crettes.

A R N O L P H E.

Oh!

H O R A C E.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise,
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès,
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

A R N O L P H E *en riant.*

Hé? C'est?

H O R A C E *lui montrant le logis d'Agnés.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rongis;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du
monde;

Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne sçais quoi de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vû
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvû;
C'est Agnès qu'on l'appelle.

A R N O L P H E *à part.*

Ah! Je crève.

456 L'ECOLE DES FEMMES,

H O R A C E.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zouffe, ou Source qu'on
le nomme.

Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit ; mais des plus sen-
sés, non ;

Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point ?

A R N O L P H E *à part.*

La fâcheuse pilule !

H O R A C E.

Hé ! Vous ne dites mot ?

A R N O L P H E.

Hé oui... Je le connoî.

H O R A C E.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

A R N O L P H E.

Hé...

H O R A C E.

Qu'en dites-vous ? Quoi ?

Hé, c'est-à-dire, oui. Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a sçu m'affujettir,
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir ;
Et ce seroit péché, qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi tous mes efforts, tous mes vœux les
plus doux

Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise,
N'est que pour mettre à bout cette juste entre-
prise.

Vous sçavez mieux que moi, quels que soient
nos efforts,

Que l'argent est la clé de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les con-
quêtes.

Vous

Vous me semblez chagrin. Seroit-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

A R N O L P H E.

Non, c'est que je songeais ..

H O R A C E.

Cet entretien vous lasse.

Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

A R N O L P H E *se croyant seul.*

Ah ! Faut-il...

H O R A C E *revenant.*

Dérechef, veuillez être discret,
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

A R N O L P H E *se croyant seul.*

Que je sens dans mon ame...

H O R A C E *revenant.*

Et surtout à mon pere,

Qui s'en feroit peut-être un sujet de colere.

ARNOLPHE *croyant qu'Horace revient encore.
[seul.]*

Oh... Oh ! Que j'ai souffert durant cet entretien !
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien,
Avec quelle imprudence, & quelle hâte extrême,
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
Mais ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et sçavoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons de le rejoindre, il n'est pas loin, je pense ;
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut
trouver.

Fin du premier Acte.

458 L'ECOLE DES FEMMES,
ACTE SECOND.
SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

IL m'est, lorsque j'y pense, avantageux, sans doute

D'avoir perdu mes pas, & pû manquer sa route:
Car enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pû se renfermer tout entier à ses yeux,
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il sçût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux yeux d'un damoiseau;
J'en veux rompre le cours, & sans tarder, ap-
prendre

Jusqu'où l'intelligence entr' eux a pû s'étendre:
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est;
Elle n'a pû faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin, est sur mon compte.
Eloignement fatal! Voyage malheureux!

[*Il frappe à sa porte.*]

SCENE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

AH! Monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez-ça tous deux.

Passiez-là, passez-là. Venez-là, venez, dis-je.

GEORGETTE,

Ah! vous me faites peur, & tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent, vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?
GEORGETTE tombant aux genoux d'Arnolphe.
Hé! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN à part.

Quelque chien entragé l'a mordu, je m'assûre.

ARNOLPHE à part.

Ouf. Je ne puis parler, tant je suis prévenu;

Je

Je suffoque, & voudrois me pouvoir mettre nud.
[à Alain & Georgette.]

Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
[à Alain qui veut s'enfuir.]

Qu'un homme soit venu... Tu veux prendre la fuite ?

[à Georgette.]

Il faut que sur le champ... Si tu bouges... Je veux
[à Alain.]

Que vous me disiez... Hé ! Oui, je veux que
vous deux ..

[Alain & Georgette se levent, & veulent encore s'enfuir.]

Quiconque remuera, par la mort, je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet
homme ?

Hé ? Parlez Dépêchez, vite, promptement, tôt,
Sans rêver, veut-on dire ?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah !

GEORGETTE *retombant aux genoux d'Arnolphe.*
Le cœur me faut.

ALAIN *retombant aux genoux d'Arnolphe.*
Je meurs.

ARNOLPHE *à part.*

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine :
Il faut que je m'évente, & que je me promène.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vû petit,
Qu'il croîtroit pour cela ? Ciel ! Que mon cœur
pâtît !

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.

Tâchons à modérer notre ressentiment ;

Patience, mon cœur, doucement, doucement.

[à Alain & à Georgette.]

Levez-vous, & rentrant faites qu'Agnés descende
[à part.]

Arrêtez. Sa surprise en deviendroît moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.

[à Alain & à Georgette.]

Que l'on m'attende ici.

S C E N E III.

A L A I N, G E O R G E T T E.

G E O R G E T T E.

M O N Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur hor-
rible,

Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

A L A I N.

Ce Monsieur l'a fâché, je te le disois bien.

G E O R G E T T E.

Mais que diantre est cela, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?

D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la
cacher,

Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher?

A L A I N.

C'est que cette action le met en jalousie.

G E O R G E T T E.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

A L A I N.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

G E O R G E T T E.

Oui; mais pourquoi l'est-il? Et pourquoi ce
courroux?

A L A I N.

C'est que la jalousie... Entends-tu bien, Geor-
gette,

Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...

Et qui chasse les gens d'autour d'une maison,

Je m'en vais te bailler une comparaison,

Afin de concevoir la chose davantage.

Di-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton
potage,

Que si quelque affamé venoit pour en manger,

Tu serois en colère, & voudrois le charger?

G E O R G E T T E.

Oui, je comprends cela.

A L A I N.

C'est justement tout comme..

La femme est en effet le potage de l'homme,
 Et quand un homme voit d'autres hommes par
 fois,
 Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs
 doigts,
 Il en montre aussi-tôt une colére extrême.

G E O R G E T T E.

Qui : mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de
 même ?
 Et que nous en voyons qui paroissent joyeux,
 Lorsque leurs femmes sont avec les beaux Mon-
 sieux ?

A L A I N.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulüe
 Qui n'en veut que pour soi.

G E O R G E T T E.

Si je n'ai la berlue,

Je le vois qui revient.

A L A I N.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

G E O R G E T T E.

Voi comme il est chagrin.

A L A I N.

C'est qu'il a de l'ennui.

S C E N E I V.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

A R N O L P H E *à part.*

UN certain Grec disoit à l'Empereur Auguste,
 Comme une instruction utile, autant que juste,
 Que, lorsqu'une aventure en colére nous mîer,
 Nous devons, avant tout, dire notre alphabet ;
 Afin que dans ce tems la bile se tempère,
 Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
 J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnés,
 Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
 Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
 Afin que les soupçons de mon esprit malade
 Puissent sur le discours la mettre adroitement,
 Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

462 L'ECOLE DES FEMMES,

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnès.

[à Alain & Georgette.]

Rentrez.

SCENE VI.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour !

AGNES.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle ?

AGNES.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dominage ; mais quoi ?

Nous sommes tous mortels, & chacun est pour soi.
Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait
de pluie ?

AGNES.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il ?

AGNES.

Jamais je ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix
jours-ci ?

AGNES.

Six chemises, je pense, & six coëffes aussi.

AR.

ARNOLPHE *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chere Agnès, est une étrange chose.
Voyez la médifance, & comme chacun cause.
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme
inconnu

Etoit en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vûë & ses harangues;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes lan-
gues,

Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement...

A G N È S.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

A R N O L P H E.

Quoi ! C'est la vérité qu'un homme...

A G N È S.

Chose sûre :
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

A R N O L P H E *bas à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité

Me marque pour le moins son ingénuité. -

[*baut.*]

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est
bonne ;

Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

A G N È S.

Oui ; mais quand je l'ai vû, vous ignoriez pour-
quoi,

Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.

A R N O L P H E.

Peut-être : mais enfin, contez-moi cette histoire.

A G N È S.

Elle est fort étonnante & difficile à croire.

J'étois sur le balcon à travailler au frais,

Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès

Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant
ma vûë,

D'une humble révérence aussi-tôt me saluë,

Moi, pour ne point manquer à la civilité,

Je fis la révérence aussi de mon côté.

Soudain il me refait une autre révérence :

Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;

Et lui d'une troisième aussi-tôt repartant,

D'u-

464 L'ECOLE DES FEMMES,

D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
 Il passe, vient, repasse, & toujours de plus belle
 Me fait à chaque fois révérence nouvelle:
 Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
 Nouvelle révérence aussi je lui rendois:
 Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
 Toujours comme cela je me serois tenuë,
 Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui.
 Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

A R N O L P H E.

Fort bien.

A G N E S.

Le lendemain, étant sur notre porte,
 Une vieille m'aborde en parlant de la sorte:
 Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
 Et dans tous vos attraits long-tems vous main-
 tenir!

Il ne vous a pas faite une belle personne,
 Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
 Et vous devez sçavoir que vous avez blessé
 Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'hui
 forcé.

A R N O L P H E à part.

Ah! suppôt de Satan, exécration damnée!

A G N E S.

Moi, j'ai blessé quelqu'un? dis-je, toute étonnée.
 Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon,
 Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
 Hélas! Qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
 Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose.
 Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 Hé, mon Dieu! ma surprise est, dis-je, sans
 seconde;

Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au
 monde?

Oui, dit-elle, vos yeux pour causer le trépas,
 Ma fille, ont un venin que vous ne sçavez pas.
 En un mot, il languit le pauvre misérable;
 Et s'il faut, poursuit la vieille charitable,
 Que votre cruauté lui refuse un secours,
 C'est un homme à porter en terre dans deux jours.

MOI

Mon Dieu ! J'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.

Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ?

Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir Que le bien de vous voir & vous entretenir ; Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine, Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. Hélas ! Volontiers, dis-je, &, puisqu'il est ainsi, Il peut tant qu'il voudra me venir voir ici.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'ames, Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNES.

Voilà comme il me vit, & reçut guérison. Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ? Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience De le laisser mourir faute d'une assistance ? Moi, qui compâtais tant aux gens qu'on fait souffrir,

Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE *bas à part.*

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente ; Et j'en dois accuser mon absence imprudente, Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs Exposée aux aguets des rusés séducteurs. Je crains que le pendar, dans ses vœux téméraires,

Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNES.

Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un petit :

Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vûë apprenez-moi les suites, Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNES.

Hélas ! Si vous sçaviez comme il étoit ravi, Comme il perdit son mal si-tôt que je le vi, Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette, Et l'argent qu'en ont eu notre Alain & Georgette, Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous.

AR.

466 L'ÉCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Oui; mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNES.

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, & là dedans remûe
Certain je ne sçai quoi, dont je suis toute émue.

ARNOLPHE *bas à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,

Où l'examineur souffre seul tout le mal!

[*haut*].

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesse,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNES.

Oh! tant. Il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque au-
tre chose?

[*La voyant interdite.*]

Quf.

AGNES.

Hé, il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNES.

Pris...

ARNOLPHE.

Hé?

AGNES.

Le...

ARNOLPHE.

Plait-il?

AGNES.

Je n'ose:

Et vous vous fâcherez peut-être contre-moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si fait.

AR-

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! Non.

AGNES.

Jurez donc votre foi.

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNES.

Il m'a pris .. Vous ferez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre, que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNES.

Il...

ARNOLPHE *à part.*

Je souffre en damné.

AGNES.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné ;
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baisier les bras.

AGNES.

Comment ? Est-ce qu'on fait d'autres choses ?

ARNOLPHE.

Non pas.

Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remède ?

AGNES.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que, pour le secourir, j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE *bas à part.*

Grace aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à
bon compte.

Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

[*haut.*]

Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait, est fait.

Je

468 L'ECOLE DES FEMMES,

Je sçais qu'en vous flatant le galant ne désire
Que de vous abuser, & puis après s'en rire.

A G N E S.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

A R N O L P H E.

Ah ! vous ne sçavez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des caissettes,
Et de ces beaux blondins écouter les fornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains, & chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

A G N E S.

Un péché, dites-vous ? Et la raison de grace ?

A R N O L P H E.

La raison ? La raison est l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

A G N E S.

Courroucé ? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en
courrouce ?

C'est une chose, hélas ! si plaisante & si douce.
J'admire quelle joye on goûte à tout cela,
Et je ne sçavois point encor ces choses-là.

A R N O L P H E.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces ten-
dresses,

Ces propos si gentils, & ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et, qu'en se mariant, le crime en soit ôté.

A G N E S.

N'est-ce plus un péché, lorsque l'on se marie ?

A R N O L P H E.

Non.

A G N E S.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

A R N O L P H E.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

A G N E S.

Est-il possible ?

AR-

ARNOLPHE.

Oui.

AGNES.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNES.

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNES.

Que, si cela se fait, je vous caresserai.

ARNOLPHE.

Hé, la chose sera de ma part réciproque.

AGNES.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.

Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNES.

Nous serons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNES.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNES riant.

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNES.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je désire.

AGNES.

Hélas! Que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

AR.

470 L'ÉCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNES.

Avec... Là....

ARNOLPHE.

Là... Là n'est pas mon compte.
A choisir un mari, vous êtes un peu prompte,
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout
prêt;
Et quant au Monsieur, là, je prétends, s'il vous
plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous
berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout com-
merce,
Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement
Et lui jettant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous; Agnès? Moi, caché dans un
coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNES.

Las! Il est si bien fait. C'est...

ARNOLPHE.

Ah! Que de langage!

AGNES.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.

Montez là-haut.

AGNES.

Mais, quoi? Voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.
Je suis maître, je parle, allez, obéissez.

Fin du second Acte.

AC-



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

OUI, tout a bien été, ma joye est sans pareille,

Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur,
Et voilà de quoi sert un sage directeur.

Votre innocence, Agnès, avoit été surprise:
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer & de perdition.

De tous ces damoiseaux on sçait trop les coutumes,

Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes,
Grands cheveux, belles dents, & des propos
fort doux;

Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous,
Et ce sont vriys Satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée:
Mais encore une fois, grace au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.

L'air dont je vous ai vû lui jeter cette pierre
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux, à ne point d'fférer
Les nôces, où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.

[à *Georgette* & à *Alain*.]

Un siège au frais ici. Vous, si jamais en rien....

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons
bien.

Cet autre Monsieur-là nous en faisoit accroires
Mais....

ALAIN.

472 L'ECOLE DES FEMMES,

A L A I N.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi-bien est-ce un sot, il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient point de
poids.

A R N O L P H E.

Ayez donc pour souper tout ce que je désire,
Et pour notre cont at, comme je viens de dire,
Faites venir ici l'un ou l'autre au retour
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

S C E N E II.

A R N O L P H E, A G N E S.

A R N O L P H E *assis.*

A Gnés, pour m'écouter, laissez-là votre ou-
vrage,

Levez un peu la tête, & tournez le visage :

[mettant le doigt sur son front.]

Là, regardez-moi là durant cet entretien ;

Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le vous
bien.

Je vous-épouse, Agnés, & cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même tems admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bour-
geoise,

Et jouir de la couche & des embrassemens
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
Et dont, à vingt partis fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruisse
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connoître, & faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnés, n'est pas un badinage,
A d'austères devoirs le rang de femme engage,

Et

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine & prendre du bon tems.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance.
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité:
L'une est moitié suprême, & l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;
Et, ce que le soldat dans son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son pere,
A son supérieur le moindre petit frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, & de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son Seigneur, & son
maître.

Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussi-tôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;

Mais ne vous gênez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;

Que cet honneur est tendre, & se blesse de peu,
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis-là, ne sont pas des chansons,
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les suit, & fuit d'être coquette,
Elle sera toujours comme un lys, blanche & nette;
Mais, s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux
bond,

Elle deviendra lors noire comme un charbon.

474 L'ECOLE DES FEMMES,

Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
 Et vous irez un jour, vray partage du diable,
 Bouillir dans les enfers à toute éternité,
 Dont vous veuille garder la céleste bonté.
 Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
 Par cœur dans le couvent doit sçavoir son office,
 Entrant au mariage il en faut faire autant:
 Et voici dans ma poche un écrit important
 Qui vous enseignera l'office de la femme.
 J'en ignore l'Auteur: mais c'est quelque bonne
 ame;

Et je veux que ce soit votre unique entretien.

[Il se lève.]

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

A G N E S lit.

LES MAXIMES DU MARIAGE,

O U

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIE'E.

Avec son exercice journalier.

I. M A X I M E.

*Celle qu'un lieu honnête
 Fait entrer au lit d'autrui,
 Doit se mettre dans la tête,
 Malgré le train d'aujourd'hui,
 Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.*

A R N O L P H E.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire:
 Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

A G N E S poursuit.

II. M A X I M E.

*Elle ne se doit parer
 Qu'autant que peut désirer
 Le mari qui la possède;
 C'est lui que touché seul le soin de sa beauté;
 Et pour rien doit être compté,
 Que les autres la trouvent laide.*

III. M A X I M E.

*Loin ces études d'œillades,
 Ces eaux, ces blancs, ces pommandes,
 Et mille ingrédients qui font des reins fleuris;*

*A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles,
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.*

IV. MAXIME.

*Sous sa coëffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.*

V. MAXIME.

*Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune ame;
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accroissent pas Monsieur.*

VI. MAXIME.

*Il faut des présens des hommes
Qu'elle se défende bien;
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.*

VII. MAXIME.

*Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'encre,
Il ne faut écriture, encre, papier, ni plumes:
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.*

VIII. MAXIME.

*Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits;
En bonne politique on les doit interdire:
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.*

IX. MAXIME.

*Toute femme qui veut à l'honneur se vouer,
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste:
Car le jeu sort décevant
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.*

X. MAXIME.

*Des promenades du tems,
Ou repas qu'on donne aux champs,*

476 L'ECOLE DES FEMMES,

*Il ne faut point qu'elle essaye.
Selon les prudens cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux
Est toujours celui qui paye.*

XI. MAXIME.

ARNOLPHE

Vous achèverez seule, &, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, & ne tarderai guère.
Rentrez, & conservez ce livre chèrement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCENE III.

ARNOLPHE *seul.*

JE ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette ame,
Comme un morceau de cire entre mes mains
elle est,

Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a, pèche de ce côté,
De ces sortes d'erreurs le remède est facile ;
Toute personne simple aux leçons est docile,
Et, si du bon chemin on la fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête.
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font là que blanchir :
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à doper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue,
Une femme d'esprit est un diable en intrigue,
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas.

Beau-

Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.

Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire ;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut ;
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune,
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.
Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées !
Et que... Mais le voici. Cachons nous tou-
jours bien,

Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

S C E N E IV.

H O R A C E , A R N O L P H E .

H O R A C E .

J E reviens de chez vous , & le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment.

A R N O L P H E .

Hé , mon Dieu , n'entrons point dans ce vain
compliment.

Rien ne me fâche tant que ces cérémonies,
Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est un maudit usage, & la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

[Il se couvre.]

Mettons donc , sans façon. Hé bien , vos a-
mourettes ?

Puis-je , Seigneur Horace , apprendre où vous
en êtes ?

J'étois tantôt distrait par quelque vision ;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion :
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse.

H O R A C E .

Ma foi , depuis qu'à vous s'est découvert mon
cœur,

Il est à mon amour arrivé du malheur.

478 L'ECOLE DE FEMMES,

ARNOLPHE.

Oh, oh ! Comment cela ?

HORACE.

La fortune cruelle

A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur !

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret ;

Il a scû de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il si-tôt appris cette aventure ?

HORACE.

Je ne scûis ! mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton & de visage,
Et servante & valet m'ont bouché le passage ;
Et d'un, *Retirez-vous, vous nous importunez,*
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez !

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *Vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre

Agès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grès ?

H O R A C E.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régale ma visite.

A R N O L P H E.

Diantre ! Ce ne sont pas des prunes que cela :
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

H O R A C E.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

A R N O L P H E.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

H O R A C E.

Cet homme me rompt tout.

A R N O L P H E.

Où ; mais cela n'est rien,
Et de vous racrocher vous trouverez moyen ?

H O R A C E.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

A R N O L P H E.

Cela vous est facile, & la fille, après tout,
Vous aime.

H O R A C E.

Assûrément.

A R N O L P H E.

Vous en viendrez à bout.

H O R A C E.

Je l'espère.

A R N O L P H E.

Le grès vous a mis en déroute ;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

H O R A C E.

Sans doute ;

Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit-là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, & qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître,

480 L'ECOLE DES FEMMES,

Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être,
 Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
 Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
 De la nature en nous il force les obstacles,
 Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
 D'un avare à l'instant il fait un libéral;
 Un vaillant d'un poltron; un civil d'un brutal;
 Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.
 Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
 Car, tranchant avec moi par ces termes exprès,
Retirez-vous, mon ame aux visites renonce,
Je sçais tous vos discours, & voilà ma réponse,
 Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds:
 Et j'admire de voir cette lettre ajustée
 Avec le sens des mots, & la pierre jetée.
 D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
 L'amour sçait-il pas l'art d'aiguïser les esprits?
 Et peut-on me nier que ses flâmes puissantes
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
 Que dites-vous du tour, & de ce mot d'écrit?
 Hé? N'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel person-
 nage
 A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
 Dites.

A R N O L P H E.

Oui, fort plaisant.

H O R A C E.

Riez-en donc un peu.

[*Arnolphe rit d'un air forcé.*]

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
 Qui chez lui se retranche, & de grès fait parade,
 Comme si j'y voulois monter par escalade,
 Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi
 Anime du dedans tous ses gens contre moi,
 Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême.
 Pour moi, je vous l'avouë, encor que son retour
 En un grand embarras jette ici mon amour,
 Je tiens cela plaisant autant qu'on sçauroit dire;

Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire,
Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a sçu l'y
mettre ;

Mais en termes touchans, & tous pleins de bonte,
De tendresse innocente, & d'ingénuité :
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE *bas à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, & je suis bien en peine par
où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je desi-
rerois que vous sçussiez ; mais je ne sçais comment
faire pour vous les dire, & je me défie de mes pa-
roles. Comme je commence à connoître qu'on m'a
toujours tenu dans l'ignorance, j'ai peur de met-
tre quelque chose qui ne soit pas bien, & d'en di-
re plus que je ne devrois. En vérité, je ne sçais
ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis
fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre
vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me
passer de vous, & que je serois bien aise d'être à
vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais
enfin je ne puis m'empêcher de le dire, & je vou-
drois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On
me dit fort que tous les jeunes hommes sont des
trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, & que
tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abu-
ser : mais je vous assure que je n'ai pû encore me
figurer cela de vous, & je suis si touchée de vos
paroles, que je ne scaurois croire qu'elles soient
menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est :
car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez
le plus grand tort du monde si vous me trompiez,
& je pense que j'en mourrois de déplaisir.

482 L'ÉCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE à part.

Hon, chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? Rien. C'est que je touffe.

HORACE.

Avez-vous jamais vû d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable?
D'avoir, dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment? Si vite?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sçauriez-vous point, comme on la tient
de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès?
Y'en use sans scrupule, & ce n'est pas merveille,
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.
Je n'ai plus là dedans que gens pour m'observer;
Et servante & valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois
pû prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme
est morte.

Ne

Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE.

Non vraiment, &, sans moi, vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCENE V.

ARNOLPHE *seul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente, un esprit si présent?
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression, il s'est ancré chez elle,
Et c'est mon désespoir, & ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même:
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! Puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coëffe?
Elle n'a ni parens, ni support, ni richesse,
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse,
Et cependant je l'aime après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sor, n'as-tu point de honte! Ah! je crève, j'enrage,
Et je souffletterois mille fois mon village.
Je veux entrer un peu: mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel! Faites que mon front soit exempt de disgrâce;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tour au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

J'AI peine, je l'avouë, à demeurer en place,
 Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
 Pour pouvoir mettre un ordre & dedans &
 dehors,

Qui du godelureau rompe tous les efforts.
 De quel œil la traîtresse a soutenu ma vûë !
 De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émûë,
 Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
 On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
 Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
 Plus je sentoïis en moi s'échauffer une bile ;
 Et ces bouillans transports dont s'enflammoit
 mon cœur,

Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
 J'étois aigri, fâché, désespéré contr'elle,
 Et cependant jamais je ne la vis si belle ;
 Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
 Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans,
 Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève,
 Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.

Quoi ? J'aurai dirigé son éducation
 Avec tant de tendresse & de précaution ?
 Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
 Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance ?
 Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissans,
 Et crû la mitouner pour moi durant treize ans,
 Afin qu'un jeune fou, dont elle s'amourache,
 Me la vienne enlever jusques sur la moustache,
 Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi ?
 Non parbleu, non parbleu, petit sot mon ami :
 Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes
 peines,

Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
 Et de moi tout-à-fait vous ne vous tirez point.

SCÈ-

SCENE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH! Le voilà. Bon jour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE *se croyant seul, & sans voir
ni entendre le Notaire.*]

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient
mises.

Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat, que vous n'ayez reçu.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le douaire se régle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Je l'aime; & cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure?

486 L'ECOLE DES FEMMES,

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE *se croyant seul.*

Si...

[*Il apperçoit le Notaire.*]

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé ?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager

Lorsqu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou coutumier, selon les différens vœux,
Ou par donation dans le contrat formelle
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait
mutuelle.

Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sçait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? Personne, je présume.
Sçais je pas qu'étant joints, on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles &
conquêts,

A moins que par un Acte on n'y renonce exprès ?
Sçais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour...

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,

Vous sçavez tout cela : mais qui vous en a dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épau, & faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit de l'homme, & la chienne de sacel !
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé : mais la chose est remise ;
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien !

LE NOTAIRE *seul*.

Je pense qu'il en tient, & je crois penser bien.

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE *allant au-devant d'Alain &
de Georgette.*

M'etes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître :
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fiéfé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCENE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, & j'en sçais des
nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire...

ARNOLPHE.

La sions, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pour-
rois-je être,

Si

488 L'ÉCOLE DES FEMMES.

Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître ?
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit,
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au
doigt.

Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous re-
garde,

Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais, à ses beaux discours, gardez bien de vous
rendre.

ALAIN.

Oh ! Vrayment...

GEORGETTE.

Nous sçavons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement, Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

[à Georgette.]

Bon. Georgette ma mignonne,
Tu me parois si douce, & si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

[à Alain.]

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête, & tout plein de vertu ?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

[à Georgette.]

Fort bien. Ma mort est sûre ;
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEOR-

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

[à Alain.]

Fort bien.

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien.

Je sçais, quand on me sert, en garder la mémoire.

Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,

Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

[Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.]

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.

Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,

C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le poussant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

490 L'ECOLE DES FEMMES,

A L A I N.

Vous n'avez rien qu'à dire.

A R N O L P H E.

Non, vous dis-je, rentrez, puisque je le désire.
Je vous laisse l'argent. Allez. Je vous rejoins,
Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.

S C E N E V.

A R N O L P H E *seul.*

JE veux pour espion qui soit d'exacte vûë,
Prendre le livetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, & sur-tout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquières, coëffees,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque
jour

A faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vû le monde, & j'en sçais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si messige ou poulet de sa part peut entrer.

S C E N E VI.

H O R A C E, A R N O L P H E.

H O R A C E.

LA place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échaper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vû paroître Agnès
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a sçu faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
Mais à peine tous deux dans la chambre étions-
nous,

Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux,
Et tout ce qu'elle a pû dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord; je ne le voyois pas,

Mais

Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,

Poussant de tems en tems des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,

Frappant un petit chien qui pour lui s'émuvoit,
Et jettant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée,
Et sans doute il s'est bien qu'à ce becque couru,
Du trait qu'elle a joué, quelque jour soit venu.
Enfin, après vingt tours, avant de la manière,
Sur ce qui n'en peut mais, déchargé sa colère,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, & moi, de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage,
C'étoit trop hazarder : mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.

En toussant par trois fois je me ferai connoître,
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, & secondé d'Agnés,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami, je veux bien vous
l'apprendre.

L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre,
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sçait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes
affaires.

Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCENE VII.

ARNOLPHE *seul.*

Quoi ! L'astie qui s'obstine à me désespérer,
Ne me donnera pas le tems de seipier ?
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilans confondre la prudence,
Et je serai la dupe, en ma maturité,

Du-

492 L'ECOLE DES FEMMES,

D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé ?
 En sage philosophe, on m'a vû vingt années
 Contempler des maris les tristes destinées,
 Et m'instruire avec soin de tous les accidens
 Qui font dans le malheur tomber les plus pruden-
 dens :

Des disgraces d'autrui profitant dans mon ame,
 J'ai cherché les moyens, voulant prendre une
 femme,

De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
 Et le tirer de pair d'avec les autres fronts :
 Pour ce noble dessein, j'ai crû mettre en pratique
 Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
 Et, comme si du sort il étoit arrêté

Que nul homme ici bas n'en seroit exempté,
 Après l'expérience, & toutes les lumières
 Que j'ai pû m'acquérir sur de telles matières,
 Après vingt ans & plus de méditation
 Pour me conduire en tout avec précaution,
 De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace
 Pour me trouver après dans la même disgrâce ?
 Ah ! Bourreau de destin, vous en aurez menti.
 De l'objet qu'on poursuit, je suis encor nanti ;
 Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
 J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste,
 Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
 Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
 Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
 Quel'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
 Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
 Fasse son confident de son propre rival.

SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

HE bien ? Souperons-nous avant la promenade ?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade ?

AR-

ARNOLPHE.

De grace, excusez-moi, j'ai quelque'autre em-
barras.

CHRISALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas ?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh ! Si brusquement ! Quels chagrins sont
les vôtres ?

Seroit-il point, compere, à votre passion,
Arrivé quelque peu de tribulation ?

Je le jurerois presque à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens,
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est un étrange fait qu'avec tant de lumières,
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant & lâche,
N'est rien à votre avis auprès de cette tache ;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur, quand on n'est point
cocu.

A le bien prendre au fonds, pourquoi voulez-
vous croire

Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une
femme,

Qu'on soit digne à son choix de louange ou de
blâme,

Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi,
De l'aff'ont que nous fait son manquement de
foi ?

Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant-homme une plus douce image,

Que,

Que, des coups du hazard aucun n'étant garant,
 Cet accident de soi doit être indifférent,
 Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
 N'est que dans la façon de recevoir la chose;
 Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
 Il y faut, comme en tout, sur les extrémités,
 N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
 Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
 De leurs femmes toujours vont citant les galans,
 En font par tout l'éloge, & prônent leurs talens,
 Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
 Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,

Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
 De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
 Ce procédé sans doute est tout-à-fait blâmable;
 Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.

Si je n'approuve pas ces amis des galans,
 Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens
 Dont l'imprudent chagrin, qui tempête & qui gronde,

Attire, au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde,

Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
 Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
 Entre ces deux partis, il en est un honnête,
 Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
 Et, quand on le sçait prendre, on n'a point à rougir

Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
 Quoi qu'on en puisse dire enfin, le coquage
 Sous des traits moins affreux aisément s'envisage,
 Et, comme je vous dis, toute l'habileté
 Ne va qu'à le sçavoir tourner du bon côté.

A R N O L P H E.

Après ce beau discours, toute la confrairie
 Doit un remerciement à votre seigneurie;
 Et quiconque voudra vous entendre parler,
 Montrera de la joye à s'y voir enôler.

C H R I S T I A L D E.

Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme:
 Mais,

Mais, comme c'est le sort qui nous donne une
femme,

Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, &, d'une ame réduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire dormir & manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Vous pensez vous moquer : mais, à ne vous
rien feindre,

Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses pres-
crites,

Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diables,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et, veulent sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyions tenus de tout endurer d'elles ?
Encore un coup, compere, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a les plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et plutôt que subir une telle aventure....

CHRISALDE

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi ? Je serois cocu ?

CHRI-

496 L'ECOLE DES FEMMES,

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade.

Mille gens le font bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens & de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune;
Mais cette raillerie en un mot m'importune,
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRISALDE.

Vous êtes en courroux.

Nous en sçaurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le fera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, & je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

[*Il court heurter à sa porte.*]

SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide;
Je suis édifié de votre affection,
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous sçavez, n'en faites point
de bruit,

Veut, comme je l'ai sçu, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès s'entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une em-
buscade.

Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon,
(Car dans le tems qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,)
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce
traître,

Mais

Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

A L A I N.

S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout est
à nous,
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main
morte.

G E O R G E T T E.

La mienne, quoiqu'aux yeux elle semble moins
forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

A R N O L P H E.

Rentrez donc, & sur tout gardez de babiller.

[*seul.*]

Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

TRAÎTRES, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre étoit de le battre, & non de l'assommer.
Et c'étoit sur le dos, & non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît cheoir la tem-
pête.

Ciel! Dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pû vous prescrire.

[seul.]

Le jour s'en va paroître, & je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! Que deviendrai-je? Et que dira le pere,
Lorsqu'inopinément il sçaura cette affaire?

SCENE II.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE à part.

IL faut que j'aïlle un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE.

[se croyant seul.] [heurté par Horace qu'il
ne reconnoît pas]

Eût-on jamais prévu... Qui va-là? s'il vous plaît.

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...

HO-

H O R A C E.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous, vous prier d'une grace.
 Vous sortez bien matin ?

A R N O L P H E *bas à part.*

Quelle confusion !

Est-ce un enchantement ? Est-ce une illusion ?

H O R A C E.

J'étois, à dire vray, dans une grande peine ;
 Et je bénis du Ciel la bonté souveraine,
 Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre
 ainsi.

Je viens vous avertir que tout a réussi,
 Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
 Et par un incident qui devoit tout détruire.
 Je ne sçais point par où l'on a pû soupçonner
 Cette assignation qu'on m'avoit sçû donner ;
 Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
 J'ai, contre mon espoir, vû quelques gens pa-
 roître,

Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
 M'ont fait manquer le pied, & tomber jus-
 qu'en bas ;

Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
 De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
 Ces gens-là, dont étoit, je pense mon jaloux,
 Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups.
 Et, comme la douleur, un assez long espace,
 M'a fait, sans remuer, demeurer sur la place,
 Ils ont crû tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
 Et chacun d'eux s'en est aussi-rôt alarmé.

J'entendois tout le bruit dans le profond silence,
 L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence,
 Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,
 Sont venus doucement tâter si j'étois mort.

Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
 J'ai d'un vray trépassé sçû tenir la figure ;
 Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi,
 Et, comme je songeois à me retirer, moi,
 De cette feinte mort la jeune Agnès émue,
 Avec empressement est devers moi venue :

Car les discours qu'entr'eux ces gens avoient tenus

500 L'ÉCOLE DES FEMMES,

Jusques à son oreille étoient d'abord venus,
Et, pendant tout ce trouble étant moins ob-
servée,

Du logis aisément elle s'étoit sauvée :

Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.

Que vous dirai-je enfin ? Cette aimable personne

A suivi les conseils que son amour lui donne,

N'a plus voulu songer à retourner chez soi,

Et de tout son destin s'est commise à ma foi.

Considérez un peu, par ce trait d'innocence,

Où l'expose d'un fou la haute impatience ;

Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,

Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.

Mais d'un trop pur amour mon ame est em-
brasée,

J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée ;

Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,

Et rien ne m'en sçauroit séparer que la mort.

Je prévois là-dessus l'emportement d'un pere,

Mais nous prendrons le tems d'appaîser sa colére.

A des charmes si doux je me laisse emporter,

Et dans la vie enfin il faut se contenter.

Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,

C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle,

Que dans votre maison, en faveur de mes feux,

Vous lui donniez retraite au moins un jour ou

deux ;

Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa
suite,

Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,

Vous sçavez qu'une fille aussi de sa façon

Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;

Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,

Que j'ai fait de mes feux entière confidence,

C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,

Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

AR-

ARNOLPHE.

Très-volontiers, vous dis-je, & je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends grâces au Ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joye.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés !
J'avois de votre part craint des difficultés :
Mais vous êtes du monde, & dans votre sagesse
Vous sçavez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous ? Car il fait un peu
jour.

Si je la prends ici, l'on me verra peut-être,
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur,
Mon allée est commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE *seul*.

Ah fortune ! Ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.
[*Il s'enveloppe le nez dans son manteau.*]

SCÈNE III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE à Agnès.

NE soyez point en peine où je vais vous mener ;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce seroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laissez-vous conduire.
[*Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le
connoisse.*]

AGNES à Horace.

Pourquoi me quittez-vous ?

Bb 3:

HO.

502 L'ÉCOLE DES FEMMES,

H O R A C E.

Chère Agnès, il le faut.

A G N E S.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien-tôt.

H O R A C E.

J'en suis assez pressé par ma fiâme amoureuse.

A G N E S.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

H O R A C E.

Hors de votre présence, on me voit triste aussi.

A G N E S.

Hélas ! S'il étoit vrai, vous resteriez ici.

H O R A C E.

Quoi ! Vous pourriez douter de mon amour ex-
trême ?

A G N E S.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

[*Arnolphe la tire.*]

Ah ! L'on me tire trop.

H O R A C E.

C'est qu'il est dangereux,

Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyions vus
tous deux ;

Et ce parfait ami, de qui la main vous presse,
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

A G N E S.

Mais suivre un inconnu que...

H O R A C E.

N'appréhendez rien.

Entre de telles mains vous ne ferez que bien.

A G N E S.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...

[*à Arnolphe qui la tire encore.*]

Attendez.

H O R A C E.

Adieu. Le jour me chasse.

A G N E S.

AGNES.

Quand vous verrai-je donc ?

HORACE.

Bien-tôt assurément.

AGNES.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

HORACE *en s'en allant.*

Grace au Ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,

Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *caché dans son manteau, & déguisant sa voix.*Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé,
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
[*Se faisant connoître.*]

Me connoissez-vous ?

AGNES.

Hai !

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,

Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez ;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
[*Agnès regarde si elle ne verra point Horace.*]
N'appellez point des yeux le galant à votre aide,
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah, ah, si jeune encor, vous jouez de ces tours ?
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfans par l'oreille,
Et vous sçavez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit ?
Tu-Dieu ! Comme avec lui votre langue cajole !
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits,

504 L'ECOLE DES FEMMES.

Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ?
 Ah ! coquine , en venir à cette perfidie !
 Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
 Petit serpent que j'ai rechauffé dans mon sein ,
 Et qui , dès qu'il se sent , par une humeur ingrate
 Cherche à faire du mal à celui qui le flate.

A G N E S.

Pourquoi me criez-vous ?

A R N O L P H E.

J'ai grand tort en effet.

A G N E S.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai
 fait.

A R N O L P H E.

Suivre un galant n'est pas une action infame ?

A G N E S.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa
 femme :

J'ai suivi vos leçons , & vous m'avez prêché
 Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

A R N O L P H E.

Oui. Mais pour femme, moi , je prétendois
 vous prendre ,

Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

A G N E S.

Oui. Mais à vous parler franchement entre nous,
 Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
 Chez vous le mariage est fâcheux & pénible ,
 Et vos discours en font une image terrible ;
 Mais, las ! Il le fait, lui , si rempli de plaisirs
 Que de se marier il donne des désirs.

A R N O L P H E.

Ah ! c'est que vous l'aimez traîtreuse.

A G N E S.

Oui. Je l'aime.

A R N O L P H E.

Et vous avez le front de le dire à moi-même ?

A G N E S.

Et pourquoi, s'il est vray, ne le dirois-je pas ?

AR-

A R N O L P H E.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

A G N E S.

Hélas!

Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause,
Et je n'y songeois pas, lorsque se fit la chose.

A R N O L P H E.

Mais il falloit chasser cet amoureux désir.

A G N E S.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

A R N O L P H E.

Et ne sçaviez-vous pas que c'étoit me déplaire?

A G N E S.

Moi? Point du tout. Quel mal cela vous peut-
il faire?

A R N O L P H E.

Il est-vray, j'ai sujet d'en être réjoui.

Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

A G N E S.

Vous?

A R N O L P H E.

Oui.

A G N E S.

Hélas! Non.

A R N O L P H E.

Comment, non?

A G N E S.

Voulez-vous que je mente?

A R N O L P H E.

Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente?

A G N E S.

Mon Dieu, ce n'est pas moi que vous devez
blâmer;

Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

A R N O L P H E.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance,
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

A G N E S.

Vrayment, il en sçait donc là-dessus plus que vous,

B b s.

Cax.

506 L'ÉCOLE DES FEMMES,

Car, à se faire aimer, il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE *à part.*

Voyez comme raisonne & répond la vilaine !

Peste ! Une précieuse en droit-elle plus ?

Ah ! Je l'ai mal connue, ou, ma foi, là-dessus
Une sottise en sait plus que le plus habile homme.

[*à Agnès.*]

Puisqu'en raisonnement votre esprit se consomme,

La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-tems
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier
double.

ARNOLPHE *bas à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.

[*haut.*]

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?

AGNÈS.

Vous avez là dedans bien opéré vraiment,

Et m'avez fait en tout instruire joliment.

Croit-on que je me flatte, & qu'enfin, dans ma tête,

Je ne juge pas bien que je suis une bête ?

Moi-même j'en ai honte, &, dans l'âge où je suis,

Je ne veux point passer pour sottise, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoiqu'il
coûte,

Apprendre du blondin quelque chose.

AGNÈS.

Sans doute.

C'est de lui que je sçais ce que je peux sçavoir,

Et, beaucoup plus qu'à vous, je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sçais qui me tient qu'avec une gourmande,

Ma

Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon
cœur.

A G N E S.

Hélas ! Vous le pouvez, si cela vous peut plaire.

A R N O L P H E *à part.*

Ce mot, & ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, & que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses !
Tout le monde connoît leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance, & qu'indiscretion,
Leur esprit est méchant, & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible, & de plus imbécille,
Rien de plus infidèle, &, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

[*à Agnés.*]

Hé bien, faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse,
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche, aime moi.

A G N E S.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous
complaire ;

Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire ?

A R N O L P H E.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, si tu veux.
Ecoute seulement ce soupir amoureux ;
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave & leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste.
Sans cesse, nuit & jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserais, mangerai ;
Tout comme tu voudras, tu te pourras con-
duire :

Je ne m'explique po'nt, & cela, c'est tout dire.

[*bas à part.*]

B b 6

[Jus-

308 L'ECOLE DES FEMMES,

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ?

[*haut.*]

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égalér.

Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?

Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?

Veux-tu que je me tuë ? Oui, di si tu le veux,

Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flâme.

A G N E S.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point
l'ame ;

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

A R N O L P H E.

Ah ! C'est trop me braver, trop pousser mon
courroux.

Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,

Et vous dénicherez à l'instant de la ville.

Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout,

Mais un cul de Couvent me vengera de tout :

S C E N E V.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN.

A L A I N.

J E ne sçais ce que c'est, Monsieur, mais il
me semble

Qu'Agnés & le corps mort s'en sont allés en-
semble.

A R N O L P H E.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

[*à part.*]

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;

Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.

Je vais, pour lui donner une sûre demeure,

[*à Alain.*]

Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,

Et, sur tout, gardez-vous de la quitter des yeux.

[*seul.*]

Peut-être que son ame, étant dépaycée,

Pourra de cet amour être désabusée.

SCE.

S C E N E VI.

H O R A C E , A R N O L P H E .

H O R A C E .

A H ! Je viens vous trouver accablé de douleur.
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon
malheur ;

Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici, mon pere a pris le frais ;
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près,
Et la cause en un mot d'une telle venue
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié, sans m'en écrire rien.
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-tems plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups ;
Il vient avec mon pere achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai dès leurs premiers mots pensé m'évanouir,
Et d'abord, sans vouloir plus long-tems les ouïr,
Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir,
Et tâchez, comme en vous il prend grande
créance,

De le dissuader de cette autre alliance.

A R N O L P H E .

Oui-dà.

H O R A C E .

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

A R N O L P H E .

Je n'y manquerai pas.

H O R A C E .

C'est en vous que j'espère.

A R N O L P H E .

Fort bien.

B. b. 7.

HO.

510 L'ECOLE DES FEMMES,

H O R A C E.

Et je vous tiens mon véritable pere.
Dites-lui que mon âge... Ah! Je le vois venir.
Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

S C E N E VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE,
H O R A C E, ARNOLPHE.

[*Horace & Arnolphe se retirent dans un coin du
Théâtre, & parlent bas ensemble*].

E N R I Q U E à *Chrisalde*.

A Ussitôt qu'à mes yeux je vous ai vû paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois sçû
vous connoître.

J'ai reconnu les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur,
Et je serois heureux, si la parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, & de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pû rester.
Il vous touche de près, & sans votre suffrage
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de loi,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à
moi.

C H R I S A L D E.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

A R N O L P H E à *part* à *Horace*.

Oui, je veux vous servir de la bonne f.çon.

H O R A C E à *part* à *Arnolphe*.

Gardez encore un coup...

A R N O L P H E à *Horace*.

N'ayez aucun f. pçon.

[*Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser
Oronte.*]

ORON-

'ORONTE à Arnolphe.

Ah ! Que cette embrassade est pleine de tendresse ?

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse ?

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,

Je sçais ce qui vous mène.

ORONTE.

On vous l'a déjà dit ?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste.

Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste,

Il m'a même prié de vous en détourner ;

Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,

Et de faire valoir l'autorité de père.

Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,

Et nous faisons contr'eux à leur être indulgens.

HORACE à part.

Ah ! Traître !

CHRISALDE.

Si son cœur a quelque répugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance.

Mon frere, que je crois, fera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi ? Se laissera-t-il gouverner par son fils ?

Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la mollesse

De ne sçavoir pas faire obéir la jeunesse ?

Il seroit beau vraiment, qu'on le vît aujourd'hui

Prendre loi de qui doit la recevoir de lui.

Non, non, c'est mon intime, & sa gloire est
la mienne ;

Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,

Qu'il fasse voir ici de fermes sentimens,

Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE

512 L'ÉCOLE DES FEMMES,
O R O N T E.

C'est parler comme il faut, & dans cette alliance,
C'est moi qui vous répons de son obéissance.

C H I S A L D E à Arnolphe.

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

A R N O L P H E.

Je sçais ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

O R O N T E.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

C H R I S A L D E.

Ce nom l'aigrit,
C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

A R N O L P H E.

Il n'importe.

H O R A C E à part..

Qu'entends-je?

A R N O L P H E se tournant vers Horace.

Oui. C'est-là le mystère,

Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

H O R A C E à part.

En quel trouble...

S C E N E VIII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE,

HORACE, ARNOLPHE,

GEORGETTE.

G E O R G E T T E.

M Onsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut à tous coups s'échaper, & peut être
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

AR-

ARNOLPHE.

Faites-là moi venir, aussi bien de ce pas

[à Horace.]

Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas.
 Un bonheur continu rendroit l'homme superbe,
 Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE à part.

Quels maux peuvent, ô Ciel, égaler mes ennuis ?
 Et s'est-on jamais vu dans l'abyme où je suis ?

ARNOLPHE à Oronte.

Pressez vite le jour de la cérémonie,
 J'y prends part, & déjà moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien là mon dessein.

SCENE IX.

AGNES, ORONTE, ENRIQUE,
 ARNOLPHE, HORACE, CHRISAL-
 DE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE à Agnès.

Venez, belle, venez,
 Qu'on ne sçauroit tenir, & qui vous mutinez,
 Voici votre gisant, à qui, pour récompense,
 Vous pouvez faire une humble & douce réveren-
 [à Horace.] (ce.
 Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits.
 Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNES.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte ?

HORACE.

Je ne sçais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNES.

514 L'ÉCOLE DES FEMMES,

AGNES.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir
comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où, donc prétendez-vous aller ?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut
parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais, pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit ?
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets eut le seigneur Enrique.
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé ?

CHRISALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi ?

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien décou-
vrir,
Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et, dans ce tems, le sort lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORON-

ORONTE.

Et d'aller effuyer mille périls divers,
Dans ces lieux séparés de nous, par tant de mere.

CHRISALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pû lui ravir l'imposture & l'envie.

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRISALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait, sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

Et lui, plein de transport, & d'allégresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

CHRISALDE à Arnolphe.

Je devine à peu près quel est votre supplice :
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout transporté &
ne pouvant parler.*]

Ouf.

SCÈNE DERNIERE.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE,
AGNES, HORACE.

ORONTE.

D'Où vient qu'il s'ensuit sans rien dire?

HO.

516 L'ECOLE DES FEMMES.

H O R A C E.

Ah! mon pere,
Vous sçavez pleinement ce surprenant mystère.
Le hazard en ces lieux avoit executé
Ce que votre sagesse avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mu-
tuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez cher-
cher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

E N R I Q U E.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vûë,
Et mon ame depuis n'a cessé d'être émûë.
Ah! ma fille, je cède à des transports si doux.

C H R I S A L D E.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant
que vous;
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le
mieux.

F I N.



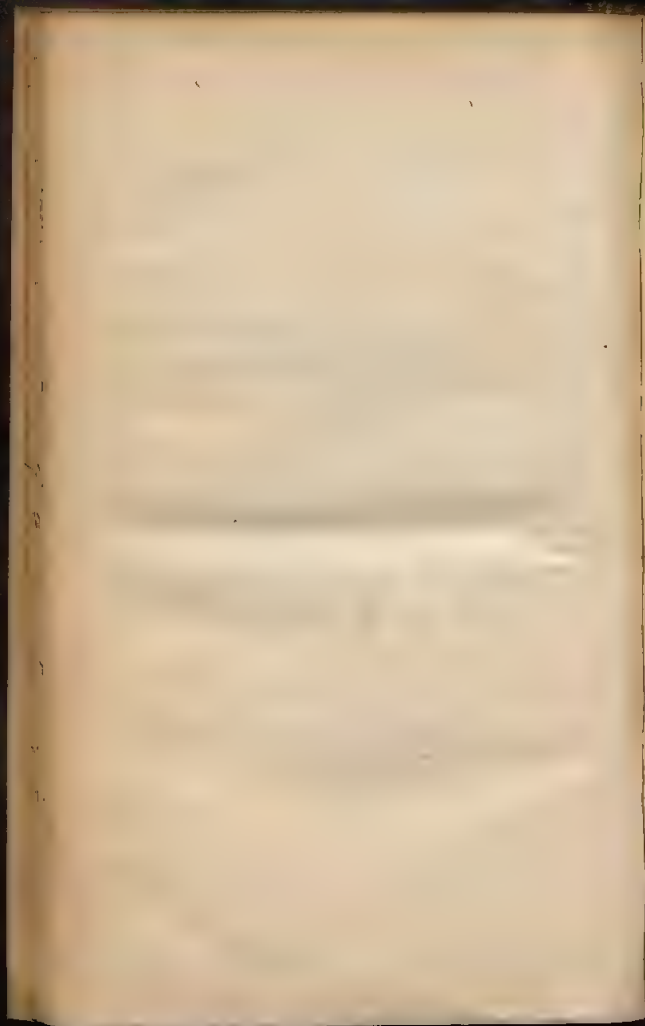
LA CRITIQUE

DE

L'ECOLE

DES FEMMES,

COMÉDIE.



A LA REINE MERE.

MADAME,

Je sçais bien que VOTRE MAJESTE' n'a qu'à faire de toutes mes dédicaces, & que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers ELLE, sont des hommages, à dire vray, dont ELLE nous dispenseroit très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier la Critique de l'Ecole des Femmes; & je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à VOTRE MAJESTE' sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princesse du monde, & nous promet en ELLE de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis dans cette allégresse générale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir VOTRE MAJESTE'. ELLE, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissemens; qui, de ses hautes pensées, & de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, & ne aëdaigne pas de rire de cette même bouche, dont ELLE prie si bien Dieu. Je sçate, dis-je, mon espoir, de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, & quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joye que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéissant
& très-obligé serviteur
MOLIERE.

ACTEURS.

URANIE.

REISE.

CLIMENE.

LE MARQUIS.

DORANTE, ou LE CHEVALIER.

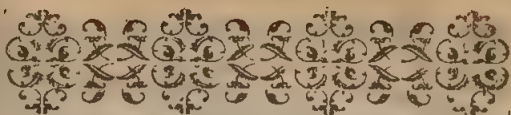
LYSIDAS, Poëte.

GALOPIN, laquais.

La Scène est à Paris dans la maison d'Uranie.



LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE
DES FEMMES.



LA CRITIQUE
DE
L'ECOLE DES FEMMES,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

URANIE, ELISE.

URANIE.

QUOI! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ELISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vrayment, voilà qui m'étonne, que nous ayions été seules l'une & l'autre tout aujourd'hui.

ELISE.

Cela m'étonne aussi; car ce n'est guères notre coutume, & votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

URANIE.

L'après-dinée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ELISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ELISE.

Ah! Très-humble servante au bel esprit, vous sçavez que n'est pas là que je vise.

Tom. I.

Cc

URA-

522 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

U R A N I E.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avouë.

E L I S E.

Je l'aime aussi : mais je l'aime choisie , & la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

U R A N I E.

La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

E L I S E.

Et la complaisance est trop générale de souffrir indifferemment toutes sortes de personnes.

U R A N I E.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, & me divertis dès extravagans.

E L I S E.

Ma foi, les extravagans ne vont guères loin sans vous ennuyer, & la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre Marquis incommode ? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, & que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles ?

U R A N I E.

Ce langage est à la mode, & l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

E L I S E.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les bouës des halles & de la place Maubert ! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, & qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place royale, & tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil ; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues

DES FEMMES, COMEDIE. 523

lieuës d'ici ! Cela n'est-il pas bien galant & bien spirituel, & ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

U R A N I E.

On ne dit pas cela aussi, comme une chose spirituelle, & la plupart de ceux qui affectent ce langage, savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

E L I S E.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises, & d'être mauvais plaisans de dessein formé. Je les en tiens moins excusables, & si j'en étois juge, je sçais bien à quoi je condamnerois tous ces Messieurs les turlupins.

U R A N I E.

Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, & disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

E L I S E.

Peut-être l'a-t-il oublié, & que....

S C E N E II.

URANIE, ELISE, GALOPIN.

G A L O P I N.

Voilà Climène, Madame, qui vient ici pour vous voir.

U R A N I E.

Hé, mon Dieu ! Quelle visite !

E L I S E.

Vous vous plaignez d'être seule ; aussi le Ciel vous en punit.

U R A N I E.

Vîte, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

G A L O P I N.

On a déjà dit que vous y étiez.

U R A N I E.

Et qui est le sot qui l'a dit ?

C c z

GA-

524 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

G A L O P I N.

Moi, Madame.

U R A N I E.

D'autre soit le petit vilain ! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

G A L O P I N.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.

U R A N I E.

Arrêtez, animal, & la laissez monter, puisque la sortie est faite.

G A L O P I N.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

U R A N I E.

Ah ! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est !

E L I S E.

Il est vrai que la Dame est un peu embarrassée de son naturel ; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion, &, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sottie bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

U R A N I E.

L'épithète est un peu forte.

E L I S E.

Allez, allez, elle mérite bien cela, & quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification ?

U R A N I E.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

E L I S E.

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusques à la tête, & la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, & que les mouvemens de ses hanches, de ses épaules, & de sa tête, n'ail-

lent

DES FEMMES, COMEDIE. 525

lent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant & niais, fait la mouë pour montrer une petite bouche, & roule les yeux pour les faire paroître grands.

U R A N I E.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

E L I S E.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon sur la réputation qu'on lui donne, & les choses que le public a vûës de lui. Vous connoissez l'homme, & sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, & jamais il ne parut si sot, parmi une demi douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire, qu'il devoit faire des impromptu sur tout ce qu'on disoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, & la Dame fut aussi mal faitsfaite de lui, que je le fus d'elle.

U R A N I E.

Tai-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

E L I S E.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le Marquis, dont nous avons par'é. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse & d'un turlupin!

U R A N I E.

Veux-tu te taire? La voici.

S C E N E III.

CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

U R A N I E.

V Rayment, c'est bien tard que...

C c 3.

CLI.

526 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

CLIMENE.

Hé, de grace, ma chère, faites-moi vite donner un siège.

URANIE à Galopin.

Un fauteuil promptement.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace?

CLIMENE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal? Et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ai apporté du Palais Royal.

URANIE.

Comment?

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de l'Ecole des femmes. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, & je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent, sans qu'on y songe!

URA.

U R A N I E.

Je ne sçais pas de quel tempérament nous sommes ma cousine & moi ; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce , & nous en revînmes toutes deux saines & gaillardes.

C L I M E N E.

Quoi ! Vous l'avez vûë ?

U R A N I E.

Oui ; & écoutée d'un bout à l'autre.

C L I M E N E.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions , ma chère ?

U R A N I E.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci, & je trouve pour moi que cette Comédie seroit plutôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

C L I M E N E.

Ah, mon Dieu ! Que dites-vous là ? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne, qui ait du revenu en sens commun ? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison, &, dans le vray de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des sadaises dont cette comédie est assaisonnée ? Pour moi, je vous avouë que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfans par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable : *La tarte à la crème* m'a affadi le cœur ; & j'ai pensé vomir au potage.

E L I S E.

Mon Dieu ! Que tout cela est dit élégamment ! J'aurois crû que cette pièce étoit bonne, mais Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

U R A N I E.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance ; &, pour dire ma pensée, je tiens cette comé-

528 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

die une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMENE.

Ah! Vous me faites pitié de parler ainsi; & je ne sçauois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce, qui tient sans cesse la pudeur en alarme, & salit à tout moment l'imagination.

EELISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, Madame, une rude joueuse en critique, & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie!

CLIMENE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement, &, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne sçais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMENE.

Hélas! Tout; & je mets en fait qu'une honnête femme ne la sçauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures & de saletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMENE.

C'est que vous ne voulez pas en avoir vu, assurément: car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, & les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

EELISE.

Ah!

CLIMENE.

Hai, hai, hai.

URA.

DES FEMMES, COMEDIE. 529

U R A N I E.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

C L I M E N E.

Hélas! Est-il nécessaire de vous les marquer?

U R A N I E.

Oui. Je vous demande seulement un endroit, qui vous ait fort choquée.

C L I M E N E.

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce qu'on lui a pris?

U R A N I E.

Et que trouvez-vous là de sale?

C L I M E N E.

Ah!

U R A N I E.

De grace.

C L I M E N E.

Fi.

U R A N I E.

Mais encore?

C L I M E N E.

Je n'ai rien à vous dire.

U R A N I E.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

C L I M E N E.

Tant-pis pour vous.

U R A N I E.

Tant-mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

C L I M E N E.

L'honnêteté d'une femme...

U R A N I E.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage, que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre; & je ne vois rien de si ridicule, que cette délicatesse d'hon-

neur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi. Celles qui sont tant de façons, n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, & leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; &, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette Comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournemens de tête, & leurs cachemens de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; & quelqu'un même des laquais cria tout haut, qu'elles étoient plus chastes des oreilles, que de tout le reste du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, & ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMENE.

Ah! Je soutiens encore un coup, que les faletés y crévent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoi? La pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons.

URANIE.

Non vraiment. Elle ne dit pas un mot, qui de soi ne soit fort honnête; &, si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, & non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMENE.

CLIMENE.

Ah! Ruban, tant qu'il vous plaira; mais ce, *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce, *le*, d'étranges pensées. Ce, *le*, scandalise furieusement: &, quoique vous puissiez dire, vous ne sçauriez défendre l'insolence de ce, *le*.

ELISE.

Il est vray, ma cousine, je suis pour Madame contre ce, *le*. Ce, *le*, est insolent au dernier point, & vous avez tort de défendre ce, *le*.

CLIMENE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMENE.

Obscénité, Madame.

ELISE.

Ah! Mon Dieu! Obscénité. Je ne sçais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMENE.

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Hé, mon Dieu! C'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah! Que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à Madame! Voyez un peu qu'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je si malheureuse, Madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ses paroles, & je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! Que vous avez bien raison, Madame, & que vous me rendrez justice, quand vous croi-

532 LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE

rez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentimens, & suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche.

CLIMÈNE.

Hélas! Je parle sans affectation.

ELISE.

On le voit bien, Madame, & que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, & votre ajustement ont je ne sçais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles; & je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe, & de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE.

Vous vous moquez de moi, Madame.

ELISE.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit se moquer de vous?

CLIMÈNE.

Je ne suis pas un bon modèle, Madame.

ELISE.

Oh! Que si, Madame.

CLIMÈNE.

Vous me flattez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMÈNE.

Épargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ELISE.

Je vous épargne aussi, Madame, & je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

CLIMÈNE.

Ah, mon Dieu! Brisons-là, de grace. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable.

[*A Uranie.*]

Enfin, nous voilà deux contre vous, & l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles.....

SCE.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE,
ELISE, GALOPIN.

A GALOPIN à la porte de la chambre.
Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois: mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! Que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans sa chambre.

GALOPIN.

Il est vrai, la voilà: mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, Madame, & il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour, de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, Monsieur,

534 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vû, Madame; &, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE à Galopin.

Un siège donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE.

Approche-le.

[Galopin pousse le siège rudement & sort.]

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE.

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ELISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mau-

[Il rit.]

(vaise mine :

hai, hai, hai, hai.

ELISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, Mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE.

Sur la comédie de l'Ecole des Femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMENE.

Hé bien, Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah ! Que j'en suis ravie !

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable ! A peine ai-je pû trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en sont ajustés, de grace.

ELISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre l'Ecole des Femmes, & que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE.

Ah ! Voici Dorante que nous attendions.

SCENE VI.

*DORANTE, CLIMENE, URANIE,
ELISE, LE MARQUIS.*

DORANTE.

NE bougez, de grace, & n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière, qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, & jamais on n'a rien vû de si plaisant, que la diversité des jugemens qui se font là-dessus. Car enfin, j'ai oui condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vû d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà Monsieur le Marquis qui en dit force mal.

536 LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE

LE MARQUIS.

Il est vray. Je la trouve détestable, morbleu, détestable, du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi, Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grace, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire, voilà son procès fait. Mais encore instrui-nous, & nous di les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sçais-je moi? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sçais bien que je n'ai jamais rien vû de si méchant, Dieu me sauve; & Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité est belle, & te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DO-

D O R A N T E.

Tu es donc, Marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, & qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde, & tout ce qui égayoit les autres, ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussait les épaules, & regardoit le parterre en pitié; & quelquefois aussi le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut, *Ri donc, parterre, ri donc.* Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée & chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Appren, Marquis, je te prie, & les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi louis d'or, & de la pièce de quinze sols, ne fait rien du tout au bon goût; que debout ou assis l'on peut donner un mauvais jugement; & qu'enfin, à le prendre en général, je me ferois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, & de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

L E M A R Q U I S.

Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu, je m'en réjouis, & je ne manquerai pas de l'avertir, que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai,

D O R A N T E.

Ri tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, & ne sçaurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos Marquis de Mascarille. J'enrage de voir
de

538 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

de ces gens qui se traduisent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours & parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie se recrieront aux méchans endroits, & ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même & louent tout à contre sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les estropier, & de les mettre hors de place. Hé, morbleu, Messieurs, raisiez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, & songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

DE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prends là....

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui deshonnorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, & font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; & je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Di-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lyfandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui, sans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demande-lui ce qu'il lui semble de l'Ecole des Femmes. Tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé, mon Dieu! Il y en a beaucoup que le
trop

DES FEMMES, COMEDIE. 539

trop d'esprit gâte, qui voyent mal les choses à force de lumière, & même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

U R A N I E.

Il est vray. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; & je suis sûr que si l'Auteur lui eût montré sa Comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

L E M A R Q U I S.

Et que direz-vous de la Marquise Araminte, qui la publie par tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pû jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

D O R A N T E.

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris, & qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent, & prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse & de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune, & l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vû. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, & qu'il n'y a point presque de mots, dont la sévérité de cette Dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes deshonnêtes qu'elle y trouve.

U R A N I E.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

L E

340 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta Comédie, en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette Dame se scandalise à tort....

ELISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elles, qui seroient dans les mêmes sentimens.

DORANTE.

Je sçais bien que ce n'est pas vous, au moins, & que, lorsque vous avez vû cette représentation.....

ELISE. [*Montrant Climene.*]

Il est vray; mais j'ai changé d'avis, & Madame sçait appuyer le sien, par des raisons si convaincantes qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE à *Climene*.

Ah! Madame, je vous demande pardon, &, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison: car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout-à-fait indéfendable, & je ne conçois pas....

URANIE.

Ah! Voici l'Auteur Monsieur Lyfidas. Il vient tout à propos, pour cette matière. Monsieur Lyfidas, prenez un siège vous-même, & vous mettez-là.

SCENE VII.

LYSIDAS, CLIMENE, URANIE. ELISE,
DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

MADAME, je viens un peu tard: mais il m'a fallu lire ma pièce chez Madame la Marquise,

DES FEMMES, COMEDIE. 54^R

quise, dont je vous avois parlé, & les louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus quë je ne croyois.

E L I S E.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un Auteur.

U R A N I E.

Asseyez-vous donc, Monsieur Lycidas, nous lirons votre pièce après souper.

L Y S I D A S.

Tous ceux qui étoient-là doivent venir à sa première représentation, & m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

U R A N I E.

Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous pussions.

L Y S I D A S.

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

U R A N I E.

Nous verrons. Pour suivons de grace notre discours.

L Y S I D A S.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

U R A N I E.

Voilà qui est bien. Enfin j'avois besoin de vous, lorsque vous êtes venu, & tout le monde étoit ici contre moi.

E L I S E à Uranie.

[montrant Dorante.]

Il s'est mis d'abord de votre côté: mais main-

[montrant Climene.]

tenant qu'il sçait que Madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

C L I M E N E.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fit mal sa
cou-

542 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

cour auprès de Madame votre cousine, & je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant sçachons un peu les sentimens de Monsieur Lycidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame?

URANIE.

Sur le sujet de l'Ecole des Femmes.

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus; & vous sçavéz qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie.

LYSIDAS.

Moi, Monsieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément?

LYSIDAS.

Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous êtes un méchant diable, Monsieur Lycidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LY-

L Y S I D A S.

Pardonnez-moi.

D O R A N T E.

Mon Dieu ! Je vous connois. Ne dissimulons point.

L Y S I D A S.

Moi, Monsieur ?

D O R A N T E.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, & que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaise.

L Y S I D A S.

Hai, hai, hai.

D O R A N T E.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

L Y S I D A S.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

L E M A R Q U I S.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, & te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah.

D O R A N T E.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

L E M A R Q U I S.

Tu vois que nous avons les sçavans de notre côté.

D O R A N T E.

Il est vrai. Le jugement de Monsieur Lyfidas est quelque chose de considérable. Mais Monsieur Lyfidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; & puisque j'ai bien l'audace de me

[*Montrant Clément.*]

défendre contre les sentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

E L I S E.

Quoi ! Vous voyez contre vous, Madame, Monsieur le Marquis, & Monsieur Lyfidas, & vous osez résister encore ? Fi, que cela est de mauvaise grace.

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bien-tôt dit, Marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, & je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres Comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah ! Je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis. Puisque les autres Comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, & qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sçais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satyres desobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, & de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satyres tombent directement sur les mœurs, & ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une censure générale, & profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les Théâtres, doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics

blics où il ne faut jamais témoigner qu'on se vove; & c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par là part que j'y puisse avoir, & je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ELISE.

Assurément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, & ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE à Climene.

Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, & mes paroles, comme les satyres de la Comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sçais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; & pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux*.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne sçavez-vous pas que les injures des amans n'offensent jamais, qu'il est des amours emportés aussi-bien que des doux, & qu'en de pareilles occasions les paro-

les les plus étranges, & quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

E L I S E.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne sçaurois digérer cela, non plus que le *potage* & la *tarte à la crème*, dont Madame a parlé tantôt.

L E M A R Q U I S.

Ah! Ma foi, oui, *tarte à la crème*! Voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crème*. Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème*. Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crème*? *Tarte à la crème*, morbleu, *tarte à la crème*!

D O R A N T E.

Hé bien, que veux-tu dire? *Tarte à la crème*!

L E M A R Q U I S.

Parbleu, *tarte à la crème*, Chevalier.

D O R A N T E.

Mais encore?

L E M A R Q U I S.

Tarte à la crème!

D O R A N T E.

Dis-nous un peu tes raisons.

L E M A R Q U I S.

Tarte à la crème!

U R A N I E.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

L E M A R Q U I S.

Tarte à la crème! Madame.

URA-

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crème !*

URANIE.

Ah ! Je le quitte.

ELISE.

Monsieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que Monsieur Lysidas voulût les achever, & leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, & je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, & l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, & cela est honteux pour la France.

CLIMENE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, & que le siècle s'encanaille furieusement.

ELISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille. Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame ?

CLIMENE.

Hé !

D d 2

ELI

E L I S E.

Je m'en suis bien doutée.

D O R A N T E.

Vous croyez donc, Monsieur Lyfidas, que tout l'esprit & toute la beauté sont dans les poëmes sérieux, & que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

U R A N I E.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la Comédie a ses charmes, & je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre.

D O R A N T E.

Assûrément, Madame; & quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la Comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentimens, de braver en vers la fortune, accuser les destins, & dire des injures aux Dieux, que d'entrer, comme il faut, dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; & vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, & qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; & vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, & bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; & c'est une étran-

étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMENE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, & cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as pas trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaur guères mieux, & toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela...

LYSIDAS.

Ah! Monsieur, la cour?

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lyfidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; & c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle, & le peu de lumière des courtisans. Sçachez, s'il vous plaît, Monsieur Lyfidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres, qu'on peut être habile avec un point de Venise & des plumes, aussi-bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir;

qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes, & sans mettre en ligne de compte tous les gens sçavans qui y sont, que, du simple bon sens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit, qui, sans comparaison, juge plus finement des choses, que tout le sçavoir enrouillé des pédans.

URANIE.

Il est vray que pour peu qu'on y demeure, il vous passe-là tous les jours, assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître; & sur tout, pour ce qui est de la bonne ou mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je fais, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; & si l'on joue quelques Marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, & que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces sçavantes, & leurs raffinemens ridicules, leur vicieuse coutume d'affiner les gens de leurs ouvrages, leurs friandises de louanges, leurs ménagemens de pensées, leur trafic de réputation, & leurs liges offensives & défensives, aussi-bien que leurs guerres d'esprit, & leurs combats de prose & de vers.

LYSIDAS.

Moliere est bien-heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de sçavoir si la pièce est bonne, & je m'offre d'y montrer par tout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres messieurs
les

les poëtes, que vous condamnerez toujours les piéces où tout le monde court, & ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

D O R A N T E.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

U R A N I E.

Mais de grace, Monsieur Lyfidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçûe.

L Y S I D A S.

Ceux qui possèdent Aristote & Horace, voyent d'abord, Madame, que cette Comédie pêche contre toutes les règles de l'art.

U R A N I E.

Je vous avouë que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, & que je ne sçais point les règles de l'art.

D O R A N T E.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorans, & nous étourdissez tous les jours. Il semble à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde, & cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; & le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait fort aisément tous les jours, sans le secours d'Horace & d'Aristote. Je voudrois bien sçavoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, & si une piéce de théâtre qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin? Veut-on que tout un publici

552 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

s'abuse sur ces sortes de choses, & que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

U R A N I E.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là, c'est que ceux qui parlent le plus des règles, & qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

D O R A N T E.

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassantes. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, & que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit de nécessité que les règles eussent été mal faites. Montrons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, & ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

U R A N I E.

Pour moi, quand je vois une Comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; & lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, & si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

D O R A N T E.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une fausse excellente, & qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du Cuisinier François.

U R A N I E.

Il est vrai; & j'admire les raffinemens de certaines gens, sur des choses que nous devons sentir nous-mêmes.

DO-

D O R A N T E.

Vous avez raison , Madame , de les trouver étranges tous ces raffinemens mystérieux. Car enfin , s'ils ont lieu , nous voilà réduits à ne nous plus croire ; nos propres sens seront esclaves en toutes choses ; & , jusqu'au manger & au boire , nous n'oserons plus trouver rien de bon , sans le congé de messieurs les experts.

L Y S I D A S.

Enfin , Monsieur , toute votre raison , c'est que l'Ecole des Femmes a plu ; & vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles , pourvû. . . .

D O R A N T E.

Tout beau , Monsieur Lyfidas , je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire , & que cette Comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite , je trouve que c'est assez pour elle , & qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais avec cela je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lûs , Dieu merci , autant qu'un autre , & je ferois voir aisément , que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

E L I S E.

Courage , Monsieur Lyfidas , nous sommes perdus , si vous reculez.

L Y S I D A S :

Quoi , Monsieur , la protase , l'építase , & la péripétie. . . .

D O R A N T E.

Ah ! Monsieur Lyfidas , vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant , de grace. Humanisez votre discours , &

parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet, que la protase; le nœud, que l'építase; & le dénouement, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, & je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie, agir, pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action; &, dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, & tout consiste en des récits que viennent faire, ou Agnès, ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, & c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, & sur tout celui *des enfans par l'oreille*?

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah!

LYSIDAS.

La scène du valet & de la servante au-dedans
de

de la maison, n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, & tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vray.

CLIMENE.

Affûrément.

ELISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuse.

LYSIDAS.

Le sermon & les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, & qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMENE.

Voilà parler comme il faut.

ELISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monsieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, & qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique, & de trop outré au cinquième Acte, lorsqu'il explique à

556 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

Agnès la violence de son amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces soupirs ridicules, & ces larmes niaises qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille !

CLIMENE.

Miracle !

ELISE.

Vivat, Monsieur Lyfidas.

LYSIDAS :

Je laisse cent mille autres choses de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre,

DES FEMMES, COMEDIE. 557

D O R A N T E.

Oui. Si tu parles toujours.

C L I M E N E.

De grace, écoutons ses raisons.

D O R A N T E.

Premièrement, il n'est pas vray de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène; & les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, & prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

U R A N I E.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de l'Ecole des Femmes consiste dans cette confidence perpétuelle; & ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, & qui est averti de tout par une innocente qui est sa maitresse, & par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

L E M A R Q U I S.

Bagatelle, bagatelle.

C L I M E N E.

Foible réponse.

E L I S E.

Mauvaises raisons.

D O R A N T E.

Pour ce qui est des enfans par l'oreille, ils ne sont plaisans que par réflexion à Arnolphe, & l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot; mais seulement pour une chose qui
ca-

558 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

caractérise l'homme, & peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, & qui lui donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, & honnête homme en d'autres. Et, pour la scène d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; & de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-tems à la porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit par tout puni, par les choses dont il a crû faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un ser-

sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; & sans doute que ces paroles d'enfer & de chaudières bouillantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième Acte, qu'on accuse d'être trop outré & trop comique, je voudrois bien sçavoir si ce n'est pas faire la satire des amans, & si les honnêtes gens même & les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

[Il chante.]

DORANTE.

Quoi?...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sçais pas si...

LE

560 LA CRITIQUE DE L'ECOLE

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me semble que....

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, & que cela ne seroit pas trop mal à la queue de l'Ecole des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moi, je souhaiterois que cela se fit, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ELISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

URANIE.

Puisque chacun en seroit content, Chevalier, faites un mémoire de tout, & le donnez à Molière que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLI-

CLIMENE.

Il n'auroit garde, sans doute, & ce ne seroient pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point, je connois son humeur; il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? Car il ne sçauroit y avoir ni mariage, ni reconnoissance, & je ne sçais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit rêver à quelque incident pour cela.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, URANIE, ELISE,
DORANTE, LE MARQUIS,
LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

MAdame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah! Voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, & chacun ira souper.

URA-

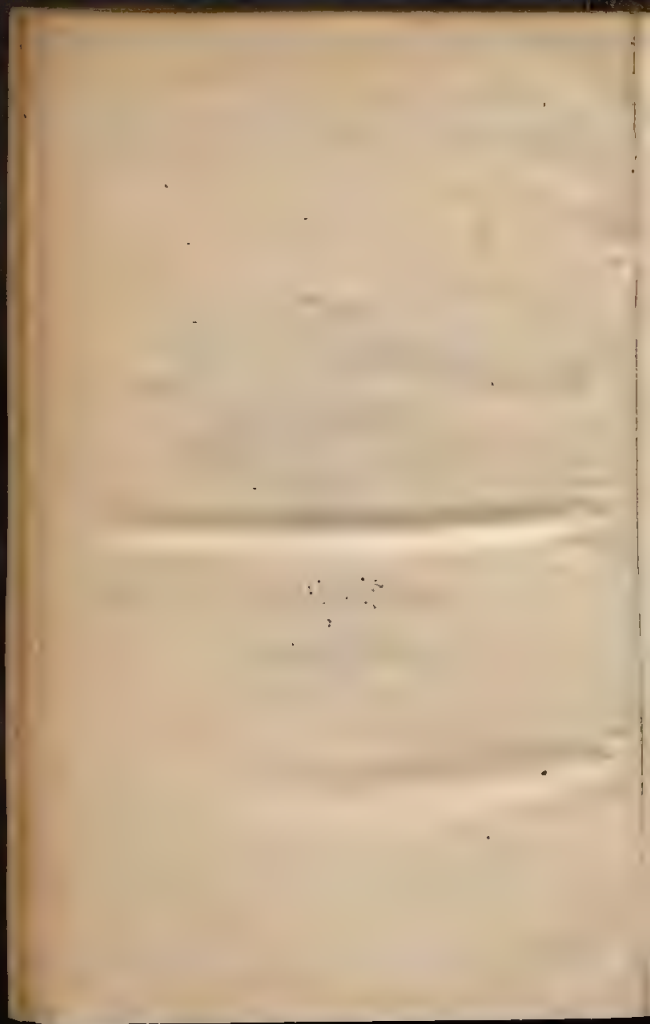
562 LA CRITIQUE DE L'ECOLE &c.
URANIE.

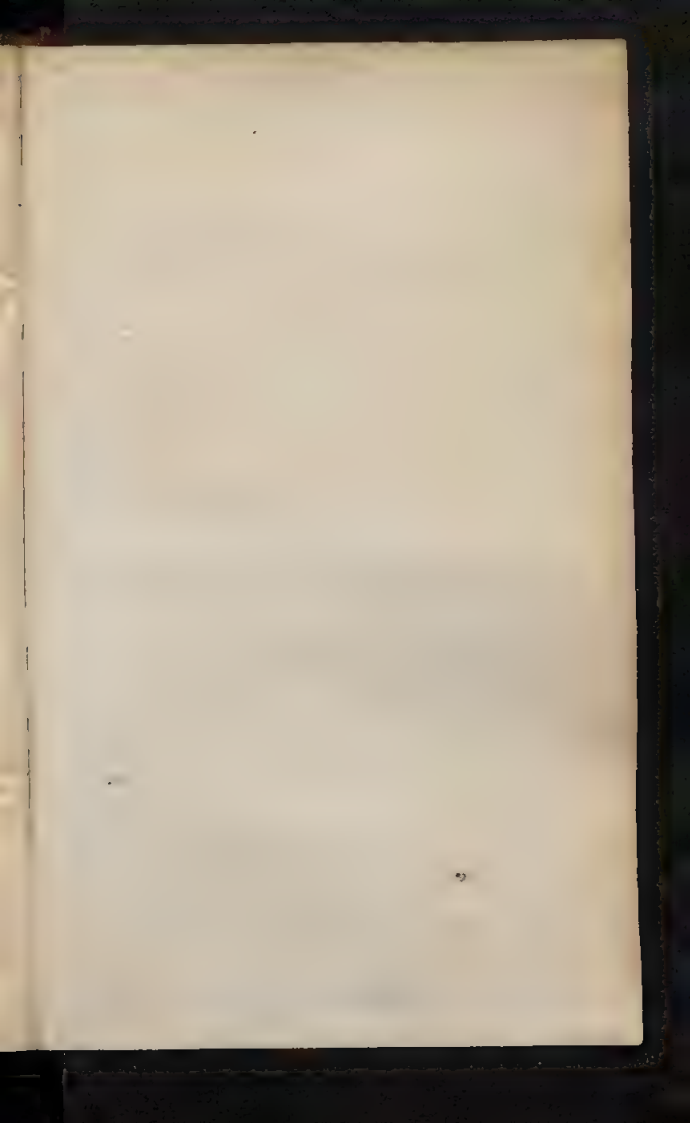
La Comédie ne peut pas mieux finir, & nous
ferons bien d'en demeurer là.

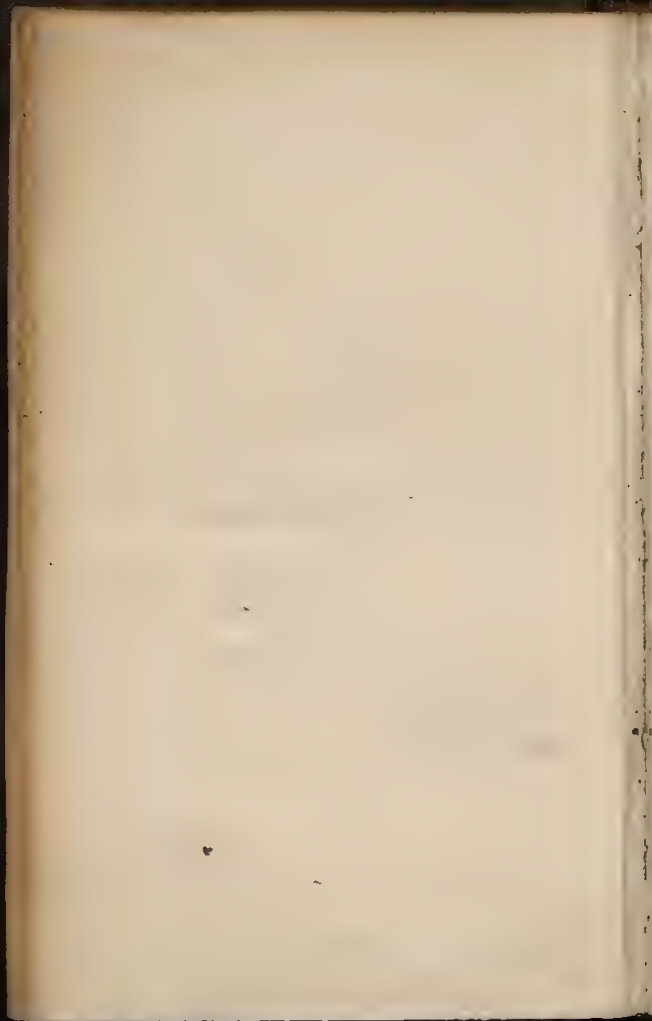
Fin du Tome Premier.



BIBLIOTHECA
UNIV. OXFON.
CRASS. MUSEI







Biblioteka Jagiellońska



stdr0026538





